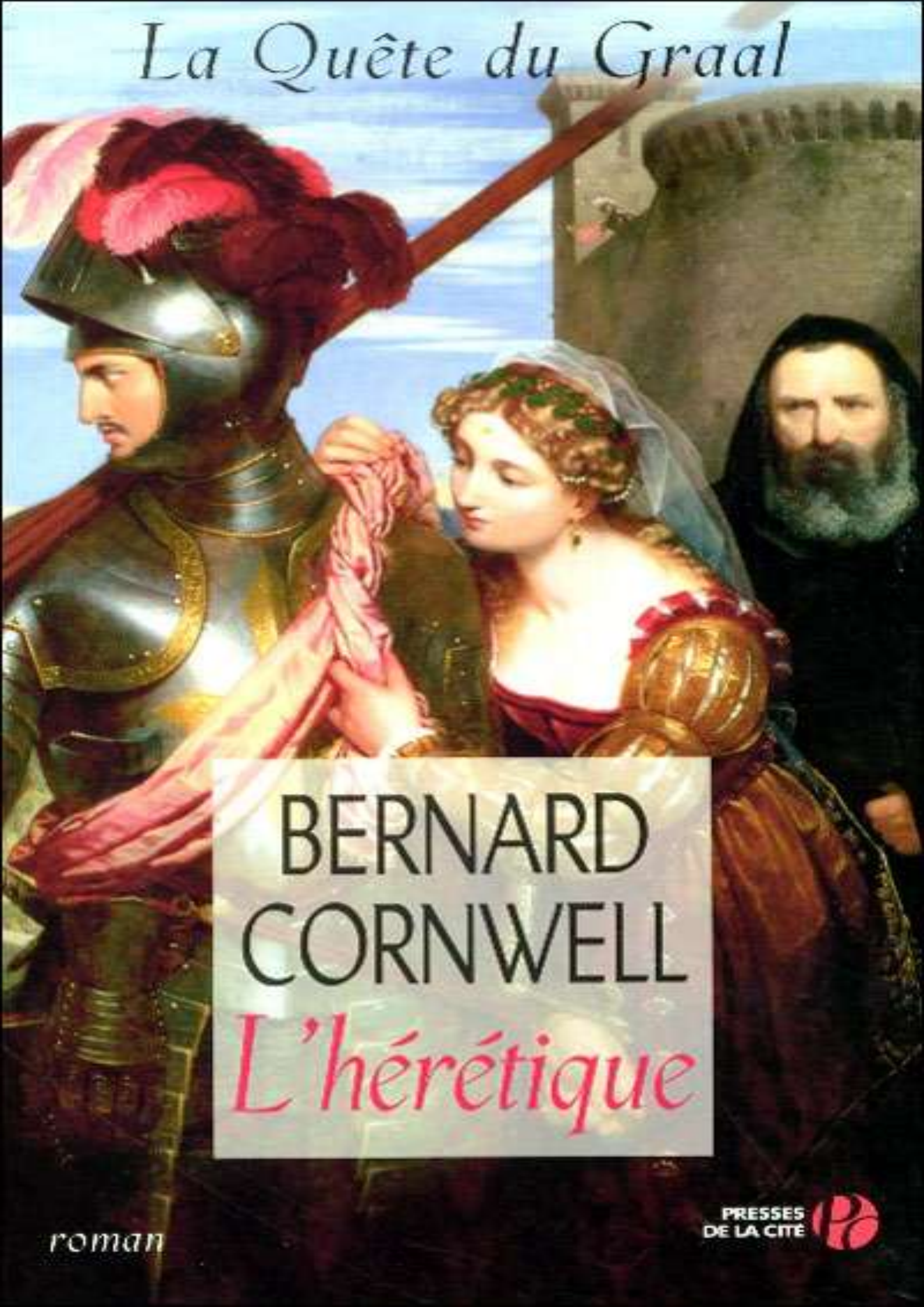
La Quête du Graal



BERNARD CORNWELL

L'hérétique

roman

PRESSES DE LA CITÉ

Bernard Cornwell

L'HÉRÉTIQUE

La Quête du Graal

Traduit de l'anglais par Arnaud d'Apremont

PRESSES DE LA CITÉ

Titre original : *Heretic*

Ce livre est dédié à Dorothy Carroll, qui sait pourquoi

Prologue

Calais, 1347

La route descendait des collines au sud et traversait les marécages bordant la mer. C'était une mauvaise route. Une petite pluie d'été persistante l'avait transformée en un long ruban de boue glutineuse qui avait séché et formé une croûte dès que le soleil avait réapparu. Mais c'était la seule voie qui menait des hauteurs de Sangatte jusqu'aux ports de Calais et Gravelines. À Nieulay, un hameau qui n'avait rien de remarquable, elle franchissait la Ham sur un modeste pont de pierre. À dire vrai, la Ham méritait à peine le nom de rivière. Ce ruisseau paresseux se faufilait entre des marécages rongés par les fièvres pour se perdre au milieu des bancs de vase côtiers. Il était si court que l'on pouvait aller à pied de sa source à la mer en un peu moins d'une heure, et si peu profond qu'à marée basse on le traversait sans se mouiller la ceinture. Cet insignifiant cours d'eau drainait des marais recouverts d'un épais manteau de roseaux où les hérons chassaient les grenouilles dans les hautes herbes. Il était alimenté par un labyrinthe de petits rus dans lesquels les villageois de Nieulay, Hames et Guînes plaçaient leurs nasses en osier pour pêcher les anguilles.

Nieulay et son pont de pierre auraient légitimement pu espérer traverser l'histoire à l'écart du bruit et de la fureur. Cependant, la ville de Calais se trouvait à peine à trois kilomètres au nord. Et malheureusement, au cours de l'été 1347, une armée de trente mille Anglais s'en était venue assiéger ce port stratégique. Leur immense campement occupait un large périmètre entre les marais et les formidables murailles de la ville. Une éventuelle armée française ne pouvait emprunter qu'une seule voie pour se porter au secours de la cité : la route

descendant des collines et traversant la Ham à Nieulay. Au plus fort de l'été, alors que les habitants de Calais étaient au bord de la famine, le roi de France Philippe VI de Valois dépêcha son ost à Sangatte.

Vingt mille Français s'alignèrent bientôt sur les hauteurs. Leurs couleurs claquaient dans le vent soufflant de la mer. L'oriflamme[1], l'étendard de guerre sacré de la France, flottait parmi elles. Cette longue bannière rouge sang à trois queues pointues ondoyait dans le ciel mélancolique. Si la soierie du drapeau semblait particulièrement scintiller, c'était parce qu'elle était neuve. La vieille oriflamme se trouvait en Angleterre. L'été précédent, les Anglais avaient capturé ce glorieux trophée sur la grande colline verdoyante plantée entre Wadicourt et Crécy. Mais la nouvelle flamme était aussi sacrée que l'ancienne. Tout autour d'elle ondulaient les bannières des grands seigneurs français : les étendards de Bourbon, de Montmorency, du comte d'Armagnac… De plus humbles gonfanons se glissaient au milieu des plus nobles couleurs. Toute cette marée soyeuse proclamait que les plus grands guerriers du royaume de Philippe étaient venus se battre contre l'Anglais honni. Entre eux et l'ennemi, il y avait la Ham et le petit pont de Nieulay, défendu par une tour de pierre autour de laquelle les Britanniques avaient creusé des tranchées. Celles-ci avaient été remplies d'archers et d'hommes d'armes. Derrière ce barrage humain, au-delà de la rivière et des marais, on apercevait sur les hauteurs, à proximité des murailles de Calais et de ses doubles douves, la ville de tentes et de maisons de fortune dans laquelle s'étaient installées les forces anglaises. La France n'avait jamais vu une telle armée sur son sol. Avec ses alignements de rues bordées de toiles, ses maisons de bois, ses enclos à chevaux, le camp des assiégeants était plus grand que la ville de Calais elle-même[2]. Aussi loin que portait l'œil, ce n'était

[1] Étendard de l'abbaye royale de Saint-Denis, devenu celui des rois de France. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

[2] Conscient que le siège allait durer, le roi Edouard avait fait bâtir une véritable ville de bois qu'il avait même baptisée Ville-Neuve-la-Hardie.

partout que gens en armes et archers. L'oriflamme pouvait rester déployée[3].

— Laissez-nous prendre la tour, Sire.

Farouche soldat de l'armée de Philippe, Geoffrey de Charny pointait le doigt vers la petite garnison anglaise de Nieulay isolée au bas de la colline, du côté français de la rivière.

— Dans quel but ? demanda le souverain.

Homme faible et peu enclin au combat, ce dernier posait toutefois là une question pertinente. Si la tour tombait et que le pont se retrouvait entre leurs mains, à quoi cela servirait-il ? Au-delà, il n'y avait qu'un contingent anglais, encore plus important que celui de Nieulay, déjà disposé sur un terrain ferme en bordure du campement ennemi.

Affamés et désespérés, les habitants de Calais avaient aperçu les bannières françaises sur la crête sud. En réponse, ils avaient accroché leurs propres drapeaux sur les remparts, mais également des images de la Vierge, des représentations de saint Denis de France et, tout en haut de la citadelle, l'étendard royal jaune et bleu pour indiquer à Philippe que ses sujets étaient encore en vie et continuaient de se battre. Toutefois, cette courageuse démonstration ne changeait rien au fait qu'ils étaient assiégés depuis déjà onze mois. Ils avaient besoin d'aide.

— Prenez la tour, Sire, le pressa Geoffrey, puis traversez le pont et attaquez ! Par le Christ, si ces maudits Anglais nous voient remporter une victoire, ils seront peut-être déstabilisés !

Un grommellement collectif ponctua l'assentiment des seigneurs assemblés.

Le roi se sentait quant à lui beaucoup moins optimiste. Assurément, la garnison de Calais tenait encore et si les Britanniques avaient sévèrement endommagé ses murailles, ils n'étaient pas parvenus à franchir les doubles douves. Mais les Français n'arrivaient pas davantage à faire passer du ravitaillement aux assiégés. Les Calaisiens n'avaient pas besoin d'encouragements : ils avaient besoin de nourriture. Au-delà du camp, une colonne de fumée apparut sur le ciel morne et, quelques secondes plus tard, le grondement d'un canon roula

[3] Signifiant « pas de prisonnier, pas de quartier ».

au-dessus des marais. Le projectile avait dû frapper le mur, mais Philippe se trouvait beaucoup trop loin pour en voir les effets.

— Une victoire ici encouragera la garnison, insista le seigneur de Montmorency, et elle désespérera les Anglais.

Vraiment ? Pourquoi les Anglais devraient-ils donc se désespérer si la tour de Nieulay tombait ? se demanda Philippe.

Au contraire, il estimait qu'une telle circonstance ne ferait que les convaincre davantage de la nécessité de défendre la route de l'autre côté du pont. Néanmoins, le roi était également conscient qu'il n'allait pas pouvoir tenir longtemps en laisse ses chiens enragés alors que l'ennemi tant haï se trouvait en vue. Si bien qu'il finit par donner son accord :

— Prenez la tour, ordonna-t-il, et que Dieu vous donne la victoire !

Immobile, le roi regarda ses seigneurs courir rassembler leurs hommes et s'armer. Le vent montant de la mer charriait des effluves salés, mais aussi des relents de flétrissure qui émanaient probablement d'herbes ou d'algues se décomposant sur les longs rivages baignés par la marée. Philippe se sentit soudain envahi d'une grande mélancolie. Son nouvel astrologue évitait de se présenter devant lui depuis des semaines. Le mage invoquait une mauvaise fièvre, mais le souverain avait appris que l'homme était en parfaite santé. Cette esquive ne pouvait signifier qu'une chose : le devin avait vu dans les étoiles quelque grand désastre et craignait de l'annoncer au roi. Les mouettes criaient sous les nuages bas. Loin en mer, une voile morne mettait le cap sur l'Angleterre. Un autre navire était à l'ancre devant les plages tenues par les Anglais. Des petits canots débarquaient les hommes qui venaient encore gonfler les rangs ennemis. Philippe se tourna vers la route et avisa un parti de quarante ou cinquante chevaliers anglais progressant vers le pont. Il se signa en priant pour que les cavaliers approchant soient capturés par la charge française. Il détestait les Anglais. Il les haïssait.

Le duc de Bourbon avait délégué l'organisation de l'assaut à messire Geoffrey de Charny et à Édouard de Beaujeu. C'était un bon choix. Le roi estimait que les deux hommes avaient la tête

sur les épaules et il leur faisait confiance. Sans le moindre doute, ils pouvaient prendre la tour, même si Philippe ne parvenait toujours pas à percevoir l'avantage qui pourrait en découler. Enfin, supposait-il, il valait mieux autoriser une attaque structurée plutôt que de laisser ses nobles les plus impétueux se précipiter vers le pont, lance en avant, dans une charge sauvage et désordonnée, pour aller se faire prendre ou massacrer dans les marais. Il ne savait que trop que ces têtes brûlées adoreraient une telle offensive. Tous ces seigneurs pensaient que la guerre n'était qu'un jeu, et chaque défaite ne faisait que les rendre plus impatients de rejouer.

Des fous ! songea-t-il. Il se signa de nouveau en se demandant quelle damnée prophétie pouvait bien lui dissimuler l'astrologue. Ce dont nous avons besoin, se dit-il, c'est d'un miracle, que Dieu nous adresse un signe éclatant…

Il sursauta en entendant un musicien frapper sa grande nacaire[4].

Une trompette retentit.

Le bruit n'annonçait pas la mise en branle. Les musiciens se préparaient à l'attaque en chauffant simplement leurs instruments. Édouard de Beaujeu était parti se positionner sur la droite, là où il avait rassemblé plus d'un millier d'arbalétriers et autant de fantassins. Il entendait clairement attaquer les Anglais par le flanc, tandis que Geoffrey de Charny et au moins cinq cents hommes d'armes dévaleraient la colline pour frapper de front le retranchement ennemi. Messire Geoffrey, précisément, remontait ses lignes à grands pas. Il hurlait à ses chevaliers et à ses soldats de descendre de cheval. Les hommes s'exécutaient à contrecœur. Pour eux, l'essence de la guerre, c'était la charge de cavalerie. Mais Charny savait que les chevaux étaient inutiles contre une tour de pierre protégée par des tranchées, et il ordonnait donc le combat à pied.

— Écus et épées ! leur criait-il. Pas de lances ! À pied ! À pied !

---

[4] Ancêtre de la timbale (celle-ci n'ayant été introduite stricto sensu qu'au XV^e^ siècle), jouée principalement à cheval.

Messire Geoffrey avait appris de la plus cuisante façon que les chevaux étaient effroyablement vulnérables face aux flèches anglaises, tandis que des fantassins pouvaient progresser, accroupis derrière de solides écus. Quelques-uns des chevaliers de haut lignage se refusèrent quand même à mettre pied à terre. Il les ignora. Dans le même temps, d'autres soldats français avides d'en découdre accouraient pour se joindre à la charge.

La petite colonne de cavaliers anglais parvenait maintenant au bout du pont, côté français. Sans s'arrêter, ils s'engagèrent droit devant eux, comme s'ils voulaient affronter toute la ligne de bataille ennemie à eux seuls. Puis, brusquement, ils immobilisèrent leurs montures et levèrent les yeux vers la horde positionnée sur la crête. Le roi scruta le petit parti adverse. Comme le trahissait la taille de la bannière de l'un des cavaliers, ils étaient menés par un grand seigneur qu'il ne parvenait toutefois pas à identifier à cette distance. Une dizaine d'autres chevaliers arboraient des étendards carrés de bannerets[5] à l'extrémité de leurs lances.

Voilà bien un équipage de valeur, songea le souverain, dont la rançon rapporterait une petite fortune.

Philippe espéra qu'ils poursuivraient jusqu'à la tour, qui n'était plus distante que de quelques dizaines de mètres, et se piégeraient eux-mêmes.

Il tourna alors son attention vers un cavalier qui trottait vers lui. Le duc de Bourbon, revêtu d'une armure étincelante. À force d'avoir été frottée de sable, de vinaigre et de paille de fer, elle brillait au point de paraître blanche. Au pommeau de sa selle pendait son heaume orné de plumes teintes en bleu. Le duc faisait partie de ceux qui avaient refusé de descendre de cheval. Un chanfrein d'acier protégeait la tête de son destrier tandis qu'une cotte de mailles scintillante bardait son corps contre les traits des archers anglais qui bandaient assurément déjà leurs arcs dans les tranchées.

— L'oriflamme, Sire ! lança le seigneur.

La requête sonnait presque comme un ordre.

— L'oriflamme ?

---

[5] Littéralement « porte-bannière » : seigneur portant une bannière.

Le roi faisait mine de ne pas avoir compris.

— Sire, puis-je avoir l'honneur de la porter au combat ? précisa son vassal.

Le souverain soupira.

— Vous surpassez numériquement l'ennemi à dix contre un, considéra-t-il. Vous n'avez pas franchement besoin de l'oriflamme. Laissez-la ici. L'ennemi la verra aussi bien.

Les Anglais savaient parfaitement ce que signifiait la bannière déployée. Elle ordonnait aux Français de ne pas faire de prisonniers, de tuer tout le monde, même s'il ne faisait aucun doute que les puissants chevaliers ennemis étaient, dans tous les cas, plutôt capturés, un cadavre ne valant rien en termes de rançon. Quoi qu'il en soit, la flamme sacrée pouvait instiller la terreur dans le cœur des ennemis.

— Elle restera là, insista le roi.

Le duc s'apprêtait à protester, quand une trompette retentit. Les arbalétriers s'ébranlèrent et commencèrent à descendre la colline. Ils portaient des tuniques vert et rouge ornées de l'écusson grêlé de Gênes sur le bras gauche. Tous étaient accompagnés d'un fantassin tenant un pavois, un énorme bouclier qui protégerait le tireur pendant qu'il rebanderait sa lourde arme. À un peu moins d'un kilomètre, au bord de la rivière, les Anglais sortaient de la tour en courant et se précipitaient vers les tranchées. Ces dernières avaient été creusées tant de mois auparavant qu'elles étaient déjà couvertes d'herbe et de végétation.

— Tu vas rater ta bataille, indiqua le roi au duc.

Celui-ci renonça finalement à la bannière écarlate. Il tourna bride et lança son grand cheval caparaçonné vers les hommes de messire Geoffrey.

— Montjoie saint Denis !

Le duc lança le cri de guerre de la France. Les joueurs de nacaire frappèrent leurs grands tambours et une dizaine de trompettes firent retentir leurs instruments comme un défi vers le ciel. Les visières des heaumes s'abaissèrent en claquant. Déjà, les arbalétriers avaient atteint le pied de la colline et se déployaient vers la droite pour envelopper le flanc anglais. Au même instant, les premières flèches volèrent, des anglaises à

empennages blancs, sifflant au-dessus des vertes prairies. Dressé sur sa selle, le roi constata que le nombre d'archers ennemis était relativement réduit. Généralement, quand ces damnés Anglais se battaient, leurs archers étaient au moins trois fois plus nombreux que leurs chevaliers et leurs hommes d'armes. Mais l'avant-poste de Nieulay semblait essentiellement occupé par de simples fantassins.

— Que Dieu soit avec vous ! cria le roi à ses soldats.

Il venait de comprendre que la victoire était réellement à portée de la main, et il sentit soudain une vague d'exaltation l'envahir.

La musique retentit de nouveau. Comme une coulée de métal gris dévalant la pente, les hommes d'armes s'ébranlèrent. Leurs hurlements guerriers se mêlaient aux tambours et aux trompettes : les premiers martelaient sauvagement leurs peaux de chèvres tandis que les seconds s'époumonaient comme si le son seul de leurs instruments pouvait vaincre les Anglais.

— Dieu et saint Denis ! hurla le roi.

Les carreaux d'arbalète s'envolèrent vers les remblais de terre. Ces petits dards de métal avaient des ailettes de fer pour empennage. Pendant quelques secondes, ils obscurcirent le ciel en sifflant. Puis les Génois se réfugièrent derrière les grands boucliers pour retendre leurs arcs d'acier en actionnant les treuils. Des flèches anglaises se fichèrent dans les pavois. Mais l'offensive que venait de lancer messire Geoffrey contraignit rapidement les archers anglais à se tourner vers cette nouvelle menace. Les Britanniques placèrent des flèches boujons[6] sur leurs cordes, des traits qui avaient à leur extrémité quatre bons pouces d'acier effilé capable de percer une cotte de mailles comme si c'était du lin. Ils armaient, bandaient et tiraient, armaient, bandaient et tiraient. Et les pointes meurtrières filaient se planter dans les écus et les rangs français compacts. Un homme, touché à la cuisse, s'effondra. Ses camarades le dépassèrent sans prêter attention à sa démission, reformèrent la

[6] En anglais *bodkin*, c'est-à-dire littéralement « poinçon ». Pointe massive en forme de poinçon à plusieurs pans, destinée à percer cottes de mailles et armures.

ligne. Un archer anglais se redressa pour tirer. Un carreau d'arbalète l'atteignit à l'épaule et sa flèche partit se perdre dans l'air.

— Montjoie saint Denis !

Les hommes d'armes beuglaient sans fin leur cri de défi. Au pied de la pente, la charge venait d'atteindre le plat. Les flèches s'écrasaient sur les écus avec une force effrayante. Mais les Français parvenaient à continuer de progresser en rangs serrés, écu contre écu. Les arbalétriers s'accrochaient derrière eux et visaient les archers anglais contraints de se dresser hors de leurs tranchées pour tirer. Un carreau traversa une salade[7] de fer, transperçant le crâne anglais qui se trouvait en dessous. L'homme bascula, le visage inondé de sang. Du sommet de la tour, une volée de flèches se mit à pleuvoir. En réponse, les carreaux d'arbalète génois s'écrasèrent sur la pierre de la bâtisse. Voyant que les flèches de leurs camarades n'avaient pas arrêté l'ennemi, les hommes d'armes anglais bondirent, épée au clair, pour affronter la charge.

— Saint Georges ! hurlaient-ils.

Les assaillants atteignaient la première tranchée et frappaient les défenseurs qui s'y trouvaient. Y prenant pied, les Français découvrirent d'étroits passages qui reliaient les différentes tranchées entre elles. En s'y engouffrant pour poursuivre leur attaque vers les lignes arrière, ils offraient des cibles aisées aux archers positionnés dans les deux fossés les plus proches de la tour. Mais ces derniers s'exposaient eux-mêmes aux tirs des arbalétriers génois, qui s'écartaient de leurs pavois pour faire pleuvoir une grêle de fer sur l'ennemi. Sentant venir le massacre, certains Anglais quittaient déjà leurs tranchées pour courir vers la Ham. À la tête des arbalétriers, Édouard de Beaujeu aperçut ces fuyards. Il cria à ses Génois de laisser tomber leurs arbalètes et de se joindre à l'offensive. Obéissant, les mercenaires transalpins tirèrent donc leurs épées ou leurs haches et coururent sus à l'ennemi.

— Tue ! Tue ! hurlait Beaujeu, dressé sur son destrier.

---

[7] En anglais, *sallet*. Casque de forme simple (avec ou sans visière) avec couvre-nuque, en usage pendant la guerre de Cent Ans.

Puis, épée au clair, il éperonna le grand étalon.

— Tue !

Dans la première tranchée, les Anglais étaient submergés. Ils luttaient désespérément pour se protéger du raz-de-marée français. Mais les épées, les haches et les lances taillaient en pièces les malheureux. Malgré l'oriflamme déployée, quelques-uns essayèrent de se rendre. En vain ! Il n'y aurait résolument « pas de quartier ». Le sang anglais transformait le fond de la tranchée en boue rougeâtre. Maintenant, tous les défenseurs des autres tranchées fuyaient en courant. Les quelques cavaliers français qui s'étaient jugés trop fiers pour charger à pied lancèrent leurs montures en même temps que leur cri de guerre. Ils sautèrent par-dessus les étroits fossés, bousculèrent leurs propres troupes et poussèrent leurs coursiers vers les fuyards qui atteignaient la rivière. Les étalons virevoltaient tandis que les épées taillaient sauvagement dans les chairs. Un archer perdit sa tête au bord de l'eau, qui rougit soudainement. Piétiné par un destrier, un homme d'armes eut juste le temps de hurler avant d'être transpercé par une lance. Les mains en l'air, un chevalier anglais présentait son gant en signe de reddition. Un premier Français, arrivé par-derrière, lui brisa la colonne vertébrale d'un coup d'épée et un second lui planta une hache en pleine face.

— Tuez-les ! hurlait le duc de Bourbon, l'épée inondée de sang. Tuez-les tous !

Il avisa un groupe d'archers s'échappant vers le pont et cria à ceux qui le suivaient :

— Avec moi ! Avec moi ! Montjoie saint Denis !

Les archers étaient près de trente à s'être précipités vers le pont. Alors qu'ils atteignaient le village, un chapelet de pauvres maisons à toits de roseaux disséminées sur la rive, ils entendirent un bruit de cavalcade dans leur dos. Affolés, ils regardèrent derrière eux. Pendant une fraction de seconde, les fugitifs donnèrent l'impression d'être sur le point de céder totalement à la panique, mais l'un de leurs camarades les arrêta.

— Abattez les chevaux, les gars ! leur lança-t-il.

Les archers bandèrent leurs arcs, lâchèrent les cordes, et les flèches à plumes blanches allèrent se ficher en claquant dans les

poitrails et encolures des destriers. L'étalon du duc de Bourbon vacilla. Deux flèches avaient transpercé sa barde de mailles et de cuir. Il s'effondra en même temps que deux autres chevaux. Leurs sabots battaient l'air. Instinctivement, les cavaliers encore en selle tournèrent bride pour aller en quête de proies plus faciles. L'écuyer du duc voulut céder sa propre monture à son maître, mais une seconde volée de flèches britanniques fusa du hameau. L'une d'elles frappa le jeune homme, mort avant même d'avoir touché terre. Plutôt que de perdre son temps à essayer de monter le cheval de son malheureux écuyer, le duc s'éloigna pesamment dans sa splendide armure qui l'avait protégé des traits ennemis. Face à lui, autour de la base de la tour de Nieulay, les Anglais survivants formaient un mur d'écus encerclé par des Français hargneux et vindicatifs.

— Pas de quartier ! cria un chevalier du roi Philippe. Pas de prisonniers !

Le duc héla des fidèles pour qu'ils l'aident à se remettre en selle.

Deux de ses vassaux mirent pied à terre pour accéder à la demande de leur maître. C'est alors qu'ils perçurent un tonnerre de sabots. Ils se tournèrent vivement pour voir charger un groupe de chevaliers anglais surgissant du petit village.

— Doux Jésus !

L'épée remise au fourreau, le duc n'était encore qu'à moitié en selle. Il bascula brusquement en arrière quand, par réflexe, ses deux acolytes le lâchèrent pour sortir leurs propres lames et faire face aux assaillants. Par le diable, d'où venaient ces Anglais ? Tout autour de lui, les hommes d'armes du duc venaient en hâte de rabaisser leur visière. Soucieux de protéger leur seigneur, ils se rassemblèrent à ses côtés. Étendu sur l'herbe, mais incapable de bouger et de voir autre chose que le ciel, le duc entendait le choc des armures.

Ce nouveau groupe de chevaliers anglais était celui que le roi Philippe avait vu approcher quelque temps plus tôt. Quand l'attaque française avait commencé, ils s'étaient arrêtés dans le village pour assister, impuissants, à la curée dans les tranchées. Rapidement, ils s'étaient apprêtés à rebrousser chemin et à retraverser le pont, lorsque, soudain, les hommes du duc de

Bourbon s'étaient approchés tout près. Trop près ! Comment pouvaient-ils ignorer un tel défi ? Impossible. Alors le seigneur anglais avait entraîné les chevaliers de sa maison dans un assaut furieux qui avait bousculé sans peine les hommes du duc. Les Français n'étaient pas prêts pour l'attaque. Quant aux Anglais, ils avaient chargé dans un ordre impeccable, genou contre genou, leurs longues lances de frêne dressées vers le ciel. Puis à l'instant précis du contact, ils les avaient abaissées et elles avaient mortellement transpercé mailles et cuir. Le chef anglais arborait un surcot bleu orné de lions dorés. Une bande blanche blasonnée de trois étoiles rouges le barrait. Il enfonça son épée dans l'aisselle d'un fantassin français. Le sang de ce dernier aspergea la tunique azurée. Foudroyé de douleur, le Français essaya de retourner son épée sur son agresseur, mais le coup de masse d'un autre Anglais lui pulvérisa la visière. Le sang se mit à gicler par une dizaine d'orifices. Un cheval aux jarrets tranchés lança un hennissement déchirant vers le ciel et bascula dans la boue.

— Restez serrés ! vociférait le seigneur anglais. Restez serrés !

Son cheval se cabra et laissa retomber ses pattes antérieures sur un Français à pied. L'homme s'effondra, le casque et le crâne fracassés par un sabot. Puis le chevalier aperçut le duc, de nouveau debout, sans défense près de son cheval. Il identifia immédiatement l'importance de l'homme à l'armure étincelante, éperonna sa monture dans sa direction. Le duc para le coup d'épée avec son écu et, dans le même mouvement, frappa de sa propre lame la jambière de son adversaire. Mais, aussi soudainement qu'il lui avait fondu dessus, le chevalier ennemi disparut de son champ de vision.

Un autre Britannique venait de tirer en arrière le cheval de son chef : une meute de cavaliers dévalait la colline. Le roi Philippe les avait dépêchés dans l'espoir de capturer le seigneur anglais et ses hommes. Par ailleurs, les Français étaient déjà tellement nombreux au pied de la tour pour participer au massacre qu'un grand nombre d'entre eux, dans l'incapacité de s'approcher, s'étaient cherché une autre cible et chargeaient présentement le pont.

— Retraite ! cria le seigneur anglais.

Cependant, la rue du village et l'étroit petit pont sous la menace des Français étaient encombrés de fugitifs. Le chevalier et ses hommes pouvaient se frayer un chemin, mais ils seraient pour cela contraints de piétiner leurs propres compatriotes. Et dans la panique et le chaos régnants, certains cavaliers risquaient même d'être renversés, voire tués. Alors l'Anglo-Saxon préféra regarder de ce côté-ci de la rivière. Il aperçut un sentier courant le long de la rive et remontant vers la mer. Il devait conduire à la plage, pensa-t-il. De là, il pourrait sans doute obliquer vers l'est afin de rejoindre les lignes anglaises.

Les chevaliers anglais éperonnèrent leurs destriers derrière leur chef. Le sentier était étroit. Seuls deux cavaliers pouvaient chevaucher de front. D'un côté il y avait la Ham, de l'autre un marécage. Mais le chemin lui-même était ferme. La petite troupe le suivit et gagna rapidement un terrain légèrement plus élevé où ils purent se rassembler… pour découvrir qu'ils étaient pris au piège. La petite langue de terre surélevée était quasiment un îlot cerné par un marais de vase et de roseaux uniquement accessible par le sentier qu'ils venaient de remonter. Ils ne pouvaient plus s'échapper.

Derrière eux, une centaine de cavaliers français s'apprêtaient déjà à emprunter l'étroit chemin. Sans tarder, les Anglais mirent pied à terre et formèrent un mur d'écus. La vue de cette redoutable barrière d'acier convainquit leurs adversaires de retourner plutôt vers la tour, dont les ultimes défenseurs représentaient un objectif beaucoup plus accessible. Du haut des remparts, des archers continuaient de tirer. Mais les arbalétriers génois répliquaient efficacement. Et au pied de la tour, les Français bousculaient maintenant les derniers hommes d'armes.

Les troupes du roi Philippe attaquaient à pied. La pluie d'été avait rendu le sol glissant et les pieds maillés l'avaient transformé en boue glutineuse. La première ligne de fantassins lança son cri de guerre et se jeta sur les Anglais, largement inférieurs en nombre. Désespérément, ces derniers venaient eux aussi de former un mur de boucliers et, vaillamment, ils s'avancèrent pour affronter la charge. L'acier et le bois se

heurtèrent dans un fracas retentissant. Un cri jaillit d'une gorge lorsqu'une lame se faufila entre deux écus et trouva un corps. Par-dessus les têtes et les écus de leurs camarades du premier rang, la seconde ligne anglaise taillait, à grands coups de masses et d'épées.

— Saint Georges ! lança une voix.

— Saint Georges ! reprirent ses compagnons d'armes.

Les hommes d'armes poussaient en avant. Ils écartaient les morts et les mourants avec leurs boucliers.

— Tuez ces bâtards ! cria un Anglais.

— Tuez-les tous ! hurla en écho messire Geoffrey de Charny.

Et les Français repartirent à la charge, trébuchant dans leurs cottes de mailles et leurs armures au milieu des blessés et des cadavres. Cette fois, les forces anglaises étaient encore un peu plus clairsemées et leurs écus ne se touchaient plus bord à bord. Les Français s'engouffrèrent dans les failles. Les épées se fracassaient sur les armures, traversaient les mailles, cognaient les heaumes. Quelques survivants essayaient de traverser la rivière pour s'enfuir, mais des arbalétriers génois leur donnaient la chasse. C'était un jeu d'enfant de maintenir un homme en armure sous l'eau pour qu'il se noie, puis de piller son cadavre. Une poignée de fugitifs anglais était quand même parvenue à grimper tant bien que mal sur la rive opposée. Ils tentaient de rejoindre une ligne de combat constituée d'archers et de fantassins britanniques en train de se former à quelque distance pour repousser toute attaque en provenance de la Ham.

À l'intérieur même de la tour, un Français armé d'une hache de guerre s'acharnait sur un adversaire, entaillant l'épaulière protégeant son épaule droite, tailladant la maille en dessous, forçant l'homme à s'accroupir. Il continua de faire pleuvoir les coups sur le malheureux jusqu'à ce qu'il lui ait entrouvert la poitrine. Sous l'armure pulvérisée, les côtes blanches de l'homme saillirent alors au milieu de la chair massacrée. Le sang et la boue formaient une véritable pâte collant sous les pieds. Tous les Anglais se battaient au mieux à un contre trois. La porte de la tour avait été laissée ouverte pour permettre aux défenseurs restés à l'extérieur de s'y réfugier. Mais c'étaient les Français qui en profitaient pour se glisser à l'intérieur. Devant

la tour, les derniers soldats du roi Edouard étaient systématiquement abattus et achevés tandis que les attaquants commençaient à gravir l'escalier.

Le colimaçon de marches montait dans le sens du soleil, autrement dit vers la droite. Cela signifiait que les défenseurs pouvaient utiliser sans grande difficulté leur bras droit, alors que les mouvements des assaillants étaient constamment bloqués par la pile centrale de l'escalier. Armé d'une courte lance, un chevalier français donna l'assaut le premier. Il éventra un ennemi avec sa pointe tranchante avant de se faire lui-même tuer par un autre qui arrivait immédiatement derrière sa victime, épée en avant. Il faisait si sombre à l'intérieur que les visières étaient relevées : un homme ne pouvait rien voir avec ses yeux à demi couverts d'acier. Alors les Anglais visaient les yeux de leurs adversaires. Des assaillants tirèrent les morts en arrière. Ils laissaient derrière eux une traînée de viscères sur les marches. Puis deux nouveaux hommes d'armes se lancèrent à l'assaut de l'escalier, épées en avant. Dans la pénombre, glissant sur des abats humains, ils paraient les coups et dardaient l'aine de leurs adversaires. Ainsi, marche après marche, les Français pénétraient plus avant dans la tour. Un cri terrifiant se répercuta dans tout l'escalier. Le corps ensanglanté du nouveau mort fut traîné en arrière et écarté du passage. Trois nouvelles marches avaient été conquises et les Français repartaient à l'assaut.

— Montjoie saint Denis !

Un grand Anglais brandissant un marteau de forgeron descendait maintenant les marches. Il se mit à cogner les heaumes des Français qui se présentaient devant sa masse. Le premier fut tué, le crâne fracassé. Son corps bascula en arrière, renversant ses camarades qui le suivaient. Mais un chevalier eut enfin l'idée de ramasser une arbalète et de se ruer en avant. Il parvint à se frayer un chemin dans l'escalier encombré par ses compatriotes et à obtenir un angle de vision dégagé et légèrement éclairci par un timide rai de lumière. Son carreau pénétra par la bouche du colosse au marteau et lui arracha l'arrière du crâne. Brandissant leurs épées, les Français purent reprendre leur progression vers le sommet de la tour, hurlant

leur haine et leurs cris de victoire et piétinant les mourants sous leurs pieds englués de sang. En haut, une dizaine d'hommes tentaient encore de les repousser, mais des Français toujours plus nombreux arrivaient en bas et pressaient leurs camarades dans l'escalier. Ils précipitaient leurs premières lignes sur les épées des défenseurs. Les morts et les mourants étaient immédiatement enjambés par les suivants qui, un à un, éliminaient les derniers vestiges de la garnison. Tous les défenseurs étaient systématiquement mis en pièces. Un archer vécut assez longtemps pour voir ses doigts tranchés, puis ses yeux lui furent arrachés. Il criait encore quand il fut précipité du haut de la tour sur les épées et les piques des hommes attendant en bas de pénétrer à l'intérieur.

Les Français exultaient. La tour n'était plus qu'un charnier et la bannière de France flottait désormais sur ses remparts. De dispositif défensif, les tranchées s'étaient métamorphosées en cimetière anglais. Les vainqueurs commençaient à dépouiller les morts et à fouiller leurs vêtements en quête de piécettes, quand une trompette retentit.

Il restait quelques ennemis sur le bord français de la rivière. Des cavaliers étaient piégés sur une bande de terre.

La curée n'était pas achevée.

Le *Saint-James* s'était ancré devant la plage, au sud de Calais. Des barques avaient permis à ses passagers de gagner le rivage. Trois d'entre eux, revêtus de mailles de pied en cap, partirent immédiatement à la recherche du comte de Northampton. Ils payèrent deux membres d'équipage du navire pour les suivre et porter leurs nombreux bagages à l'intérieur du camp anglais. Certaines des maisons de l'immense campement disposaient de deux niveaux. Les cordonniers, les armuriers, les forgerons, les fruitiers, les boulangers et les bouchers avaient tous suspendu les enseignes de leur profession à l'étage supérieur. On trouvait même des bordels et des églises, des baraques de voyants et autres diseurs de bonne aventure et des tavernes dressées entre les tentes et les maisons. Des enfants jouaient dans les rues. Certains brandissaient de petits arcs et tiraient des flèches rudimentaires sur des chiens hargneux. Les logis des nobles arboraient les bannières déployées de leurs

occupants. Des hommes en cottes de mailles montaient la garde devant leurs portes. Un cimetière s'étendait jusqu'aux marécages avoisinants. Ses tombes humides étaient remplies d'hommes, de femmes et d'enfants qui avaient succombé aux fièvres qui hantaient les marais de Calais.

Les trois hommes trouvèrent enfin le logis du comte. C'était une vaste demeure de bois, proche de la tente qui arborait l'étendard royal. Deux d'entre eux, le benjamin et l'aîné, décidèrent d'attendre là avec leurs bagages, tandis que le troisième, le plus grand, continuait vers Nieulay. On venait de lui expliquer que Northampton avait entraîné quelques chevaliers dans une incursion vers les lignes françaises.

« Des milliers de ces bâtards montrent leur nez sur la crête, lui avait dit l'intendant du comte, alors Sa Seigneurie a voulu aller les défier. Il s'ennuie. »

L'administrateur avait alors tourné son regard vers le grand coffre de bois qu'encadraient les deux compagnons du jeune homme.

« Et qu'y a-t-il là-dedans ?

— Des prises faites sur… des nez qui se sont un peu trop montrés ! » répondit l'autre avant de mettre à l'épaule son long arc noir, d'attraper un sac de flèches et de s'éloigner.

Son nom était Thomas. Parfois, on précisait Thomas de Hookton. D'autres fois, il n'était que Thomas le Bâtard et, s'il voulait être très formel, il pouvait se donner le nom de Thomas Vexille – ce qu'il faisait fort rarement. Les Vexille constituaient une famille noble de Gascogne. Thomas de Hookton était le fils illégitime de l'un d'eux, un fugitif qui ne l'avait laissé ni noble, ni même… Vexille. Et certainement pas gascon. Thomas était un archer anglais.

En traversant le camp, Thomas attira de nombreux regards. Il se distinguait déjà par sa haute taille. Sous le bord de son casque de fer, on voyait poindre sa courte chevelure noire. S'il était encore jeune, la guerre avait endurci son visage. Des joues creuses, des yeux sombres et vigilants, un long nez, cassé au cours d'un combat, complétaient ses traits. Sous sa cotte de mailles ternie par le voyage, il portait un pourpoint de cuir, une culotte noire et de hautes bottes de cheval de même couleur

sans éperons. Une épée dans son fourreau battait son flanc gauche. Sur son dos se balançait un havresac et sur sa hanche gauche un sac de flèches blanc. Il boitait, très légèrement. On aurait pu croire que cette claudication était le résultat d'une blessure reçue au combat. En réalité, elle lui avait été infligée par un ecclésiastique au nom de Dieu. Ses vêtements dissimulaient la plupart des cicatrices que lui avait laissées cette torture, sauf celles de ses mains. Au cours de ce martyre, celles-ci avaient été brisées et elles étaient restées depuis lors boursouflées, leurs doigts tordus rappelant des serres d'aigle. Du haut de ses vingt-trois ans, Thomas était un tueur.

Il dépassa les camps des archers. Partout pendaient des trophées plus ou moins glorieux. Il vit une cuirasse française de solide acier transpercée par une flèche. On l'exhibait pour montrer ce que les archers faisaient aux chevaliers. Près d'un autre groupe de tentes, des queues de cheval étaient accrochées à un poteau. Une cotte de mailles rouillée et disloquée avait été remplie de paille, suspendue à un jeune arbre et transpercée de flèches. Au-delà des tentes commençait un marécage qui empestait tel un cloaque. Thomas poursuivit sa route. Il pouvait voir les Français déployés sur les crêtes au sud.

Il y en a là un bon nombre, songea-t-il, beaucoup plus que nous n'en avons tué entre Wadicourt et Crécy. Tue un Français, et il en arrive deux autres.

Droit devant lui, il aperçut un petit pont et un hameau de l'autre côté de la rivière. Tout autour de lui, des hommes accouraient du camp pour aller former une ligne de bataille et défendre le pont. Les Français attaquaient le petit avant-poste anglais sur la rive opposée et faisaient mine de vouloir traverser. Ils dévalaient la colline en grand nombre. Un peu plus à droite, le jeune archer repéra aussi un petit groupe de cavaliers isolé. Probablement le comte de Northampton et ses hommes, pensa-t-il. Dans son dos, il entendit un canon anglais tirer un boulet de pierre sur les murs meurtris de Calais. Atténué par la distance, le son gronda au-dessus des marais et s'évanouit pour laisser place au choc des armes en provenance des tranchées anglaises.

Thomas ne se pressait pas. Ce n'était pas son combat. Cependant, il attrapa son arc, tendit sa corde. Ce faisant, il nota

à quel point cela était devenu aisé. L'arc était vieux et de plus en plus fatigué. Jadis parfaitement droite, sa verge noire en bois d'if se courbait maintenant légèrement. Elle avait suivi la corde, comme disaient les archers, et le jeune homme savait qu'il était temps de se fabriquer une nouvelle arme. Toutefois, il estimait que son vieil arc pouvait encore abattre quelques Français, et il avait de l'affection pour lui. Il l'avait lui-même teint en noir et avait fixé sur le bois une petite plaque d'argent représentant une bête étrange tenant une coupe.

Des cavaliers anglais chargeaient le flanc de l'attaque française, mais les masures de Nieulay dissimulaient cet engagement aux yeux de Thomas. En revanche, d'où il se trouvait, il pouvait parfaitement voir le pont envahi de fuyards courant en tous sens pour échapper à la furie ennemie. Et sur la rive opposée, il remarqua à nouveau ce petit groupe de chevaliers s'éloignant vers la mer. L'archer décida de les suivre depuis la rive anglaise du ruisseau. Il quitta la route de la berge pour sauter de touffes d'herbe en touffes d'herbe. Par instants, il ne pouvait éviter de patauger dans une flaque d'eau ou dans la vase qui s'accrochait à ses bottes. Bon gré mal gré, il se retrouva au bord de la rivière. Une marée lourde de vase remontait vers l'intérieur des terres. L'air saumâtre charriait des relents de décomposition.

À cet instant précis, il reconnut effectivement le comte de Northampton. Celui-ci était son suzerain, l'homme qu'il servait. Si les liens étaient relativement lâches et les obligations peu contraignantes, sa bourse était généreuse. De l'autre côté du cours d'eau, le comte observait les Français victorieux. Il ne faisait aucun doute qu'ils allaient bientôt s'attaquer à lui. L'un de ses hommes d'armes avait mis pied à terre et tentait de trouver un sol suffisamment ferme pour permettre aux chevaux caparaçonnés d'atteindre la rivière. Une dizaine d'autres cavaliers avaient quitté leur selle. Debout ou à genoux, ils s'étaient positionnés en travers du chemin par lequel les ennemis allaient arriver. Écu et épée en main, ils se préparaient à faire face à la charge imminente. Dans le hameau, le massacre de la garnison anglaise était maintenant consommé. Alors, tels

des oiseaux de proie, les Français se tournèrent voracement vers leurs adversaires haïs, piégés à l'extrémité de la bande de terre.

Thomas s'engagea dans la rivière. Il brandissait son arc bien au-dessus de sa tête, car une corde mouillée ne tirait pas. Autour de ses jambes, il sentait le courant de la marée montante. Bientôt, l'eau lui arriva à la taille. Enfin il put remonter sur la rive bourbeuse et il courut vers l'endroit où ses compatriotes s'apprêtaient à recevoir la première charge ennemie. Thomas s'agenouilla près d'eux dans la boue. Il étala ses flèches devant lui sur la vase, en prit une.

Un groupe de Français approchait. Les cavaliers – au nombre d'une dizaine – progressaient sur le chemin, mais sur leurs flancs des fantassins pataugeaient dans l'eau marécageuse. Thomas ignora ces derniers. Il leur faudrait du temps pour atteindre la terre ferme. Les chevaliers représentaient une menace plus immédiate, sur laquelle il se concentra.

Il tira sans réfléchir, sans viser. L'archerie était sa vie, son art, sa fierté. Il se servait d'un arc de guerre en bois d'if, plus grand qu'un homme, pour tirer ses flèches de frêne, empennées avec de bonnes plumes d'oie et dotées d'une pointe boujon. Comme le grand arc se tirait à l'oreille, il était inutile de viser avec les yeux. C'étaient les années de pratique qui permettaient à un homme de savoir où sa flèche allait aller.

Thomas commença à tirer, à un rythme frénétique, une flèche tous les trois ou quatre battements de cœur. Les plumes blanches filaient au-dessus des marais et les longues pointes d'acier perforaient mailles et cuir pour s'enfoncer dans les chairs, les cuisses, les poitrines, les ventres français. Elles frappaient leur cible avec un bruit de hachoir de boucher tranchant la viande. Cette volée de traits meurtriers stoppa net la charge des cavaliers. Deux se mouraient et une flèche avait perforé le haut de la cuisse d'un troisième. Ceux qui suivaient ne pouvaient contourner leurs camarades abattus parce que le sentier était trop étroit. Alors, Thomas se mit à viser les fantassins barbotant péniblement dans l'eau bourbeuse. La puissance d'une seule flèche suffisait à rejeter un homme en arrière. Si un soldat levait son bouclier pour protéger la partie supérieure de son corps, l'archer lui tirait une flèche dans les

jambes. Son arc était peut-être vieux, mais il était encore d'une méchante efficacité. Le jeune homme avait passé plus d'une semaine en mer et, en tirant la corde, il sentait des douleurs dans les muscles de son dos. Bander un arc équivalait à porter à bras le corps un homme adulte, et toute cette puissance musculaire était mise dans la flèche.

Un cavalier voulut se risquer dans la vase, mais son lourd destrier s'enfonça dans le sol détrempé. Thomas choisit une « tête large » – que les Français appelaient barbillon –, une flèche de chasse légère avec une pointe triangulaire et des barbelures latérales qui déchiraient le ventre et les vaisseaux sanguins des montures. Il visa bas. Le cheval frémit sous l'effet de l'impact, mais le tireur avait déjà ramassé une nouvelle pointe sur le sol et l'avait décochée sur un homme d'armes à la visière relevée. Un maître archer ne vérifiait pas si ses traits atteignaient leur cible. Il tirait, ramassait une nouvelle flèche, tirait encore.

La corde de l'arc fouettait le bracelet protège-bras en corne qu'il portait maintenant sur son poignet gauche. Auparavant, il ne s'était jamais soucié de protéger son poignet. Curieusement même, il appréciait la légère brûlure picotante qu'imprimait la corde dans sa chair. Mais depuis la torture infligée par le dominicain Bernard de Taillebourg, son avant-bras gauche était recouvert de cicatrices. Voilà pourquoi il utilisait désormais un bracelet de corne pour ménager sa peau.

Le frère prêcheur était mort.

Plus que six flèches. Les Français battaient en retraite, mais ils n'étaient pas vaincus. On les entendait réclamer à grands cris des renforts en arbalétriers et en hommes d'armes. En réponse, Thomas plaça dans sa bouche les deux doigts dont il se servait pour tirer, puis il émit un coup de sifflet strident. Deux notes – une aiguë et une basse –, répétées trois fois. Il marqua une pause avant de relancer sa double note. Enfin, il vit des archers courir vers la rivière. Certains étaient de ceux qui avaient fui Nieulay. D'autres accouraient de la ligne défensive en avant du petit pont parce qu'ils avaient reconnu le signal : un de leurs frères archers avait besoin d'aide.

Thomas ramassa ses six dernières flèches. Tournant la tête, il constata que les premiers cavaliers du comte avaient trouvé un gué dans la rivière. Ils entraînaient leurs chevaux alourdis par leurs pesantes armures au milieu du courant tourbillonnant. Plusieurs minutes seraient nécessaires pour que toute la petite troupe puisse traverser. Mais les archers anglais venus à la rescousse pataugeaient maintenant au bord de l'autre rive et ceux qui étaient plus proches de Nieulay tiraient déjà sur un groupe d'arbalétriers dépêché pour se joindre au combat avorté. Enragés à l'idée que les chevaliers ennemis pris au piège allaient s'échapper, d'autres cavaliers français descendirent des hauteurs de Sangatte. Deux d'entre eux s'engagèrent au galop dans le marécage où leurs chevaux se mirent à paniquer sur le sol traître. Thomas plaça sa dernière flèche sur la corde, mais il estima finalement que le marécage se débarrasserait fort bien tout seul des deux hommes et qu'il serait superflu de gâcher une bonne pointe.

Juste derrière lui, il entendit soudain une voix :

— Ne serait-ce pas Thomas ?

— Sire…

Le jeune homme à genoux ôta vivement son casque et tourna la tête sans se relever.

— Tu sembles vraiment bien te débrouiller à l'arc… lui dit le comte, sur un ton quelque peu malicieux.

— C'est la pratique, Sire.

— Et un mental féroce aide bien, aussi, ajouta le noble en invitant d'un geste son vassal à se relever.

L'Anglais était un homme râblé, au torse puissant. Ses archers se plaisaient à dire que son visage buriné ressemblait au cul d'un taureau, mais ils reconnaissaient aussi qu'il était un vrai combattant, un chef bon et aussi redoutable que n'importe lequel de ses hommes. Si Northampton était un familier du roi, il était également l'ami de tous ceux qui portaient ses armoiries. Il n'était pas homme à envoyer qui que ce soit au combat sans se placer en première ligne. C'était pour cette raison, notamment, qu'il avait mis pied à terre et qu'il avait enlevé son heaume afin que toute son arrière-garde le reconnaisse sans erreur et sache qu'il partageait les risques avec elle.

— Je pensais que tu étais en Angleterre, dit-il à Thomas.

— Je l'étais, répondit celui-ci en français parce qu'il savait que son suzerain était plus à l'aise dans cette langue. Puis je me suis rendu en Bretagne.

— Et maintenant, tu viens à ma rescousse…

Le comte sourit en dévoilant une mâchoire passablement édentée.

— Je suppose que tu aimerais une bonne chopine de bière pour te récompenser de cette aide ? proposa-t-il à son « sauveur ».

— Au moins, Monseigneur !

Northampton éclata de rire.

— Nous nous sommes plutôt ridiculisés, tu ne crois pas ?

Il regardait les Français qui hésitaient à lancer une nouvelle attaque, maintenant qu'une centaine d'archers anglais s'étaient alignés sur la rive.

— Nous pensions pouvoir défier une quarantaine de leurs hommes en les invitant à un combat d'honneur près du village, continua le lord, mais la moitié de leur satanée armée a dévalé la colline. Est-ce que tu m'apportes des nouvelles de Will Skeat ?

— Il est mort, Monseigneur. Il est tombé à la bataille de La Roche-Derrien.

Le comte tressaillit, se signa.

— Pauvre Will. Dieu sait que je l'aimais. Il n'y a jamais eu de meilleur soldat.

Puis, plissant ses yeux, il demanda brusquement à Thomas :

— Et l'autre… chose… Tu me l'as apportée ?

Il voulait parler du Graal.

— Je vous ai apporté de l'or, Monseigneur, répondit Thomas, mais pas ce que vous avez en tête.

Le comte tapota le bras de son jeune sauveur.

— Il faut que nous parlions tous les deux, mais pas ici.

Il se tourna vers ses hommes et lança d'une voix tonitruante :

— Retirons-nous ! En arrière !

Son arrière-garde se hâta de traverser la rivière à pied. Avec la marée montante, les chevaux avaient déjà été emmenés et

mis en sécurité sur l'autre rive. Thomas suivit à son tour le mouvement et le comte, l'épée au clair, fut le dernier à s'engager dans l'eau de plus en plus profonde. Voyant s'envoler leur proie de choix, les Français se mirent à conspuer sa retraite.

Pour ce jour, le combat était terminé.

L'ost du roi de France renonça à tenir la position conquise. S'ils avaient massacré la garnison de Nieulay, même les plus bouillants d'entre eux savaient qu'ils ne pouvaient en faire davantage. Les Anglais étaient trop nombreux. Des milliers d'archers britanniques étaient en train de prier pour que l'armée de Philippe traverse la rivière et livre bataille. Mais celle-ci ne leur accorda pas ce plaisir et décida au contraire d'abandonner le champ de bataille. Les Français laissèrent derrière eux les tranchées du hameau pleines de morts et abandonnèrent les crêtes de Sangatte balayées par le vent. Le lendemain, la ville de Calais, à bout, se rendit. En réaction contre la longue résistance de la cité, la première idée du roi Edouard fut de massacrer la totalité de ses habitants, de les aligner près des douves et de décapiter leurs corps émaciés. Mais ses grands seigneurs protestèrent en arguant du fait que les Français en feraient autant avec toutes les possessions anglaises de Gascogne ou de Flandres qu'ils prendraient. À contrecœur, le roi réduisit alors son exigence à six vies.

Six hommes, six bourgeois aux joues creuses, revêtus de robes de pénitent, des cordes de pendu enroulées autour du cou, furent conduits hors de la ville. Tous étaient des citoyens de premier plan de Calais, des marchands ou des chevaliers, des personnages éminents par leur richesse ou leur position, le type même de ces hommes qui avaient défié Edouard d'Angleterre depuis maintenant plus de onze mois. Ils apportaient les clés des portes de la ville sur des coussins qu'ils déposèrent aux pieds du souverain. Puis ils se prosternèrent devant l'estrade de bois sur laquelle étaient assis le roi, la reine et les grands dignitaires d'Angleterre. Les six hommes plaidèrent pour leur vie. Mais Edouard était vraiment furieux. Pendant des mois, ils l'avaient défié. Le siège lui avait coûté une véritable fortune. Aussi l'exécuteur des hautes œuvres, le bourreau de la

couronne, fut-il appelé. Une nouvelle fois, les grands seigneurs protestèrent que cette initiative allait ouvrir la porte à de terribles représailles. La reine Philippine elle-même s'agenouilla devant son royal époux et l'implora d'épargner la vie des six bourgeois de Calais. La mine maussade, Edouard marqua une pause tandis que les six hommes attendaient, immobiles, sous le dais. Finalement il accepta de leur laisser la vie sauve.

De la nourriture fut distribuée aux Calaisiens affamés, mais on ne leur témoigna aucune autre pitié. Ils furent chassés de chez eux sans avoir le droit d'emporter autre chose que les vêtements qu'ils avaient sur eux, et même là, ils furent fouillés pour s'assurer qu'aucune pièce de monnaie, aucun bijou ne passerait entre les mailles du filet anglais. Une ville vide de toute âme humaine, mais avec des maisons pour huit mille habitants, des entrepôts, des magasins, des tavernes, des docks, une citadelle et des douves, venait maintenant de tomber dans l'escarcelle de l'Angleterre.

— C'est une véritable porte ouverte sur la France ! s'enthousiasma le comte de Northampton.

Lui-même avait réquisitionné une maison qui avait appartenu à l'un des « Six de Calais », un homme qui maintenant errait comme un mendiant sur les routes de Picardie avec sa famille. C'était une somptueuse demeure de pierre sous la citadelle, avec vue sur le quai de la ville, maintenant envahi de navires britanniques.

— Nous allons remplir la cité de bons citoyens anglais, dit le comte. Tu veux vivre ici, Thomas ?

— Non, Sire.

— Moi non plus, admit Northampton. Une porcherie au milieu d'un marécage, voilà ce que c'est. Mais au moins, maintenant, c'est une porcherie qui nous appartient. Alors que veux-tu, jeune Thomas ?

C'était le matin, le troisième déjà depuis la reddition de la ville. Les biens et richesses confisqués continuaient d'être distribués aux vainqueurs. De son côté, le comte s'était retrouvé encore plus riche que prévu, car le grand coffre que Thomas avait apporté de Bretagne était rempli de pièces d'or et d'argent

capturées dans le camp de Charles de Blois après la bataille de La Roche-Derrien. Un tiers du butin revenait légalement au suzerain du jeune homme. Ses intendants avaient compté les pièces, réservant ensuite un tiers de la part du comte, qui reviendrait au roi.

Sur l'invitation de son seigneur, Thomas lui avait narré ses dernières péripéties.

« Sur vos instructions, lui avait-il rappelé, je me suis rendu en Angleterre pour enquêter sur le passé de mon père. »

Il s'agissait pour lui de dénicher des indices permettant de retrouver la piste du Graal.

Au final, il n'avait rien trouvé d'autre qu'un livre dans lequel son géniteur défunt, prêtre de son état, avait consigné des notes sur le Graal. Seulement, le père Ralph Vexille se singularisait par ses pensées vagabondes et sa capacité à prendre ses rêves pour la réalité. Ses écrits n'avaient rien appris à son fils, et le livre lui-même lui avait été arraché par son bourreau dominicain. Il avait toutefois réussi à en dissimuler une copie par-devers lui. À cet instant même, dans la nouvelle chambre du comte inondée par le soleil matinal surplombant le quai, un jeune prêtre anglais, penché sur cette copie, essayait d'en dénouer le sens.

— Ce que je veux, indiqua Thomas, c'est diriger des archers.

— Diriger des archers ? Dieu seul sait si, dans les temps à venir, il va y avoir un seul endroit où les mener au combat, répondit tristement Northampton. Edouard parle d'attaquer Paris, mais cela n'arrivera pas. Une trêve va être signée, Thomas. Je peux te l'assurer. Nos souverains invoqueront une amitié éternelle et nous retournerons chez nous aiguiser nos épées.

Le prêtre tourna une nouvelle page en faisant craquer le parchemin. Le père Ralph avait rédigé en latin, en grec, en hébreu et en français. De manière évidente, le jeune prêtre comprenait toutes ces langues. Il griffonna une petite note sur un coin de parchemin sans arrêter sa lecture.

Des tonneaux de bière étaient déchargés sur le quai. Les grands fûts roulaient sur les pavés dans un grondement de tonnerre. L'étendard du roi d'Angleterre – léopards et fleur de

lys – flottait sur la citadelle capturée, juste au-dessus de la bannière française, accrochée sens dessus dessous en signe de dérision. Attendant que le comte les invite à s'avancer, les deux compagnons de Thomas se tenaient à la porte de la salle.

— Oui, Dieu seul sait quel emploi vont trouver des archers dans les temps qui viennent, poursuivit Northampton, en dehors de la garde des murs de quelques forteresses. Est-ce cela que tu veux ?

— Tirer à l'arc, je ne suis bon qu'à ça.

Il parlait en utilisant le franco-normand, la langue de l'aristocratie anglaise que son père lui avait apprise.

— Et j'ai de l'argent, Monseigneur.

Par cette remarque, il voulait signifier qu'il pouvait maintenant recruter des archers, les équiper de chevaux et les mettre au service de son suzerain, sans que cela coûte quoi que ce soit à celui-ci, qui au contraire récupérerait un tiers de tout le butin qu'ils amasseraient.

C'était ainsi que Will Skeat, homme de basse extraction, s'était fait un nom. Le comte aimait de tels hommes, qui le servaient bien et dont il tirait profit. Aussi inclina-t-il la tête en signe d'assentiment.

— Mais où veux-tu aller les commander ? demanda-t-il. Je hais les trêves.

Le jeune prêtre intervint, sans quitter sa place près de la fenêtre :

— Le roi préférerait que l'on trouve le Graal.

— Il s'appelle John Buckingham, dit le comte en désignant le religieux, et il est le chambellan de l'antichambre de l'Échiquier[8], ce qui ne doit pas te dire grand-chose, jeune Thomas. Mais cela signifie qu'il sert le roi et qu'il deviendra probablement archevêque de Canterbury avant ses trente ans.

— Je crains que ce ne soit plus difficile que vous ne le dites, Monseigneur, répondit l'intéressé.

— Enfin, bien sûr que le roi veut que le Graal soit retrouvé, acquiesça le comte. Nous le voulons tous. Je veux voir cette foutue relique dans l'abbaye de Westminster ! Je veux voir le

[8] L'équivalent du ministère des Finances pour la couronne d'Angleterre.

damné roi de cette France maudite ramper sur ses genoux en sang pour venir prier devant lui. Je veux que des pèlerins de toute la chrétienté nous apportent leur or pour avoir le droit de le contempler. Mais par Dieu, Thomas, est-ce que cette damnée coupe existe vraiment ? Est-ce que ton père l'avait ?

— Je l'ignore, Monseigneur.

— Bon sang, tu ne m'aides pas franchement, grommela Northampton.

John Buckingham regarda ses notes.

— Vous avez un cousin nommé Guy Vexille, n'est-ce pas ?

— Oui, confirma Thomas.

— Et il cherche lui aussi le Graal ?

— Il le cherche en me cherchant et en croyant que je vais l'y mener. Cependant, j'ignore où se trouve le Graal.

— Mais il le cherchait déjà avant de connaître votre existence, fit remarquer le jeune prêtre, ce qui m'incite à penser qu'il possède quelque connaissance qui nous fait défaut. À mon humble avis, Monseigneur, nous devrions commencer par chercher ce Guy Vexille…

— Nous ne serions que deux chiens nous pistant l'un l'autre sans que cela mène nulle part, fit observer amèrement Thomas.

D'un geste, Northampton intima le silence au jeune homme, tandis que le prêtre revenait à ses notes.

— Aussi hermétiques que soient ces écrits, dit-il d'un ton désapprobateur, ils nous laissent entrevoir au moins quelque lumière. Apparemment, ils semblent confirmer que le Graal se trouvait à Astarac, qu'il était caché là.

— Mais aussi qu'il a été emmené ailleurs ! protesta Thomas.

— Si vous perdez une chose à laquelle vous tenez, raisonna Buckingham patiemment, où allez-vous entamer votre recherche ? N'est-ce pas à l'endroit où elle a été vue pour la dernière fois ? Dites-nous plutôt où se trouve Astarac…

— En Gascogne, répondit le fils naturel du père Ralph. Dans le fief de Bérat.

— Ah ! s'exclama simplement le comte, sans rien ajouter d'autre.

— Vous y êtes-vous déjà rendu ? demanda le religieux à l'archer.

Malgré sa jeunesse, il émanait de lui une autorité qui ne venait pas seulement de sa fonction auprès de l'Échiquier du roi.

— Non.

— Alors je suggère que vous y alliez pour voir ce que vous pourriez y apprendre. Et si vous faites assez de bruit en menant votre quête, votre cousin risque fort de venir vous débusquer Ainsi, vous le trouverez, vous aussi, et vous aurez de ce fait l'occasion de vérifier ce qu'il sait.

John Buckingham sourit, comme s'il voulait suggérer qu'il avait résolu le problème.

Un ange passa. L'un des chiens de chasse du comte se gratta dans un coin de la pièce. Sur le quai, un marin lâcha une bordée d'insanités qui aurait fait rougir le diable lui-même.

— Je ne peux pas capturer Guy moi-même, objecta encore Thomas, et Bérat n'a pas juré allégeance à notre roi.

— Officiellement, dit Buckingham, l'allégeance de Bérat va au comte de Toulouse, c'est-à-dire *in fine,* aujourd'hui, au roi de France. Le comte de Bérat est incontestablement un ennemi.

— Il n'y a encore aucune trêve de signée, hasarda prudemment Northampton.

— Et aucune ne le sera avant des jours, à mon humble avis, confirma Buckingham.

Le comte fixa Thomas.

— Tu veux toujours avoir des archers sous tes ordres ?

— J'aimerais les hommes de Will Skeat, Sire.

— Assurément, ils te serviraient, acquiesça le comte, mais tu ne peux pas commander d'hommes d'armes.

Il voulait dire que Thomas, du haut de son jeune âge et de sa naissance officiellement modeste, pouvait certes avoir l'autorité pour diriger des archers, mais pas des hommes d'armes. Ces derniers se considéraient comme de rang plus élevé et ils n'apprécieraient pas d'être commandés par lui. Will Skeat était de plus basse extraction encore que Thomas, mais il était beaucoup plus âgé et expérimenté.

— Moi, je peux commander des hommes d'armes, annonça l'un des deux hommes près du mur.

Thomas présenta ses deux compagnons. Le plus âgé, celui qui venait de parler, était balafré, borgne et dur comme une cotte de mailles. Il s'appelait messire Guillaume d'Evecque, le seigneur d'Evecque pour être précis, et il avait jadis possédé un fief en Normandie, jusqu'à ce que son propre roi se retournât contre lui. Maintenant, il n'était plus qu'un seigneur sans terre… et l'ami de Thomas. L'autre, le plus jeune, était aussi un ami de l'archer. Cet Écossais répondant au nom de Robbie Douglas avait été fait prisonnier à Durham, l'année précédente.

— Par les os du Christ ! s'exclama le comte quand il apprit qui était ce dernier et ce qui lui était arrivé. Si vous êtes là, c'est que vous avez réuni votre rançon, maintenant !

— C'est exact, Monseigneur, reconnut Robbie. Je l'ai réunie… mais je l'ai perdue.

— Perdue ?

Le jeune Écossais baissa les yeux et fixa le sol. Ce fut donc à Thomas qu'il revint de donner l'explication, qui tenait en deux mots :

— Les dés.

Le lord anglais esquissa un rictus de mépris, puis il revint vers messire Guillaume.

— J'ai entendu parler de vous, dit-il en un réel compliment. Je suis certain que vous pouvez mener des hommes d'armes. Mais qui servez-vous ?

— Personne, Monseigneur.

— Alors vous ne pouvez mener *mes* hommes d'armes, trancha le comte explicitement.

Mais il se tut, comme s'il attendait une réponse.

Guillaume d'Evecque hésita. Cet homme fier de trente-cinq ans avait une grande expérience de la guerre. Il avait essentiellement bâti sa réputation au cours de ses combats contre les Anglais. Mais aujourd'hui, sans terre et sans maître désormais, il ne valait guère mieux qu'un vagabond. Aussi, après un bref temps de réflexion, il se dirigea silencieusement vers le comte. En s'agenouillant devant lui, il leva ses mains jointes comme s'il priait. Northampton mit les siennes autour de celles du Normand.

— Tu jures de te mettre à mon service, demanda-t-il, d'être mon homme lige, de ne servir aucun autre ?

— Je le jure, répondit messire Guillaume sincèrement.

Le comte l'aida à se relever.

Alors les deux hommes s'embrassèrent sur les lèvres.

— Je suis honoré, dit le noble en cognant doucement du poing l'épaule de son nouveau vassal.

Puis Northampton se retourna vers Thomas.

— Ainsi, à vous deux, vous pouvez maintenant lever une force décente. De quoi avez-vous besoin ? De cinquante hommes ? La moitié d'archers ?

— Cinquante hommes seulement pour aller s'aventurer dans un fief si lointain ? s'étonna Thomas. Ils ne tiendront pas un mois, Monseigneur…

— Mais si, répondit le comte.

Et celui-ci rapporta la surprise qui avait été la sienne en apprenant qu'Astarac se trouvait dans le comté de Bérat.

— Il y a des années, jeune Thomas, alors que tu n'avais pas encore quitté le sein de ta mère, je possédais un domaine en Gascogne. Je l'ai perdu aujourd'hui, mais, formellement, je ne me suis jamais rendu. Il y a donc trois ou quatre places fortes dans le comté de Bérat sur lesquelles j'ai encore une autorité légitime.

Sans détacher ses yeux des notes du père Ralph, John Buckingham leva discrètement un sourcil qui trahissait ses doutes quant à la légitimité de cette autorité, mais il ne dit mot.

— Partez là-bas et prenez un de ces châteaux, continua le comte, faites des raids, amassez du butin, et les hommes vous rejoindront.

— Et d'autres marcheront contre nous, remarqua Thomas tranquillement.

— Mais Guy Vexille sera l'un d'eux, ajouta Northampton, donc c'est ta chance. Saisis-la, Thomas, et pars d'ici avant que la trêve arrive.

Le jeune homme hésita quelques secondes. La suggestion de son maître relevait largement de la folie. Il voulait que Thomas emmène une petite troupe dans le sud de la France, au plus profond du territoire ennemi, qu'il s'empare d'une forteresse,

qu'il la défende et qu'au passage il capture son cousin Vexille, qu'il découvre Astarac, explore l'endroit et retrouve la piste du Graal. Seul un fou pouvait accepter une telle mission, mais ses options étaient limitées. Il n'avait aucune envie de rester à ne rien faire avec les autres archers sans affectation.

— Je vais le faire, Monseigneur, répondit-il.

— Bien. Alors, mettez-vous en route.

Northampton reconduisit Thomas à la porte, mais, dès que Robbie et messire Guillaume furent dans l'escalier, il tira son jeune féal en arrière pour lui glisser un mot en privé.

— N'emmène pas l'Écossais avec toi, dit le comte.

— Vraiment, Monseigneur ? C'est un ami.

— Un damné Écossais, oui. Je ne lui fais pas confiance. Ce sont tous de maudits voleurs et de fieffés menteurs. Pires que ces foutus Français. De qui est-il le prisonnier ?

— De lord Outhwaite.

— Et Outhwaite l'a laissé voyager avec vous ? Ça me surprend beaucoup. Enfin peu importe, renvoie-lui ton « ami » et laisse-le moisir jusqu'à ce que sa famille réunisse de nouveau la rançon. Mais je ne veux pas qu'un foutu Écossais s'empare du Graal et l'emmène hors d'Angleterre. Compris ?

— Oui, Monseigneur.

— Brave petit, dit le comte en assénant une grande tape dans le dos de Thomas, qui le dépassait d'une bonne tête. Maintenant, file et réussis !

« File et meurs » eût été plus approprié. File te lancer dans cette quête absurde. Thomas ne croyait pas à l'existence du Graal. Certes, il voulait qu'il existe. Il voulait croire aux paroles de son père. Seulement celui-ci était fou, parfois, et farceur aussi. Mais le jeune homme avait une autre ambition : il aspirait à devenir un aussi bon chef que Will Skeat et à être archer. Or cette folle mission allait lui donner l'occasion de lever des hommes, de les commander et de mener à bien son rêve. Donc, il allait se mettre en quête du Graal pour le compte de son suzerain et il verrait bien ce qui adviendrait.

Sans traîner, il rejoignit le campement anglais et fit battre le tambour. L'heure était à la paix, mais Thomas de Hookton levait des hommes et partait en guerre.

PREMIÈRE PARTIE

Le jouet du diable

Le comte de Bérat était âgé, pieux et lettré. Du haut de ses soixante-cinq printemps, il aimait se vanter d'avoir passé les quarante dernières années sans quitter son fief. Sa place forte, le grand château de Bérat, se dressait sur une colline calcaire surplombant la ville. Cette dernière était presque totalement ceinturée par la rivière éponyme qui rendait ce comté si fertile. On y trouvait en abondance des olives, des vignes, des poires, des prunes, de l'orge et… des femmes. Autant de délices qu'adorait le comte. Il s'était marié cinq fois. Chaque nouvelle épouse était plus jeune que la précédente, mais aucune ne lui avait donné d'héritier. Il n'était même pas parvenu à obtenir un bâtard d'une petite fermière, et pourtant, Dieu le savait, ce n'était pas faute d'avoir essayé !

Cette absence d'héritier l'avait convaincu que Dieu l'avait maudit et, pour cette raison, il avait fini, sur ses vieux jours, par s'entourer d'ecclésiastiques. La ville de Bérat possédait sa cathédrale et dix-huit églises, avec un évêque, des chanoines et des prêtres pour les remplir. Près de la porte est, il y avait même une maison de frères dominicains. Le comte gratifia sa ville de deux églises supplémentaires et fit construire un couvent sur la colline occidentale, de l'autre côté de la rivière, au-dessus des vignes. Il appela aussi un chapelain à son côté et, à grands frais, acquit une poignée d'épis de blé provenant de la crèche dans laquelle Jésus avait été déposé à sa naissance. Le vieil homme avait enchâssé la paille dans un reliquaire de cristal, d'or et de gemmes qu'il avait placé sur l'autel de la chapelle du château. Il priait quotidiennement devant celui-ci. Mais même ce talisman sacré ne lui avait été d'aucun secours. Âgée d'à peine dix-sept ans, sa cinquième épouse était saine et bien en chair… mais aussi stérile que les autres.

D'abord, le comte pensa que le vendeur de la sainte paille avait pu le tromper. Mais son chapelain l'assura que la relique

provenait du palais des Papes en Avignon, et il montra une lettre signée par le Saint-Père lui-même et garantissant qu'elle avait bien servi de litière à l'Enfant Christ. Alors le vieux seigneur languedocien avait fait examiner sa dernière épouse par quatre éminents docteurs, et ces autorités avaient décrété que ses urines étaient claires, que les différentes parties du corps étaient en parfait état et que son appétit était bon. Par conséquent, il en appela à son propre savoir pour se trouver un héritier. Hippocrate avait écrit sur l'effet des images sur la procréation. Aussi le comte ordonna-t-il à un peintre de couvrir les murs de la chambre de sa femme de représentations de la Vierge et de son saint Fils. De son côté, il consomma force flageolets et garda ses appartements bien au chaud. Rien ne fonctionna. Et pourtant, ce n'était pas sa faute, il en était certain. Il était allé jusqu'à planter des grains d'orge dans deux pots et avait arrosé l'un des deux avec l'urine de son épouse et l'autre avec la sienne. Les deux pots avaient finalement donné des pousses, ce qui, de l'avis même des docteurs, prouvait que tant le comte que la comtesse étaient fertiles.

Il n'y avait donc bien qu'une explication, conclut le vieil homme : il était maudit. De ce fait, il se tourna encore plus farouchement vers la religion. Il savait qu'il ne lui restait plus beaucoup de temps. Aristote avait écrit que l'âge de soixante-dix ans était la limite de la puissance de l'homme. Il ne lui restait donc que cinq ans pour que le miracle survienne. Or il advint qu'un matin d'automne – même s'il ne le comprit pas à l'époque –, il reçut une réponse à ses prières.

Des ecclésiastiques descendirent de Paris. Trois prêtres et un moine arrivèrent ainsi à Bérat. Ils étaient porteurs d'une lettre de Louis Bessières, cardinal-archevêque de Livourne et légat du pape à la cour de France. La lettre était humble, respectueuse et… menaçante. Elle demandait au comte de laisser le frère Jérôme, un jeune moine d'une formidable érudition, examiner les archives de Bérat.

« Votre grand amour des manuscrits, tant païens que chrétiens, écrivait le prélat dans son latin élégant, est bien connu de nous, aussi nous vous implorons, pour l'amour du

Christ et pour l'avènement de son royaume, d'autoriser frère Jérôme à examiner vos titres et registres officiels. »

Telle qu'elle se présentait, la requête paraissait parfaitement cohérente. Le comte de Bérat possédait effectivement une bibliothèque, et sa collection de manuscrits était probablement la plus importante de toute la Gascogne, si ce n'était de toute la chrétienté du Sud. Mais pourquoi le cardinal s'intéressait-il aux titres du château ? La missive n'éclairait pas ce point. En revanche, le vieil érudit avait assurément compris l'allusion menaçante à sa passion pour les ouvrages païens : Refusez cette requête, sous-entendait le cardinal, et je lâche sur votre comté les saints chiens dominicains et les inquisiteurs qui, sans nul doute, découvriront que les ouvrages païens encouragent l'hérésie. Alors, les procès et les bûchers commenceraient. Certes, ni les uns ni les autres n'affecteraient directement le comte, mais il lui faudrait acheter des indulgences s'il ne voulait pas voir damner son âme. L'Église avait un appétit glouton pour l'argent, et tout un chacun savait qu'il était riche. S'il n'avait aucunement l'intention d'offenser le légat du pape, il voulait quand même vraiment comprendre pourquoi Son Éminence s'intéressait soudain à Bérat.

C'était pour cette raison précise qu'il avait convoqué au château le père Roubert, le supérieur des dominicains de la ville.

Il le reçut dans la grande salle qui avait depuis longtemps cessé d'être un lieu de fêtes et de réjouissances. Désormais, elle était plutôt envahie d'étagères croulant sous les vieux documents tombant en poussière et les précieux livres manuscrits enveloppés dans du cuir huilé.

Âgé d'à peine trente-deux ans, le père Roubert était le fils d'un tanneur de la ville. Il avait pu s'élever dans l'Église, grâce au soutien et à la protection du seigneur de Bérat. Physiquement, il était très grand, avec un visage d'une extrême sévérité et des cheveux noirs coupés si court qu'ils rappelaient au comte les brosses à poils durs dont les armuriers se servaient pour polir les cottes de mailles. Mais par cette belle matinée, le père Roubert était d'humeur irascible.

— Des affaires m'appellent à Castillon d'Arbizon demain, gronda-t-il, et je dois partir d'ici une heure si je veux atteindre la ville avant la tombée du jour…

Le maître des lieux fit mine d'ignorer la rudesse de ton du moine. Le dominicain se plaisait à traiter le comte en égal, une impudence que le vieil homme tolérait parce que l'autre l'amusait.

— Des affaires t'appellent à Castillon d'Arbizon ? s'étonna-t-il avant de se rappeler soudain : Évidemment, où avais-je la tête ? Tu dois aller brûler la bégharde[9] n'est-ce pas ?

— Demain matin.

— Elle brûlera avec ou sans toi, maugréa le comte, et le diable emportera son âme, que tu sois là pour profiter du spectacle ou pas !

Il fixa un regard intense sur le moine.

— À moins que tu n'aimes regarder brûler les femmes, bien sûr ?

— C'est mon devoir, répondit froidement le père Roubert.

— Ah oui, ton devoir… Naturellement. Ton devoir.

Le comte regarda l'échiquier sur la table en fronçant les sourcils. Oubliant quelques secondes la conversation, il se demanda s'il devait avancer un pion ou reculer son évêque[10]. Bérat était un homme trapu, grassouillet même, avec un visage rond et une barbe bien taillée. D'ordinaire, il portait un bonnet de laine sur son crâne nu et, même en été, on le croisait rarement sans une robe à bordure de fourrure. Avec les taches d'encre qui maculaient constamment ses doigts, il ressemblait davantage à un clerc surchargé de travail qu'au seigneur d'un grand domaine.

— Mais tu as aussi un devoir envers moi, Roubert, s'emporta-t-il en tançant le dominicain, et le voici !

Il tendit au moine la lettre du cardinal-archevêque et ne le quitta pas des yeux tout au long de sa lecture.

---

[9] D'une secte de religieux laïcs suivant de manière fanatique et excessive les préceptes de saint François d'Assise, et longtemps considérée comme le tiers ordre des franciscains. On leur donnait différents noms, tels que béghard, béguin, fraticelle, petit frère, frérot…

[10] Le fou dans les versions modernes des échecs.

— Son latin est élégant, n'est-ce pas ? remarqua le comte.

— Il a recours à un secrétaire qui, lui, est parfaitement instruit, rétorqua sèchement Roubert.

Puis il examina le grand sceau rouge pour s'assurer de l'authenticité du document.

— On dit que le cardinal Bessières est considéré comme un successeur possible du Saint-Père, ajouta-t-il d'un ton soudain respectueux.

— C'est donc un homme qu'il s'agit de ne point offenser, n'est-ce pas ?

— On ne devrait jamais offenser le moindre ecclésiastique, répondit brutalement le dominicain.

— Certes, certes. Et moins encore celui qui pourrait devenir pape, insista le comte. Mais que veut-il vraiment ici ?

Le père Roubert se dirigea vers une fenêtre fermée. Le lacis de plomb supportait de petits carreaux grattés à la corne qui ne laissaient pénétrer dans la pièce qu'une lumière diffuse, mais qui arrêtaient la pluie, les oiseaux et les vents froids de l'hiver. Il souleva le panneau, respira l'air du dehors. À cette hauteur, dans l'enceinte du château, il était merveilleusement épargné par les puanteurs des latrines qui empoisonnaient la ville basse. C'était l'automne. On sentait flotter la subtile fragrance des raisins pressés. Roubert aimait ce parfum. Il se retourna vers le comte.

— Le moine est déjà ici ?

— Il se repose dans une chambre d'hôte, répondit Bérat. C'est un jeune moine, très nerveux. Il s'est incliné devant moi très correctement, mais il a refusé de me dire ce que voulait le cardinal.

Un grand fracas retentit dans la cour, juste en dessous. Le religieux retourna à la fenêtre voir ce qui se passait. Il dut se pencher beaucoup, car même à cette hauteur, à quarante pieds du sol, les murs en faisaient encore près de cinq d'épaisseur. Un cavalier en grande armure venait de charger la quintaine installée dans la cour et sa lance avait frappé si fort l'écu de bois du mannequin que tout le dispositif s'était effondré.

— Votre neveu s'amuse, indiqua Roubert en se redressant.

— Mon neveu et ses amis s'entraînent, corrigea le comte.

— Il ferait mieux de s'occuper de son âme, maugréa le prêtre d'un ton acerbe.

— Il n'a pas d'âme. C'est un soldat.

— Un soldat de tournoi, rectifia l'autre avec mépris.

L'oncle de l'intéressé haussa les épaules.

— La richesse ne suffit pas, mon père. Un homme doit aussi être fort, et Joscelyn est mon bras armé.

Le comte avait mis beaucoup de conviction dans sa voix, mais à dire vrai il était loin d'être certain que son neveu ferait un bon héritier pour Bérat. Seulement, s'il mourait sans fils, le fief devrait passer à l'un de ses neveux, et Joscelyn était probablement le moins mauvais d'une bien triste lignée. Ce qui rendait d'autant plus important pour le vieil homme d'avoir un fils.

— Je t'ai demandé de venir ici…

Il avait sciemment utilisé le mot « demandé » plutôt qu'« ordonné ».

— Je t'ai demandé de venir ici, parce que tu es susceptible d'avoir quelque idée des motifs expliquant l'intérêt soudain de Son Éminence.

Le frère regarda de nouveau la lettre du cardinal.

— Il parle de « titres »…

— J'avais aussi noté le mot, avoua le comte.

Roubert s'éloigna de la fenêtre ouverte.

— Tu crées un courant d'air, Roubert.

À contrecœur, le dominicain referma le panneau vitré. Il savait que le presque vieillard avait déduit de ses lectures qu'un homme devait rester chaud pour être fécond. Quand il y pensait, le religieux ne manquait jamais de se demander comment faisaient les peuples du Nord pour se reproduire.

— Il faut croire que le cardinal ne s'intéresse pas à vos livres, considéra le jeune ecclésiastique, mais seulement aux registres du comté, semble-t-il.

— Oui, c'est ce qui semble. Frère Jérôme va adorer déchiffrer deux cents ans de registres fiscaux, ricana Bérat.

Pendant un moment, le moine demeura silencieux. Le neveu du comte et ses camarades continuaient de s'entraîner dans la

cour. Le bruit des armes s'entrechoquant se répercutait contre le mur d'enceinte du château.

Si le seigneur Joscelyn hérite du fief, songea le religieux, tous les livres et parchemins seront jetés au feu.

Il se rapprocha du foyer, dans lequel crépitait une grande flambée, bien qu'il ne fît pas froid dehors. Alors il pensa à la fille qui devait être brûlée vive, le lendemain matin, à Castillon d'Arbizon. C'était une hérétique, une créature maudite, le jouet du diable. Il se remémorait sa souffrance et ses tourments, tandis qu'il la torturait pour obtenir sa confession. Il voulait la voir se tordre dans les flammes et entendre ses cris qui annonceraient son arrivée à la porte de l'enfer. Alors plus tôt il répondrait au comte, plus vite il pourrait partir.

— Tu caches quelque chose, Roubert, le pressa celui-ci avant qu'il ait pu dire quoi que ce soit.

Roubert. Le frère détestait autant être appelé de son simple nom de baptême qu'être tutoyé, autant de circonstances qui lui rappelaient que le comte l'avait connu enfant et avait financé son éducation.

— Je ne cache rien, protesta-t-il.

— Alors dis-moi pourquoi un cardinal-archevêque aurait l'envie d'envoyer un moine à Bérat ?

Le frère s'écarta du feu.

— Ai-je besoin de vous rappeler que le comté d'Astarac fait maintenant partie de votre domaine ?

Perplexe, le comte plissa les yeux en observant le père Roubert, puis, soudainement, il comprit ce qu'il voulait sous-entendre.

— Oh, mon Dieu, non ! s'exclama-t-il.

Le vieil homme fit le signe de croix et retourna s'asseoir sur sa chaise haute. Étudiant son échiquier, il soulagea une démangeaison sous son bonnet de laine, puis se releva et revint à grands pas vers le dominicain.

— Ne me dis pas que c'est encore cette vieille histoire ?

— Il y a eu des rumeurs, confia l'ecclésiastique, adoptant maintenant une manière hautaine. Un frère de notre ordre, Bernard de Taillebourg, un homme de qualité, est mort cette année en Bretagne. Assassiné, pour être exact. Il était en quête

de quelque chose. On n'a jamais su quoi. Mais, selon la rumeur, il aurait fait cause commune avec un membre de la famille Vexille.

— Par le Christ tout-puissant, gronda le comte. Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ?

— Voulez-vous que je vous embête avec toutes les obscures histoires que l'on raconte dans les tavernes ?

Bérat ne répondit pas. Le cerveau en proie à la plus vive agitation, il pensait aux Vexille, les vieux comtes d'Astarac. Ils étaient puissants, jadis. De grands seigneurs régnant sur de vastes territoires. Mais la famille avait été mêlée à l'hérésie cathare et quand l'Église avait extirpé par le fer et surtout le feu cette peste du pays, la famille Vexille s'était réfugiée dans sa dernière place forte, le château d'Astarac. Et là, ils avaient été vaincus. La plupart d'entre eux s'étaient fait tuer, mais certains avaient pu s'enfuir. Quelques-uns étaient même parvenus jusqu'en Angleterre, le comte le savait. Quant au domaine ruiné d'Astarac, antre des corbeaux et des renards, il avait été absorbé dans le fief de Bérat. Mais une légende tenace restait attachée aux ruines du château : la garde des hypothétiques trésors fabuleux des cathares aurait jadis été confiée aux Vexille. Parmi ces trésors inestimables, il y aurait eu le Saint-Graal lui-même. Naturellement, si le père Roubert n'avait pas fait mention des dernières histoires courant sur le sujet, sa motivation ne faisait aucun doute : il espérait dénicher le Graal avant quiconque. Le comte de Bérat pouvait aisément le lui pardonner. Il regarda de l'autre côté de la grande salle.

— Ainsi, tu crois que le cardinal-archevêque s'imagine pouvoir découvrir le Graal au milieu de tout ça ?

Il agitait le bras en désignant ses livres et ses papiers.

— Louis Bessières est un homme avide, violent et ambitieux, considéra le dominicain. Il serait capable de retourner la Terre entière pour trouver le Graal.

Et soudain, pour le comte, tout s'éclaira. Il comprit le schéma qui gouvernait sa propre vie.

— Il existe une histoire, je ne crois pas me tromper, songea-t-il à haute voix, selon laquelle le gardien du Graal serait maudit jusqu'à ce qu'il remette la coupe à Dieu lui-même, n'est-ce pas ?

— Des fables ! se moqua le père Roubert.

— Mais si le Graal est ici, Roubert, et même s'il est caché sans que j'aie connaissance de son emplacement exact, alors j'en suis le gardien.

— Des « si », railla encore une fois le religieux.

— Non, Dieu m'a maudit, c'est évident, s'exclama le comte dans une sorte d'illumination, parce que, tout en l'ignorant, j'ai détenu ce trésor et je ne lui ai pas accordé la valeur qui était la sienne !

Il secoua la tête.

— Oui, Il m'a empêché d'avoir un héritier parce que je L'ai empêché, moi, de récupérer la coupe de Son propre fils !

Il jeta un regard étonnamment dur sur le jeune moine.

— Est-ce que le Graal existe, Roubert ?

Le frère hésita, puis acquiesça, avec quelque réticence :

— C'est possible.

— Alors nous ferions mieux de donner l'autorisation au moine d'examiner tout ce qu'il veut, mais nous devons aussi nous assurer de trouver avant lui ce qu'il cherche. Tu vas étudier le premier tous ces titres et registres, Roubert, et ne transmettre au frère Jérôme que les documents qui ne mentionnent ni trésors, ni reliques, ni… Graal. Tu me comprends ?

— Je vais demander à mon supérieur la permission d'effectuer cette tâche, répondit froidement le moine.

— Tu ne vas rien faire d'autre que chercher le Graal !

Le comte venait d'écraser violemment sa main sur le bras de son fauteuil.

— Et tu vas commencer immédiatement, Roubert, pour ne t'arrêter que lorsque tu auras lu tous les parchemins se trouvant sur ces rayonnages. Ou préfères-tu que je chasse ta mère, tes frères et tes sœurs de leurs maisons ?

Le père Roubert redressa la tête en signe d'indignation, mais s'il était fier il n'était pas idiot. Aussi, après une pause, il s'inclina :

— Je vais chercher le document que vous voulez, Monseigneur, répondit-il humblement.

— Séance tenante, insista le comte.

— Absolument, Monseigneur.

Le frère prêcheur soupira en pensant qu'il ne verrait pas brûler la fille.

— Mais je vais t'aider, ajouta le vieil homme avec enthousiasme.

Aucun cardinal-archevêque n'enlèverait à Bérat le trésor le plus sacré qui fût sur la terre ou dans le ciel. Il le trouverait avant tout le monde.

Le dominicain arriva à Castillon d'Arbizon au crépuscule, a l'heure où le guet fermait la porte occidentale. L'automne était déjà bien avancé et l'obscurité annonçait la première nuit glaciale de l'année mourante. Pour se réchauffer, les guetteurs avaient allumé un feu dans un grand brasero sous la voûte de la porte. Des chauves-souris voletaient au-dessus des murs de la ville à demi réparés et autour du haut château qui coiffait la colline raide de Castillon d'Arbizon.

— Que Dieu soit avec vous ! lança le vigile, qui avait interrompu la fermeture de la porte pour laisser passer le grand moine.

Mais l'homme s'exprimait en occitan, sa langue natale, que l'ecclésiastique ne parlait pas. Aussi celui-ci se contenta-t-il de sourire vaguement en esquissant un signe de croix avant de remonter les plis de sa robe noire et de s'attaquer à la montée de la rue principale de Castillon qui menait au château. Leur travail de la journée achevé, des filles flânaient en ville. Certaines minaudèrent au passage de l'ecclésiastique, car celui-ci était un jeune homme de belle allure en dépit d'une très légère claudication. Ses courts cheveux noirs décoiffés encadraient un visage volontaire et des yeux sombres. À la porte d'une taverne, une prostituée le héla et s'attira une bordée de rires d'un groupe de buveurs attablés devant l'établissement. Un boucher lavait sa devanture avec un baquet de bois rempli d'eau. Le sang dilué s'écoulait dans le caniveau aux pieds du frère. À une fenêtre de l'étage supérieur, une femme étendait son linge sur un grand poteau tout en vociférant des insultes à l'intention d'une voisine. Dans le dos du moine, la porte occidentale fut enfin fermée dans un grand fracas, la barre de fermeture glissée avec un bruit sourd.

Le frère ne prêtait aucune attention à toute cette animation. Il remonta vers l'église Saint-Sardos, nichée juste en dessous du bastion blafard du château. Une fois à l'intérieur, il s'agenouilla sur les marches de l'autel, fit le signe de croix, puis se prosterna. Une femme en noir priait devant l'autel latéral de sainte Agnès. Perturbée par la sinistre présence du moine, elle se signa à son tour et se hâta de quitter la chapelle. Allongé à plat ventre sur la marche supérieure, le frère attendit.

Un sergent de ville, revêtu de la livrée gris et rouge de Castillon d'Arbizon, avait vu le religieux remonter la colline. Il n'avait pas manqué de remarquer que, si la robe du dominicain était vieille et rapiécée, le frère lui-même était jeune et fort. Alors il s'était empressé d'aller trouver l'un des consuls de la ville. L'officiel avait immédiatement réagi. Enfonçant son chapeau bordé de fourrure sur ses cheveux gris, il avait ordonné au sergent d'aller chercher deux hommes d'armes, tandis que lui-même allait quérir le père Médous en lui demandant d'apporter l'un de ses deux livres. Ils se retrouvèrent peu après devant l'église. Déjà, des badauds s'étaient massés, curieux de ce qui allait se passer. Le consul leur demanda de reculer.

— Il n'y a rien à voir ! lança-t-il avec un peu trop d'empressement pour être cru.

Parce qu'il y avait justement quelque chose à voir, et la population de Castillon le savait déjà. Un étranger était arrivé en ville, or tous les étrangers étaient regardés avec suspicion. Alors les spectateurs, loin d'obtempérer, demeurèrent immobiles et regardèrent le consul revêtu de sa robe officielle gris et rouge bordée de fourrure de lièvre ordonner aux trois sergents d'ouvrir la porte de l'église.

Qu'attendait la foule ? Qu'un diable jaillisse de Saint-Sardos ? Pensaient-ils voir surgir une grande bête incandescente avec des ailes noires crépitantes, une tramée de fumée dans le sillage de sa queue fourchue ? Rien de tel n'advint. Une fois la porte ouverte, le prêtre, le consul et deux des sergents pénétrèrent à l'intérieur du sanctuaire, tandis que le troisième gardait la porte et empêchait les villageois d'avancer. Dans sa main, il tenait le bâton de son office orné de l'écusson de Castillon d'Arbizon – un faucon portant une gerbe

de seigle. Sur le parvis, la femme qui avait fui l'église à l'arrivée du moine raconta que celui-ci se contentait de prier à l'intérieur.

— Mais il a l'air inquiétant. On dirait le diable, s'empressa-t-elle d'ajouter en faisant un nouveau signe de croix, imitée en cela par plusieurs de ses concitoyens.

Quand le prêtre, le consul et les deux sergents entrèrent dans l'église, le visiteur était toujours allongé à plat ventre devant l'autel, les bras en croix. Il entendit certainement les bottes cloutées résonner sur les pavés inégaux de la nef, mais il ne bougea pas d'un pouce et ne parla pas davantage.

— *Paire ?* demanda nerveusement en occitan le prêtre de Castillon d'Arbizon.

Le moine à terre ne répondit pas.

— Mon père ? tenta cette fois en français le curé de la paroisse.

L'approche aussi timide que vaine du père Médous impatienta le consul.

— Vous êtes un dominicain ? intervint brutalement celui-ci. Répondez-moi !

Lui aussi s'était exprimé en français. C'était la langue qui seyait au premier citoyen de Castillon d'Arbizon.

— Êtes-vous dominicain ? insista-t-il.

Sans bouger et sans paraître s'intéresser aux nouveaux venus, qui maintenant l'encadraient, le religieux étendu pria silencieusement encore un moment. Enfin, il rassembla ses mains au-dessus de sa tête, s'immobilisa quelques secondes, puis se redressa et fit face de toute sa taille aux quatre hommes.

— J'ai parcouru un long chemin, dit-il impérieusement, sans répondre vraiment aux interrogations, et j'ai besoin d'un lit, de nourriture et de vin.

— Mais à la fin, s'agaça le consul, allez-vous me dire si vous êtes un dominicain ?

— Je suis le chemin béni tracé par saint Dominique, oui, confirma l'homme en noir. Le vin n'a pas besoin d'être bon. La nourriture ne doit être rien d'autre que ce que mangent les plus pauvres et le lit peut être une simple paillasse.

L'échevin hésita. L'étranger était grand, ostensiblement fort et un brin inquiétant. Mais le magistrat – homme riche et respecté de Castillon d'Arbizon – s'enhardit :

— Vous êtes jeune, pour un frère ! lança-t-il sur un ton accusateur.

— C'est pour la plus grande gloire de Dieu que les jeunes hommes suivent la croix plutôt que l'épée, répondit dédaigneusement le moine. Et pour Sa plus grande gloire, je peux dormir dans une étable.

— Votre nom ? s'enquit le consul.

— Thomas.

— C'est un nom anglais !

Il y avait une pointe d'inquiétude dans la voix de l'édile et les deux sergents réagirent à cette crainte en brandissant leurs longues lances.

— Alors *Tomas,* si vous préférez, précisa négligemment le frère sans paraître se soucier du pas menaçant que les deux hommes d'armes venaient de faire dans sa direction. C'est mon nom de baptême, expliqua-t-il, et celui du pauvre disciple qui douta de la divinité de Notre-Seigneur. Si vous n'avez pas de tels doutes, alors je vous envie et je prie Dieu qu'il m'accorde une telle certitude.

— Vous êtes français ? demanda encore le consul.

— Je suis normand, répondit d'abord le moine avant d'incliner positivement la tête et d'ajouter : Oui, je suis français.

Puis il se tourna vers le prêtre local et lui demanda :

— Parlez-vous français ?

— Certes, répondit nerveusement celui-ci. Un peu. Je me débrouille.

— Bien. Alors me permettrez-vous de manger chez vous ce soir, mon père ?

Le consul ne laissa pas le temps au père Médous de répondre. Au lieu de cela, il ordonna à ce dernier de tendre à l'étranger le livre qu'il avait apporté. C'était un très vieux livre – l'un des deux seuls que possédait le prêtre. Ses pages étaient mangées par les vers. Le dominicain l'attrapa et souleva la couverture de cuir noir.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda le jeune moine.

— Que vous lisiez ce livre.

Le consul avait remarqué que les mains du frère étaient toutes couturées et ses doigts abîmés.

Des séquelles, se dit-il, qui s'accordent mieux à un soldat qu'à un prêtre.

— Lisez ! insista le magistrat.

— Pourquoi ? Vous ne savez pas lire vous-même ? le railla l'étranger.

— Que je sache lire ou non, ce n'est pas votre affaire. En revanche, c'est la nôtre de savoir si *vous,* jeune homme, vous savez lire, parce que si vous êtes prêtre, vous en êtes capable. Sinon, c'est que vous n'êtes pas prêtre. Alors allez-y, lisez !

Sur un haussement d'épaules, le frère prêcheur ouvrit une page au hasard, puis il marqua une pause. Cette interruption fit monter d'un cran les soupçons du consul. Il leva la main pour inviter les sergents à s'avancer. Mais alors, le dominicain se mit à lire à haute voix avec un beau timbre, confiant et puissant. Les mots latins s'enchaînaient comme une mélodie et se répercutaient contre les murs peints de l'église. Au bout d'un moment, le consul releva la main, mais cette fois pour demander au lecteur de s'arrêter. Puis il tourna un regard interrogateur vers le père Médous.

— Alors ?

— Il lit bien, répondit timidement le prêtre.

Son propre latin n'était pas bon et il n'aurait pas aimé avouer qu'il n'avait pas totalement compris tous les mots qui venaient de retentir dans la nef. Mais il était certain que l'étranger savait lire.

— Vous savez quel est ce livre ? demanda le consul, suspicieux.

— Je le suppose, admit le frère. C'est la vie de saint Grégoire. Le passage, que vous avez sans aucun doute reconnu vous aussi, ajouta-t-il avec toujours une pointe de sarcasme dans la voix, décrit les maux qui affligent ceux qui désobéissent au Seigneur notre Dieu.

Il referma la souple couverture noire, rendit l'ouvrage à son propriétaire.

— Vous savez assurément que le livre s'appelle le *Flores Sanctorum,* renchérit le moine.

— Assurément.

En récupérant le volume, le prêtre adressa un signe de tête positif à l'échevin de Castillon.

Pourtant, ce dernier ne paraissait pas encore totalement rassuré.

— Vos mains, dit-il. Comment ont-elles été à ce point abîmées ? Et votre nez ? Il a été cassé ?

— Dans mon enfance, répondit le dénommé Thomas en tendant les doigts. Je dormais avec le bétail. Une nuit, j'ai été piétiné par un bœuf. Quant à mon nez, il a été cassé par ma mère qui m'a frappé avec une poêle.

Le consul savait que ces accidents de l'enfance étaient courants et il se détendit enfin.

— Vous comprenez, mon père, dit-il au moine, que nous devons nous montrer prudents vis-à-vis des inconnus.

— Prudents à l'endroit des prêtres de Dieu ? objecta le dominicain sur un ton caustique.

— Nous devions nous assurer que vous l'étiez bien, se défendit le notable. Nous avons reçu un message d'Auch qui dit que les Anglais sont dans les parages. Mais personne ne sait où.

— Il y a une trêve, indiqua le frère.

— Depuis quand ces maudits Anglais respectent-ils une trêve ? rétorqua le consul.

— S'ils sont vraiment anglais, ils le font, répondit le frère avec mépris. N'importe quelle troupe de bandits est qualifiée d'« anglaise », par les temps qui courent. Vous avez des hommes, ajouta-t-il en faisant un geste en direction des sergents qui ne comprenaient pas un traître mot de la conversation en français, et vous avez des églises et des prêtres. Alors pourquoi devriez-vous avoir peur des bandits ?

— Les bandits sont anglais, insista le magistrat. Ils ont des arcs de combat.

— Ce qui ne change rien au fait que j'ai parcouru une longue route, que je suis fatigué et que j'ai faim et soif…

— Le père Médous va s'occuper de vous.

Sur ce, l'édile repartit en faisant signe aux gens d'armes de le suivre. Le trio remonta la nef et ressortit sur le petit parvis.

— Il n'y a rien à craindre ! annonça le consul à la population qui attendait impatiemment. Notre visiteur est bien un frère prêcheur. C'est un homme de Dieu.

La petite foule se dispersa. Le crépuscule auréolait le clocher, se refermant sur les remparts du château. Un saint homme de Dieu était arrivé à Castillon d'Arbizon. La petite ville pouvait dormir en paix.

Le dominicain mangea une platée de chou, de fèves et de lard salé. Il expliqua au père Médous qu'il revenait du pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, en Espagne, où il était allé prier sur la tombe du saint. Maintenant, il se rendait à Avignon pour prendre de nouveaux ordres auprès de ses supérieurs. Il n'avait rencontré aucune bande de maraudeurs, Anglais ou autres.

— À dire vrai, nous n'avons pas vu un seul Anglais depuis des années, indiqua le curé de Castillon en se hâtant de faire un signe de croix pour conjurer le malheur qu'il venait de mentionner. Mais il n'y a pas si longtemps, ils régnaient, ici.

Le frère mangeait et ne semblait pas intéressé par la conversation de son hôte.

— Nous leur payions des taxes alors, continua celui-ci. Mais ils sont partis, et maintenant nous appartenons au comte de Bérat.

— Il doit s'agir d'un homme pieux, remarqua l'autre d'un ton semi-interrogateur.

— Très pieux, confirma son hôte. Il conserve de la paille provenant de la crèche de Bethléem dans son église. J'aimerais beaucoup la voir.

— Et ce sont ses hommes qui forment la garnison du château ? demanda le frère, laissant de côté le passionnant sujet de la litière de l'Enfant Jésus.

— Exactement, confirma son convive.

— Et la garnison assiste-t-elle à l'office ?

Le père Médous marqua un temps d'hésitation. Il avait été sur le point de dire un mensonge, mais il se résolut à n'en faire qu'un demi.

— Certains, oui.

Le frère Thomas posa sa cuillère de bois et regarda sévèrement le prêtre, mal à l'aise.

— Combien sont-ils ? Et combien assistent à la messe ?

Médous se montrait de plus en plus nerveux. Tous les prêtres l'étaient quand des dominicains apparaissaient, car les frères prêcheurs de saint Dominique étaient les impitoyables soldats de Dieu dans la lutte contre l'hérésie. Et si ce grand jeune homme rapportait que la population de Castillon d'Arbizon manquait par trop de piété, il était susceptible de ramener l'Inquisition et ses instruments de torture dans la ville.

— Ils sont dix à constituer la garnison, répondit le maître des lieux. Et tous sont de bons chrétiens. Comme le sont toutes mes ouailles.

Son visiteur parut sceptique.

— Toutes ?

— Elles font de leur mieux, répondit loyalement le père Médous, mais…

À la seconde où il prononça ce « mais », il le regretta. Aussi, pour dissimuler son hésitation, il se dirigea vers le petit feu et ajouta une bûche. Le vent s'engouffrait dans la cheminée. De la fumée reflua en tournoyant à l'intérieur de la pièce exiguë.

— Le vent du nord, indiqua le prêtre. Il nous amène la première nuit froide de l'automne. L'hiver n'est plus très loin.

— « Mais… », aviez-vous commencé à dire ? rappela le frère, qui avait parfaitement relevé l'hésitation.

Le curé soupira en revenant à son siège.

— Il y a une fille. Une hérétique. Dieu merci, elle n'était pas de Castillon d'Arbizon, s'empressa-t-il de préciser. Seulement elle est restée ici quand son père est mort. C'est une bégharde.

— Je ne pensais pas qu'il y avait des béghards installés si au sud ! s'étonna le dominicain. Les béghards sont des mendiants[11] ! Mais pas de simples vagabonds. Oh non, bien au

[11] Jeu de mots sur l'anglais *beggar,* « mendiant ».

contraire, ce sont des hérétiques, qui nient l'Église et la nécessité de travailler. Ils prétendent que, toute chose venant de Dieu, tout devrait appartenir librement à tous les hommes et toutes les femmes ! Pour se protéger contre de telles horreurs, comme vous le savez incontestablement, l'Église brûle les béghards partout où elle en trouve.

— Ce sont des errants, confirma le prêtre. Mais quand cette fille s'est arrêtée ici, nous l'avons envoyée à la cour de l'évêque, où on l'a jugée et reconnue coupable. Maintenant, elle est de retour à Castillon.

— De retour ici ? s'étonna le frère, apparemment choqué par cette révélation.

— Oui, mais pour être brûlée vive ! se hâta d'expliquer Médous. Elle a été ramenée pour que le bras séculier, les autorités civiles de la ville, se charge de la brûler. L'évêque veut que la population assiste à sa mort pour que chacun sache que le mal a été extirpé de son sein.

Le frère Thomas fronça les sourcils.

— Vous me dites que cette bégharde a été jugée coupable d'hérésie, qu'on l'a ramenée ici pour son exécution, mais que l'on n'a pas encore procédé à celle-ci… Et pourquoi cela ?

— Elle doit être brûlée demain, se hâta encore une fois de préciser le curé. Je n'attendais que l'arrivée du père Roubert. C'est un dominicain comme vous, et c'est lui qui a découvert l'hérésie de la fille. Cependant, je crains qu'il ne soit tombé malade. Il vient de me faire parvenir une lettre m'expliquant comment dresser le bûcher…

Le frère Thomas esquissa une moue dédaigneuse.

— Tout ce qu'il faut, indiqua-t-il avec mépris, c'est un tas de bûches, un poteau, du petit bois et un hérétique. En l'occurrence, *une* hérétique. Que voulez-vous de plus ?

— Le père Roubert insiste sur le fait qu'il convient de n'utiliser que de petits fagots et de les faire tenir debout…

Le prêtre illustra cette requête en tenant ses doigts droit comme des bâtons d'asperge.

— Des bottes de verges, m'a-t-il écrit, et toutes pointant vers le ciel. Elles ne doivent pas être couchées. Il a bien insisté sur ce point.

Un sourire effleura les lèvres du moine noir. Il venait de comprendre les raisons de ces recommandations.

— En procédant ainsi la flambée sera claire, mais pas ardente, n'est-ce pas ? Elle mourra donc lentement.

— C'est la volonté de Dieu, souligna le père Médous.

— Lentement et dans une intense agonie, ajouta le frère en faisant mine de se délecter des moindres mots. C'est en vérité la volonté de Dieu, en ce qui concerne les hérétiques.

— Et j'ai fait dresser le bûcher tel qu'il l'a ordonné, précisa le prêtre en baissant incidemment la voix.

— Bien. La fille ne mérite pas d'autre traitement.

Le frère visiteur essuya son écuelle avec un morceau de pain noir.

— J'assisterai à sa mort avec joie, puis je poursuivrai ma route.

Il fit le signe de croix avant de relever la tête vers son hôte.

— Je vous remercie pour cette nourriture.

Le curé tendit la main vers le foyer où il avait empilé des couvertures.

— Vous êtes le bienvenu, si vous voulez dormir ici.

— Merci. C'est ce que je vais faire. Mais d'abord il me plairait de prier saint Sardos, bien que je n'aie jamais entendu parler de lui. Pouvez-vous me dire qui il était ?

— Un chevrier, répondit le Languedocien.

En vérité, il n'était pas vraiment sûr que ce saint Sardos ait réellement existé. Mais les gens du cru en étaient convaincus et ils l'avaient toujours vénéré.

— Un jour, il a vu l'agneau de Dieu sur la colline où se dresse maintenant la ville. Celui-ci était menacé par un loup et Sardos l'a sauvé. Pour le récompenser, Dieu a fait tomber sur lui une pluie d'or.

— Comme Notre-Seigneur est juste et bon ! s'extasia le frère avant de se lever. Voulez-vous venir avec moi prier saint Sardos ?

Le père Médous réprima un bâillement.

— J'aimerais, dit-il sans le moindre enthousiasme.

— Je n'insisterai pas, répondit généreusement le visiteur. Laisserez-vous votre porte ouverte ?

— Elle l'est toujours, indiqua le curé qui ressentit un immense soulagement en voyant son fâcheux invité franchir le seuil de sa porte et s'éloigner dans la nuit.

Souriante, la bonne du prêtre se montra à la porte de la cuisine.

— Il a une bonne tête, pour un frère prêcheur. Il dort ici ce soir ?

— Oui.

— Alors je ferais mieux de dormir dans la cuisine, hein ? dit la servante. Tu n'aimerais pas qu'un dominicain te trouve entre mes cuisses à minuit. Il nous mettrait tous les deux sur le bûcher, avec la bégharde…

Elle éclata de rire et vint débarrasser la table.

Dehors, en réalité, frère Thomas ne se rendit pas à l'église, mais partit dans la direction exactement opposée. Descendant les quelques mètres séparant la maison du prêtre du bas de la colline, il gagna la taverne la plus proche, dont il poussa la porte. L'endroit était bondé. À l'intérieur, le tumulte s'évanouit lentement quand les clients aperçurent le visage sombre du frère. Dès que le silence fut total, l'ecclésiastique frissonna comme si le spectacle de la débauche l'horrifiait. Alors il battit en retraite, regagna la rue et claqua la porte derrière lui. Dans l'auberge, le silence se maintint quelques secondes, puis les hommes se mirent à s'esclaffer.

— Le moinillon devait se chercher une gueuse ! railla bruyamment quelqu'un.

D'autres pensèrent qu'il s'était tout simplement trompé de porte. Un instant plus tard, tous avaient oublié l'incident.

Pendant ce temps, le frère remontait cette fois bel et bien la colline vers l'église Saint-Sardos, distante de quelques pas à peine. Seulement, au lieu de pénétrer dans le sanctuaire du berger, il se retrancha dans les ombres profondes d'un pilier latéral de sa façade. Il attendit là, invisible et silencieux, notant les moindres sons de Castillon d'Arbizon. Des chants et des rires montaient de la taverne. Mais ce qui l'intéressait vraiment, c'étaient les mouvements des guetteurs arpentant les murs de la ville. Le chemin de ronde rejoignait le solide rempart du château, juste derrière la petite église.

Des pas venaient dans sa direction. Ils s'arrêtèrent à quelques mètres de lui sur la muraille, se turent un instant, puis repartirent en sens inverse. Le dominicain compta jusqu'à mille. L'homme du guet n'était toujours pas revenu. Le prêtre compta de nouveau jusqu'à mille, cette fois en latin, ce qui prenait un peu plus de temps. Quand le silence fut total au-dessus de lui, il se dirigea prudemment vers l'escalier de bois qui donnait accès au chemin de ronde. Les marches craquèrent sous son poids et il s'immobilisa contre la muraille. Mais il n'y eut aucune réaction. Personne ne criait pour demander ce qui se passait. Une fois sur la coursive, il s'accroupit contre la paroi de la haute tour du château. Sa robe noire le rendait invisible dans les ombres de la lune décroissante. Il observa le mur qui suivait le contour de la colline avant d'obliquer vers la porte occidentale. De ce côté-là, le faible rougeoiement se découpant sur les ténèbres indiquait que le brasero y dispensait un bon feu. Aucun guetteur n'était en vue.

Le frère supposa que les hommes devaient se réchauffer sous la porte. Levant les yeux, il n'aperçut aucun garde sur le rempart du château, aucun mouvement derrière les deux meurtrières à demi éclairées par des lanternes qui brûlaient dans la tour.

À l'intérieur de la taverne bondée, il avait repéré trois hommes portant la livrée de Bérat, mais il pouvait y en avoir d'autres qu'il n'avait pas vus. Le « frère » Thomas estima que la garnison devait être en train soit de boire, soit de dormir. Alors il souleva sa robe noire et défit une cordelette enroulée autour de sa taille. Elle était faite de fils de chanvre assemblés et durcis avec de la colle de sabot, la même sorte de lanière que celle qui conférait leur puissance aux redoutables arcs de combat anglais. Elle était assez longue pour qu'il puisse l'enrouler autour de l'un des créneaux du mur. Une fois cette tâche accomplie, il la laissa retomber le long de l'à-pic en dessous jusqu'au sol. Penché par-dessus le parapet, il resta un moment à regarder vers le bas, perdu dans une noirceur impénétrable. La ville et le château étaient construits sur un rocher escarpé autour duquel sinuait une rivière. Il entendait l'eau chuinter en passant sur un barrage. Tout ce qu'il pouvait entrevoir, c'était un reflet de lune sur un bassin. Le vent glacial lui soufflait au visage. Alors il

remonta son capuchon sur sa tête et battit en retraite pour se fondre à nouveau dans les ombres.

Quelques instants plus tard, le guetteur réapparut. Cette fois, il s'arrêta à la moitié du chemin de ronde. Pendant un moment, il resta appuyé contre le parapet, puis il repartit dans l'autre sens vers la porte. Un instant plus tard, Thomas perçut un petit coup de sifflet ressemblant au trille d'un oiseau. Il se redressa et retourna vers la cordelette qu'il remonta. Une bonne et solide corde était maintenant accrochée à celle-ci. Il se hâta de nouer ce nouveau filin autour du créneau.

Une fois cette tâche accomplie, il se pencha encore une fois au-dessus de l'à-pic.

— La voie est libre, lança-t-il doucement en anglais.

Immédiatement, il capta le bruit de bottes d'un homme montant le long du mur en s'aidant de la corde.

Quand la silhouette sombre fut tout près du haut du rempart, elle poussa un grognement d'effort. Simultanément, le fourreau de son épée heurta la pierre bruyamment. L'homme se réceptionna enfin sur le chemin de ronde et vint s'accroupir près du dominicain.

— Tiens.

Le nouveau venu tendait au religieux un arc de combat anglais et un sac de flèches.

Derrière, un de ses compères entamait déjà l'ascension de la muraille. Celui-là avait un arc de guerre accroché dans son dos et un carquois de flèches à la taille. Plus agile que le précédent, il montait sans faire le moindre bruit et il parvint à se hisser sur le chemin de ronde dans le même silence. Puis un troisième homme apparut, qui vint se tapir près de ses camarades.

— Comment ça s'est passé ? demanda à Thomas celui qui avait grimpé le premier.

— Pas trop mal.

— Ils ne t'ont pas soupçonné ?

— Ils m'ont fait lire un peu de latin pour vérifier que j'étais bien un prêtre.

— Satanés idiots, ricana sourdement l'homme avec un accent écossais prononcé. Et maintenant ?

— On prend le château.

— Que le Christ soit avec nous.

— Il l'a été, jusqu'à maintenant. Comment vas-tu, Sam ?

— J'ai soif, répondit l'un des deux autres.

— Tiens-moi ça, lui dit le faux moine en lui confiant son arc et son sac de flèches.

Le guetteur n'avait toujours pas réapparu. Profitant de cette heureuse circonstance, Thomas entraîna ses trois compagnons vers l'escalier de bois. Ils le descendirent et s'engagèrent dans l'allée qui longeait l'église. Elle menait à la petite place devant l'entrée du château. Les fagots de bois étaient empilés pour l'exécution de l'hérétique. Dans la faible lueur du clair de lune, le bûcher paraissait plus noir qu'il n'était. Au-dessus des branchages et bûchettes se découpait la silhouette d'un poteau avec une chaîne. La bégharde y serait entravée.

Les hautes portes du château étaient assez larges pour laisser passer un chariot de ferme. Elles étaient présentement closes, mais dans l'un des battants Thomas repéra un portillon. Il s'avança seul pour aller cogner à l'huis. Après une pause, il perçut un froissement de pas de l'autre côté. Sans ouvrir, un homme lui posa une question de l'intérieur de la citadelle. Le dominicain ne répondit pas, mais recommença à frapper violemment. Le garde, qui attendait le retour de ses compagnons de la taverne, ne soupçonna rien. Il tira les deux verrous et ouvrit le guichet. Deux torches éclairaient l'intérieur du passage. Le faux moine s'avança dans la lumière tremblotante des flammes et remarqua le regard perplexe du garde. Celui-ci semblait stupéfait de voir un prêtre monter au château de Castillon d'Arbizon en pleine nuit. Cet air ahuri hantait encore ses traits quand le poing du frère lui cogna brutalement le visage, puis le ventre. Le vigile bascula en arrière contre le mur et le moine se jeta sur lui pour l'empêcher de crier en écrasant sa paume contre sa bouche. Le dénommé Sam et les deux autres franchirent rapidement la petite porte qu'ils refermèrent derrière eux en repoussant les verrous. Le garde à terre se démenait. Pour l'inviter au calme, Thomas lui décocha un rude coup de genou qui lui arracha un couinement étouffé.

— Allez regarder dans le corps de garde, ordonna le jeune homme à ses compagnons.

Une flèche encochée sur la corde de son arc, Sam poussa la porte qui s'ouvrait sous l'arche de l'entrée. Dans la petite pièce, il n'y avait qu'un seul garde, debout près d'une table sur laquelle étaient posés une flasque de vin, deux dés et un petit tas de pièces de monnaie. Hébété, le garde fixa le visage rond et jovial de Sam. Il était encore bouche bée quand la flèche lui troua la poitrine, le repoussant contre le mur. Tirant son couteau, Sam se précipita sur lui. Le sang gicla sur les pierres quand il trancha la gorge du malheureux.

— Avais-tu besoin de le tuer ? gronda Thomas en ramenant le premier garde encore hagard dans la salle.

— Il me regardait bizarrement, répondit l'archer, comme s'il avait vu un fantôme.

Il ramassa les pièces sur la table et les jeta dans son sac.

— Je le tue aussi ? demanda-t-il en désignant l'autre veilleur du menton.

— Non, dit Thomas. Robbie, attache-le !

— Et s'il fait du bruit ? s'enquit l'Écossais.

— Alors, Sam pourra le tuer.

Le troisième homme de Thomas entra à son tour dans le corps de garde. Très grand, mince et bigleux, il s'appelait Jake. Comme Sam, il portait un arc et un sac de flèches, et une épée se balançait à sa taille. Quand il vit le sang sur le mur, un méchant sourire éclaira ses traits et il attrapa la gourde de vin qu'il venait de repérer sur la table.

— Pas maintenant, Jake ! lui lança son chef.

S'il avait l'air plus vieux et beaucoup plus cruel que Thomas, le grand échalas obéit docilement. Sans s'attarder, le faux moine regagna la porte du corps de garde. Il savait que la garnison ne comptait que dix hommes, que l'un d'eux était déjà mort, qu'un autre était prisonnier et qu'au moins trois se trouvaient encore à la taverne. Donc ils pouvaient en avoir encore cinq à affronter à l'intérieur du château. L'Anglais observa la cour. Elle était vide, à l'exception d'une carriole de paysans chargée de balles et de tonneaux. Alors il revint au râtelier d'armes de la salle des gardes et choisit une courte épée. Il en éprouva la lame, la trouva assez effilée.

— Tu parles français ? demanda-t-il au vigile prisonnier.

Trop terrifié pour parler, l'homme secoua négativement la tête.

Thomas ordonna à Sam de rester là pour le surveiller.

— Si quelqu'un frappe à la porte du château, ne réponds pas. Si le prisonnier fait un bruit, continua-t-il en se tournant vers l'intéressé, tue-le. Et ne bois pas le vin. Reste aux aguets.

Il attrapa son arc sur son épaule, passa deux flèches dans la corde ceinturant sa robe de moine, puis fit un signe à Jake et à Robbie. Revêtu d'un court haubert à mailles, l'Écossais avait tiré son épée.

— Pas un bruit ! leur dit Thomas en les entraînant vers la cour.

Castillon d'Arbizon dormait en paix depuis trop longtemps. Sa petite garnison faisait preuve d'une grande insouciance. Elle n'avait guère d'autres missions que de prélever les taxes sur les marchandises qui arrivaient en ville et de les transférer à Bérat, où résidait leur seigneur. Les hommes d'armes avaient cédé à l'indolence. Mais Thomas de Hookton – celui-là même qui venait de se faire passer pour un frère dominicain – se battait quasiment sans interruption depuis des mois. Ses instincts et ses réflexes étaient ceux d'un homme qui savait que la mort pouvait se trouver tapie dans chaque recoin. Quant à Robbie Douglas, bien que de trois ans son cadet, il était presque aussi aguerri que son ami. De son côté, Jake le bigleux avait été tueur toute sa vie.

Les trois hommes commencèrent par les souterrains du château, où six cachots se terraient dans une obscurité fétide. Une chandelle à mèche de jonc tremblotante éclairait timidement la salle des geôliers. Là, ils trouvèrent deux corps endormis : un homme monstrueusement gros et une femme, guère moins corpulente. Thomas s'approcha et écorcha le cou de l'homme de la pointe de son épée pour lui laisser éprouver la sensation picotante du sang jaillissant. Puis ils jetèrent le couple dans un cachot qu'ils verrouillèrent. D'une cellule voisine, une fille les appela, mais Thomas se contenta de siffler doucement pour lui ordonner de se tenir tranquille. La prisonnière le maudit en retour, puis se tut.

Un de moins. Plus que quatre.

Le trio remonta dans la cour. Trois serviteurs – dont deux n'étaient que des gamins – dormaient dans les écuries. Robbie et Jake les attrapèrent et les descendirent eux aussi dans les geôles. Puis ils se hâtèrent de rejoindre Thomas dans la cour. Ensemble, ils gravirent la dizaine de larges marches menant à la porte du donjon, puis l'escalier en colimaçon de la haute tour. Le jeune Anglais estima que les serviteurs n'étaient sûrement pas comptés dans les effectifs de la garnison et qu'il y en avait sans aucun doute d'autres dans le château, des cuisiniers, des domestiques et des clercs. Pour l'heure, le faux moine ne se préoccupait que des soldats. Il en trouva deux dormant à poings fermés dans la salle de logis des gardes, tous les deux avec des femmes sous leur couverture. L'archer prit une torche à un anneau de l'escalier. Il l'agita au-dessus des dormeurs pour les réveiller. Comme un seul homme, ils ouvrirent les yeux et se redressèrent, stupéfaits de voir un moine penché sur eux avec un arc et une flèche encochée sur la corde. Une femme inspira pour crier, mais l'arc se tourna vers elle, le fer directement pointé sur son œil droit. La gueuse eut le bon sens de retenir son cri.

— Attachez-les ! ordonna Thomas.

— Ça irait plus vite de leur ouvrir le ventre, suggéra Jake.

— Attachez-les, répéta le jeune homme, et bâillonnez-les !

Cela ne prit qu'un instant. Robbie déchira un drap avec son épée et Jake ligota les deux couples. L'une des femmes était nue. Le bigleux eut un petit sourire égrillard en lui entravant les poignets et en l'obligeant à tendre les bras au-dessus de sa tête pour les attacher à un crochet du mur.

— Joli… siffla-t-il.

— Plus tard, dit Thomas.

Planté dans l'encadrement de la porte, il écoutait les bruits de la tour. Il pouvait y avoir encore deux soldats dans le château, mais il n'entendait rien. Les quatre nouveaux prisonniers étaient tous à demi suspendus aux grands crochets de métal qui, normalement, servaient à accrocher les épées et les cottes de mailles.

Quand le quatuor bâillonné fut enfin silencieux et immobile, Thomas poursuivit prudemment son ascension dans l'escalier

en colimaçon, mais une lourde porte lui barra bientôt le passage. Jake et Robbie l'avaient suivi. Leurs bottes produisaient un léger bruit sur les marches de pierre usées.

D'un geste de la main, Thomas leur intima le silence, puis il poussa sur la porte. Pendant un instant, il la crut fermée, appuya quand même encore, plus fort. Le vantail s'ouvrit enfin dans un terrible grincement de ses charnières rouillées. Le bruit aurait réveillé des morts. Le couinement des gonds finit par s'évanouir, le silence retomba.

Angoissé à l'idée d'avoir alerté les autres occupants du château, Thomas découvrit derrière la porte une grande pièce tendue de tapisseries. Les vestiges d'un feu brûlaient dans un vaste foyer et dispensaient suffisamment de lumière pour montrer que la salle était vide. À son extrémité, on apercevait le dais sous lequel le comte de Bérat, le suzerain de Castillon d'Arbizon, devait s'asseoir quand il visitait la ville. C'était aussi dans cette pièce que l'on dressait la table lors des fêtes. Pour l'heure, le dais était naturellement vide. Mais derrière celui-ci, dissimulé par une tapisserie, on devinait un espace voûté. À travers le tissu mangé par les mites, on discernait la lueur d'une flamme vacillante.

Robbie dépassa son chef et s'avança dans la pièce. Il longea le mur de la salle. Les étroites fenêtres laissaient pénétrer des rayons obliques de lune argentée. Thomas plaça une flèche sur son arc noir. En bandant la corde jusqu'à son oreille droite, il sentit la formidable puissance de la flèche en if. Arrivé près du dais, l'Écossais regarda derrière lui. Il constata que l'archer était prêt et il tendit le bras pour écarter la tapisserie élimée de la pointe de son épée.

Avant même d'avoir touché la tenture, la lame s'écarta pour laisser place à un gros homme qui se jeta sur lui en vociférant. Le Calédonien fut pris par surprise. Il s'efforça de ramener son épée en arrière pour parer l'attaque, mais pas assez vite. La montagne humaine lui tomba dessus, poings en avant. À la même seconde, le grand arc noir claqua. La flèche capable de transpercer une armure de chevalier à deux cents pas perfora la cage thoracique de l'homme et le fit tournoyer. Il battit l'air de ses bras en renversant l'Écossais avant de s'écraser lui-même

pesamment sur le sol. Robbie se retrouva à demi prisonnier sous le colosse. Son épée était tombée bruyamment sur l'épais parquet de bois. Une femme hurlait. Thomas devina que le blessé était le châtelain, le commandant de la garnison. Il se demanda si l'homme vivrait assez longtemps pour répondre à ses questions. L'Écossais, lui, avait tiré sa dague. Ignorant que son assaillant avait été transpercé par une flèche, Robbie lui trancha le cou. Un sang sombre jaillit et se répandit sur les lames de parquet. Le jeune homme n'avait pas fini son geste que sa victime était déjà morte. Derrière la tapisserie, la femme hurlait de plus belle.

— Fais-la taire ! cria Thomas à Jake.

Puis il alla aider son ami à s'extraire de sous le cadavre. La longue chemise de nuit blanche de l'homme était maintenant rouge de sang. Dans l'alcôve, Jake gifla la femme ; le silence revint enfin.

Il n'y avait pas d'autres soldats dans le château. Une dizaine de serviteurs dormaient dans les cuisines et les réserves, mais ils ne posèrent aucun problème. Tous furent descendus dans les cachots.

Une fois la citadelle entre ses mains, Thomas gagna le sommet du donjon. En dessous de lui, il pouvait voir les toits de Castillon d'Arbizon, qui ne se doutait de rien. Il agita alors une torche enflammée trois fois d'avant en arrière, avant de la jeter loin dans les buissons, au pied de la colline escarpée sur laquelle le château et la ville étaient bâtis. Enfin il gagna le flanc occidental du rempart et posa une dizaine de flèches contre le parapet. C'est là que Jake le rejoignit.

— Sam est avec sir Robbie à la porte, indiqua ce dernier.

Robbie Douglas n'avait jamais été adoubé. Mais, s'agissant d'un guerrier de bonne lignée, les hommes de Thomas l'avaient toujours considéré comme un chevalier et l'affublait d'un ronflant « sir » pour parler de lui. À l'instar de leur chef, ils aimaient l'Écossais, et c'était pour ça que Thomas avait désobéi à son seigneur et décidé d'emmener son bouillant camarade avec lui. Jake déposa d'autres flèches contre le parapet.

— Ça a été facile.

— Ils ne s'attendaient pas à des problèmes, reconnut le jeune archer.

Ce qui n'était pas entièrement exact. Les gens de la ville savaient qu'une bande anglaise – en l'occurrence les hommes de Thomas – hantait les parages, mais ils s'étaient persuadés qu'ils ne viendraient pas jusqu'à Castillon d'Arbizon. La ville vivait en paix depuis si longtemps que ses habitants croyaient dur comme fer que la quiétude durerait toujours. Les murailles et les guetteurs n'étaient pas là pour les protéger des Anglais, mais des grandes compagnies de brigands qui infestaient la campagne. Un veilleur indolent et un haut mur pouvaient suffire à repousser ces malandrins, mais pas de vrais soldats.

— Finalement, comment avez-vous franchi la rivière ? demanda Thomas à son compagnon.

— Par le barrage.

Ils étaient allés reconnaître la ville au crépuscule, et Thomas avait identifié le barrage du moulin comme le meilleur endroit pour traverser le torrent, profond et rapide.

— Et le meunier ?

— Transi de peur dans sa maison. On l'a pas vu.

Le jeune homme perçut un craquement de branches brisées, des frottements de pieds et un coup sourd au moment où une échelle était positionnée dans l'angle entre le château et le mur de la ville. Il se pencha par-dessus le parapet intérieur.

— Tu peux ouvrir la porte, Robbie ! cria-t-il vers le bas.

Il plaça une flèche sur sa corde et observa le long mur baigné par la lune quelques mètres juste en dessous.

Plus bas, des silhouettes gravissaient l'échelle. Parvenus au niveau du chemin de ronde, les arrivants balançaient armes et sacs par-dessus le parapet avant de se hisser à leur suite. Une lueur s'infiltrait par le petit guichet ouvert où Robbie et Sam montaient la garde. Après un moment, une colonne d'hommes descendit les marches du mur pour gagner la porte du château. Leurs mailles cliquetaient dans la nuit. La nouvelle garnison de Castillon d'Arbizon s'installait.

Soudain, un guetteur apparut à l'autre bout du mur, du côté de la porte de la ville. Baguenaudant en direction du château, il prit brusquement conscience du bruit métallique des épées, des

arcs et des sacs que les hommes balançaient sur le chemin de ronde en gravissant les murs. L'homme hésita, partagé entre le désir de se rapprocher pour voir ce qui se passait et celui d'aller quérir des renforts. Thomas et Jake n'eurent quant à eux pas la moindre seconde de doute : ils lâchèrent tous deux une flèche.

Le vigile portait une veste de cuir rembourrée, une protection largement suffisante contre le bâton d'un ivrogne. Les traits puissants s'enfoncèrent dans le cuir, le matelassage et la poitrine, et les deux pointes ressortirent dans le dos de l'homme. Il fut repoussé en arrière. Sa lance tomba en claquant sur le sol. Puis il tournoya sur lui-même dans le clair de lune, haleta plusieurs fois et s'immobilisa.

— Que va-t-on faire, maintenant ? demanda Jake.

— Prélever les taxes, répondit Thomas, et se faire détester.

— Jusqu'à quand ?

— Jusqu'à ce que quelqu'un vienne pour vous tuer, rétorqua l'autre en pensant précisément à son cousin.

— Et alors, on le tue ?

Jake avait beau loucher, il avait une vision très simple et directe de la vie.

— Avec l'aide de Dieu, ajouta son chef en faisant le signe de croix sur son opportune robe de moine.

En bas, il apercevait son dernier homme en train de se rétablir sur le mur et de tirer l'échelle derrière lui. Il restait encore une demi-douzaine d'hommes à un petit mille de distance, cachés dans la forêt de l'autre côté de la rivière, où ils gardaient les chevaux. Mais le gros de ses forces se trouvait maintenant à l'intérieur du château et les portes de la citadelle furent refermées. Le guetteur mort gisait sur le rempart. Deux longues baguettes empennées de plumes d'oie sortaient de sa poitrine, personne d'autre n'avait soupçonné l'irruption des assaillants. Castillon d'Arbizon était plongée dans le sommeil ou l'ivresse. Alors, des cris se firent entendre.

L'idée que la bégharde qui devait mourir le lendemain matin ait pu se trouver emprisonnée dans le château n'avait pas effleuré l'esprit de Thomas. Si même il avait réfléchi à cette question, il aurait incontestablement supposé que la ville possédait sa propre prison. Pourtant, elle avait été confiée aux bons soins de la garnison. Et maintenant, elle hurlait des insultes à l'encontre des hommes qu'on venait d'enfermer dans des cellules voisines de la sienne. Le tintamarre troublait les archers et les hommes d'armes qui venaient de gravir les murs de Castillon d'Arbizon et de s'emparer du château. La grosse femme du geôlier, qui baragouinait un peu de français, cria aux Anglais de tuer la fille.

— C'est une bégharde, vociféra-t-elle, en commerce avec le diable !

Messire Guillaume d'Evecque était d'accord.

— Fais-la monter dans la cour, dit-il à Thomas, et je trancherai moi-même sa damnée tête d'hérétique…

— Elle doit brûler, indiqua le jeune homme. C'est ce que l'Église a décidé.

— Mais qui va le faire ?

L'archer haussa les épaules.

— Les sergents de ville, sans doute. Ou nous ? Je ne sais pas.

— D'accord, mais si tu ne me laisses pas la tuer maintenant, dit Guillaume en sortant sa dague, au moins faisons taire sa maudite bouche !

Il tendit le couteau à Thomas.

— Va lui trancher la langue.

Le jeune homme ignora la dague, mais fila vers les souterrains. À l'amorce de l'escalier raide, il dut soulever la robe de moine qu'il n'avait pas encore trouvé le temps d'enlever pour descendre. La bégharde hurlait en français aux autres captifs qu'ils allaient tous mourir et que le diable danserait sur leurs os

au rythme d'une musique jouée par ses démons. Le faux dominicain alluma une lanterne de joncs sur les vestiges tremblotants d'une autre torche. Puis il se dirigea vers le cachot de l'hérétique, dont il tira les deux verrous.

La condamnée se calma en entendant le glissement des pênes. Mais, quand il poussa la lourde porte, elle se précipita à l'autre extrémité de la cellule. Jake avait suivi son chef en bas des marches. Apercevant la fille dans la faible lumière, il ricana grivoisement.

— Je peux vous la tenir tranquille, offrit-il.

— Remonte et va dormir, Jake, ordonna l'autre.

— Non. J'ai pas besoin.

— Va dormir ! gronda Thomas, dont la colère était montée d'un cran en découvrant une prisonnière à l'air si vulnérable.

Si elle semblait si vulnérable, c'est qu'elle était nue. Nue comme un œuf fraîchement pondu, mince comme une flèche, d'une pâleur mortelle, pleine de puces, les cheveux sales et ébouriffés, les yeux hagards, sinistres, funèbres. Elle était assise sur une paille crasseuse, les bras serrant ses genoux ramenés contre sa poitrine pour dissimuler l'essentiel de sa nudité. La malheureuse inspira, comme si elle rassemblait ses dernières réserves de courage.

— Tu es anglais ? demanda-t-elle en français sur un ton qui confinait quasiment à l'affirmation.

Elle avait la voix rauque d'avoir tant crié.

— Je le suis, admit Thomas.

— Mais un prêtre anglais ne vaut pas mieux qu'un autre.

— Probablement, reconnut-il.

Il déposa la lanterne sur le sol et s'assit près de la porte ouverte, à cause de la puanteur insupportable à l'intérieur de la cellule.

— Je veux que tu t'arrêtes de crier parce que tes cris dérangent les gens.

Elle écarquilla les yeux en l'entendant formuler cette requête.

— Demain, ils vont me brûler, alors tu crois que ça me perturbe que mes cris dérangent des idiots ce soir ?

— Tu devrais te soucier de ton âme.

Ces pieuses paroles n'obtinrent aucune réponse de la bégharde. La mèche de joncs brûlait mal. Le pavillon de corne de la loupiote transformait la faible lueur en un jaune tremblotant et lépreux.

— Pourquoi t'ont-ils laissée nue ?

— Parce que j'ai arraché une bande de ma robe et que j'ai essayé d'étrangler le geôlier avec elle.

Elle avait parlé calmement, mais avec une flamme de défi dans les yeux, comme si elle s'attendait que Thomas la désapprouve.

Pourtant, s'il parvint à dissimuler son amusement, l'idée d'une fille si mince s'attaquant au volumineux gardien le fit sourire intérieurement.

— Quel est ton nom ? demanda-t-il.

L'air de défi hantait encore les traits de la fille.

— Je n'en ai pas. Ils ont fait de moi une hérétique et ont pris mon nom. J'ai été jetée hors de la chrétienté. Je suis déjà à mi-chemin du prochain monde.

Elle détourna ses yeux du jeune homme avec une expression d'indignation. Thomas se retourna, vit que Robbie Douglas se trouvait dans l'encadrement de la porte à demi ouverte. L'Écossais contemplait la bégharde d'un air émerveillé, voire révérencieux. L'archer regarda plus attentivement la prisonnière et constata que sous les brins de paille et la crasse incrustée elle était très belle. Ses cheveux ressemblaient à de l'or pâle. Elle avait des traits volontaires, et sa peau ne portait pas la moindre trace de vérole. Son front était haut, sa bouche pleine, ses joues creuses. Un visage remarquable, se dit Thomas. De son côté, Robbie la fixait, presque bouche bée, comme hypnotisé. Gênée par ce regard direct, la fille pressa ses genoux encore davantage sur ses seins.

— Remonte ! ordonna Thomas à son ami.

L'archer avait l'impression que son camarade était en train de tomber amoureux, comme d'autres tombent malades ou affamés. L'expression de son visage ne laissait guère de place au doute : il avait été subjugué par l'apparence de la fille, avec la puissance d'une lance s'écrasant sur un écu.

Robbie Douglas fronça les sourcils, comme s'il ne comprenait pas le commandement de son chef et camarade.

— Je voulais te demander… commença-t-il avant de s'interrompre.

— Me demander quoi ?

— À Calais, le comte ne t'a-t-il pas dit de ne pas m'emmener ?

Dans les circonstances présentes, la question pouvait sembler assez incongrue, mais Thomas considéra qu'elle méritait une réponse.

— Comment le sais-tu ?

— Le prêtre, Buckingham, il me l'a dit.

Le fils naturel du père Ralph se demanda pourquoi son ami avait parlé à ce prêtre. Et alors il comprit que le jeune homme essayait simplement de lancer n'importe quelle conversation pour pouvoir rester près de la dernière fille en date dont il était désespérément tombé amoureux.

— Robbie, elle va être brûlée demain matin.

L'Écossais se dandina, mal à l'aise.

— Pourquoi ? Elle n'a pas besoin de l'être.

— Pour l'amour de Dieu, si ! protesta Thomas. L'Église l'a condamnée.

— Alors pourquoi es-tu là ?

— Parce que je commande, ici. Parce que quelqu'un devait lui demander de se calmer.

— Je peux le faire, dit l'autre avec un sourire.

Mais quand il vit que Thomas, le visage grave, ne répondait pas, son sourire se transforma en une grimace renfrognée.

— Alors réponds-moi, pourquoi m'as-tu laissé venir en Gascogne ?

— Parce que tu es mon ami.

— Buckingham croit que je vais voler le Graal et que je vais le ramener en Écosse.

— Nous devons d'abord le trouver, rappela Thomas.

Robbie ne l'écoutait plus. Il regardait simplement passionnément la fille blottie dans l'angle opposé de la pièce.

— Robbie ! tonna encore une fois son commandant. Elle va être brûlée demain.

— Alors peu importe ce qui lui arrive ce soir, répondit l'autre sur un ton de défi.

L'Anglais dut combattre la colère qui le gagnait.

— Laisse-nous seuls, Robbie.

— C'est son âme qui t'intéresse ?… Ou sa chair ?

— Va-t'en ! claqua Thomas avec encore plus de force qu'il n'aurait voulu.

Surpris par cette réaction, son camarade plissa deux fois les yeux avant de s'éloigner.

La fille n'avait pas compris la conversation en anglais, mais elle avait bien identifié le désir dans les yeux de l'Écossais et croyait maintenant le reconnaître aussi chez Thomas.

— Tu me veux pour toi tout seul, moinillon ? demanda-t-elle en français.

Thomas ignora la question sarcastique.

— D'où viens-tu ?

Elle ne répondit pas immédiatement, comme si elle hésitait sur l'attitude à adopter. Puis elle haussa les épaules.

— De Picardie.

— Cela fait une longue route depuis le nord. Comment une fille de Picardie arrive-t-elle en Gascogne ?

De nouveau, elle marqua un temps d'hésitation. Elle devait avoir quinze ou seize ans, estima Thomas, ce qui la rendait trop vieille pour le mariage. Il remarqua aussi ses yeux étrangement perçants, qui le mettaient relativement mal à l'aise : il lui semblait qu'elle pouvait regarder jusque dans les tréfonds de son âme.

— Avec mon père, indiqua-t-elle finalement. C'était un jongleur et un cracheur de feu.

— J'ai vu de tels hommes.

— Nous allions où nous voulions et nous gagnions de l'argent dans les foires. Mon père faisait rire les gens et je ramassais les pièces.

— Et ta mère ?

— Elle est morte.

Elle avait répondu sans émotion, comme si elle voulait montrer qu'elle ne pouvait même pas se souvenir d'elle.

— Mon père est mort lui aussi, ici, il y a six mois. Alors je suis restée.

— Pourquoi ?

Pour bien faire sentir que la réponse était si évidente qu'il n'aurait pas dû la poser, elle lui adressa un petit rictus méprisant. Mais soudain, se rappelant qu'elle avait en face d'elle un ecclésiastique – du moins était-ce ce qu'elle croyait encore –, donc un homme qui ne comprenait pas comment vivaient les gens normaux, elle daigna apporter un élément de réponse :

— Ne sais-tu pas que les routes sont dangereuses ? Il y a des *coredors*.

— Des *coredors ?*

— Des brigands. Ce sont les gens d'ici qui les appellent *coredors*. Et puis il y a les routiers, qui sont tout aussi mauvais.

Les routiers étaient des soldats démobilisés qui se formaient en grandes compagnies. Ils arpentaient les routes en quête de seigneurs susceptibles de les employer. Mais quand ils avaient faim – en somme, la plupart du temps –, ils prenaient ce qu'ils voulaient par la force. Certains allaient jusqu'à s'emparer de villes et les tenaient à leur merci jusqu'à ce qu'on leur paye une rançon. À l'instar des *coredors,* ils auraient considéré une fille voyageant seule comme un don envoyé par quelque démon pour leur plaisir.

— Combien de temps penses-tu que j'aurais pu tenir ?

— Tu aurais pu voyager en compagnie d'autres personnes…

— C'est ce que nous avons toujours fait, mon père et moi. Seulement, il était là pour me protéger. Mais moi toute seule…

Elle haussa les épaules avant de poursuivre :

— Alors je suis restée à Castillon d'Arbizon. J'ai travaillé dans une cuisine.

— Et tu y as mitonné l'hérésie ?

— C'est vous, les prêtres, qui aimez l'hérésie, répliqua-t-elle amèrement. Elle vous fournit un prétexte pour brûler quelque chose.

— Avant ta condamnation, quel était ton nom ?

— Geneviève, accepta-t-elle cette fois de répondre.

— On t'a donné ce nom à cause de la sainte ?

— J'imagine.

— Et un jour que Geneviève priait, le diable est venu souffler ses bougies…

— Vous, les prêtres, avez toujours plein d'histoires à raconter, se moqua la prisonnière. Et tu crois ça ? Tu crois vraiment que le diable a débarqué dans son église et qu'il a soufflé toutes les bougies ?

— Probablement.

— Et pourquoi ne l'a-t-il pas tout simplement tuée, s'il était le diable ? Souffler des bougies, quel tour pitoyable ! Et quel démon pathétique, si c'est tout ce dont il est capable !

Thomas fit mine d'ignorer l'ironie de la jeune fille.

— On m'a dit que tu étais bégharde.

— J'ai rencontré des béghards et je les ai appréciés.

— Ce sont des engeances de démon.

— Tu en as rencontré toi-même ?

L'archer anglais n'en avait jamais vu. Il en avait simplement entendu parler, et la fille sentit son malaise.

— Si c'est croire que Dieu a tout donné à tout le monde et qu'il veut que tout le monde partage tout qui fait le béghard, alors, oui, je suis aussi mauvaise qu'un béghard, mais je n'ai jamais rejoint leur communauté.

— Tu dois bien avoir fait quelque chose, pour mériter les flammes ?

Elle le scruta. Il y avait peut-être quelque chose dans le ton de l'homme qui l'incitait à lui faire confiance. Toujours est-il que sa défiance l'abandonnait peu à peu. Elle ferma les yeux, appuya sa tête contre le mur. Thomas crut qu'elle allait pleurer. En observant son visage délicat, il se demanda pourquoi il n'avait pas remarqué instantanément sa beauté, à l'instar de Robbie. Puis elle rouvrit les yeux et le fixa.

— Qu'est-il arrivé ici, ce soir ? demanda-t-elle en ignorant la question de l'homme.

— Nous avons pris le château.

— Nous ?

— Une troupe anglaise.

Elle le regarda en essayant de déchiffrer l'expression de son visage. Puis :

— Donc maintenant les Anglais représentent le pouvoir civil ?

Il supposa qu'elle avait appris cette subtilité juridique à son procès. L'Église ne brûlait pas les hérétiques. Elle se contentait de les condamner. Ensuite, les pécheurs étaient confiés aux autorités civiles, le bras séculier, pour procéder à l'exécution de la sentence de mort. De cette manière, Dieu pouvait dormir tranquille : l'Église gardait toujours les mains propres et demeurait immaculée, tandis que le diable récupérait une âme dans son giron.

— Nous sommes le pouvoir civil, admit Thomas.

— Alors ce sont les Anglais qui vont me brûler à la place des Gascons ?

— Quelqu'un doit te brûler, si tu es une hérétique.

— Si ?

Comme Thomas ne répondait pas à cette dernière interrogation, Geneviève ferma une nouvelle fois les yeux et reposa sa tête contre les pierres humides.

— Ils ont dit que j'avais insulté Dieu, continua-t-elle d'une voix empreinte d'une grande lassitude, que j'avais clamé que les prêtres de l'Église de Dieu étaient corrompus, que je dansais nue sous les éclairs, que je me servais des pouvoirs du diable pour trouver de l'eau, que j'utilisais la magie pour soigner les malades, que je prophétisais le futur et que j'avais jeté un sort à la femme de Galat Lorret et à son bétail.

Thomas fronça les sourcils.

— Ils ne t'ont pas condamnée comme bégharde ?

— Si. Pour ça aussi, répondit-elle sèchement.

Le jeune homme resta silencieux, le temps de quelques battements de cœur. De l'eau s'égouttait dans l'obscurité, de l'autre côté de la porte. La lumière des joncs tremblotait. Sous l'effet d'un imperceptible souffle d'air, elle mourut presque, puis se raviva.

— Quelle femme as-tu maudite ?

— La femme de Galat Lorret. Il vend des vêtements. C'est un très riche marchand, et il est aussi le premier consul de la ville. Mais c'est surtout un homme qui aimerait bien avoir dans son lit une chair plus fraîche que celle de sa femme.

— Et donc tu l'as maudite ?

— Pas simplement elle, répondit la fille avec véhémence, lui aussi ! Tu n'as jamais maudit personne ?

— Tu as également prophétisé l'avenir ? demanda-t-il sans répondre.

— J'ai simplement dit qu'ils allaient tous mourir, mais c'est une évidence, non ?

— Pas si le Christ revient sur terre comme Il l'a promis.

La jeune fille posa sur lui un long regard scrutateur. Puis elle esquissa un petit sourire fugitif avant de hausser les épaules.

— Alors j'avais tort, dit-elle sur un ton sarcastique.

— Et le diable t'a aussi montré comment découvrir de l'eau ?

— Même toi tu peux le faire. Tout le monde en est capable. Prends une baguette fourchue et marche lentement sur un champ. Et quand elle oblique vers le sol, creuse.

— Et les guérisons magiques ?

— De vieux remèdes, dit-elle avec lassitude. Des choses qu'on apprend d'une tante, d'une grand-mère ou de n'importe quelle vieille femme. Par exemple qu'il faut enlever le fer dans une pièce où une femme accouche. Tout le monde le fait. Même toi, prêtre, tu touches sûrement du bois pour conjurer le mauvais sort. Est-ce que cet acte magique suffit à t'envoyer au bûcher ?

De nouveau, Thomas fit mine d'ignorer cette réponse hardie.

— Tu as insulté Dieu ?

— Dieu m'aime et je n'insulte pas ceux qui m'aiment. En revanche, j'ai vraiment dit que Ses prêtres sont corrompus, ce que tu es, et c'est pour ça qu'ils m'ont accusée d'avoir insulté Dieu. Es-tu corrompu, prêtre ?

L'Anglais se dispensa encore une fois de répondre pour continuer son examen de l'acte d'accusation :

— As-tu dansé nue sous les éclairs ?

— Sur ce point, je plaide coupable.

— Pourquoi as-tu dansé ?

— Parce que mon père disait toujours que Dieu nous conseillerait et nous guiderait si nous faisions ça.

— Dieu ferait ça ? s'étonna Thomas.

— C'est ce que nous croyions. Mais nous nous trompions. Tout ce que Dieu m'a conseillé, c'est de rester à Castillon d'Arbizon, et cela ne m'a servi qu'à être torturée et demain à monter sur le bûcher.

— Torturée ?

Une étrange inflexion dans la voix du jeune homme, comme un étranglement d'horreur, surprit Geneviève. Alors, lentement, elle étendit sa jambe gauche pour qu'il puisse voir l'intérieur de sa cuisse et la cruelle marque rouge torsadée qui défigurait sa peau blanche.

— Ils m'ont brûlée, expliqua-t-elle, encore et encore. C'est pour ça, parce qu'ils me torturaient, que j'ai confessé être une bégharde alors que je ne l'étais pas.

Brusquement le souvenir de ces moments d'intense souffrance la fit pleurer.

— Ils m'ont brûlée au fer rouge et quand j'ai crié… ils ont dit que c'était le diable qui essayait de quitter mon âme.

Elle ramena sa jambe et présenta cette fois son bras droit, qui portait les mêmes cicatrices.

— Mais ils ont laissé ceux-ci intacts, ajouta-t-elle avec colère en exhibant ses petits seins, parce que le père Roubert prétendait que le diable voudrait les sucer et que la douleur que ses mâchoires m'infligeraient serait pire que tout ce que l'Église pourrait me faire.

Elle releva ses genoux et resta prostrée un moment. Les larmes inondaient ses joues.

— L'Église aime blesser les gens, finit-elle par dire d'une voix entrecoupée de sanglots. Tu devrais le savoir.

— Oui, je le sais, répondit-il.

Un instant, l'envie le prit de soulever les plis de sa robe de moine pour lui montrer que son corps portait les mêmes cicatrices, les stigmates du fer rouge qui avait été pressé sur ses jambes pour lui faire avouer les secrets du Graal. C'était une torture qui ne faisait pas couler de sang, parce que l'Église n'en avait pas le droit. Mais un bourreau habile pouvait sans peine faire hurler une victime de douleur sans même entamer sa chair.

— Je sais, répéta simplement Thomas, toujours sans dévoiler ses cicatrices.

— Alors maudit sois-tu ! lui lança Geneviève, retrouvant son attitude de défiance. Maudit sois-tu et maudits soient tous ces maudits prêtres !

Thomas ramassa sa lanterne et se leva.

— Je vais aller chercher quelque chose pour te vêtir.

— Tu as peur de moi, prêtre ? se moqua-t-elle.

— Peur ?

Le jeune homme se demanda ce qu'elle entendait par là.

— De ça, prêtre, précisa-t-elle en lui montrant sa nudité.

L'Anglais s'empressa de quitter la cellule. Il referma la porte sur le rire de la fille, puis, dès qu'il eut tiré les verrous, il s'adossa au mur, le regard perdu dans le vide. Les yeux de Geneviève, si pleins de feux et de mystères, continuaient de le hanter. Elle était sale, nue, hirsute, pâle, à demi morte de faim, hérétique… et irrésistiblement belle. Toutefois, le lendemain matin il avait une mission inattendue à accomplir. Une mission divine.

Le cerveau enfiévré, il remonta vers la cour. Tout était maintenant tranquille. Castillon d'Arbizon dormait.

Et Thomas, le bâtard d'un prêtre, se mit à prier.

La tour se trouvait à une journée de cheval à l'est de Paris, non loin de Soissons. Elle se dressait sur une petite crête au milieu d'une région boisée. L'endroit était particulièrement isolé. Jadis, la bâtisse avait été le logis d'un seigneur dont les serfs cultivaient les vallées flanquant le promontoire. Mais le hobereau était mort sans progéniture, et ses parents éloignés s'étaient querellés autour de l'héritage. Finalement, si leurs avocats s'étaient enrichis, la tour s'était lentement désagrégée, les noisetiers, puis les chênes avaient envahi les champs, et les chouettes avaient fait leurs nids dans les hautes salles de pierre désormais ouvertes à tous les vents. Et ainsi les saisons avaient-elles passé. Même les juristes qui s'étaient affrontés autour de la tour étaient maintenant morts, et le castel était devenu la propriété d'un duc qui ne l'avait jamais vu et n'aurait pas envisagé une seconde d'y vivre. Quant aux serfs – ceux qui

existaient encore, en tout cas –, ils travaillaient les terres les plus proches du village de Melun, où le métayer du duc gérait une ferme.

Pour les villageois, la tour était hantée. Les nuits d'hiver, ils prétendaient que des spectres blancs s'y promenaient. On croyait que des bêtes étranges rôdaient dans ses arbres. Si les enfants avaient l'ordre de s'en tenir éloignés, les plus téméraires n'hésitaient jamais à s'aventurer dans ses bois, voire à grimper dans la tour elle-même, qu'ils trouvaient logiquement vide.

C'est alors que les étrangers arrivèrent.

Le lointain duc leur avait donné la permission d'occuper la gentilhommière. Ils se présentèrent aux locaux comme des métayers, mais ils ne venaient pas cultiver la terre, ni même exploiter les arbres précieux de la crête. En réalité, c'étaient des soldats, exactement au nombre de quinze, des hommes durs, marqués dans leur chair par les guerres contre l'Angleterre. En plus de leurs cottes de mailles, de leurs arbalètes et de leurs épées, ils avaient amené des femmes. Or, si ces dernières se rendaient responsables de nombreux troubles dans le village, personne n'osait se plaindre, car elles se montraient aussi dures que les hommes… pas autant que leur chef, toutefois. Grand, mince, au visage horrible tout couturé de cicatrices, celui-ci se distinguait par son caractère impitoyable et vindicatif. On ne le connaissait que par son prénom : Charles. Jamais il n'avait été soldat ni n'avait porté de cotte de mailles. Mais personne ne s'avisait de lui demander ce qu'il était ni ce qu'il avait été, parce que son seul regard était terrifiant.

Des tailleurs de pierre vinrent de Soissons. Les chouettes furent chassées et la tour réparée. À la base du donjon, on aménagea une nouvelle cour, cernée d'un haut mur et dotée d'un four à briques. À peine ces travaux étaient-ils achevés que l'on vit un mystérieux chariot bâché arriver au castel restauré. La porte de la cour se referma bruyamment derrière lui. Les enfants du village les plus courageux, les plus curieux et les plus intrigués par les étranges événements de la tour se glissèrent dans les bois entourant celle-ci. Lorsque l'un des gardes les surprit et commença à les courser en hurlant, ils s'enfuirent, terrorisés. L'homme alla jusqu'à épauler son arbalète et l'un de

ses carreaux rata de très peu la tête d'un garçonnet. Dès lors, plus personne – pas même les adultes – n'osa s'approcher du vieux donjon. Les soldats descendaient au marché acheter de la nourriture et du vin pour la petite garnison. Et même lorsqu'ils s'arrêtaient boire à la taverne de Melun, ils ne parlaient pas de ce qui se passait sur la crête.

Quand certains villageois s'enhardissaient et hasardaient une question, les étrangers répondaient par un intangible « Vous devrez demander à monsieur Charles ».

Bien sûr, aucun Melunais n'aurait osé approcher l'inquiétant balafré.

Parfois de la fumée montait de la cour. On pouvait l'apercevoir depuis le village. Pour le curé de Melun, il ne faisait aucun doute que la tour était devenue le repaire d'un alchimiste. D'étranges marchandises empruntaient la route de la colline. Un jour, un chariot convoyant un gros tonneau de soufre et des lingots de plomb s'arrêta dans le petit bourg. Le charretier avait soif et fit une pause à la taverne. Le prêtre ne manqua pas de reconnaître l'odeur du soufre.

— Ils font de l'or, confia-t-il à sa bonne en sachant pertinemment qu'elle le répéterait à tout le village.

— De l'or ? s'étonna-t-elle.

— C'est ce que font les alchimistes.

Le religieux était un homme érudit qui aurait pu monter haut dans la hiérarchie de l'Église sans un fâcheux penchant pour la dive bouteille. La sonnerie de l'angélus le trouvait toujours saoul. Mais il n'en oubliait pas pour autant l'époque de ses études à Paris. Il se rappelait notamment que, jadis, il avait lui-même pensé rejoindre la quête de la pierre philosophale, cette substance, aussi indéfinissable qu'insaisissable, qui, mêlée à n'importe quel métal, pouvait transmuer celui-ci en or.

— Noé la possédait, murmura-t-il, songeur.

— Possédait quoi ?

— La pierre philosophale. La pierre des philosophes… Mais il l'a perdue.

— Parce qu'il était saoul et nu ? demanda la bonne qui n'avait qu'un très vague souvenir de l'histoire de Noé. Comme toi ?

Le prêtre était allongé sur son lit, à demi ivre et totalement dévêtu. Il se remémorait les laboratoires enfumés de Paris où l'argent et le mercure, le plomb et le soufre, le bronze et le fer étaient fondus, mélangés, tournés et fondus encore.

— Calcination, récita-t-il, dissolution, séparation, conjonction, putréfaction, congélation, cibation[12], sublimation, fermentation, exaltation, multiplication et projection.

La domestique n'avait pas la moindre idée de ce dont l'ecclésiastique était en train de parler.

— Marie Condrot a perdu son bébé aujourd'hui, lui dit-elle. Il avait la taille d'un chaton à la naissance. Tout plein de sang et mort. Mais il avait des cheveux. Des cheveux rouges. Elle veut que tu ailles le baptiser.

— Coupellation[13], continua-t-il en ne prêtant pas attention à ce que venait de rapporter la femme, cimentation, réverbération, distillation. Toujours distillation. *Per ascendum,* c'est la meilleure méthode.

Il hoqueta.

— Jésus, soupira-t-il avant de replonger dans ses pensées. Du phlogiston[14]. Si nous pouvions simplement en trouver, nous pourrions tous faire de l'or.

— Et comment ferions-nous de l'or ?

— Je viens de te le dire.

Il se tourna sur le lit et contempla les seins de sa servante et compagne, lourds et blancs dans le clair de lune.

— Il faut être très intelligent, continua-t-il en tendant la main vers elle. C'est le seul moyen si on veut découvrir le phlogiston, une substance qui brûle davantage que les flammes de l'enfer. Et c'est avec cette substance que tu peux recréer la pierre philosophale que Noé a perdue. Si tu la places dans le four avec n'importe quel métal, au terme de trois jours et trois nuits, tu obtiens de l'or. Corday n'a-t-il pas dit qu'il avait construit un four, là-haut ?

---

[12] Opération visant à donner à une substance plus de consistance.

[13] Opération visant à séparer les métaux précieux des autres métaux auxquels ils sont alliés.

[14] Matière mystérieuse inhérente soi-disant à toutes matières et que l'on supposait spontanément combustible (du grec *phlego,* « je brûle »).

— Il a dit qu'ils avaient transformé la tour en prison.

— Un four, précisa-t-il sur sa lancée, pour trouver la pierre philosophale.

La supposition du prêtre était encore plus proche de la réalité qu'il ne l'imaginait vraiment. Bientôt, tout le voisinage fut convaincu qu'un grand philosophe – ce qui voulait dire un savant alchimiste – était enfermé dans la tour et cherchait à fabriquer de l'or. S'il y parvenait, disaient les hommes, alors plus personne n'aurait besoin de travailler car tous seraient riches. Les paysans mangeraient dans de la vaisselle d'or et chevaucheraient des montures caparaçonnées d'argent. Toutefois, certains firent observer qu'il s'agissait là d'une étrange sorte d'alchimie, car, un matin, on vit deux des soldats descendre au village pour récupérer trois vieilles cornes de bœuf et un plein seau de bouses de vaches.

— Ah pour ça, on va être riches maintenant ! commenta la bonne d'un ton sarcastique. Riches en merde, oui !

Le prêtre ronflait.

Puis, au cours de l'automne qui suivit la chute de Calais, un cardinal arriva de Paris. Il logea à Soissons, à l'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes. Or, si cette dernière était plus riche que la plupart des maisons monastiques, elle ne pouvait quand même pas héberger toute la suite du cardinal. Donc une dizaine de ses hommes prirent des chambres dans une taverne et ordonnèrent avec désinvolture au patron d'envoyer la note à Paris.

— Le cardinal paiera, promirent-ils en pouffant de rire car ils savaient que Louis Bessières, cardinal-archevêque de Livourne et légat du pape à la cour de France, ignorerait toute vulgaire réclamation d'argent.

Ces derniers temps, Son Éminence avait pourtant su se montrer prodigue avec sa fortune. C'était lui le mystérieux commanditaire qui avait fait restaurer la tour, construire le nouveau mur et engager les gardes. Dès le lendemain de son arrivée à Soissons, il se rendit à Melun en compagnie d'une soixantaine d'hommes armés et de quatorze prêtres.

À mi-chemin, ils rencontrèrent monsieur Charles, qui les attendait. Tout revêtu de noir, il portait une longue épée effilée au côté. Au lieu de saluer le prélat respectueusement, comme

d'autres l'auraient fait, le balafré se contenta d'un petit hochement de tête avant de faire tourner bride à son cheval pour caracoler à côté du visiteur. Sur un signe du cardinal, les prêtres et les hommes d'armes restèrent à distance afin de ne pouvoir entendre la conversation.

— Tu as bonne mine, Charles, commença l'ecclésiastique d'un ton moqueur.

— J'en ai assez, gronda l'autre d'une voix aussi horrible que son physique.

On eût dit le bruit d'une barre de fer fouillant le gravier.

— Le service de Dieu peut être rude, nota sobrement l'ecclésiastique.

Le laïc ignora le sarcasme. Sa cicatrice partait de la lèvre pour rejoindre la pommette. Il avait des poches sous les yeux et son nez était cassé. Ses habits noirs pendaient autour de lui comme les guenilles d'un épouvantail et son regard balayait sans arrêt les deux côtés de la route, comme s'il craignait une embuscade. Avec son affreux stigmate et son épée laissant penser qu'il avait participé à maintes guerres, n'importe quel voyageur croisant le cortège et assez téméraire pour oser lever les yeux sur le cardinal et son terrible compagnon dépenaillé aurait pris ce dernier pour un soldat. Mais Charles Bessières n'avait jamais suivi de bannière au combat. En revanche, il avait tranché bien des gorges et des bourses. Voleur et assassin, voilà ce qu'il était, et s'il avait échappé au gibet, c'était simplement parce que le cardinal était son frère cadet.

Aînés de leur famille, Charles et Louis Bessières avaient vu le jour dans le Limousin. Leur père, un marchand de suif, avait donné au second une éducation tandis que le plus âgé était abandonné à lui-même. Puis Louis avait suivi sa route au sein de l'Église alors que Charles empruntait les voies les plus sombres. Mais, aussi différents qu'ils fussent, il existait entre eux une certaine confiance. Les secrets qu'ils partageaient étaient bien gardés, et c'était pour cette raison que le cardinal avait ordonné à sa suite de se tenir à distance.

— Comment va ton prisonnier ? demanda le prélat.

— Il grogne et il pleurniche comme une femme.

— Mais il travaille ?

— Oh, ça, pour travailler, il travaille, répondit Charles d'un air sinistre. Il a trop peur pour s'autoriser la moindre paresse.

— Il mange ? Il est en bonne santé ?

— Il mange, il dort et il pilonne sa femme, répondit l'aîné.

— Il a une femme ?

L'idée paraissait choquer le cardinal.

— Il en a voulu une. Il disait qu'il ne pourrait pas travailler correctement s'il n'en avait pas une près de lui. Alors je suis allé lui en chercher une.

— De quelle sorte ?

— Une fille d'un bordel de Paris.

— Une de tes vieilles amies, peut-être ? demanda le cardinal, maintenant amusé. Mais j'imagine que tu n'étais pas particulièrement épris de celle-là ?

— Quand tout sera fini, dit Charles, je leur trancherai la gorge à tous les deux. Dis-moi simplement quand.

— Quand il aura accompli son miracle, naturellement.

Ils suivaient le sentier étroit qui remontait la colline. Une fois parvenus à la tour, les deux frères mirent pied à terre tandis que l'escorte du cardinal recevait l'ordre d'attendre dans la cour. Les Bessières descendirent le petit escalier en colimaçon sous le donjon jusqu'à une lourde porte fermée par trois épais verrous. Le prêtre regarda son aîné tirer les pênes.

— Les gardes ne descendent pas ici ? demanda-t-il.

— Seulement les deux qui apportent la nourriture et sortent les seaux. Les autres savent que je leur trancherais la gorge s'ils aventuraient leur nez là où on ne veut pas les voir.

— Est-ce qu'ils croient vraiment ça ?

Charles Bessières fixa son frère d'un air revêche.

— Toi-même, tu n'en serais pas sûr ? lui lança-t-il en sortant son couteau de son fourreau.

Puis, satisfait de sa petite démonstration, il tira le dernier verrou.

Le balafré ouvrit la porte et recula brusquement, comme s'il se méfiait d'une possible agression venant de l'intérieur. Pourtant, l'homme qui occupait la pièce ne témoigna aucune hostilité. Au contraire, il sembla pathétiquement content de voir le cardinal et se jeta respectueusement à genoux devant lui.

Le caveau de la tour était vaste. De grandes voûtes de brique soutenaient son plafond, d'où pendaient toute une série de lanternes. La lueur du jour venait renforcer la lumière fumeuse qu'elles dispensaient. Elle tombait de trois petites et hautes fenêtres obstruées par d'épais barreaux. Le prisonnier qui vivait dans cette cellule était un jeune homme aux longs cheveux blonds, au visage vif et aux yeux malins. Ses joues et son front élevé étaient barbouillés d'une crasse poussiéreuse qui souillait aussi ses grands doigts déliés. Il resta à genoux tandis que le cardinal s'approchait.

— Jeune Gaspard, dit le prélat avec affabilité en tendant sa main pour que le reclus puisse baiser le lourd anneau qui renfermait une épine de la couronne du Christ. Il me semble que tu vas bien, jeune Gaspard. Tu manges de bon cœur, n'est-ce pas ? On me dit que tu dors comme un bébé, que tu travailles en bon chrétien et… que tu copules comme un verrat !

En prononçant ces dernières paroles, le cardinal avait furtivement regardé la fille rousse assise sur un lit à tréteaux dans un coin du caveau. Puis il s'éloigna de Gaspard, pénétra plus avant dans la pièce. Sur trois tables s'étalaient des tonneaux d'argile, des blocs de cire d'abeille, des piles de lingots et des panoplies de ciseaux, de limes, de foreuses et de marteaux.

Revêtue d'une vague robe qui pendait lâchement d'une épaule, la fille faisait la grimace.

— Je n'aime pas cet endroit, se plaignit-elle au cardinal.

Le religieux braqua brusquement la tête vers elle et la fixa silencieusement pendant un long moment, puis il se tourna vers son frère.

— Si elle me parle encore sans ma permission, Charles, fouette-la.

— Elle ne peut faire aucun mal, Votre Éminence, dit Gaspard, encore à genoux.

— Mais moi si, répliqua sombrement l'homme d'Église avant de sourire au prisonnier. Debout, mon cher enfant, debout !

— J'ai besoin d'Yvette, plaida le jeune homme. Elle m'aide.

— J'en suis sûr, répondit le cardinal.

Celui-ci se pencha sur un bol d'argile plein d'une pâte brunâtre. Son odeur nauséabonde le fit reculer.

Gaspard s'était approché de lui et, de nouveau, il tomba à genoux aux pieds de Louis Bessières en lui tendant un présent.

— C'est pour vous, Votre Éminence, précisa-t-il avec empressement. Je l'ai fait pour vous.

Le légat du pape prit le cadeau. C'était un crucifix en or. Sa hauteur ne dépassait pas la largeur d'une main, mais tous les détails du Christ souffrant étaient délicatement modelés. Sous la couronne d'épines, on voyait s'échapper les mèches de cheveux. Les épines piquaient même. La blessure sur son flanc avait des bords irréguliers, telle une vraie, et un filet de sang doré courait sur son pagne jusqu'à sa longue cuisse. Les têtes des clous saillaient fièrement. Mécaniquement, le cardinal les compta. Il y en avait logiquement quatre. Au cours de son existence, l'occasion lui avait déjà été donnée de voir de ses propres yeux trois vrais clous du calvaire.

— C'est magnifique, Gaspard ! s'exclama le prélat.

— Je pourrais faire encore mieux, indiqua l'orfèvre, s'il y avait plus de lumière.

— Nous travaillerions tous mieux avec davantage de lumière, éluda le prêtre. Davantage de lumière de Dieu, de lumière du Saint-Esprit.

Lentement, il longea les tables, caressant du bout des doigts les outils du jeune homme.

— Mais le diable nous envoie ses ténèbres pour nous troubler et nous perdre, continua-t-il tristement, et nous devons faire de notre mieux pour le supporter.

— Dans la tour, insista Gaspard, il doit y avoir des salles disposant de plus de lumière…

— Certes, admit le cardinal. Il y en a. Mais comment pourrions-nous être sûrs que tu n'en profiterais pas pour t'échapper, Gaspard ? Tu es un homme ingénieux. Te donner accès à une grande fenêtre, ce serait t'offrir le monde. Non, mon cher enfant, si tu es capable dans les conditions présentes de produire un tel travail…

Il montra le crucifix.

— … tu n'as pas besoin de plus de lumière.

Abîmé dans une contemplation extatique de l'objet, Louis Bessières se surprit à sourire.

— Oui, tu es vraiment très habile… diaboliquement habile.

Assurément, Gaspard l'était. Il avait été apprenti dans une des petites échoppes du quai des Orfèvres, dans l'île de la Cité de Paris, là même où le cardinal avait sa demeure. Ce dernier avait toujours apprécié les orfèvres : il hantait leurs boutiques, les honorait de sa clientèle, achetait leurs plus belles pièces. Et justement, nombre de ces articles de choix avaient été créés par ce petit novice mince et nerveux, qui avait depuis longtemps dépassé son maître. Mais un jour, au cours d'une sordide querelle de taverne, le jeune homme avait poignardé mortellement l'un de ses camarades apprentis, et les juges l'avaient condamné aux galères. Le cardinal l'en avait sauvé in extremis… pour l'envoyer droit à la tour.

Bessières lui avait promis la vie sauve et la liberté, mais, au préalable, Gaspard devait réaliser pour lui un miracle. Alors seulement il pourrait être relâché. Le prélat avait fait cette promesse en sachant pertinemment que l'orfèvre ne quitterait plus jamais sa prison, sauf pour aller utiliser le grand four dans la cour… à l'état de cadavre. Bien qu'il l'ignorât, Gaspard se trouvait aux portes de l'enfer. Le cardinal fit le signe de croix, puis déposa le crucifix sur une table.

— Maintenant, montre-moi ce que tu as fait, ordonna-t-il à l'artiste.

Celui-ci se dirigea vers sa grande table de travail, où un objet trônait, enveloppé dans un linge de lin blanc.

— Ce n'est que de la cire, pour l'instant, Votre Éminence, s'excusa-t-il presque en soulevant le tissu. Et j'ignore s'il est même possible de l'aurifier.

— On peut le toucher ? demanda le religieux.

— Avec précaution, avertit le jeune homme. C'est de la cire d'abeille raffinée et c'est très délicat.

Le cardinal prit dans ses mains la cire gris-blanc. Elle avait une texture huileuse au toucher. Il approcha l'objet de l'une des trois petites ouvertures qui laissaient pénétrer la lueur diffuse du jour. Là, dans le timide rayon de soleil, il resta interdit, émerveillé et fasciné.

Gaspard avait réalisé une coupe de cire. L'ouvrage lui avait pris des semaines. Le cratère lui-même pouvait à peine contenir une pomme, tandis que le pied faisait six pouces de hauteur. L'orfèvre avait donné à ce dernier une forme de tronc d'arbre et sa base représentait trois racines s'écartant du fût. Les branches de l'arbre se divisaient en filigranes qui constituaient la gangue de dentelle de la coupe. Les détails de ceux-ci étaient d'une exquise minutie. On distinguait parfaitement les feuilles minuscules et de petites pommes perdues dans la ramure. Ultime subtilité : trois délicats petits clous avaient été représentés sur le bord du calice.

— C'est magnifique ! s'extasia le prélat, ébahi.

— Les trois racines, Votre Éminence, représentent la Trinité, expliqua l'artiste.

— Je l'avais soupçonné.

— L'arbre lui-même, c'est l'arbre de vie.

— Et c'est pour ça qu'il porte des pommes, devina le cardinal.

— Quant aux trois clous, ils indiquent que c'est cet arbre qui a donné le bois de la croix de Notre-Seigneur, ajouta Gaspard pour compléter son explication.

— Cela ne m'avait pas échappé, confia l'ecclésiastique.

Il ramena la splendide coupe de cire vers la table et la reposa soigneusement, presque révérencieusement.

— Où est la coupe de verre ?

— Ici, Votre Éminence.

L'orfèvre ouvrit une boîte et en sortit une sorte d'épais bol de verre qu'il tendit au prêtre. L'objet verdâtre et de facture quelque peu grossière paraissait très ancien. Par endroits, la coupe était enfumée et, ailleurs, on repérait de minuscules bulles emprisonnées dans la pâle matière translucide. Le cardinal pensait qu'elle était d'origine romaine, mais il n'en était pas certain. Toutefois, plus il la contemplait, plus il estimait que son hypothèse était juste. La coupe dans laquelle le Christ avait bu son dernier verre de vin était probablement mieux adaptée à la table d'un paysan qu'au festin d'un noble. Louis Bessières l'avait découverte dans une échoppe de Paris et il l'avait acquise pour une poignée de piécettes de cuivre. Elle était alors dotée

d'un pied informe. Le prélat avait ordonné à Gaspard de le supprimer, ce qu'il avait fait si excellemment que l'on n'aurait jamais pu deviner qu'il y en avait eu un auparavant.

Très précautionneusement, l'ecclésiastique positionna le bol de verre dans son écrin de cire filigrané. Tétanisé à l'idée que son « patron » pourrait briser l'une des feuilles délicates, le jeune artiste retenait sa respiration. La coupe s'ajustait parfaitement.

Le Graal ! Monseigneur Louis Bessières contemplait la coupe de verre dans son réceptacle de cire. Il l'imaginait enchâssée dans son délicat lacis d'or fin, trônant sur un autel éclairé par de grands cierges blancs. Il y aurait un chœur de garçons chantant des hymnes, et des parfums d'encens. Devant le saint calice s'agenouilleraient des rois et des empereurs, des princes et des ducs, des comtes et des chevaliers.

Depuis fort longtemps, le cardinal-archevêque de Livourne désirait le Graal de toutes ses forces. Or, quelques mois plus tôt, il lui était revenu aux oreilles une rumeur en provenance du sud de la France, de cette terre même où l'on brûlait les hérétiques : la sainte coupe du Christ aurait bel et bien existé et deux garçons de la famille Vexille, un Français et un archer anglais, se seraient mis chacun de son côté en quête de la relique. Mais, estimait le prélat, ils ne pouvaient en aucun cas la vouloir autant que lui… ni la mériter autant que lui. S'il mettait la main sur le Graal, il se retrouverait ainsi en possession d'une puissance si terrifiante que les rois et le pape lui-même se presseraient chez lui pour recevoir sa bénédiction. Et quand Clément, l'actuel pape, mourrait, lui, Louis Bessières, hériterait de son trône et de ses clés… Seulement… Seulement, pour que tout cela survienne, il lui fallait le Graal. Alors, oui, il le voulait et il le cherchait ardemment. Et un jour, dans son oratoire privé, tandis qu'il fixait la petite coupelle de verre teinté, il eut une révélation. Finalement, la possession du Graal lui-même – du vrai – n'était pas nécessaire. Peut-être existait-il encore, quelque part… Mais ce n'était probablement pas ou plus le cas. La seule chose qui importait, c'était que toute la chrétienté croie en son existence. Tous aspiraient à retrouver le Graal, et si on leur en présentait un, il fallait simplement qu'ils soient convaincus de son

authenticité et de son caractère sacré, et que celui-là était le seul et l'unique Graal. Voilà pourquoi Gaspard était enfermé dans sa cave… et n'en sortirait pas vivant. En dehors du cardinal et de son frère, personne ne devait jamais savoir ce qui se tramait dans la tour perdue sur la colline boisée et ventée de Melun.

— Maintenant, dit le religieux en extrayant soigneusement le verre coloré de son berceau de cire, tu dois transmuer cette cire vulgaire en or céleste.

— Ce sera dur, Votre Éminence.

— Naturellement, mais je vais prier pour toi. Et ta liberté dépend de ta réussite.

Le cardinal remarqua le doute sur le visage du jeune orfèvre.

— Tu as créé ce merveilleux crucifix, ajouta-t-il en prenant le splendide objet d'or, alors pourquoi ne pourrais-tu réussir la coupe ?

— L'ouvrage est d'une extrême délicatesse, rétorqua le jeune homme. Quand je vais verser l'or, s'il ne fait pas fondre la cire, tout le travail sera perdu…

— Eh bien, dans ce cas, tu recommenceras, et à force d'expérience – et avec l'aide de Dieu – tu découvriras la méthode juste.

— Cela n'a jamais été fait, se défendit Gaspard, jamais avec un ouvrage si délicat.

— Explique-moi plutôt comment tu comptes t'y prendre.

Gaspard s'exécuta. Il montra comment il entendait enduire très précautionneusement la coupe de cire d'une mince pellicule de la pâte brunâtre – celle-là même qui avait rebuté le prélat. Elle était constituée d'eau, de corne de bœuf brûlée réduite en poudre et de bouse de vache. Les fines couches de pâte séchées allaient emprisonner la cire. Le tout serait enseveli sous de l'argile tendre, argile qu'il s'agirait d'appliquer très délicatement pour effectivement envelopper la cire sans la déformer. Soigneusement, il percerait ensuite des trous minuscules. Puis Gaspard apporterait le bloc informe jusqu'au four de la cour pour le faire cuire. En fondant, la cire d'abeille à l'intérieur s'écoulerait par les petits tunnels. S'il se débrouillait bien, il resterait en fin de cuisson une masse d'argile durcie qui

dissimulerait en son cœur un subtil espace vide ayant la forme de l'arbre de vie.

— De la bouse de vache ? s'étonna le cardinal.

Il était véritablement fasciné. Toutes les choses magnifiques l'intriguaient. Peut-être parce qu'il les avait reniées dans sa jeunesse.

— La bouse durcit fortement à la cuisson. Cela crée une enveloppe dure autour de la cavité.

Gaspard sourit à la fille qui esquissait toujours une moue renfrognée.

— Yvette la mélange pour moi, expliqua-t-il. La couche la plus proche de la cire est très fine. Plus elles sont éloignées, plus elles sont grossières.

— Donc l'essentiel du moule consiste en une mixture bouseuse ? se fit confirmer le prélat.

— Exactement.

Gaspard semblait ravi que son patron et sauveur comprenne le processus.

Quand l'argile aurait totalement refroidi, précisa l'artiste, il verserait l'or fondu dans la cavité. Il espérait que le liquide en fusion allait remplir la moindre fente, la plus infime feuille ou pomme, le plus minuscule clou, et toutes les rainures d'écorce finement ciselée. Quand, à son tour, l'or aurait refroidi et durci, l'argile serait brisée pour révéler soit un porte-Graal qui éblouirait toute la chrétienté… soit un infâme conglomérat d'or informe.

— Il aurait probablement fallu le réaliser en plusieurs tenants, indiqua Gaspard, nerveusement.

— Tu vas essayer avec celui-ci, ordonna le cardinal en recouvrant la coupe de cire avec le tissu de lin. Et si tu échoues, tu en referas un, et encore un autre s'il le faut, jusqu'à ce que tu réussisses. Alors, Gaspard, et alors seulement, je vous libérerai, toi et ton amie, et vous retrouverez les champs et le ciel pur.

L'ecclésiastique sourit vaguement à la femme, avant de faire un signe de bénédiction au-dessus de la tête de l'orfèvre. Puis il quitta prestement le caveau.

À l'extérieur, il attendit que son frère eût remis les verrous en place.

— Ne te montre pas méchant envers lui, Charles.

— Méchant ? Je suis son geôlier, pas sa nourrice.

— Et lui est un génie. Il pense qu'il est en train de réaliser un calice de messe pour moi. Il n'a aucune idée de l'importance de son travail. Il ne craint rien d'autre que toi. Alors fais en sorte qu'il conserve sa gaieté et son entrain.

Le balafré s'éloigna de la porte.

— Mais suppose qu'ils trouvent le vrai Graal ?

— Qui ? L'archer anglais a disparu et cet idiot de moine ne le trouvera pas à Bérat. Il va simplement agiter un peu de poussière.

— Alors pourquoi l'avoir envoyé ?

— Parce que *notre* Graal doit avoir un passé. Le frère Jérôme va découvrir des histoires du Graal en Gascogne, et elles constitueront notre preuve. Une fois qu'il aura annoncé que les documents sur le Graal existent, nous emporterons notre coupe à Bérat et nous rendrons publique sa découverte.

Charles continuait de penser au vrai Graal.

— J'avais cru comprendre que le père de l'Anglais avait laissé un livre…

— C'est vrai, mais nous ne pouvons rien en tirer. Ce sont les gribouillis d'un fou.

— Alors retrouve l'archer et brûle-le, en brûlant par là même la vérité qu'il détient.

— Nous le trouverons, promit le cardinal d'un ton lugubre. La prochaine fois, c'est toi que je lâcherai sur lui, Charles. Alors il parlera. En attendant, nous devons continuer d'observer, et par-dessus tout nous devons continuer de… créer. Donc, protège Gaspard.

— Je le protège maintenant et je le tue plus tard.

Le jeune orfèvre génial allait fournir aux frères le moyen d'atteindre le palais des Papes en Avignon. En remontant vers la cour, le prélat pouvait déjà humer le parfum du pouvoir. Oui, il deviendrait pape.

À l'aube de ce même jour, loin au sud de la tour solitaire du Soissonnais, l'ombre du château de Castillon d'Arbizon avait recouvert les rondins du bûcher préparé pour l'exécution de

l'hérétique. Le bois avait été soigneusement empilé, conformément aux instructions précises de frère Roubert. Autour du petit bois, de la paille et du gros pieu auquel était fixée une chaîne, on avait dressé quatre couches de fagots. Ils devaient bien brûler, mais pas trop fort et sans fumée, afin que la population voie Geneviève se tordre dans les flammes et constate que l'hérétique passait sous l'emprise de Satan.

L'ombre du château envahissait la rue principale presque jusqu'à la porte occidentale où les sergents de ville, déjà déroutés par la découverte du corps du guetteur mort sur le rempart, levaient les yeux vers la masse du donjon que profilait le soleil levant. Un nouvel étendard flottait au sommet. Au lieu d'arborer le léopard orange sur champ blanc de Bérat, il exhibait un champ bleu, barré par une diagonale blanche ornée de trois étoiles rouges. Trois lions jaunes occupaient le fond bleu, et ces bêtes farouches apparaissaient et disparaissaient au gré des mouvements de la bannière dans le vent paresseux.

Lorsque les quatre consuls de la ville rejoignirent en hâte les sergents près de la porte, ceux-ci purent enfin observer du mouvement sur les remparts du château. Des hommes venaient d'apparaître au sommet de l'un des bastions protégeant la porte de la forteresse. Ils basculèrent dans le vide deux lourdes formes qui s'immobilisèrent brutalement au bout de leurs cordes. Les observateurs pensèrent d'abord que la garnison faisait prendre l'air à sa literie, mais ils comprirent rapidement que les masses étaient des cadavres. Et ils ne tardèrent pas à reconnaître le châtelain et l'un de ses gardes. Leurs corps suspendus près de la porte appuyaient le message délivré par la bannière du comte de Northampton. Castillon d'Arbizon venait de changer de maître.

Le premier à reprendre ses esprits fut Galat Lorret, le plus vieux et le plus riche des consuls, celui-là même qui avait interrogé le dominicain dans l'église la nuit précédente.

— Un messager doit immédiatement partir pour Bérat, gronda-t-il.

Il demanda au greffier de la ville de rédiger une missive pour le véritable seigneur de Castillon d'Arbizon.

— Signale-lui que les troupes anglaises ont planté les couleurs du comte de Northampton sur le château.

— Tu les reconnais ? s'étonna un autre consul.

— Elles ont flotté ici assez longtemps, répondit Lorret amèrement.

Effectivement, Castillon avait jadis appartenu aux Anglais et payait alors des taxes à la lointaine Bordeaux. Mais la vague britannique s'était retirée et le vieux marchand n'avait jamais imaginé revoir flotter la bannière du comte sur sa ville. Il ordonna aux quatre rescapés de la garnison de se préparer à porter le message du greffier jusqu'à Bérat. Trop saouls pour quitter la taverne la nuit précédente, ils avaient ainsi échappé aux assaillants. Lorret leur donna une paire de pièces d'or pour hâter leur chevauchée. Puis, le visage décomposé, il remonta la rue en compagnie de ses trois collègues consuls. Au passage, le père Médous et le prêtre de l'église Saint-Callic voisine se joignirent à eux. Anxieux, voire paniqué, le petit peuple de la ville se pressait derrière la délégation.

Galat Lorret cogna du poing à la porte du château. Il avait décidé d'affronter de face ces impudents envahisseurs. Il allait leur faire peur, les menacer de siège et de famine, les sommer de quitter Castillon d'Arbizon séance tenante. Au moment même où il passait en revue dans sa tête tout ce qu'il allait leur dire, les deux battants de la grande porte s'ouvrirent en grinçant et il se retrouva face à une dizaine d'archers anglais coiffés d'acier et recouverts de mailles. À la vue des grands arcs et des longues flèches, le premier consul recula involontairement d'un pas.

Le jeune « dominicain » s'avança vers lui. Cependant, ce n'était plus un moine vêtu de bure, mais un grand soldat en haubergeon[15] de mailles. Il était tête nue et sa courte chevelure noire donnait l'impression d'avoir été coupée au couteau. Il portait des hauts-de-chausses noirs, de longues bottes de même couleur et une ceinture en cuir pareillement teintée, dans laquelle étaient glissées une courte dague et une grande épée. Autour du cou, il arborait une chaîne d'argent, signe de son

[15] Tunique en mailles plus courte que le haubert et sans manches, que portaient couramment les archers.

autorité. Après avoir dévisagé un à un les sergents et les consuls alignés, il adressa un signe de tête à Lorret.

— Nous n'avons pas été correctement présentés la nuit dernière, sourit-il sarcastiquement, mais, assurément, vous vous souvenez de mon nom. Maintenant, c'est votre tour de me révéler le vôtre.

— Vous n'avez rien à faire ici ! aboya presque le premier consul.

Thomas leva les yeux vers le ciel. Il était pâle, presque délavé, laissant penser qu'un temps froid pour la saison s'annonçait.

— Mon père, reprit l'archer en s'adressant cette fois au curé de Saint-Sardos, auriez-vous la bonté de traduire mes paroles pour que tout le monde comprenne ce que je vais dire ?

Puis il revint sur Lorret.

— Si vous refusez de vous montrer sensé, je devrai ordonner à mes hommes de vous tuer, et je discuterai alors avec vos compagnons. Quel est votre nom ?

— Vous êtes un dominicain ! s'exclama Lorret sur un ton semi-accusateur.

— Non, dit Thomas, je n'en suis pas un. Vous avez simplement cru que je l'étais parce que je portais leur habit et que je savais lire. Je suis le fils d'un prêtre, et c'est mon père qui m'a appris les lettres. Maintenant, je répète une dernière fois : quel est votre nom ?

— Je suis Galat Lorret.

Thomas fit un geste en direction des vêtements à bords fourrés du marchand.

— À votre habit, je déduis que vous détenez quelque autorité ici…

— Nous sommes les consuls de Castillon d'Arbizon, précisa Lorret aussi dignement qu'il put.

Ses trois autres collègues, tous ses cadets, essayaient de ne pas montrer leur peur, un exercice délicat lorsqu'on fait face à une rangée de flèches pointées droit sur soi.

— Merci, répondit courtoisement Thomas. Et maintenant, vous allez dire à vos concitoyens qu'ils ont l'heureuse fortune de repasser sous l'autorité du comte de Northampton, et que Sa

Seigneurie ne souhaite pas que ses gens traînent dans la rue quand il y a du travail…

Il fit un signe de tête au père Médous, qui gratifia la foule attentive d'une traduction bégayante. Quelques protestations s'élevèrent ; les présents devinaient sans peine que le changement d'autorité allait inévitablement signifier plus de taxes.

— Notre travail de ce matin, indiqua le premier consul, c'est de brûler une hérétique…

— Est-ce vraiment du travail ?

— C'est le service de Dieu, considéra Lorret.

Il haussa la voix pour continuer dans la langue du cru :

— Le peuple est dispensé de travailler ce matin afin qu'il puisse assister à l'exécution. Ainsi, il verra le mal se consumer dans les flammes et quitter la ville. On le lui a promis.

Le père Médous traduisit à Thomas.

— C'est la coutume, ajouta-t-il. L'évêque veut absolument que la population voie brûler l'hérétique.

— La coutume ? s'enquit le jeune homme. Vous brûlez des filles suffisamment souvent pour qu'on puisse parler de pratique coutumière ?

Le prêtre confus baissa la tête.

— C'est… c'est le père Roubert. Il nous a dit que nous devions laisser le peuple regarder la condamnée mourir.

Thomas fronça les sourcils.

— Le père Roubert, demanda-t-il, n'est-ce pas cet homme qui vous a demandé de brûler la fille à petit feu ? De dresser les fagots bien droits ?

— C'est un dominicain, précisa le père Médous. Un… vrai ! C'est lui qui a découvert l'hérésie de la bégharde. Il aurait dû se trouver ici, aujourd'hui.

Le prêtre regarda autour de lui, comme s'il espérait apercevoir le moine.

— Assurément, il sera désolé de manquer ce spectacle, railla le chef des Anglais.

Puis il fit un signe à ses archers alignés. Ceux-ci s'écartèrent pour laisser le passage à messire Guillaume, revêtu de son armure de mailles, sa grande épée de guerre en main. Geneviève

l'accompagnait. La foule siffla et hua à la vue de la jeune fille. Mais le tumulte s'évanouit instantanément quand les archers reformèrent leur ligne derrière le couple et levèrent leurs grands arcs. Robbie Douglas, en haubergeon de mailles et l'épée au côté, se faufila entre les soldats et regarda Geneviève, qui se trouvait maintenant près de Thomas.

— Est-ce la fille ? demanda ce dernier.

— C'est l'hérétique, oui, confirma Galat Lorret.

La condamnée fixait le nouveau commandant du château avec une certaine incrédulité. La dernière fois qu'elle l'avait vu, il portait une robe de moine, mais maintenant il lui apparaissait clairement qu'il n'était pas vraiment prêtre. Son haubergeon était de bonne qualité et il l'avait poli pendant la nuit passée à garder les cellules pour s'assurer que personne ne viendrait abuser des prisonnières.

Geneviève elle-même avait changé d'allure. Elle n'avait plus l'air d'une mendiante. Thomas avait envoyé deux petites servantes du château lui porter de l'eau, des vêtements et un peigne en os dans sa cellule pour qu'elle puisse se laver et s'apprêter. Il lui avait fourni une longue robe blanche qui avait appartenu à la femme du châtelain. C'était une robe de lin blanc de grand prix, avec des broderies au cou et aux manches, cousues avec du fil d'or. Geneviève donnait l'impression d'être née pour porter de tels atours. Un ruban jaune retenait dans son dos la longue tresse de ses cheveux blonds. Elle était étonnamment grande, debout près de Thomas, qui lui aussi se distinguait par sa taille. Les mains jointes devant elle, la jeune femme regardait la population de Castillon avec un air de défi. Timidement, le père Médous fit un signe vers le bûcher dressé, comme pour rappeler qu'il n'y avait pas de temps à perdre.

Thomas se tourna de nouveau vers la condamnée. Elle était vêtue comme une mariée, une promise… promise à la mort. Le jeune homme fut stupéfait de sa beauté. Était-ce celle-ci qui avait offensé la population locale ? Le père de Thomas avait souvent dit que la trop grande beauté suscitait la haine autant que l'amour, car la beauté n'était pas naturelle. Elle était une offense à la fange, aux blessures et au sang de la vie ordinaire. Or, avec sa haute taille, sa minceur, sa peau si blanche et son

aspect éthéré, Geneviève était extraordinairement belle. Robbie devait être de cet avis, car il la fixait avec une expression de pur ravissement.

Galat Lorret tendit à son tour le doigt vers le bûcher.

— Si vous voulez que le peuple se mette au travail, alors laissez les flammes accomplir leur œuvre au plus vite !

— Je n'ai jamais brûlé de femme, indiqua l'Anglais. Vous devez m'accorder le temps de réfléchir au meilleur moyen de le faire.

— La chaîne doit lui entourer la taille, expliqua le consul. Et le forgeron s'occupera de l'attacher.

D'un geste, il désigna le forgeron de la ville, qui attendait avec un gros clou et un marteau.

— Quant au feu lui-même, il proviendra de tous les foyers de la ville. Chacun pourra apporter une torche.

— En Angleterre, indiqua Thomas, il est courant que le bourreau vienne étrangler la victime sous couvert de la fumée.

C'est un acte de miséricorde que l'on exécute avec une corde d'arc.

Il sortit une semblable cordelette d'une bourse pendue à sa ceinture.

— Est-ce la… « coutume » ici ?

— Pas avec les hérétiques, indiqua sèchement Galat Lorret.

Un petit plissement entendu au coin des lèvres, le jeune homme remit le lien dans sa bourse. Puis il attrapa le bras de la fille, comme pour l'entraîner vers le bûcher. Robbie fit un pas en avant, mais messire Guillaume l'arrêta. Tenant toujours Geneviève, Thomas s'était immobilisé, hésitant.

— Il doit y avoir un document, lança-t-il à Lorret, un mandat… Quelque chose qui autorise le pouvoir civil à exécuter la condamnation des autorités ecclésiastiques…

— Il a été envoyé au châtelain, répondit l'édile.

— À lui ?

Thomas avait levé les yeux vers le gros cadavre pendant contre la muraille.

— Hélas, il ne me l'a pas remis, et malheureusement je ne peux pas brûler cette fille sans mandat…

Affectant un air authentiquement contrarié, il se tourna vers Robbie.

— Pourrais-tu aller le prendre ? J'ai vu un coffre de parchemins dans la grande salle. Il est peut-être là. Cherche un document avec un gros sceau…

Incapable de détacher son regard du visage de Geneviève, l'Écossais donna l'impression de vouloir discuter, puis se précipita à l'intérieur du château. Thomas rebroussa chemin en ramenant la fille avec lui.

— Pendant que nous attendons, dit-il au père Médous, vous pourriez peut-être rappeler à la population présente pourquoi cette femme doit être brûlée…

Surpris par la courtoise invitation, le prêtre resta d'abord sans voix, avant de se ressaisir :

— Du bétail est mort, indiqua-t-il, et elle a maudit l'épouse d'un homme.

Le nouveau châtelain de Castillon d'Arbizon se montra quelque peu perplexe.

— Du bétail meurt en Angleterre, fit-il remarquer, et j'ai moi-même maudit la femme d'un homme. Cela fait-il de moi un hérétique ?

— Elle peut prédire l'avenir, protesta le prêtre. Elle danse nue sous les éclairs et a fait usage de magie pour découvrir de l'eau.

— Ah ! soupira Thomas, soucieux. De l'eau ?

— Avec un bâton ! s'interposa Galat Lorret. C'est de la magie démoniaque.

Pensif, le jeune archer regarda Geneviève, qui tremblait insensiblement. Puis il se retourna vers le père Médous.

— Dites-moi, mon père, est-ce que je me trompe ou Moïse n'a-t-il pas frappé un rocher avec le bâton de son frère Aaron pour faire jaillir de l'eau de la pierre ?

Cela faisait bien longtemps que le curé de Castillon avait étudié les Saintes Écritures, mais l'histoire lui semblait familière.

— Je me rappelle quelque chose comme ça, s'entendit-il reconnaître.

— Mon père ! s'exclama Galat Lorret, alarmé.

— Silence ! tonna l'Anglais à l'intention du consul.

Puis il leva la voix pour citer de mémoire :

— *« Cumque elevasset Moses manum percutiens virga bis silicem egressae sunt aquae largissimae… »*

Thomas pensait ne pas s'être trompé dans sa citation biblique. Il n'y avait pas tant d'avantages à être le bâtard d'un prêtre ni à avoir passé quelques semaines à Oxford, mais au moins y avait-il glané suffisamment de savoir pour confondre la plupart des ecclésiastiques.

— Je ne vous ai pas entendu traduire mes paroles, mon père mais racontez à la foule comment Moïse a frappé le rocher et fait jaillir de l'eau. Ensuite vous m'expliquerez comment, s'il plaît à Dieu de trouver de l'eau avec un bâton, il pourrait être malséant qu'une fille agisse de même avec une baguette ?

Le curé s'exécuta et la populace ne goûta guère le parallèle. Certains se mirent à hurler. Seule l'apparition de deux archers sur le rempart au-dessus des cadavres oscillants les fit calmer. Le prêtre se hâta de traduire le sens de leurs protestations.

— Elle a maudit une femme, rappela-t-il, et prophétisé l'avenir.

— Quel futur a-t-elle vu ? demanda Thomas.

— La mort.

C'était Lorret qui avait répondu et qui poursuivit :

— Elle a dit que la ville allait être pleine de cadavres et que nos corps resteraient abandonnés dans les rues, sans sépulture.

Thomas parut impressionné.

— A-t-elle prédit que la ville allait revenir à sa véritable allégeance ? A-t-elle dit que le comte de Northampton allait nous envoyer ici ?

Il y eut une pause et Médous secoua négativement la tête.

— Non, avoua-t-il.

— Donc elle ne voit pas très clairement l'avenir, considéra le jeune homme, et par conséquent le diable ne peut l'avoir inspirée.

— La cour de l'évêque en a jugé autrement, insista le consul, et il ne vous appartient pas de discuter des décisions des autorités compétentes.

L'épée sortit du fourreau de Thomas à une vitesse surprenante. Huilée pour l'empêcher de rouiller, la lame luisante piqua la poitrine de Lorret à travers sa robe à doublure de fourrure.

— Je *suis* les autorités compétentes, rétorqua l'archer avec force en repoussant le consul de la pointe de son arme, et tu ferais mieux de t'en souvenir. Je n'ai jamais rencontré ton évêque, mais s'il pense qu'une fille est une hérétique parce que du bétail meurt, eh bien, c'est un idiot ! Et s'il la condamne parce qu'elle a fait ce que Dieu a ordonné à Moïse, c'est un blasphémateur !

Il pressa la lame une dernière fois, ce qui fit reculer Lorret un peu plus.

— Quelle femme a-t-elle maudite ?

— La mienne, répondit le marchand, indigné.

— Est-elle morte ? demanda l'Anglais.

— Non, reconnut le consul.

— Donc le sortilège ne fonctionne pas, conclut l'autre en remettant son épée dans son fourreau.

— C'est une bégharde ! insista le père Médous. Elle a été reconnue comme telle !

— Qu'est-ce qu'une bégharde ? questionna Thomas.

— Une hérétique, répondit le prêtre sans grande conviction.

— En réalité vous n'en savez rien, n'est-ce pas ? devina l'archer. Ce n'est qu'un mot, pour vous, et au nom de cet unique mot vous pourriez la brûler ?

Il attrapa le poignard à sa ceinture, puis sembla se rappeler quelque chose.

— Je suppose, dit-il en se retournant vers le consul, que vous allez envoyer un message au comte de Bérat…

Lorret, interloqué, fit mine d'ignorer le sens de cette question.

— Ne me prends pas pour un idiot ! gronda Thomas. Tu es sans aucun doute en train de concocter semblable message. Alors écris à ton comte et n'oublie pas d'écrire également à ton évêque. Dis-leur que j'ai capturé Castillon d'Arbizon et dis-leur aussi…

Il s'interrompit. Au cours de la nuit tourmentée qu'il venait de passer, il s'était rongé les sangs. De toute la puissance de son âme, il avait prié pour trouver la force de se montrer bon chrétien. Seulement, toute son âme précisément et tous ses instincts lui criaient de ne pas brûler la fille. Puis une voix intérieure lui avait subrepticement chuchoté qu'il était en train de se laisser charmer par la pitié, mais aussi par des cheveux blonds et des yeux clairs. Et il ne s'en était retrouvé que davantage torturé et déchiré. Cependant, au terme de ses prières, au petit matin, il avait su avec certitude qu'il ne pouvait mettre Geneviève sur le bûcher.

Il sortit donc son poignard et trancha la corde entravant la condamnée. Quand la foule manifesta sa réprobation, il haussa le ton.

— Dis à ton évêque que j'ai libéré l'hérétique.

Il remit sa dague dans son fourreau et plaça son bras droit autour des minces épaules de Geneviève. Puis, de nouveau, il fit face à la foule.

— Dis à ton évêque qu'elle est sous la protection du comte de Northampton. Et si ton évêque veut savoir qui a fait ça, donne-lui mon nom, ainsi qu'au comte de Bérat : Thomas de Hookton.

— Houque… tonne, répéta Lorret en trébuchant sur le nom peu familier.

— Hookton, corrigea Thomas. Et dis-lui que par la grâce de Dieu Thomas de Hookton est le nouveau seigneur de Castillon d'Arbizon.

— Vous ? Seigneur ? Ici ? s'exclama l'édile au comble de l'indignation.

— Assurément. Et comme tu l'as constaté, ajouta Thomas, j'ai pouvoir de vie et de mort. Et ta vie, Galat Lorret, en fait partie.

Il tourna les talons et ramena Geneviève vers la cour du château. Les portes se refermèrent en claquant bruyamment derrière eux.

Frustré du divertissement promis, Castillon d'Arbizon s'en retourna au travail.

Pendant deux jours, Geneviève ne mangea pas, ne prononça pas un mot. Elle resta près de Thomas, à l'observer. Quand il lui parlait, elle se contentait de dodeliner de la tête. Parfois, elle pleurait silencieusement. On n'entendait pas même un sanglot alors que les larmes coulaient le long de ses joues. Dans ces moments-là, elle paraissait simplement en proie au désespoir le plus extrême.

Robbie essaya de lui parler. Chaque fois, elle reculait devant lui. En fait, dès qu'il s'approchait trop, elle frissonnait. Alors le jeune Écossais finit par se vexer.

— Saleté de garce hérétique ! maudit-il avec son accent calédonien.

Bien qu'elle n'entendît point l'anglais, Geneviève avait parfaitement compris ce qu'il voulait dire. Ses grands yeux se tournèrent vers Thomas.

— Elle a peur, indiqua ce dernier.

— De moi ? s'indigna Robbie.

Son irritation n'était pas feinte, car c'était un jeune homme animé d'intentions parfaitement amicales ; avec un visage franc et un nez retroussé.

— Elle a été torturée, rappela son chef. Tu sais ce que cela produit sur quelqu'un…

Involontairement, il regarda les articulations de ses propres mains déformées par les étaux qui en avaient écrasé les os. À l'époque, il avait pensé ne plus jamais pouvoir tirer à l'arc. Mais son ami Robbie l'avait aidé à persévérer et à se rééduquer.

— Elle se remettra, ajouta-t-il.

— J'essaye juste d'être gentil, protesta l'Écossais.

Thomas scruta son ami et celui-ci eut l'élégance de rougir.

— Mais l'évêque va envoyer un nouveau mandat, fit observer son chef.

Il avait brûlé le premier. Il l'avait découvert dans le coffre de fer du châtelain, au milieu d'autres papiers. La plupart de ces parchemins étaient des registres de taxes, des relevés de paiement, des inventaires de marchandises et de stocks, des listes d'hommes, la comptabilité des petits détails de la vie quotidienne. Il y avait aussi quelques pièces de monnaie, le fruit des taxes… Le premier butin du commandement de Thomas !

— Que feras-tu quand l'évêque enverra son second mandat ? s'inquiéta Robbie.

— Que veux-tu que je fasse ?

— Tu n'auras pas le choix. Il te faudra la brûler. L'évêque l'exigera.

— Probablement, admit l'Anglais. L'Église sait se montrer très tenace quand il s'agit de brûler des gens.

— Donc elle ne peut pas rester ici !

— Je l'ai libérée. Elle peut faire ce qu'elle veut.

— Je vais l'emmener à Pau, proposa l'Écossais avec véhémence.

Pau se trouvait loin à l'ouest, mais elle représentait la garnison anglaise la plus proche.

— De cette manière, continua-t-il, elle sera en sécurité. Accorde-moi une semaine, c'est tout, pour que je l'éloigne de Castillon…

— Non, j'ai besoin de toi ici. Nous avons trop peu d'hommes, et quand il va venir, l'ennemi sera lui en nombre.

— Laisse-moi l'emmener…

— Elle reste ici, trancha Thomas fermement, sauf si *elle* veut partir.

Un instant, Robbie donna encore une fois l'impression de vouloir argumenter. Puis brusquement, sans un mot, il quitta la pièce. Messire Guillaume esquissa un sourire amer. S'il n'avait pas ouvert la bouche jusque-là, il avait compris une bonne partie de la conversation en anglais.

— Dans un jour ou deux, commenta-t-il dans cette même langue pour que Geneviève ne saisisse pas, Robbie voudra la brûler.

— La brûler ? s'étonna son compagnon. Non, pas Robbie. Il veut la sauver.

— Il *la* veut, corrigea d'Evecque. Et s'il ne peut l'avoir, il considérera que personne n'y a droit.

Le Normand haussa les épaules avant de revenir au français :

— Si elle était moche, serait-elle en liberté ?

Il s'était tourné vers la fille en posant la question.

— Si elle était moche, comme tu dis, je doute qu'elle eût jamais été condamnée, riposta le nouveau maître de Castillon.

Une nouvelle fois, Guillaume haussa les épaules. Sa fille illégitime, Eléonore, avait été la femme de Thomas avant d'être tuée par Guy Vexille, le cousin de celui-ci. Il regarda Geneviève et dut reconnaître qu'elle était d'une grande beauté.

— Tu ne vaux pas beaucoup mieux que l'Écossais, de ce point de vue, maugréa-t-il.

La seconde nuit depuis la prise du château survint. Tous les hommes partis en quête de nourriture étaient rentrés sains et saufs. Quand les chevaux furent nourris, les portes refermées, les sentinelles en place et le dîner mangé, les membres de la garnison sans affectation purent aller dormir. Alors, dès que tout fut calme dans le donjon, Geneviève sortit de derrière la tapisserie de la grande salle. Thomas lui avait donné le lit du châtelain. La jeune femme s'approcha du feu près duquel l'archer assis lisait l'étrange livre de son père sur le Graal. Il n'y avait personne d'autre dans la pièce. Théoriquement, Robbie et messire Guillaume devaient dormir eux aussi dans cette pièce du château, à côté de leur chef et ami. Mais le premier était en charge des sentinelles et le second buvait et jouait avec les hommes d'armes dans la salle en dessous.

Revêtue de sa longue robe blanche, Geneviève apparut silencieusement. D'une démarche éthérée, elle s'approcha de la chaise de Thomas et s'agenouilla près de l'âtre. Pendant un moment, elle se contenta de fixer le feu, puis leva les yeux vers l'Anglais. Celui-ci abandonna sa lecture pour la contempler. Les flammes projetaient une fantaisie d'ombres et de lumière sur le visage de la fille.

Un visage, un simple visage, s'émerveilla-t-il, mais réellement fascinant.

— Si j'étais affreuse, demanda-t-elle en parlant pour la première fois depuis sa libération, serais-je encore en vie ?

— Oui, répondit-il.

— Alors pourquoi m'as-tu laissée vivre ?

Thomas remonta une manche et lui montra les cicatrices de son bras.

— C'est aussi un dominicain qui m'a torturé.

— Il t'a brûlé ?

— Oui.

Elle se releva et vint placer ses bras autour du cou de Thomas en posant délicatement sa tête sur l'épaule de l'archer. Elle resta ainsi sans bouger, sans rien dire, en se contentant de le tenir serré. Et lui aussi resta immobile, silencieux. Il se rappelait la souffrance, l'humiliation, la terreur, et soudain il se sentit sur le point de pleurer.

Au même instant, la porte de la salle s'ouvrit en grinçant et quelqu'un entra. Thomas, qui tournait le dos à l'entrée, ne pouvait voir le nouveau venu. Mais Geneviève leva la tête pour voir qui venait troubler cet instant de quiétude. Il y eut quelques secondes de silence, puis le bruit de la porte se refermant et le son de pas s'éloignant dans l'escalier. L'Anglais n'avait pas besoin de poser la question : il savait que c'était Robbie, entré et aussitôt reparti.

La Picarde reposa la tête sur son épaule sans rien dire. Il pouvait sentir battre le cœur de la jeune femme.

— Le pire, ce sont les nuits, murmura-t-elle enfin.

— Je sais.

— Le jour, on a de quoi s'occuper l'esprit. Dans le noir, il n'y a que les souvenirs.

— Je sais.

Elle redressa la tête pour regarder l'homme sans lâcher son cou. Son regard avait une expression extrêmement grave.

— Je le déteste, dit-elle.

Thomas comprit qu'elle parlait de son tortionnaire.

— Il s'appelait frère Roubert, continua-t-elle. Je veux voir son âme en enfer.

Le jeune Anglais, qui avait lui-même tué son bourreau, ne sachant que répondre, se réfugia dans une dérobade :

— Dieu veillera sur son âme.

— Dieu semble très loin parfois… surtout dans le noir.

— Tu dois manger et dormir.

— Je ne peux pas dormir.

— Si, insista Thomas, tu le peux. Tu le *dois*.

Il enleva les bras qui enlaçaient encore son cou et la ramena vers son lit, dans l'alcôve qui se trouvait derrière la tapisserie.

Après l'avoir aidée à se coucher, il demeura près d'elle pour la rassurer.

Le lendemain matin, Robbie n'adressa pas la parole à Thomas, mais la tension fut à peine perceptible tant il y avait à faire. En premier lieu, il fallut prélever de la nourriture dans la ville et la stocker dans le château. Puis apprendre au forgeron comment fabriquer les pointes des flèches anglaises. Et pour fournir les fûts de ces dernières, des hommes durent aller couper des peupliers et des frênes dans les bois voisins. Les oies de Castillon perdirent les plumes de leurs ailes pour l'empennage des traits. Si le travail occupait les hommes de Thomas, il ne dissipait pas leur humeur maussade. À la jubilation qui avait suivi la capture aisée du château avait succédé une certaine nervosité. Malgré son manque d'expérience dans l'art du commandement, leur jeune chef savait qu'il était confronté à sa première crise interne.

Beaucoup plus vieux et plus expérimenté que lui, Guillaume d'Evecque en avait parfaitement identifié la cause :

— C'est à cause de la fille. Elle doit mourir.

Ils faisaient le point dans la grande salle. Assise près de l'âtre, Geneviève était là, elle aussi. Elle avait compris le sens de la discussion. Robbie Douglas accompagnait le Normand. Et comme l'avait prédit ce dernier, l'Écossais ne considérait plus la jeune femme avec des yeux pleins de désir : il la fixait avec haine.

— Explique-moi pourquoi, demanda Thomas.

Une bonne partie de la journée, il avait lu et relu son exemplaire du livre de son père, plein d'étranges allusions au Graal. Une partie du manuscrit était à peine déchiffrable et la quasi-totalité n'avait pas franchement de sens. Mais Thomas était convaincu que s'il l'étudiait assez longtemps une signification finirait par émerger.

— C'est une hérétique ! répondit messire Guillaume.

— C'est une maudite garce ! précisa Robbie avec véhémence.

Il parlait un peu le français, maintenant. Suffisamment en tout cas pour comprendre la conversation. Mais il avait préféré manifester sa colère en anglais.

— Elle n'a pas été accusée de sorcellerie, considéra Thomas.

— Par Dieu, *meg*[16], elle a fait de la magie ! s'énerva son camarade.

Le fils du père Ralph reposa le manuscrit.

— J'ai cru remarquer, dit-il à l'Écossais, que quand tu as peur tu touches du bois. Pourquoi ?

Robbie le dévisagea.

— On fait tous ça.

— Est-ce qu'un prêtre t'a jamais dit de le faire ?

— On le fait. C'est tout !

— Pourquoi ? insista l'autre.

Robbie paraissait de plus en plus courroucé, mais il parvint à donner une réponse :

— Pour conjurer le mal. Pour quoi d'autre, sinon ?

— Pourtant, nulle part dans les Écritures et nulle part dans les écrits laissés par les Pères de l'Église tu ne trouveras une telle recommandation. Ce n'est pas une action chrétienne et pourtant tu l'accomplis. Alors dois-je t'envoyer à l'évêque pour qu'il te juge ? Ou dois-je même épargner du temps à l'évêque et te brûler moi-même sans procès ?

— Tu délires ! hurla le Calédonien.

D'un geste, messire Guillaume l'invita à se taire.

— C'est une hérétique, répéta le Normand. L'Église l'a condamnée et si elle reste ici elle ne pourra nous être que source de problèmes et d'infortune. C'est pour ça que les hommes ont peur. Par le Christ, Thomas, que peut-il sortir de bon à protéger une hérétique ? Tous les hommes savent que cela ne peut qu'attirer le mal sur nos têtes.

Le nouveau châtelain frappa la table du plat de sa main en faisant sursauter Geneviève.

— Toi, lança-t-il en pointant le doigt vers messire Guillaume, tu as brûlé mon village, tué ma mère et assassiné mon père, qui était prêtre, et tu viens me parler du mal ?

D'Evecque ne pouvait pas plus nier l'accusation qu'il ne pouvait expliquer comment il était devenu l'ami de celui qu'il

---

[16] Mot argotique signifiant « maître » et venant du latin *magister*, transformé aujourd'hui en « mec ».

avait fait orphelin. Mais il ne pouvait pas davantage plier devant la colère de son jeune camarade.

— Je sais ce qu'est le mal, précisément parce que je m'en suis rendu coupable. Mais Dieu nous pardonne…

— Dieu nous pardonne ? lança Thomas. Dieu nous pardonne et pas à elle ?

— L'Église en a décidé autrement.

— Et *moi,* j'en ai décidé encore autrement, insista l'Anglais.

— Doux Jésus, s'affligea messire Guillaume, te prends-tu pour le pape, pour t'estimer au-dessus de l'évêque et de son tribunal ?

Il était devenu adepte des jurons anglais et en émaillait généreusement son français maternel.

— Elle t'a ensorcelé, grommela Robbie.

Geneviève entrouvrit la bouche, comme si elle voulait dire quelque chose, mais elle détourna le visage. Des rafales de vent s'engouffraient par la fenêtre, projetant des gouttes de pluie sur les grands carreaux du sol.

Messire Guillaume regarda la fille, puis Thomas.

— Les hommes ne vont plus la supporter longtemps, prévint-il.

— Parce que vous leur faites peur, s'énerva l'archer, même s'il savait pertinemment que c'était Robbie seul, et non Guillaume, qui semait le trouble.

Dès l'instant où il avait tranché les liens de Geneviève, la question n'avait cessé de le hanter. Son devoir lui ordonnait de la brûler, mais il en était incapable. Le concept d'hérésie selon l'Église faisait jadis bien rire son père – un homme aussi fou furieux que remarquable. Ce qui était hérétique un jour, disait le père Ralph, devenait la doctrine de l'Église le lendemain, et Dieu, ajoutait-il, n'avait pas besoin que des hommes se chargent de brûler leurs prochains s'ils étaient vraiment coupables et s'il le voulait, Dieu était parfaitement capable de faire ça Lui-même.

Pendant des heures, Thomas était resté allongé sans pouvoir trouver le sommeil. Torturé intérieurement, il se creusait l'esprit pour trouver une solution. Mais il y avait au moins une chose dont il était maintenant parfaitement certain : il désirait farouchement Geneviève. Assurément, ce n'était pas un doute

théologique qui avait sauvé la vie de la fille, mais le désir qu'il éprouvait pour elle… et également la sympathie qu'il éprouvait à l'endroit d'une autre âme qui avait enduré elle aussi les tortures de l'Église.

D'ordinaire franc et affable, Robbie faisait tout pour contrôler sa colère.

— Thomas, commença-t-il calmement, rappelle-toi pourquoi nous sommes ici et demande-toi si Dieu va nous bénir et nous accorder le succès si nous comptons une hérétique parmi nous…

— Je n'ai pas vraiment pensé à autre chose ces derniers temps, répondit l'interpellé.

— Certains hommes parlent déjà de s'en aller, l'avertit Guillaume. Ou… ou de trouver un autre commandant.

Geneviève se décida enfin à intervenir :

— C'est moi qui vais partir. Je vais retourner dans le Nord. Je ne vous encombrerai plus.

— Et combien de temps penses-tu pouvoir survivre ? lui demanda Thomas. Si déjà mes hommes ne te tuent pas dans la cour, les habitants de Castillon te massacreront dans la rue.

— Alors que dois-je faire ?

— Viens avec moi, lui ordonna l'Anglais avant de se diriger vers une niche près de la porte où pendait un crucifix.

Il le décrocha et revint vers la fille, qui n'avait pas bougé, et les deux hommes.

— Viens ! répéta-t-il en prenant la main de Geneviève.

Il l'entraîna vers la cour du château, où étaient rassemblés la plupart de ses hommes. Ils attendaient le résultat de la démarche de Guillaume et Robbie auprès de leur chef. Les soldats se mirent à murmurer gravement en voyant apparaître l'hérétique.

Thomas savait qu'il jouait une partie serrée et qu'il risquait de perdre leur allégeance. Il était bien jeune – trop ? – pour être le chef de tant d'hommes aguerris, mais tous avaient voulu le suivre, et le comte de Northampton lui avait fait confiance. C'était sa première épreuve. Il avait espéré la connaître au combat, mais elle venait maintenant. Et même s'il n'avait pas choisi le moment, il devait la prendre à son compte. Alors il se

planta en haut des marches qui surplombaient la cour et attendit que tous les hommes le regardent.

— Messire Guillaume ! cria Thomas au Normand qui arrivait derrière lui.

Il parlait haut et fort pour bien être perçu de tous.

— Va voir l'un des prêtres de la ville et demande-lui une hostie. Une hostie consacrée. L'une de celles qu'il garde pour les derniers rites, l'extrême-onction.

Guillaume d'Evecque hésita :

— Et s'il refuse ?

— Tu es un soldat. Pas lui.

Une partie des hommes sourirent en entendant la réponse de leur chef.

Messire Guillaume regarda subrepticement Geneviève en dodelinant de la tête. Puis il fit signe à deux hommes d'armes de l'accompagner. Ils hésitèrent, car ils n'avaient pas envie de rater ce que Thomas allait dire. Mais Guillaume leur hurla dessus et ils le suivirent en ville.

Thomas leva le crucifix à bout de bras.

— Si cette fille est une créature du diable, dit-il, alors elle ne pourra pas regarder cette croix et elle ne pourra pas davantage supporter de la toucher. Si je la tiens devant ses yeux, elle deviendra aveugle. Si je touche sa peau avec ce crucifix, elle se mettra à saigner. Vous savez tout cela ! Vos prêtres vous l'ont dit !

Certains hommes acquiescèrent de la tête et tous observèrent bouche bée Thomas en train d'approcher le crucifix des yeux ouverts de Geneviève. Il ne se passa apparemment rien et l'archer posa alors la croix contre le front de la jeune fille. Certains soldats retenaient leur respiration. La plupart d'entre eux semblaient troublés de voir que ses yeux restaient indemnes et que sa peau claire et lisse demeurait intacte.

— Elle est aidée par le diable, grogna un homme.

— Sottises ! cracha Thomas. Tu prétends qu'elle peut s'en sortir grâce à un quelconque artifice du diable ? Alors pourquoi est-elle là ? Pourquoi s'est-elle retrouvée dans une cellule ? Pourquoi n'a-t-elle pas déployé ses ailes pour s'envoler et s'enfuir ?

— Dieu l'en a empêchée, s'entêta celui qui avait parlé.

— Alors Dieu aurait dû faire saigner sa peau quand le crucifix l'a touchée, non ? objecta Thomas. D'ailleurs, si elle est une créature du diable, elle doit avoir des pieds de chat, n'est-ce pas ? Ça aussi, vous le savez tous !

Bon nombre des présents marmonnèrent des paroles d'acquiescement. Il était notoire que les familiers du démon se voyaient dotés de pattes de chat pour pouvoir se déplacer discrètement dans le noir et exécuter leurs malfaisances.

— Enlève tes chaussures ! ordonna Thomas à Geneviève.

Quand elle se retrouva pieds nus, il tendit les doigts vers eux.

— Ça, des pattes de chat ? À mon avis, elle ne va pas attraper beaucoup de souris avec des griffes comme ça !

Deux ou trois hommes tentèrent de discuter, mais Thomas les ignora. Sur ce, messire Guillaume revint, accompagné du père Médous. Le prêtre apportait un petit coffret d'argent qu'il tenait toujours prêt pour administrer les derniers sacrements.

— Ce n'est pas convenable… commença le religieux.

Mais il s'arrêta en voyant la mine du chef des Anglais.

— Viens ici, prêtre ! lui lança l'archer.

Le curé obéit. Thomas lui prit le coffret d'argent des mains.

— Elle a réussi l'une des épreuves, indiqua-t-il, mais vous tous savez, je dis bien *tous,* et même en Écosse on sait cela…

Le doigt tendu vers Robbie, il s'interrompit un instant. Puis :

— Vous savez que le diable lui-même ne peut sauver ses créatures du contact avec le corps du Christ ! Elle mourra ! Elle se tordra de douleur en agonisant. Sa chair tombera et les vers grouilleront à l'endroit même où elle se trouve. Ses cris seront audibles du Ciel. Vous savez tous cela !

Oui, tous le savaient, et ils acquiescèrent de la tête. Ils regardèrent Thomas prendre un petit morceau de pain azyme dans la boîte et le tendre vers Geneviève. La fille hésita. Elle fixa, affolée, les yeux de Thomas, mais il lui sourit en retour et, obéissante, elle ouvrit sa bouche et le laissa déposer l'épaisse hostie sur sa langue.

— Mon Dieu, tuez-la ! lança le père Médous vers le ciel. Tuez-la ! Oh Jésus, Jésus… Tue-la !

Sa voix se répercutait contre les murs du château. Puis l'écho s'évanouit progressivement tandis que tous les yeux étaient rivés sur la grande blonde en train d'avaler le pain sacré.

Thomas laissa perdurer le silence, puis il se tourna vers la jeune fille, qui incontestablement vivait toujours.

— Elle est venue ici avec son père ! lança-t-il à ses hommes en anglais. C'était un jongleur qui glanait quelques piécettes dans les foires et c'était elle qui tendait le chapeau. Nous avons tous vu des gens vivre ainsi. Marcheurs sur échasses, cracheurs de feu, montreurs d'ours, jongleurs… Geneviève ramassait les pièces, vous entendez ? Mais son père est mort et elle est restée toute seule ici, seule et étrangère, perdue au milieu de gens parlant une autre langue. Elle était comme nous ! Personne ne l'aimait parce qu'elle venait de loin. Elle ne comprenait même pas leur langue. Elle était détestée parce qu'elle était différente, et c'est pour ça qu'on l'a traitée d'hérétique ! Maintenant, j'entends ce prêtre qui la traite lui aussi d'hérétique ! Mais la nuit où je suis arrivé ici, je me suis retrouvé chez lui. Il y avait une femme qui vivait là et qui lui faisait la cuisine, et aussi le ménage… Mais il n'y avait qu'un lit dans la maison !

Comme Thomas l'avait prévu, cette remarque avisée suscita une vague d'hilarité. À sa connaissance, le père Médous avait une bonne dizaine de lits sous son toit, mais le prêtre ignorait ce que l'archer était en train de raconter dans sa langue.

— Geneviève n'est pas une bégharde, continua l'Anglais. Vous venez de le constater par vous-mêmes, mes amis. Elle n'est qu'une âme, une pauvre égarée, comme nous, et la population d'ici s'est dressée contre elle parce qu'elle n'était pas comme eux. Alors, si l'un d'entre vous continue de la craindre et de penser qu'elle va attirer sur nous la malchance, qu'il la tue, ici et maintenant !

Il fit un pas en arrière, les bras déployés, et Geneviève, qui n'avait rien compris de ce qu'il avait dit, le regarda avec des yeux remplis d'inquiétude.

— Allez-y ! les encouragea Thomas. Vous avez des arcs, des épées, des dagues. Je n'ai rien. Tuez-la ! Ce ne sera pas un meurtre. L'Église dit qu'elle doit mourir, donc si vous voulez accomplir l'œuvre de Dieu, faites-le !

Robbie esquissa un demi-pas en avant, mais il sentit l'humeur qui régnait dans la cour et finalement resta immobile.

Puis quelqu'un s'esclaffa et, soudain, tous l'imitèrent. La cour n'était plus qu'un immense éclat de rire. Geneviève continuait de ne pas comprendre ce qui se passait, mais elle vit son sauveur sourire. Celui-ci leva la main pour faire taire ses hommes.

— Elle reste ici, saine et sauve, et vous, vous avez du travail à faire. Alors allez-y, et faites-moi du bon travail !

Écœuré, Robbie cracha par terre en voyant Thomas ramener la jeune femme vers la grande salle. En haut, l'archer raccrocha le crucifix dans sa niche et ferma les yeux. Il pria et remercia Dieu d'avoir laissé Geneviève réussir l'épreuve de l'hostie… et, mieux encore, de lui avoir permis de rester ici.

Thomas occupa sa première quinzaine à se préparer à un siège éventuel. Le château de Castillon d'Arbizon possédait sa propre source qui produisait une eau terne et saumâtre, mais qui, au moins, empêcherait ses hommes de mourir de soif. Hélas, côté provisions de bouche, la situation s'était révélée moins réjouissante : les réserves de l'ancienne garnison ne contenaient que quelques sacs de farine détrempée, une barrique de haricots germés, une jarre d'huile d'olive rance et quelques fromages moisis. Alors, jour après jour, il envoyait ses hommes écumer la ville et les villages alentour. La nourriture s'empila dans les celliers. Quand ces sources d'approvisionnement furent épuisées, il commença à lancer des raids.

Dans son esprit, il menait une véritable guerre, du type de celle qui avait ravagé la Bretagne d'un bout à l'autre et qui avait presque atteint les portes de Paris. Thomas laissait dix hommes pour garder le château, et le reste de l'effectif le suivait à cheval avec pour objectif quelque village ou ferme qui conservait son allégeance au comte de Bérat. Ils s'emparaient du bétail, vidaient les granges, mettaient le feu aux bâtiments. Après deux raids de ce genre, le jeune chef anglais eut la surprise d'arriver dans un village où l'attendait une délégation du lieu. Elle lui proposa de l'argent pour échapper au pillage. Le lendemain, deux autres ambassades se présentèrent avec des sacs pleins de pièces. Des hommes vinrent aussi offrir leurs services. Des routiers avaient entendu dire qu'il y avait de l'argent et du butin à gagner à Castillon d'Arbizon. Avant que dix journées se soient écoulées, Thomas se retrouva à la tête de plus de soixante hommes. Tous les jours, il pouvait faire sortir deux groupes qui partaient dans des directions différentes, et il vendait quasiment quotidiennement les excédents de butin sur le marché. Ensuite, il divisait l'argent en trois parts : une pour le

comte de Northampton, une pour lui-même, qu'il partageait avec messire Guillaume et Robbie, et le dernier tiers pour les hommes.

Geneviève chevauchait toujours aux côtés de Thomas. Celui-ci ne l'avait pas souhaité. Lors d'un raid, les femmes étaient toujours source de perturbation, et il avait interdit à quiconque d'en emmener en expédition. Mais comme la jeune fille craignait Robbie et la poignée d'hommes qui semblaient partager la haine de l'Écossais à son encontre, elle avait insisté pour accompagner son protecteur.

Dans le magasin du château, elle avait déniché un petit haubergeon qu'elle avait poli avec du sable et du vinaigre, au point d'en avoir les mains rouges et douloureuses. Ses mailles brillaient maintenant comme de l'argent. Sa tunique métallique pendant lâchement sur son corps gracile, elle l'avait ceinturée avec une bande de tissu jaune. Au sommet de son heaume, elle avait accroché un morceau de la même étoffe. Son casque n'était qu'une simple coiffe de fer rembourrée de cuir qu'elle avait aussi soigneusement polie que sa cotte de mailles argentée.

Quand, dans ces atours scintillants, Geneviève remontait les rues de la ville à la tête d'une colonne de cavaliers tirant des troupeaux de bétail volés et des chevaux ployant sous le poids du butin, la population de Castillon d'Arbizon la traitait de *draga* en murmurant. Tout le monde savait ce qu'étaient les *dragas :* des filles du diable, capricieuses et mortelles, rayonnant dans un halo blanchâtre. Oui, Geneviève était la fille du diable, chuchotaient-ils, et, grâce à elle, la bonne fortune de son maître démoniaque souriait aux Anglais. Étrangement, une majorité des hommes de Thomas étaient devenus fiers d'elle, précisément à cause de cette rumeur. En Bretagne, les archers qui l'accompagnaient s'étaient habitués à être appelés « hellequins »[17] et cette association avec le Malin les flattait perversement, maintenant. Elle terrorisait tous ceux qui les

[17] Littéralement, « fils – ou seigneur – des Enfers ». Terme qui désigne ordinairement un membre d'une bande de pillards ou d'aventuriers. (Voir notamment la bande des hellequins de Will Skeat, dans le premier tome de cette saga de *La Quête du Graal,* également aux Presses de la Cité-*La Lance de saint Georges,* Bernard Cornwell, 2002).

croisaient et, de ce fait, Geneviève devint le symbole de leur bonne fortune, leur porte-bonheur en quelque sorte.

De son côté, Thomas avait un nouvel arc. Quand leurs vieux compagnons de bois ne rendaient plus les services attendus, la plupart des archers s'en procuraient de nouveaux dans les réserves amenées d'Angleterre par bateau. Il n'y avait pas de telles réserves à Castillon d'Arbizon mais, de toute façon, Thomas adorait fabriquer des arcs, art dans lequel il excellait. Dans le jardin du consul Galat Lorret, il avait trouvé une bonne branche d'if. Après l'avoir sciée, écorcée et soulagée de tous ses surgeons, il avait obtenu une hampe parfaitement droite. Une moitié de sa circonférence était aussi sombre que le sang, tandis que l'autre était aussi pâle que le miel. Le côté sombre était le cœur de l'if, la moitié dorée en était l'aubier flexible. Quand l'arc serait achevé, le cœur résisterait à la traction de la corde et l'aubier redresserait violemment la tige pour permettre à la flèche de s'envoler comme un démon ailé.

Le nouvel arc était encore plus grand que l'ancien. Tout en le travaillant, Thomas s'était plusieurs fois demandé s'il ne le faisait pas trop grand, justement. Mais il avait poursuivi son ouvrage. Avec son seul couteau pour mettre en forme le bois, il avait soigneusement effilé les extrémités, laissant un ventre un peu plus renflé. Ensuite, presque amoureusement, il avait lissé, poli, puis peint l'arc, car l'humidité de la matière ligneuse devait être emprisonnée à l'intérieur de l'arme si l'on ne voulait pas que celle-ci se brise. Il frotta également la partie externe du ventre avec de la cire d'abeille et de la suie pour assombrir le bois. Il ne lui restait plus qu'à procéder aux finitions. Il détacha les encoches de corne et la plaque d'argent de son vieil arc pour les fixer sur le nouveau. L'écusson avait été façonné dans un morceau de calice ayant appartenu à son père. Il portait le blason de ce dernier, une bête fantastique, connue sous le nom d'éalé, tenant un Graal. Thomas le positionna sur la face externe de son arc, juste au-dessus de l'endroit où il plaçait sa main.

La première fois qu'il tordit son nouvel arc pour le corder, il comprit avec autant d'étonnement que d'émerveillement que cette opération requérait une force surprenante. Et lorsqu'il tira

sa première flèche, il regarda avec stupéfaction le trait s'envoler des remparts du château pour aller se perdre hors de vue.

En plus de celui-là, il avait fabriqué un second arc, avec une branche plus petite. Il s'agissait cette fois quasiment d'un simple arc d'enfant ne nécessitant que très peu de force pour être bandé. Thomas le donna à Geneviève. La jeune femme s'essaya à l'archerie dans la cour du château, avec des flèches émoussées. Sous le regard amusé des soldats, elle les dispersait aux quatre coins de l'enceinte. Mais elle s'entêta courageusement et, à force de persévérance, elle finit, après quelques jours, par se montrer capable de placer toutes ses flèches dans le bois de la porte.

La nuit suivant l'achèvement de son nouvel arc, Thomas expédia l'ancien « en enfer ». Un archer ne se débarrassait jamais purement et simplement d'un arc, même s'il se brisait entre ses doigts. Au cours d'une cérémonie qui était aussi prétexte à boire et rire, la vieille arme était rituellement confiée aux flammes. On l'envoyait en enfer, disaient les archers, où elle allait précéder et attendre son propriétaire. Nostalgique, Thomas regarda l'if se consumer. Une dernière fois, il vit l'arc se tordre, puis claquer dans une gerbe d'étincelles, et il pensa aux flèches qu'il avait tirées avec lui. Ses archers se tenaient respectueusement autour du foyer de la grande salle et, derrière eux, les hommes d'armes observaient, silencieusement. Lorsque l'arc ne fut plus qu'un vulgaire bout de bois brisé et rougeoyant, Thomas leva son gobelet de vin.

— À l'enfer ! s'écria-t-il en lançant la vieille invocation.

— À l'enfer ! appuyèrent en écho tous les archers.

Les hommes d'armes, honorés d'être admis à participer à ce rituel, les imitèrent.

Un seul s'était tenu à l'écart : Robbie ! Depuis quelques jours, il avait commencé à arborer ostensiblement un crucifix d'argent autour du cou. Il le portait au-dessus de sa cotte de mailles, pour bien montrer qu'il avait pour vocation de conjurer le mal.

— C'était un bon arc, estima Thomas en contemplant les braises.

Mais le nouveau était au moins aussi bon, peut-être même meilleur.

Deux jours plus tard, il le prit avec lui lorsqu'il s'élança à la tête du plus gros raid organisé depuis l'arrivée à Castillon.

Il emmenait tous ses hommes, à l'exception de la poignée affectée à la garde du château. Cela faisait des jours qu'il planifiait cette expédition et il savait qu'une longue chevauchée les attendait. Ce fut donc bien avant l'aube qu'ils quittèrent Castillon d'Arbizon. Le bruit des sabots résonnait contre les façades des maisons tandis que les cavaliers descendaient en direction de la porte occidentale. Là, le guetteur brandissait maintenant un bâton arborant le blason du comte de Northampton. Prestement, il leur ouvrit les portes. Les cavaliers franchirent au trot le petit pont avant de disparaître entre les arbres pour filer vers le sud. Personne ne connaissait leur destination.

Ils obliquèrent bientôt vers le levant. Vers Astarac. S'ils l'ignoraient pour la plupart, les hommes de Thomas prenaient la direction du berceau de la famille de leur chef, l'endroit où le Graal avait peut-être été caché.

— Tu espères vraiment le trouver ? demanda messire Guillaume. Tu penses que nous chevauchons vers lui ?

— J'ignore ce que nous allons découvrir, lui répondit honnêtement son compagnon.

— Il y a un château là-bas, n'est-ce pas ?

— Il y en avait un, oui, mais mon père disait toujours qu'il avait subi un outrage.

« Subir un outrage » signifiait qu'il avait été démoli. Et Thomas s'attendait à ne rien rencontrer d'autre que des ruines.

— Alors pourquoi nous rendons-nous là-bas ? s'enquit le Normand.

— À cause du Graal, se contenta de rappeler sèchement son commandant.

En vérité, il y allait surtout par curiosité. Or, si ses hommes ignoraient ce qu'il cherchait précisément, ils s'étaient bien rendu compte que ce raid avait quelque chose d'inhabituel. Thomas leur avait simplement déclaré qu'ils allaient dans un lieu éloigné parce qu'ils avaient déjà mis la main sur tout ce qu'il y avait à prendre dans le voisinage. Mais les plus sagaces n'avaient pas manqué de remarquer la nervosité de leur chef.

Quant à Robbie, il connaissait parfaitement la signification d'Astarac, à l'instar de Guillaume d'Evecque. Pour prévenir une embuscade, l'Écossais chevauchait en avant-garde, à un quart de mille du gros de la troupe. Six archers et trois hommes d'armes l'accompagnaient. Ils étaient guidés par un habitant de Castillon d'Arbizon qui prétendait connaître la route. Le petit groupe arpentait des collines aux arbres bas et rares. Aucun obstacle n'entravait la visibilité. Régulièrement, Robbie faisait un signe du bras pour indiquer que la voie était libre. Chevauchant tête nue, messire Guillaume répondait par un signe de tête à la silhouette au loin.

— Alors finalement cette belle amitié est terminée ? demanda-t-il sur un ton plus affirmatif qu'interrogatif.

— Je ne l'espère pas, répondit Thomas.

— Tu peux bien espérer ce que tu veux, mais *elle* s'est mise entre vous deux.

Le visage du Normand avait été défiguré par Guy Vexille, le cousin de Thomas, qui ne lui avait laissé que l'œil droit, une belle cicatrice sur la joue gauche et une entaille blanche, là où l'épée avait entamé sa barbe. Il avait l'air terrifiant, et c'était bien ce qu'il était au combat. Mais il était généreux, aussi.

Guillaume se mit à observer Geneviève sur sa jument grise, à quelques mètres en retrait du sentier. Elle était revêtue de son armure argentée. Ses longues jambes recouvertes par une robe gris clair se perdaient dans des bottes brunes.

— Tu aurais dû la brûler, ajouta-t-il d'un ton badin.

— Tu continues de le penser ?

— Non, confessa l'autre. Je l'apprécie beaucoup, maintenant. Si Genny est une bégharde, alors qu'il y en ait beaucoup d'autres comme elle. Mais tu sais ce que tu devrais faire avec Robbie ?

— Me battre avec lui ?

— Par les os du Christ, non ! s'exclama Guillaume, visiblement choqué. Non, tu devrais le renvoyer chez lui. Quel est le montant de sa rançon ?

— Trois mille florins.

— Par le Christ, ce n'est pas très cher ! Tu dois avoir ce montant dans tes coffres. Alors donne-le-lui et renvoie-le. Avec

cette somme, il pourra racheter sa liberté et retourner croupir en Écosse.

— Mais j'aime ce garçon, déclara Thomas.

Il disait vrai. Robbie était son ami, et le jeune Anglais espérait que leur vieille complicité allait pouvoir renaître et survivre à cette brouille.

— Peut-être que tu l'aimes, rétorqua l'autre d'un ton acerbe, mais tu ne dors pas avec lui. Or quand il s'agit de faire un choix, Thomas, les hommes optent toujours pour la personne qui réchauffe leur lit. Peut-être que ce choix ne te garantira pas une vie plus longue, mais assurément il t'en accordera une plus heureuse.

Le balafré éclata de rire, puis il tourna son regard vers les terres en contrebas. Le soldat aguerri scruta les alentours, en quête d'un ennemi. Il n'y en avait aucun. Tout laissait à penser que le comte de Bérat avait décidé d'ignorer la garnison anglaise qui s'était emparée d'une partie de son territoire. Mais, fort de sa longue expérience de la guerre, messire Guillaume le soupçonnait d'être en train de rassembler ses forces.

— Il va attaquer quand il sera prêt, estima le Normand. À côté de ça, as-tu noté que les *coredors* s'intéressent de plus en plus à nous ?

— Oui.

À chaque raid, il avait pu constater que des bandits déguenillés observaient ses hommes de loin. Ils ne s'approchaient jamais trop près, en tout cas jamais à portée d'arc, mais ils étaient là et, même maintenant, il s'attendait à les apercevoir à tout instant.

— Je n'aime pas que des bandits se mesurent à des soldats, grommela Guillaume.

— Pour l'instant, ils ne l'ont pas fait.

— Ils ne nous épient pas pour le plaisir, ajouta sèchement le Normand.

— Je suppose que nos têtes ont été mises à prix. C'est l'argent qui les intéresse. Un jour, ils trouveront le courage d'attaquer. Je l'espère.

Il caressa son nouvel arc rangé dans le long fourreau cousu à sa selle.

Dans le cours de la matinée, la troupe de Thomas traversa une succession de larges vallées fertiles séparées par des collines rocheuses alignées nord-sud. Du sommet de ces éminences, il pouvait apercevoir des dizaines de villages. Mais, dès qu'ils redescendaient dans les arbres, la visibilité se bouchait. Depuis les hauteurs, il repéra deux petits châteaux dans le lointain. Des étendards flottaient au-dessus de leurs tours. À cette distance, il était impossible de reconnaître les armes figurant sur ces bannières, mais Thomas supposa qu'il s'agissait de celles du comte de Bérat. Au creux de toutes les vallées, des rivières s'écoulaient vers le nord. On les traversait sans peine car ni les ponts ni les gués n'étaient gardés. Comme les collines et les cours d'eaux, toutes les routes suivaient un axe nord-sud. Les seigneurs de ces riches contrées ne se protégeaient donc pas des rares personnes se déplaçant d'est en ouest ou vice versa. Les châteaux ne se dressaient en sentinelles qu'à l'entrée des vallées. Mais leur rôle était moins défensif que commercial : il s'agissait surtout pour les garnisons de prélever des taxes sur les marchands empruntant ces chemins.

— Est-ce Astarac ? demanda Guillaume au moment où ils franchissaient une nouvelle crête.

Au fond de la petite vallée devant eux, un village se nichait au pied d'un châtelet.

— Le château d'Astarac est en ruine, intervint Geneviève. Ce n'est qu'une tour, avec quelques murs sur un rocher à pic. Rien ici qui ne ressemble à ça.

— Tu y es déjà venue ? s'étonna Thomas.

— Avec mon père, nous nous y rendions toujours, pour la foire aux olives.

— La foire aux olives ?

— Le jour de la Saint-Jude, expliqua-t-elle. Elle attire des centaines de gens. Nous nous faisions pas mal d'argent.

— On y vend vraiment des olives ?

— Des jarres et des jarres de la première pression. Le soir, ils enduisent de jeunes verrats d'huile, les lâchent dans les rues, et la foule essaye de les attraper. Il y a aussi des combats de taureaux et des danses…

L'évocation de ces souvenirs la fit rire, puis elle donna un coup d'éperon et prit quelques mètres d'avance. Elle montait bien, le dos parfaitement droit, les talons bas, tandis que Thomas, comme la plupart des archers, chevauchait avec la grâce d'un sac de blé.

Le soleil venait de passer son zénith quand ils descendirent enfin dans la vallée d'Astarac. Les *coredors* les avaient maintenant repérés. Une bande de ces brigands loqueteux leur avait emboîté le pas, sans trop oser s'approcher, comme d'habitude. Thomas ne se souciait pas de leur présence. Il préférait se concentrer sur la silhouette noire du château ruiné, planté sur son promontoire rocheux à environ sept cents mètres au sud du petit village. Plus au nord, à quelque distance, on distinguait les murs d'un monastère. Son église n'ayant pas de clocher, le jeune archer supposa qu'il appartenait à l'ordre de Cîteaux. Tournant la tête, il ramena son regard vers le château. *Son* château, celui que sa famille avait possédé jadis, il le savait. Ses ancêtres avaient gouverné ces terres. Leurs armes flottaient alors au-dessus de la tour en ruine. Des émotions puissantes auraient dû l'envahir, se dit-il, et pourtant il n'éprouvait qu'une vague déception. Cette terre ne signifiait rien pour lui. Pis, au regard de sa mission : il se demandait comment une relique aussi précieuse que le Saint-Graal avait pu appartenir à un tas de pierres aussi désespérant.

Il vit Robbie revenir vers eux au galop. Lorsqu'il atteignit Geneviève, celle-ci s'écarta et l'Écossais l'ignora.

— Ça n'a pas l'air terrible, grommela-t-il.

Son crucifix d'argent rutilait dans le doux soleil automnal.

— Effectivement, reconnut Thomas.

— Laisse-moi emmener une dizaine d'hommes d'armes jusqu'au monastère, suggéra le Calédonien. Les moines ont sans doute des réserves pleines.

— Prends plutôt une demi-douzaine d'archers, et tous les autres iront piller le village.

Robbie acquiesça d'un signe de tête, puis se tourna vers les *coredors* qui passaient au loin.

— Ces bâtards ne vont pas oser attaquer.

— J'en doute, admit l'Anglais. Mais je pense que nos têtes sont mises à prix, alors ne vous séparez pas, toi et tes hommes. Dis-le-leur bien.

Le jeune homme au nez retroussé obtempéra et, sans un regard pour Geneviève, éperonna sa monture et s'éloigna. Thomas ordonna à six archers de suivre Robbie. Lui-même commença à descendre vers le village avec le reste de sa compagnie. Dès que les habitants aperçurent la colonne de soldats, ils allumèrent un grand feu. Une haute volute de fumée s'éleva dans un ciel immaculé.

— Ils donnent l'alerte, indiqua d'Evecque. Maintenant, ils font toujours ça quand nous arrivons.

— Tu dis que c'est une alerte ?

— Oui, le comte de Bérat s'est réveillé, expliqua messire Guillaume. Tous ses sujets ont reçu l'ordre d'allumer un fanal dès qu'ils nous voient. Ainsi, ils avertissent les autres villageois, ce qui leur permet de cacher leurs bêtes et d'enfermer leurs filles. La fumée est sûrement visible de Bérat. Elle indique où nous nous trouvons.

— Nous sommes à une sacrée distance de Bérat…

— Ils ne sortiront certainement pas aujourd'hui, admit le Normand. À vrai dire, je pense qu'ils ne nous attraperont jamais, qu'ils n'essayeront peut-être même pas vraiment.

Pour les hommes de Thomas, le seul but de l'expédition était le pillage. Ils pensaient que tous ces maraudages et exactions allaient finir par faire sortir les forces de Bérat, ce qui leur permettrait de disputer enfin une vraie bataille. Et si Dieu – ou le diable – leur souriait au cours de celle-ci, ils feraient quelques prisonniers de choix dont ils pourraient tirer rançon. En attendant cette heureuse circonstance, la garnison anglaise de Castillon d'Arbizon devait se contenter de rapiner et de détruire.

Conformément aux ordres de leur chef, Robbie gagna le monastère et messire Guillaume emmena le reste des hommes jusqu'au village. De leur côté, Thomas et Geneviève prirent la direction du sud. Parvenus au pied du nid d'aigle, ils gravirent le sentier ardu qui menait aux ruines du château.

C'était le nôtre, jadis, songeait le fils du père Ralph en contemplant la silhouette déchiquetée.

Ses ancêtres avaient vécu ici. Et pourtant il continuait à ne rien ressentir de particulier. Rien ! Il ne parvenait pas à se considérer gascon… et encore moins français. Il était anglais, bel et bien anglais. Les yeux fixés sur les murs effondrés, il essayait d'imaginer le château quand il était intact et que ses ancêtres en étaient les maîtres.

Le couple attacha ses chevaux devant la porte fracassée. Il enjamba les éboulis, s'avança dans la vieille cour. Le mur d'enceinte avait pratiquement disparu. Les gens des alentours avaient récupéré ses pierres pour construire leurs maisons et leurs granges. Le vestige le plus important, le donjon, était lui-même à demi effondré. Sa face sud s'ouvrait à tous les vents. Sur la face interne du mur nord, on apercevait une cheminée plantée à mi-hauteur. Les grandes pierres en saillie indiquaient l'endroit où se trouvaient jadis les solives supportant le toit. Un escalier en colimaçon ne menait plus nulle part.

Les restes d'une chapelle partageaient avec la tour la partie culminante du promontoire. Son pavement était encore presque intact. Sur l'une des dalles, Thomas reconnut ses propres armoiries. Il posa son arc à terre et s'accroupit près de la pierre ornée. Une nouvelle fois, il s'efforça d'éprouver au fond de lui quelque sentiment d'appartenance, de résonance avec le lieu. En vain.

Geneviève se tenait près du mur sud effondré. Elle plongeait les yeux vers la vallée qui se déployait vers le midi.

— Un jour, dit-elle, il faudra que tu m'expliques pourquoi tu as voulu venir ici.

— Un objectif de raid comme un autre, se contenta de répondre l'homme.

Elle enleva son heaume et secoua sa chevelure, qu'elle laissait libre comme une jeune fille. Les mèches blondes se soulevaient dans le vent. Il constata qu'elle souriait.

— Tu me prends pour une idiote, Thomas.

— Non, se défendit-il.

— Tu as fait un long voyage depuis l'Angleterre. Tout ça pour venir dans un village perdu appelé Castillon d'Arbizon. Et de là, tu pousses jusqu'ici, à bonne distance à cheval. Sur ton trajet, tu as dû croiser des dizaines de villages que tu aurais pu mettre à

sac. Mais, non, c'est ici que tu as voulu venir. Et là, sur le dallage, je remarque le même blason que celui que tu portes sur ton arc.

— Pas tout à fait le même. Il y a beaucoup de blasons qui se ressemblent.

D'un mouvement de tête réprobateur, elle signifia clairement qu'elle ne croyait en rien à son explication.

— Au lieu de te moquer de moi, dis-moi plutôt ce que représente ta petite plaque ?

— Un éalé.

L'éalé était une effrayante bête mythique inventée par les héraldistes, toute en crocs, en griffes et en écailles. Comme Thomas l'avait fait remarquer, les armoiries se ressemblaient sans être tout à fait les mêmes : l'éalé figurant sur l'écusson de l'arc tenait une coupe entre ses pattes griffues, mais celui du dallage ne portait rien.

Geneviève leva les yeux et regarda par-delà l'épaule de Thomas. En bas, dans le village, les hommes de messire Guillaume rassemblaient du bétail dans un enclos.

— Nous avons entendu tant de légendes, mon père et moi, soupira-t-elle. Des centaines. Il aimait beaucoup les histoires, et il essayait de se les rappeler toutes. Le soir, il me les racontait. Elles parlaient de monstres dans les collines, de dragons volant au-dessus des toits, de miracles intervenus près de sources sacrées, de femmes ayant donné naissance à des monstres. Mais il y en avait une en particulier que l'on ne cessait d'entendre partout quand nous venions dans ces vallées…

D'un geste ample, elle montra le décor qui les entourait, puis marqua une pause.

— Continue, l'invita son ami.

Le vent s'était levé et soufflait en rafales. Il jouait avec les longs fils d'or de la chevelure de Geneviève. Cela faisait déjà bien longtemps qu'elle avait atteint l'âge de les nouer et de se présenter comme une femme, mais elle préférait les laisser libres. Elle n'en ressemblait que davantage à une *draga,* se disait Thomas.

— Elle parlait des trésors des parfaits.

Comme les béghards, les parfaits étaient des hérétiques qui refusaient l'autorité de l'Église. Sous le nom de cathares, ou d'albigeois, ils avaient contaminé tout le sud de la France, jusqu'à ce que l'Église et le roi se décident à les écraser dans le sang et les flammes. Or, si cela faisait deux cents ans que les cendres de leurs bûchers s'étaient éteintes, l'écho des cathares était encore perceptible dans les pays de langue d'oc. Dans les faits, ils ne s'étaient pas vraiment répandus dans cette partie de la Gascogne, mais il se trouvait certains ecclésiastiques pour clamer que leur hérésie avait infesté toute la chrétienté et qu'elle continuait de se terrer dans les contrées les plus reculées.

— Les trésors des parfaits, répéta Thomas d'une voix atone.

— Tu as parcouru une très longue route pour venir dans ce trou perdu et tu arbores un blason qui, quoi que tu en dises, provient de ces collines. Quand mon père et moi venions par ici, nous entendions toujours des histoires sur Astarac. Et je t'assure qu'on continue de les raconter dans la région.

— On raconte quoi ?

— Qu'un grand seigneur a jadis trouvé refuge ici, qu'il apportait les trésors des parfaits et qu'ils sont encore ici.

Le jeune homme sourit.

— Les gens d'ici les ont sans doute déterrés depuis longtemps.

— Quand on cache bien une chose, elle est difficile à trouver.

Thomas se retourna, regarda à son tour vers le village. Des mugissements, des cris et des bêlements montaient de l'enclos où les bêtes étaient abattues. Les meilleurs morceaux de viande fraîche et saignante allaient être accrochés aux selles pour être salés et fumés, tandis que les villageois pourraient récupérer les cornes, les abats et les peaux.

— On raconte partout des histoires, remarqua-t-il avec une forme de dédain.

— Parmi tous les trésors, continua doucement la Picarde sans se soucier de la défiance de son compagnon, il en est un qui aurait plus de prix et d'importance que tous les autres. Mais on dit que seul un parfait peut le retrouver.

— Alors, Dieu seul peut le découvrir.

— Pourtant, ça ne t'empêche pas d'essayer de le chercher, Thomas, n'est-ce pas ?

— De quoi parles-tu ?

— Du Graal !

Le mot avait été lâché, s'affligea intérieurement l'archer, ce mot absurde, impensable, désignant une chose qui n'existait sans doute pas mais qu'il cherchait quand même. Certes, les écrits de son père laissaient entendre qu'il avait possédé le Graal. Quant à son cousin, Guy Vexille, il était convaincu que Thomas savait où se trouvait la relique. Et pour cette raison, il le suivrait jusqu'aux confins de la Terre. C'était aussi pour cela que le jeune Anglais était venu ici, à Astarac : pour attirer son cousin assassin à portée de son nouvel arc. Il leva les yeux vers le sommet du donjon ruiné.

— Messire Guillaume sait pourquoi nous sommes ici, lui avoua-t-il. Robbie aussi. Mais aucun des autres, alors ne le leur dis pas.

— Je ne le ferai pas. Mais, toi, penses-tu que le Graal existe ?

— Non, répondit-il d'une voix exprimant davantage de certitude qu'il n'en ressentait vraiment.

— Il existe pourtant ! s'exalta Geneviève.

Tout en s'approchant d'elle, Thomas eut le regard attiré vers le sud. Un petit torrent sinuait doucement dans les prairies et entre les oliveraies. À faible distance, une bonne vingtaine d'inconnus les épiaient. Des *coredors*. S'il ne voulait pas que ces bandes déguenillées suivent ses propres hommes tout l'hiver, il allait devoir faire quelque chose. Il ne les craignait pas vraiment, mais il avait peur qu'un de ses soldats ne s'écarte un peu trop du sentier et ne soit écharpé par ces bandits aux abois. Pour prévenir un tel incident, il valait mieux les effrayer un bon coup dès maintenant.

— Il existe, insista la jeune femme.

— Tu n'en sais rien, répondit Thomas sans quitter des yeux les loqueteux qui l'observaient en retour.

— Le Graal est comme Dieu. Il est partout, tout autour de nous, sous nos yeux, mais nous refusons de le voir. Les hommes croient qu'ils ne peuvent voir Dieu qu'en construisant une grande église qu'ils remplissent d'or, d'argent et de statues.

Mais tout ce dont ils ont besoin pour Le voir, c'est d'ouvrir les yeux. Le Graal existe, Thomas : toi aussi, tu n'as qu'à ouvrir les yeux.

Le jeune homme corda son arc, prit une vieille flèche dans son fourreau, puis il tira la corde de toutes ses forces. En réponse à la résistance inattendue du nouvel arc, il sentit les muscles de son dos se bander à en avoir mal. Il tenait le fût de l'arme aligné sur sa taille, la pointe de la flèche dirigée vers le sol. Brusquement, il redressa sa main gauche pour que le trait file vers le ciel. Il lâcha la corde. La flèche s'envola. Ses plumes blanches disparurent presque dans l'azur. Puis elle retomba à la verticale vers la rive du cours d'eau, à plus de trois cents mètres du couple. Les *coredors* comprirent le message et battirent en retraite.

— J'ai perdu une bonne flèche, regretta Thomas.

Alors il attrapa le bras de Geneviève et partit rejoindre ses hommes.

Robbie s'émerveilla à la vue des terres du monastère. Tout de blanc vêtus, les cisterciens y vaquaient à leurs occupations. Dès qu'ils aperçurent des hommes en cottes de mailles surgir du village, ils remontèrent les plis de leurs robes et s'enfuirent vers l'abbaye. Si l'essentiel du domaine était dédié à la vigne, on y trouvait aussi un verger de poiriers, une oliveraie, une prairie où paissaient des moutons et un bassin à poissons. Une terre riche, pensa l'Écossais. Depuis des jours, il entendait dire que les moissons au sud de la Gascogne étaient pauvres et mauvaises. Mais ce qu'il voyait ressemblait à un véritable paradis, comparé aux terres misérables et dures de son lointain pays du Nord. Une cloche du monastère se mit à sonner l'alerte.

Jake, l'un des archers, se porta à la hauteur de Robbie.

— Ils doivent cacher un trésor…

Il avait accompagné sa remarque d'un mouvement du menton vers le couvent.

— Et on va commencer par tuer celui-là, ajouta-t-il en voyant un moine solitaire et longiligne sortir et marcher calmement vers eux. Comme ça, les autres ne nous poseront pas de problèmes…

— On ne va tuer personne, le tança Robbie en faisant signe aux hommes d'arrêter leurs montures. Et vous, attendez ici.

Puis il mit pied à terre, tendit ses rênes à Jake et marcha à grands pas vers le moine. Très mince, très grand et très vieux, ce dernier arborait des cheveux blancs filasse autour de sa tonsure et un long visage sombre qui, d'une certaine manière, rayonnait de sagesse et de bonté. Avec sa cotte de mailles, son écu dans le dos et l'épée de son oncle au côté, Robbie se sentit soudain déplacé et mal à l'aise face à ce vénérable vieillard.

La manche droite de la robe blanche du moine était tachée d'encre. Probablement un copiste, raisonna l'Écossais. Ses supérieurs l'avaient probablement envoyé négocier avec les soldats, peut-être pour leur proposer de l'argent ou pour essayer de les convaincre d'épargner la maison de Dieu. Robbie repensa alors au pillage d'un monastère anglais, juste de l'autre côté de la frontière, le grand prieuré des frères noirs, à Hexham. Il se rappelait les moines implorant leurs assaillants avant de les menacer de la vengeance divine. Il revoyait encore ses compatriotes écossais se moquer des religieux, puis dévaster totalement l'abbaye. Dieu s'était effectivement vengé de l'Écosse : il avait laissé l'armée anglaise l'emporter, à Durham.

Un frisson terrible parcourut l'échine de Robbie : jamais il n'avait vu les choses sous cet angle, mais, soudain, il sut que la profanation d'Hexham devait être la cause directe de la défaite de Durham. Il s'immobilisa, comme pétrifié par cette prise de conscience. Les sourcils froncés, il s'interrogea sur ce qu'il allait dire au grand moine qui venait vers lui en souriant.

— Vous devez être les fameux Anglais qui écument la région ? commença le moine dans un très bon anglais.

— Je suis écossais, corrigea Robbie.

— Écossais ! Un Écossais chevauchant avec des Anglais ! J'ai passé deux ans dans une maison cistercienne du Yorkshire, et les frères anglais n'ont jamais eu de bonnes paroles pour les Écossais. Pourtant, vous êtes ici avec des Anglais. Je pensais avoir vu toutes les merveilles que ce monde pécheur avait à offrir, s'amusa le moine qui ne se départit pas un instant de son sourire. Je suis l'abbé Planchard et ma maison est à votre merci.

Fais ce que tu veux, jeune homme, nous n'exercerons aucune résistance.

Il fit un pas de côté en esquissant un geste de la main vers le monastère, comme s'il invitait son interlocuteur à tirer son épée et à commencer le pillage.

Robbie demeura immobile. Il continuait de penser à Hexham. En proie à la plus grande confusion, il revoyait maintenant un frère agonisant dans l'église. Du sang coulait sous sa robe noire et dégoulinait sur les marches. Des soldats écossais ivres enjambaient le mourant, les bras chargés de butin : chandeliers, croix, chapes brodées.

— Naturellement, ajouta l'abbé, si vous préférez, vous pouvez prendre le vin ? C'est le nôtre et ce n'est hélas pas le meilleur. Nous le buvons trop jeune, mais nous faisons aussi un excellent fromage de chèvre, et le frère Philippe produit le meilleur pain de la vallée. Nous pouvons donner de l'eau à vos chevaux, mais je n'ai hélas pas beaucoup de foin à leur offrir.

— Non, répondit abruptement Robbie.

Aussitôt, il se tourna vers ses hommes et leur hurla :

— Retournez auprès de messire Guillaume !

— On fait quoi ? s'étonna l'un des hommes d'armes, circonspect.

— Retournez auprès de messire Guillaume. Maintenant !

Il revint vers eux, reprit les rênes de son cheval des mains de Jake, puis rejoignit l'abbé pour retourner avec lui à pied vers le monastère. Le religieux et le soldat cheminaient côte à côte, sans échanger une parole. Mais le cistercien devina que l'Écossais voulait lui dire quelque chose malgré son silence. À l'entrée du monastère, il demanda au frère portier de s'occuper du cheval de leur « hôte », puis il invita celui-ci à laisser son épée et son écu dans la loge.

— Naturellement, tu peux les conserver, le rassura l'abbé, mais je pense que tu seras plus à l'aise sans eux. Tu es le bienvenu à Saint-Sever.

— Saint Sever ? demanda le jeune homme en dénouant la lanière de son écu. Je ne connais pas ce saint.

— On dit qu'il a soigné l'aile d'un ange dans cette vallée. Parfois, j'ai du mal à croire cette histoire, mais Dieu aime

éprouver notre foi. Donc, je prie chaque nuit saint Sever ; je le remercie pour ce miracle et je lui demande de me « réparer » comme il a réparé cette aile angélique…

Robbie sourit.

— Vous avez besoin d'être réparé ?

— Nous en avons tous besoin. Quand nous sommes jeunes, c'est l'esprit qui se brise. Quand nous vieillissons, c'est le corps.

L'abbé Planchard pressa le coude de Robbie pour le guider vers le cloître où ils dénichèrent un petit coin ensoleillé entre deux piliers. Le supérieur du couvent invita son visiteur à s'asseoir sur le muret.

— Dis-moi, commença-t-il une fois assis à côté de Robbie. Es-tu Thomas ? C'est bien le nom de l'homme qui commande les Anglais ?

— Non, je ne suis pas Thomas, reconnut le soldat. Mais vous avez vraiment entendu parler de nous ?

— Oh oui ! Rien d'aussi excitant n'est arrivé dans cette région depuis la chute de l'ange, sourit le moine.

Puis il héla un moine qui passait et lui demanda d'apporter du vin, du pain et du fromage.

— Et peut-être aussi un peu de miel ! Nous en faisons un très bon, confia-t-il fièrement. Ce sont les lépreux qui s'occupent des ruches.

— Les lépreux ?

— Ils vivent derrière notre maison, expliqua le vieil homme paisible. Une maison que toi, jeune homme, tu voulais piller. Ai-je raison ?

— Oui, confessa Robbie.

— Et au lieu de cela, te voilà ici à rompre le pain avec moi.

Planchard marqua une pause. Ses yeux malicieux scrutaient le visage de son interlocuteur.

— Est-ce qu'il y a quelque chose que tu voudrais me dire ?

Robbie fronça les sourcils, avant de manifester sa surprise :

— Comment le savez-vous ?

L'abbé laissa s'exprimer un petit rire bienveillant.

— Quand un soldat vient vers moi, avec armes et armures, mais aussi avec un crucifix pendant sur sa cotte de mailles, je comprends que j'ai affaire à un homme qui n'est pas

complètement indifférent à son Dieu. Tu portes un signe, mon fils, précisa-t-il en tendant le doigt vers le crucifix. Et même à quatre-vingt-cinq ans passés, je peux encore déchiffrer un signe.

— Quatre-vingt-cinq ans ? s'étonna un Robbie émerveillé.

L'abbé ne répondit rien. Il se contenta d'attendre que son interlocuteur poursuive. Pendant un moment, celui-ci s'agita nerveusement sur son muret, puis il se décida enfin à livrer ce qu'il avait sur le cœur.

Il raconta l'arrivée des Anglais à Castillon d'Arbizon et la découverte de la bégharde au fond d'un cachot. L'amertume au cœur, il se vit contraint d'expliquer comment son ami Thomas avait sauvé la vie de l'hérétique.

— Ça m'inquiète, avoua l'Écossais les yeux fixés sur l'herbe, et je pense que rien de bon ne nous arrivera tant qu'elle vivra. L'Église l'a condamnée.

— Assurément, dit simplement le prêtre avant de replonger dans son silence.

— C'est une hérétique. Une sorcière !

— J'ai entendu parler d'elle. On dit qu'elle est effectivement toujours en vie…

— Elle est ici ! s'enflamma le chevalier en tendant le doigt vers le village au sud. Ici, dans votre vallée !

Planchard posa un regard intense sur Robbie. Il comprenait qu'il avait devant lui une âme honnête, franche, mais tourmentée, et il soupira intérieurement. Puis il versa le vin que l'on venait d'apporter, poussa la planche de pain, de fromage et de miel vers le jeune homme.

— Mange, l'invita-t-il gentiment.

— Elle n'a pas le droit d'être en vie ! répondit l'autre avec véhémence. Ce n'est pas juste !

L'abbé ne toucha pas à la nourriture. Il posa juste le bord de ses lèvres sur la coupe de vin. Pensivement, il regardait la volute de fumée qui s'élevait au-dessus du village, le fanal d'alarme.

— Le péché de la bégharde n'est pas le tien, mon fils, considéra-t-il d'une voix douce et apaisante. Et quand Thomas l'a libérée, ce n'est pas toi qui l'as fait. Te préoccupes-tu des péchés des autres ?

— Je devrais la tuer ! J'aurais déjà dû le faire !

— Non, tu ne le dois pas, rétorqua le vieillard fermement.

— Pourquoi pas ?

Robbie avait l'air authentiquement surpris par la réaction du religieux.

— Si Dieu avait voulu que tu le fasses, Il ne t'aurait pas envoyé ici pour me parler, répondit l'abbé. Les desseins de Dieu ne sont pas toujours simples à comprendre, mais j'ai pu constater que Ses méthodes ne sont pas aussi indirectes que les nôtres. Nous compliquons Dieu, parce que nous ne voyons pas que la bonté est simple.

Il s'interrompit. À l'évidence, la confusion croissait dans la tête du chevalier. L'abbé reprit :

— Tu m'as dit que rien de bon ne vous arriverait tant qu'elle vivrait ? Mais explique-moi pourquoi Dieu voudrait que quelque chose de bon vous arrive ? Cette région était en paix, si l'on fait abstraction des *coredors,* et vous êtes venus la troubler. Ce qui est bon pour vous ne l'est sans doute pas pour nous. Est-ce que Dieu vous aurait rendus encore plus vicieux, plus cruels, si la bégharde était morte ?

Le jeune homme au nez retroussé ne trouva rien à répondre à cela.

— Tu me parles des péchés des autres, continua l'abbé d'une voix encore plus ferme, mais tu ne me parles pas des tiens. Portes-tu ce crucifix pour d'autres, ou pour toi-même ?

— Pour moi-même, répondit piteusement le soldat, tête baissée.

— Alors parle-moi de toi.

Et Robbie de s'exécuter.

Seigneur de Béziers et héritier du grand comté de Bérat, Joscelyn jeta sa cuirasse si violemment sur la table que de la poussière tomba des fentes du bois sur le sol.

Son oncle le comte ne put réprimer une grimace.

— Tu n'as pas besoin de frapper le bois, Joscelyn, grommela-t-il posément. Il n'y a pas de vers dans cette table. Je l'espère, en tout cas. On l'a traitée préventivement à la térébenthine.

— Mon père ne jurait que par un mélange de savon et d'urine et un brûlage occasionnel, intervint le père Roubert.

Assis en face du comte, il parcourait les vieux parchemins décrépits que personne n'avait touchés depuis qu'ils avaient été rapportés d'Astarac, un siècle plus tôt. Les bords carbonisés de certains rappelaient l'incendie qui avait dévasté le vieux château ruiné.

— Du savon et de l'urine ? Je devrais essayer ça, marmonna le maître des lieux en se grattant la tête sous son bonnet de laine.

Il releva les yeux pour dévisager son neveu furieux.

— Tu connais le père Roubert, Joscelyn ? Oui, évidemment.

Il attrapa un autre document. Constatant qu'il s'agissait d'une simple requête réclamant deux gardes supplémentaires pour la ville d'Astarac, il soupira.

— Si tu savais lire, Joscelyn, tu pourrais nous aider…

— Je vais vous aider, mon oncle, s'enflamma brutalement l'intéressé. Laissez-moi simplement les coudées franches !

— Encore un document pour frère Jérôme.

Le comte plaça la requête dans le grand panier qui rejoindrait la salle où le jeune moine de Paris étudiait de son côté les parchemins.

— Rajoute tous les documents anodins que tu peux ! lança-t-il au père Roubert. Tout est bon pour lui compliquer la tâche. Ces vieux registres de taxes de Lemierre devraient l'occuper pendant un bon mois !

— Trente hommes, mon oncle, insista Joscelyn, c'est tout ce que je demande. Vous disposez de quatre-vingt-sept hommes d'armes ! Confiez-m'en simplement trente !

Le seigneur de Béziers était un personnage impressionnant, qui se distinguait par son apparence, sa très grande taille, sa poitrine large et ses longs membres, mais l'ensemble était gâché par un visage lunaire tellement dénué d'expression que son oncle se demandait parfois s'il y avait un cerveau derrière les yeux protubérants de son neveu. Sa chevelure blond paille conservait toujours la marque laissée par la doublure de cuir de son heaume. La nature l'avait heureusement doté de jambes solides et de bras puissants. Mais si Joscelyn n'était qu'os et muscles et qu'aucune idée complexe ne pouvait quasiment sortir de sa tête, il n'était pas sans vertus. Il faisait preuve de

beaucoup d'ardeur, même si celle-ci était tout entière tournée vers la lice des tournois. Joscelyn était en effet l'un des jouteurs les plus réputés de toute l'Europe. Deux fois déjà, il avait remporté le tournoi de Paris, et il avait humilié la fine fleur de la chevalerie anglaise au grand rassemblement de Tewkesbury. Même dans les États germaniques, où les chevaliers se croyaient invincibles, Joscelyn avait conquis une dizaine de prix majeurs. Deux fois au cours d'un même combat, il avait notoirement jeté bas Walther von Siegenthaler sur son gros derrière. En réalité, un seul chevalier était parvenu sérieusement à défaire Joscelyn : l'homme à l'armure noire que l'on appelait l'Harlequin, ce combattant mystérieux qui hantait sinistrement et farouchement le circuit des tournois, non pour la gloire de son nom mais exclusivement pour l'argent. Or cela faisait bien trois ou quatre ans maintenant que l'Harlequin n'avait pas été vu en quelque lieu que ce soit, et son absence autorisait Joscelyn à caresser l'espoir de devenir le champion de toute l'Europe.

Il avait été élevé près de Paris par son père, le plus jeune frère du comte, mort de dysenterie dix-sept ans plus tôt. Ses parents étaient peu fortunés et Bérat, notoirement avare, n'avait même pas envoyé à la veuve un écu pour la tirer de sa détresse. Pour s'en sortir et aider sa mère, Joscelyn s'en était remis à sa lance et à son épée, avec un bonheur certain, et c'était un mérite, reconnaissait le comte, qu'il fallait mettre à son crédit.

Deux hommes d'armes l'avaient accompagné à Bérat. Tous deux étaient des combattants bien trempés. Joscelyn les rémunérait sur ses propres deniers, et ce détail, estimait le comte de Bérat, montrait que son neveu était capable de diriger des hommes.

— Tu devrais quand même vraiment apprendre à lire, insista le vieil homme en révélant ses pensées à voix haute. La maîtrise des lettres civilise l'homme, Joscelyn.

— Au diable la civilisation ! grommela le jeune homme. Il y a des crapules anglaises dans Castillon d'Arbizon et nous ne faisons rien ! Rien !

— Non, nous ne restons pas sans rien faire, objecta son oncle en se grattant de nouveau le crâne sous son bonnet de laine.

Quelque chose le démangeait. N'était-ce pas le signe annonciateur d'un mal plus grave ? se demanda-t-il. Dans un coin de sa tête, il nota d'aller consulter ses ouvrages de Galien, Pline et Hippocrate.

— Nous avons déjà envoyé des messages à Toulouse et à Paris, expliqua-t-il à son jeune parent. Et je vais adresser une protestation officielle au sénéchal de Bordeaux. Je vais protester très fermement, crois-moi !

Le sénéchal était le régent du roi d'Angleterre en Gascogne, mais, à dire vrai, le comte n'était pas convaincu de l'opportunité d'envoyer un message à ce grand personnage. Une telle démarche risquait fort d'attirer d'autres aventuriers anglais sur les terres de Bérat…

— Au diable les protestations ! gronda Joscelyn. Tuons ces bâtards, c'est tout. Ils ont rompu la trêve.

— Ce sont des Anglais, rappela le maître des lieux. Ils rompent toujours les trêves. Mieux vaut faire confiance au diable qu'à un Anglais.

— Donc, j'ai raison : tuons-les ! insista le bouillant jeune homme.

— Il ne fait aucun doute que nous allons le faire, répondit son oncle.

Il était en train d'essayer de déchiffrer l'affreuse écriture d'un clerc mort depuis longtemps. Celui-ci avait rédigé le contrat d'un homme appelé Sestier qui devait consolider avec du bois d'orme toutes les canalisations du château d'Astarac.

— Nous allons le faire, oui, quand le temps sera venu, ajouta-t-il d'un air absent.

— Trente hommes, mon oncle, donnez-m'en juste trente, et je les vaincrai en une semaine.

Le comte repoussa le document, en prit un autre. L'encre, passablement fanée, avait viré au brunâtre, mais il pouvait encore voir qu'il s'agissait d'un contrat avec un maçon.

— Joscelyn, demanda-t-il sans relever les yeux, comment veux-tu les vaincre en une semaine ?

Au regard que le jeune homme lança à son parent, on aurait pu croire qu'il prenait ce dernier pour un idiot.

— En allant à Castillon d'Arbizon, bien sûr, et en les tuant tous !

— Je vois, je vois, répondit le comte comme s'il le remerciait pour son explication. Mais la dernière fois que je me suis rendu là-bas, Joscelyn – et cela remonte à des années, juste après le départ des Anglais, pour être précis –, le château était fait de pierres. Comment veux-tu vaincre une telle forteresse avec simplement des épées et des lances ?

Il leva la tête pour sourire à son neveu.

— Pour l'amour de Dieu ! Ils se battront.

— Oh oui, je suis sûr qu'ils le feront. Les Anglais adorent ce genre de distractions, tout comme toi. Mais ces Anglais ont des archers, Joscelyn, des archers ! As-tu déjà rencontré un archer anglais sur une lice de tournoi ?

— Ils n'ont que vingt archers, maugréa son parent au lieu de répondre à la question.

— Les gardes nous ont dit vingt-quatre, précisa doctement son aîné.

Les survivants de la garnison de Castillon d'Arbizon avaient été relâchés par leurs vainqueurs et avaient rallié Bérat. À titre d'exemple, le comte en avait immédiatement fait pendre deux avant d'interroger les autres. Ceux-là attendaient maintenant, au fond de leurs geôles, qu'on les emmène pour les vendre comme esclaves sur des galères. La pensée de ce petit profit annoncé amena un sourire sur les lèvres du vieil homme. Il était sur le point de jeter le contrat du maçon dans le panier quand un mot capta son attention. Son instinct lui souffla de conserver le document par-devers lui.

Il se tourna alors vers son neveu.

— Laisse-moi te parler de l'arc de combat anglais, lui dit-il patiemment. C'est un objet en if d'une grande simplicité. En réalité, c'est même un vulgaire instrument de paysan. Mon veneur est capable d'utiliser cette arme, mais il est le seul homme de Bérat qui y soit parvenu. Pourquoi, à ton avis ?

Il attendit une réponse de son neveu, qui ne vint pas.

— Eh bien, je vais te le dire, poursuivit le vieillard. Cela prend des années, Joscelyn, de nombreuses années pour maîtriser cet arc en if. Dix ans, prétendent certains…

Probablement. Et au terme de ce temps d'apprentissage, un archer peut tirer une flèche à travers une armure à deux cents pas.

Il sourit tristement avant de continuer :

— Tu peux imaginer cela ? La valeur de mille écus en homme, en armure et en armement, victime d'un vulgaire arc de paysan ! Et ce n'est pas une question de chance, Joscelyn. Mon chasseur peut placer une flèche dans un bracelet à une centaine de pas. Il peut transpercer une cotte de mailles à deux cents. Je l'ai vu perforer une porte en chêne de trois pouces d'épaisseur à cent cinquante pas…

— J'ai une armure blindée, répondit le neveu d'un air renfrogné.

— Oui, bien sûr. Et à cinquante pas, la flèche de l'Anglais pénétrera par les fentes de ta visière et te transpercera le cerveau. Naturellement, cela ne te fera peut-être pas grand-chose et tu pourras probablement y survivre…

Joscelyn ne comprit pas l'insulte.

— Nous avons des arbalètes ! s'enflamma-t-il.

— Oui, trente arbalétriers, admit le seigneur de Bérat. Ils ne sont plus tout jeunes, et certains sont même malades. Je ne crois pas qu'un seul survivrait face à ce jeune maître archer. Comment dis-tu qu'il s'appelle ?

— Thomas de Hookton, intervint le père Roubert.

— Étrange nom, considéra le comte, mais il paraît connaître son affaire. C'est un homme à traiter avec soin, voilà ce que je dis.

— Alors, nous ferons venir des canons ! suggéra l'impétueux neveu.

— Ah, des canons… releva le châtelain comme s'il n'y avait pas songé lui-même. Nous pourrions certainement en amener à Castillon d'Arbizon, oui. Assurément, ils pulvériseraient la porte du château et, plus globalement, ils feraient bien des dégâts. Mais où comptes-tu en trouver ? Il y en a bien un à Toulouse, me suis-je laissé dire, mais il faut dix-huit chevaux pour le déplacer. Nous pourrions aussi aller en chercher en Italie, naturellement, mais leur location coûte très cher et les servants artilleurs de ces pièces sont encore plus onéreux. En outre, je

doute fortement qu'ils puissent les amener ici avant le printemps. Alors, que Dieu nous préserve jusque-là !

— Nous ne pouvons pourtant rester là sans rien faire ! protesta de nouveau Joscelyn.

— Exact, mon neveu, exact.

La pluie battait contre les carreaux de corne qui recouvraient les fenêtres. Elle tombait par paquets gris sur toute la ville, cascadant le long des gouttières, envahissant les fosses des latrines, traversant le chaume et franchissant comme un petit torrent les portes basses de la ville.

Ce n'est pas un temps pour se battre, songea le comte.

Mais même s'il le lui interdisait, il savait que son jeune fou de neveu se précipiterait tête baissée sus aux Anglais et se ferait tuer dans un affrontement irréfléchi.

— Nous pourrions les payer, évidemment, suggéra-t-il.

— Les payer ?

L'hypothèse scandalisait le jeune homme.

— C'est tout à fait courant, Joscelyn. Ce ne sont que des bandits, et tout ce qu'ils veulent, c'est de l'argent. Donc je peux leur en offrir pour qu'ils nous restituent le château. Cela marche assez souvent.

Le colosse cracha par terre.

— Ils prendront l'argent et ils resteront là, pour en demander encore davantage.

— Bien pensé.

Un sourire authentiquement appréciateur, voire étonné, illumina les traits du comte de Bérat.

— J'en suis arrivé exactement à la même conclusion, poursuivit-il. Tu as vu parfaitement juste, Joscelyn ! Donc je ne vais pas les payer. Et j'ai déjà écrit à Toulouse pour requérir le service de leur canon. Il ne fait aucun doute qu'il coûtera indécemment cher. Mais si c'est nécessaire, nous l'utiliserons contre les Anglais. J'espère que nous n'en arriverons pas là. As-tu parlé à messire Henri ?

Messire Henri Courtois, le commandant de la garnison, était un soldat fort d'une riche expérience du combat. Joscelyn lui avait effectivement parlé et il lui avait fait la même mise en garde que son oncle : « Prenez garde aux archers anglais ! »

— Messire Henri est une vieille femme, se plaignit le jeune homme.

— Avec cette barbe ? J'en doute fortement… bien qu'il me soit arrivé de voir une femme à barbe. C'était à Tarbes, à la foire de Pâques. J'étais très jeune alors, mais je me souviens très bien d'elle. Elle en arborait une très longue. Naturellement, pour la contempler, il fallait débourser une paire de pièces. Et si vous en ajoutiez quelques-unes, vous étiez même autorisé à tirer sur la barbe. C'est ce que j'ai fait. C'était bien une vraie. Et si tu payais encore un peu, elle te montrait ses seins, ce qui enlevait tout doute sur sa féminité. De très jolis seins, pour autant que je m'en souvienne.

Il se repencha sur le contrat du maçon, et le mot latin en particulier qui avait attiré son attention : *Calix*. Il éveillait dans son cerveau une vague réminiscence de son enfance, mais le souvenir, ténu, se refusait à remonter à la surface de sa conscience.

— Trente hommes, plaida encore Joscelyn.

Le comte reposa le document.

— Ce que nous allons faire, mon neveu, c'est ce que messire Henri suggère. Nous pouvons espérer attraper les Anglais quand ils sont loin de leur tanière. Pendant ce temps, nous négocions l'utilisation du canon à Toulouse. Déjà, comme tu le sais, nous offrons une récompense pour tout archer anglais capturé vivant. Une récompense généreuse, donc je ne doute pas un seul instant que tous les routiers et *coredors* de Gascogne se joindront à la chasse. Les Anglais vont finir par se retrouver entourés d'ennemis. La vie ne va pas être drôle pour eux, crois-moi.

— Pourquoi vivants ? s'emporta le chevalier. Pourquoi pas des archers anglais *morts ?*

Le comte soupira.

— Parce que dans le cas contraire, mon cher Joscelyn, les *coredors* vont nous apporter un jour une dizaine de cadavres en prétendant qu'ils sont anglais. Nous avons besoin de faire parler les archers avant de les tuer pour nous assurer de leur identité. Nous devons, pour ainsi dire, inspecter les seins pour nous assurer que la barbe soit vraie…

Il fixait intensément le mot *Calix,* priant pour que son souvenir daigne enfin remonter à la surface de sa conscience.

— Je doute que nous puissions capturer beaucoup d'archers, continua-t-il. Ils chassent en meutes et sont très dangereux. Nous allons attendre patiemment en embuscade, jusqu'à ce que les Anglais commettent une erreur. Ce qu'ils finiront par faire, j'en suis certain, même s'ils pensent assurément que nous ferons le premier faux pas. Ils veulent précisément que tu les attaques, Joscelyn, pour pouvoir te cribler de flèches. Nous devons les attaquer quand ils ne s'y attendent pas. Alors pars avec les hommes de messire Henri. Assure-toi que les fanaux sont en place. Et quand le temps sera venu, je te laisserai agir. Je te le promets.

Comme à Astarac, les fanaux étaient préparés dans chaque ville et village du comté. C'étaient ces grands tas de bois qui, une fois allumés, lançaient un signal de fumée vers le ciel pour prévenir que les maraudeurs anglais se trouvaient dans le secteur. Ces feux d'alarme alertaient les communautés voisines et indiquaient aussi aux guetteurs du donjon du château de Bérat où chevauchaient les Anglais. Un jour, espérait le comte, ils s'approcheraient trop de Bérat ou ils s'aventureraient dans un endroit où ses propres hommes pourraient leur tendre une embuscade. Il se contenterait donc d'attendre qu'ils commettent cette erreur. Et ils la commettraient : les *coredors* finissaient toujours par en faire une, et ces Anglais, même s'ils arboraient les armes du comte de Northampton, ne valaient pas mieux que de vulgaires brigands.

— Pars, affûte tes armes et entraîne-toi, Joscelyn. Et emmène cette cuirasse avec toi.

Le jeune homme sortit, tandis que le père Roubert partait remettre des bûches dans l'âtre. Le vieillard suivit le religieux des yeux avant de revenir à son document. Le comte d'Astarac avait engagé un tailleur de pierres pour graver « *Calix meus inebrians* » au-dessus de la porte de son château, et le parchemin précisait que la date figurant sur le contrat devait être ajoutée à la légende. Pourquoi ? Pourquoi un homme pouvait-il vouloir que les mots « La coupe me rend ivre » ornent la façade de sa demeure ?

— Père Roubert ?

Inconsciemment, il avait affublé le moine de son titre sacerdotal.

— Votre neveu va se faire tuer, maugréa le dominicain.

— J'en ai d'autres.

— Mais Joscelyn a raison. Ils doivent être combattus, et combattus au plus vite. Il y a une bégharde à brûler.

La rage du moine le tenait éveillé la nuit. Comment avaient-ils pu oser épargner une hérétique ? Il restait allongé sur son lit étroit, se remémorant les hurlements de la fille pendant que les flammes consumaient sa robe. Quand tout le tissu avait été brûlé, elle s'était retrouvée nue et le moine se souvenait du corps gracile et pâle entravé à la table. Il avait compris alors ce qu'était la tentation. Il l'avait ressentie, et détestée, et il avait éprouvé un intense plaisir à appliquer le fer rouge sur la peau tendre des cuisses de la suppliciée.

— Roubert, tu dors à moitié ! le tança le comte. Examine-moi ça.

Il poussa le contrat du tailleur de pierres à l'autre extrémité de la table.

Le dominicain fronça les sourcils en essayant de déchiffrer l'écriture passée, puis il reconnut la phrase.

— Elle est tirée d'un psaume de David…

— Naturellement ! Suis-je bête ! s'exclama le vieil homme. Mais pourquoi un homme peut-il avoir envie de graver « *Calix meus inebrians* » au-dessus de sa porte ?

— Les Pères de l'Église doutent que le psalmiste ait vraiment voulu parler d'ivresse. Du moins, pas comme nous l'entendons. Peut-être qu'il voulait dire « ivre de joie » ? Et donc « Ma coupe me réjouit »…

— Mais quelle « coupe » ? insista le comte.

Il ne reçut aucune réponse. Le silence de la pièce n'était rompu que par le bruit de la pluie et le crépitement des bûches. Le frère continuait d'étudier le contrat. Brusquement, il repoussa sa chaise et se dirigea vers les rayonnages. Attrapant un grand livre à chaîne, il le descendit et le déposa soigneusement sur le lutrin. Après avoir défait le lien retenant la couverture, il ouvrit les énormes pages rigides.

— Quel livre as-tu pris ? demanda Bérat.

— Les annales du monastère de Saint-Joseph.

Le père Roubert tournait rapidement les pages en quête d'une information spécifique.

— Nous savons, ajouta-t-il, que le dernier comte d'Astarac fut contaminé par l'hérésie cathare. On dit que son père l'avait envoyé pour être écuyer auprès d'un chevalier à Carcassonne et que c'est ainsi qu'il devint un pécheur. Finalement, il hérita d'Astarac et accorda son soutien aux hérétiques. Nous savons aussi qu'il fit partie des derniers seigneurs cathares…

Il marqua une pause pour tourner une autre page.

— Ah, nous y sommes… Montségur est tombée le jour de la Saint-Joevin, dans la vingt-deuxième année du règne de Raymond VII.

Raymond avait été le dernier grand comte de Toulouse. Cela faisait maintenant près d'un siècle qu'il était mort. Le père Roubert calcula une seconde dans sa tête.

— Cela signifie que Montségur serait tombée en 1244.

Le comte se pencha sur la table et récupéra le contrat. Il le parcourut une nouvelle fois, trouva ce qu'il cherchait.

— Et ce document est daté de la veille de la Saint-Nazaire de cette même année. Cette fête tombe fin juillet, n'est-ce pas ?

— Oui, confirma le père Roubert.

— Et le jour de la Saint-Joevin tombe en mars, ce qui prouve que le comte d'Astarac n'est pas mort à Montségur.

— Quelqu'un a ordonné que la citation latine soit gravée, suggéra le dominicain. Et si ce n'est lui, c'est peut-être son fils ?

Il continuait de tourner les grandes pages des annales, frémissant à la vue des capitales enluminées grossièrement. Puis il trouva le nouveau renseignement qu'il cherchait :

— « Et l'année de la mort de notre comte, quand il y eut une grande épidémie de crapauds et de vipères, lut-il à haute voix, le comte de Bérat prit Astarac et massacra tout ce qui s'y trouvait. »

— Mais les annales ne disent pas qu'Astarac lui-même mourut ?

— Non. Les moines de Saint-Joseph ne parlent que de la mort de leur propre comte.

— Et s'il avait survécu ?

Maintenant tout excité, le maître des lieux avait quitté sa chaise pour arpenter la pièce de long en large.

— Pourquoi aurait-il abandonné ses camarades à Montségur ? s'interrogea-t-il.

— S'il l'a fait…

À sa voix, le père Roubert paraissait fort dubitatif.

— En tout cas, quelqu'un a ordonné cette gravure latine. Quelqu'un qui avait l'autorité pour engager un maçon et qui voulait laisser un message dans la pierre. Quelqu'un qui…

Le comte s'interrompit brutalement.

— Pourquoi, pour désigner la date, parlent-ils de la veille de la Saint-Nazaire ? s'étonna-t-il soudainement.

— Pourquoi pas ?

— C'est le jour de la Saint-Pantaléon. Pourquoi ne pas avoir désigné la date sous ce nom précis ?

— Parce que…

Le père Roubert s'apprêtait à expliquer que saint Nazaire était plus connu que saint Pantaléon et que c'était donc un bon choix, mais le comte l'interrompit :

— Parce que c'est la date des Sept-Dormants ! Ils étaient sept, Roubert ! Sept survivants ! Et ils voulaient que la date inscrite mette ce détail en évidence !

Le frère pensa que la démonstration du comte était particulièrement tirée par les cheveux[18] mais il ne dit mot.

— Et pense à l'histoire ! le pressa le vieil homme. Sept jeunes hommes menacés de persécution fuient leur ville. Quelle est-elle ? Éphèse, naturellement. Et ils se cachent dans une grotte. L'empereur… C'était Décius, n'est-ce pas ? Oui, je suis certain que c'était lui. Décius, donc, ordonna que toutes les grottes soient murées et, des années plus tard, plus d'un siècle même, si mes souvenirs sont exacts[19], les sept jeunes hommes furent retrouvés là. Et pas un d'eux n'avait vieilli d'un jour. Donc sept hommes, Roubert, ont fui… Montségur !

---

[18] D'autant que la Saint-Nazaire tombe le 28 juillet alors que la fête des Sept-Dormants intervient le 26.

[19] Trois cent soixante-douze ans plus tard, selon *La Légende dorée*.

Le dominicain replaça les annales sur leur rayonnage.

— Mais un an plus tard, souligna-t-il, votre ancêtre les vainquit.

— Ils ont pu survivre, insista le comte, et tout le monde sait que des membres de la famille Vexille se sont enfuis. Ceux-là ont naturellement survécu ! Mais réfléchis, Roubert… Pourquoi un seigneur cathare aurait-il quitté la dernière forteresse et ses frères, si ce n'était pour mettre les trésors des hérétiques à l'abri ? Tout le monde sait que les cathares possédaient de grands trésors !

Le père Roubert s'efforçait de ne pas se laisser emporter par l'enthousiasme du vieillard.

— Si la famille a survécu, elle a dû emporter les trésors avec elle…

— Crois-tu ? Ils étaient sept et ils sont assurément partis dans des directions différentes. Certains ont pris celle de l'Espagne, d'autres du nord de la France… Et un au moins a gagné l'Angleterre. Imagine que tu es pourchassé et recherché par l'Église et par tous les grands seigneurs. Est-ce que tu emporterais un important trésor avec toi ? Prendrais-tu le risque de le voir tomber entre les mains de tes ennemis ? Pourquoi ne pas plutôt le cacher, dans l'espoir qu'un jour l'un des survivants du groupe des sept soit en mesure d'aller le récupérer ?

La démonstration semblait maintenant de plus en plus ténue.

— S'il y avait eu un trésor à Astarac, dit le père Roubert, pour le coup franchement dubitatif, il aurait été trouvé depuis longtemps…

— Mais le cardinal-archevêque le cherche ! Pour quel autre motif voudrait-il fouiller nos archives ?

Le comte reprit le contrat du maçon et le tint au-dessus d'une bougie pour brûler spécifiquement les trois mots latins et la demande de gravure. Puis il écrasa son poing sur les bords embrasés pour éteindre le feu. Enfin, il déposa le parchemin endommagé dans le panier de documents qui serait remis au moine parisien.

— Je dois me rendre à Astarac ! lança-t-il.

Une telle exaltation parut effrayer le dominicain.

— C'est une contrée sauvage, Monseigneur, l'avertit-il, infestée de *coredors*. Et l'endroit ne se trouve pas loin des Anglais de Castillon d'Arbizon.

— C'est pourquoi je vais emmener des hommes d'armes.

Le comte était maintenant au comble de l'excitation. Si le Graal se trouvait sur son domaine, cela expliquait clairement pourquoi Dieu l'avait maudit en rendant ses épouses infécondes : Il l'avait condamné pour n'avoir pas cherché cette relique sacrée. Donc, il partait s'en occuper.

— Tu peux venir avec moi, proposa-t-il au moine. Je vais laisser messire Henri, les arbalétriers et l'essentiel des hommes d'armes ici pour défendre la ville.

— Et votre neveu ?

— Oh, je vais l'emmener avec moi ! Il pourra commander mon escorte, considéra le comte en fronçant les sourcils. Cela lui donnera l'illusion d'être utile. Et à propos, Saint-Sever ne se trouve-t-il pas juste à côté d'Astarac ?

— Si, très près.

— Je suis certain que l'abbé Planchard nous hébergera. C'est un homme qui pourrait nous aider grandement !

Le jeune frère prêcheur se dit que l'abbé risquait plus probablement de traiter le comte de vieux fou, mais il voyait que son seigneur était totalement emporté par l'enthousiasme et que toute tentative pour le raisonner serait vaine. Indubitablement, le vieil homme croyait que s'il trouvait le Graal, Dieu le récompenserait en lui donnant un fils. Après tout, peut-être avait-il raison. Peut-être le Graal devait-il être découvert pour ramener de l'ordre dans le monde. Aussi le frère se laissa-t-il tomber à genoux au milieu de la grande salle. Il pria Dieu pour qu'il bénisse le comte et sa quête, qu'il permette de tuer les hérétiques et fasse réapparaître le Graal.

À Astarac.

Thomas et ses hommes quittèrent Astarac en fin d'après-midi. Leurs chevaux ployaient sous le poids des morceaux de viande, des marmites, de tout ce qui avait une certaine valeur et pouvait être vendu sur le marché de Castillon d'Arbizon. Le fils du père Ralph ne cessait de regarder en arrière. Il ne pouvait s'empêcher de se demander pourquoi il ne ressentait rien pour cet endroit, et en même temps il savait qu'il allait y revenir. Il restait des secrets à Astarac et il devait les éclaircir.

Seul Robbie montait un cheval libre de tout butin. Dernier à rejoindre ses compagnons, il arborait une expression étrangement béate en revenant du monastère. Il ne donna aucune explication pour son retard, ni la raison pour laquelle il avait épargné les cisterciens. À peine adressa-t-il un petit signe de tête à Thomas avant de se glisser au milieu de la colonne qui s'ébranlait vers l'ouest.

Ils arriveraient tard à Castillon d'Arbizon. La nuit serait probablement tombée, mais cela n'inquiétait pas Thomas. Les *coredors* n'oseraient pas attaquer, et si le comte de Bérat avait envoyé des forces pour les intercepter pendant leur trajet de retour, ils les apercevraient depuis les crêtes. Il progressait donc sans appréhension, ne laissant derrière lui que misère et cendres dans un village meurtri.

— Alors ? As-tu trouvé ce que tu cherchais ? lui demanda messire Guillaume en s'approchant.

— Non.

Le Normand éclata de rire.

— Tu fais un beau Galaad !

Il lorgna vers le « butin » qui pendait à la selle de Thomas.

— Tu pars chercher le Saint-Graal, s'amusa-t-il, et tu reviens avec un tas de peaux de chèvres et une pièce de mouton !

— Ça grille bien, avec de la sauce au vinaigre, répondit Thomas.

Guillaume d'Evecque regarda derrière lui et constata qu'une dizaine de *coredors* continuaient de les suivre sur la crête.

— Nous allons devoir donner une bonne leçon à ces bâtards…

— On va le faire, acquiesça Thomas. On va le faire.

Aucun homme d'armes ne les attendait en embuscade. Le seul léger retard fut imputable à un cheval qui se mit à boiter, mais le responsable n'était rien d'autre qu'un caillou qui s'était glissé dans son sabot. Les *coredors* disparurent à l'approche du crépuscule. Robbie chevauchait de nouveau en avant-garde. Mais une fois à mi-chemin, quand le soleil ne fut plus qu'une boule rouge plongeant au loin, il rebroussa chemin pour rejoindre Thomas. Geneviève éloigna sa jument en voyant approcher l'Écossais. Si Robbie le remarqua, il ne fit aucun commentaire. Lui aussi regarda les peaux de chèvres enroulées derrière la selle de Thomas.

— Jadis, mon père a porté une cape en peau de cheval, dit-il afin de briser le silence qui s'éternisait.

Puis, sans ajouter d'autres détails sur les curieux goûts de son père en matière vestimentaire, il afficha une mine embarrassée.

— J'étais en train de réfléchir… commença-t-il.

— Dangereuse occupation, répondit négligemment Thomas.

— Lord Outhwaite m'a laissé t'accompagner, mais est-ce qu'il verrait d'un mauvais œil que je te quitte ?

— Que tu me quittes ?

Thomas ne dissimula pas sa surprise.

— Naturellement, je retournerai auprès de lui… en fin de compte.

— En fin de compte ? demanda l'Anglais, de plus en plus circonspect.

Malgré sa présence auprès de Thomas par la grâce de lord Outhwaite, Robbie restait le prisonnier de ce dernier et son devoir, s'il quittait leur groupe, était de retourner chez lui, dans le nord de l'Angleterre, et d'attendre là que sa rançon soit payée.

— J'ai des choses à faire, expliqua sobrement l'Écossais, pour remettre mon âme dans le droit chemin.

— Ah !

C'était au tour de Thomas de se montrer embarrassé. Il fixa le crucifix d'argent sur la poitrine de son ami.

Robbie observait une buse immobile au bas de la colline qui guettait du petit gibier dans la lumière déclinante.

— Je n'ai jamais eu d'inclination pour la religion, continua tranquillement le Calédonien. Aucun homme de notre famille n'en a. Les femmes s'en soucient, naturellement, mais pas les hommes du clan Douglas. Nous sommes de bons soldats et de mauvais chrétiens.

Ostensiblement mal à l'aise, il fit une pause, puis glissa un rapide coup d'œil vers Thomas.

— Tu te souviens de ce prêtre que nous avons tué en Bretagne ?

— Bien sûr, répondit l'Anglais.

Comment l'oublier ? S'il portait l'habit des frères prêcheurs, le dominicain Bernard de Taillebourg était surtout l'inquisiteur qui l'avait torturé. Le prêtre avait aussi aidé Guy Vexille à tuer le frère de Robbie et, ensemble, Thomas et Robbie l'avaient abattu au pied d'un autel.

— Je voulais le tuer, indiqua l'Écossais.

— Je t'ai toujours entendu dire, lui rappela Thomas, qu'il n'y a aucun péché qu'un prêtre ne puisse absoudre, et je suppose que cela inclut le meurtre d'ecclésiastiques.

— J'avais tort. C'était un prêtre et nous n'aurions pas dû le tuer.

— C'était surtout l'étron bâtard du diable, riposta son camarade avec une hargne vindicative dans la voix.

— Peut-être, mais c'était aussi un homme qui voulait tout simplement ce que toi tu veux, considéra résolument son camarade, et qui était prêt à tuer pour l'obtenir. Nous ne faisons pas autre chose, Thomas.

Ce dernier se signa.

— T'inquiètes-tu pour mon âme, demanda-t-il caustiquement, ou pour la tienne ?

— J'ai parlé à l'abbé de Saint-Sever, répondit Robbie en négligeant la question de Thomas. Je lui ai tout raconté, pour le dominicain. Il a répondu que j'avais commis une chose terrible et que mon nom se trouvait déjà inscrit sur la liste du diable.

Ce meurtre était effectivement le péché que Robbie avait confessé à l'abbé, seulement le vieux Planchard était un homme suffisamment avisé pour avoir compris que quelque chose d'autre préoccupait le jeune Écossais, et que ce quelque chose d'autre devait avoir un rapport avec la bégharde. Mais le moine avait pris Robbie au mot, sans le questionner sur ses autres tourments, et il s'était montré sévère avec lui.

— Il m'a ordonné de faire un pèlerinage. Il a dit que je devais me rendre à Bologne pour prier sur la tombe de saint Dominique. Il a ajouté que là-bas je recevrais un signe qui m'indiquerait si saint Dominique m'a pardonné le meurtre.

Après sa conversation avec messire Guillaume, Thomas avait déjà décidé qu'il serait préférable de laisser partir Robbie, or maintenant celui-ci lui facilitait la tâche. Mais il fit mine d'hésiter à consentir :

— Tu pourrais attendre la fin de l'hiver, suggéra-t-il.

— Non, rétorqua l'autre fermement. Je suis maudit, Thomas, à moins que je ne fasse quelque chose pour me sauver.

L'archer se rappelait fort bien la mort du dominicain, les flammes tremblotant contre les murs de la tente, les deux épées s'abattant de concert et frappant le frère se contorsionnant dans son sang.

— Alors je suis maudit aussi, non ?

— Ton âme, c'est ton affaire, et ce n'est pas à moi de te dire comment agir. L'abbé m'a dit ce que je devais faire, moi.

— Alors va à Bologne, conclut Thomas en dissimulant son soulagement de voir Robbie prendre lui-même la décision de partir.

Il leur fallut deux jours pour organiser le périple de l'Écossais. Après avoir parlé à un pèlerin qui s'était arrêté pour prier sur la tombe de saint Sardos dans l'église de Castillon, ils conclurent que Robbie ferait bien de retourner d'abord à Astarac pour gagner ensuite par ses propres moyens Saint-Gaudens, au sud. Une fois là-bas, il se retrouverait sur une route fréquentée et il ne lui serait sans doute pas difficile de se joindre à des convois de marchands. Ceux-là verraient probablement

d'un bon œil la compagnie d'un homme d'armes jeune et fort pour les aider à protéger leurs déplacements.

« De Saint-Gaudens, vous remonterez vers Toulouse au nord, avait expliqué le pèlerin, et vous veillerez à vous arrêter dans le sanctuaire de saint Sernin pour lui demander protection. L'église possède l'une des verges utilisées pour fustiger Notre-Seigneur. Et si vous payez, ils vous laisseront la toucher et vous ne souffrirez jamais de cécité. Ensuite, il vous faudra poursuivre vers Avignon. Ces routes sont bien gardées, donc vous ne devriez pas rencontrer de difficultés. Et en Avignon, après avoir obtenu la bénédiction du Saint-Père, vous irez quérir un autre convoi de voyageurs pour continuer votre périple vers l'est. »

La partie la plus dangereuse du voyage était finalement la première. Thomas promit d'escorter Robbie jusqu'à ce qu'il soit en vue d'Astarac, pour s'assurer qu'aucun *coredor* ne l'attaque. Il lui donna aussi un plein sac d'or provenant du grand coffre de la salle.

— C'est plus que ta part, lui dit Thomas.

Robbie soupesa le sac.

— C'est trop.

— Par le Christ, mon ami, tu auras à payer des tavernes. Prends-le. Et au nom de Dieu, ne le perds pas aux dés.

— Sûrement pas. J'ai promis à l'abbé Planchard de renoncer au jeu et il m'a fait prêter serment dans l'abbaye.

— Et tu as allumé un cierge, j'espère ?

— Trois, répondit l'Écossais en faisant le signe de croix. Je dois renoncer à tout péché, Thomas, au moins jusqu'à ce que j'aie prié Dominique. C'est ce qu'a dit Planchard.

Il s'interrompit pour sourire tristement.

— Je suis désolé, Thomas.

— Désolé de quoi ?

Robbie haussa les épaules.

— Je n'ai pas été le meilleur des compagnons.

S'il affichait de nouveau un air embarrassé, il n'ajouta rien.

Le soir même, alors que tous dînaient dans la grande salle pour lui dire adieu, Robbie déploya de grands efforts pour se montrer courtois à l'endroit de Geneviève. Il lui abandonna

même un succulent morceau de mouton. L'ayant attrapé avec la pointe de son couteau, il la pria d'accepter qu'il le dépose dans son assiette. Sous le coup de l'étonnement, messire Guillaume écarquilla son œil unique. La jeune femme remercia gracieusement l'Écossais.

Le lendemain, dans la morsure de la bise du nord, ils quittèrent le château pour escorter le voyageur.

Le comte de Bérat n'était venu qu'une fois à Astarac, et cela remontait à des années. Quand il revit le village, il peina à le reconnaître. L'endroit avait toujours été petit, nauséabond et miséreux. Maintenant, il était ravagé. La moitié des toitures de chaume avaient brûlé. Les murs portaient des stigmates d'incendie et une grande trace sanglante maculée d'os, de plumes et d'abats trahissait l'endroit où le bétail des villageois avait été massacré. Quand le comte arriva avec sa suite, trois moines cisterciens étaient en train de distribuer de la nourriture avec une charrette à bras. Cette charité n'empêcha pas une nuée de villageois en guenilles de se précipiter vers leur seigneur. Ils se jetèrent à genoux aux pieds de son cheval, tendant leurs chapeaux et levant les mains en quête d'aumône.

— Qui a fait cela ? demanda Bérat.

— Les Anglais, Sire, répondit l'un des moines. Ils sont venus hier.

— Par le Christ, mais ils vont souffrir mille morts pour ça ! gronda le noble.

— Et c'est moi qui vais les leur infliger, ajouta férocement Joscelyn.

— J'ai presque envie de te laisser aller les affronter séance tenante, déclara le vieil homme. Seulement, que peut-on faire contre leur château ?

— Des canons ! répondit le neveu.

— Tu sais bien que j'ai envoyé quérir celui de Toulouse, rappela le comte avec colère.

Puis il jeta des pièces aux villageois avant d'éperonner sa monture pour s'éloigner d'eux. Arrivé au milieu du village, il fit une pause pour observer les ruines du château sur son promontoire. Il était trop tard pour grimper. La nuit était

proche, l'air glacial. Les heures de selle avaient épuisé le vieillard tout en lui meurtrissant le fessier. En outre, l'armure, à laquelle il n'était pas habitué, lui écrasait l'épaule. Alors, au lieu de gravir le long sentier jusqu'au castel effondré, il prit la direction du morne confort de l'abbaye cistercienne de Saint-Sever.

Les moines en robe blanche rentraient péniblement de leur travail. L'un d'eux portait un gros fagot de bois, tandis que d'autres ramenaient des houes et des bêches. Les dernières grappes de raisin étaient vendangées et un chariot tiré par un bœuf transportait de pleins paniers de grains d'un beau violet. Les deux moines qui l'accompagnaient firent ranger l'attelage sur le côté de la route pour laisser passer le comte et sa trentaine d'hommes d'armes. Le cortège faisait trembler le sol en galopant vers les bâtiments austères.

Personne au monastère ne s'attendait à recevoir des visiteurs ce soir-là, mais les moines accueillirent le noble et sa suite sans réticence. Ils préparèrent activement des écuries pour les chevaux et des couches au milieu des pressoirs à vin pour les hommes d'armes. Dans le quartier des hôtes, où le comte, son neveu et le père Roubert allaient être installés, on alluma de grands feux.

— L'abbé vous souhaitera la bienvenue après complies, signala-t-on au seigneur de Bérat.

Puis on lui servit un frugal dîner composé de pain, de fèves, de vin et de poisson séché. Le vin était celui de l'abbaye et il était quelque peu aigre.

Immédiatement après s'être sustenté, le comte renvoya Joscelyn et le père Roubert dans leurs chambres et il ordonna à son écuyer de se dénicher un endroit pour dormir. Alors, enfin seul, il s'assit près du feu. Pourquoi Dieu avait-il envoyé les Anglais pour le tourmenter ? se demanda-t-il. S'agissait-il d'un autre châtiment le frappant pour avoir dédaigné le Graal ? En y réfléchissant, cela lui semblait probable, car il s'était convaincu lui-même que Dieu l'avait choisi, qu'il devait accomplir une ultime grande tâche et qu'alors il serait récompensé.

Le Graal, songea-t-il, presque en extase. Le Graal, le plus sacré des objets sacrés. Il était là, presque à portée de main, et il

avait été envoyé pour le retrouver. Le vieillard se laissa tomber à genoux près de la fenêtre ouverte. Écoutant les chants des moines provenant de l'abbatiale, il pria pour le succès de sa quête. Bérat poursuivit sa prière bien après que les litanies se furent tues. Et c'est dans cette position agenouillée que l'abbé Planchard le découvrit.

— Est-ce que je vous dérange ? demanda gentiment le supérieur de l'abbaye.

— Non, non.

En se relevant, le comte grimaça sous la douleur de ses genoux meurtris. Il avait enlevé son armure et ne portait plus qu'une robe bordée de fourrure et son bonnet de laine habituel.

— Je suis désolé, mon père, extrêmement désolé de vous imposer notre présence. Nous ne vous avons pas averti et c'est beaucoup d'inconvénients pour vous, j'en suis certain.

— Le diable seul me dérange, le rassura Planchard, et je sais que ce n'est pas lui qui vous envoie.

— Prions pour que ce ne soit effectivement pas le cas.

Bérat s'assit et se releva presque aussitôt. En termes de rang, l'unique fauteuil de la pièce lui revenait de droit, mais l'abbé était si vieux qu'il se sentit contraint – malgré son propre âge vénérable – de le lui proposer.

Le religieux déclina l'offre d'un signe de tête et choisit de s'asseoir sur le rebord de la fenêtre.

— Le père Roubert a assisté à complies et il est venu ensuite me parler.

Une vague d'inquiétude envahit le visiteur. Le dominicain avait-il exposé à l'abbé l'objet de leur présence à Astarac ? Bérat voulait l'expliquer lui-même à l'abbé.

— Il est bouleversé, continua ce dernier.

Le prêtre parlait un français aristocratique, élégant et précis.

— Le père Roubert est toujours bouleversé quand il ne se sent pas très bien, et le trajet a été long alors qu'il n'a pas l'habitude de voyager à cheval. Il n'est pas né pour ça, vous comprenez ? Il monte à cheval comme un invalide.

Il s'interrompit pour fixer l'abbé avant d'éternuer bruyamment.

— Mon Dieu ! laissa-t-il échapper, les yeux en pleurs.

Il s'essuya le nez d'un revers de manche.

— Roubert reste avachi sur sa selle. Je n'arrête pas de lui dire de se redresser, mais il ne suit jamais mon conseil.

Il éternua de nouveau.

— J'espère que vous n'êtes pas en train d'attraper la fièvre, s'inquiéta le moine. Mais je vous rassure, ce n'est pas sa fatigue qui bouleversait le père Roubert. Il était préoccupé par l'affaire de la bégharde.

— Ah oui, naturellement. La fille…

Le comte haussa les épaules avant d'exprimer le fond de sa pensée :

— Je pense surtout qu'il a envie de la voir brûler. À dire vrai, ce serait une bonne récompense pour tout son dur labeur. Vous savez qu'il l'a interrogée ?

— Par le feu, je crois, répondit Planchard en fronçant les sourcils. Il est curieux de rencontrer une bégharde au sud. Ils hantent plutôt le nord. Mais je suppose que le père Roubert est sûr de son fait ?

— Totalement ! La maudite a tout confessé !

— Comme je le ferais moi-même si j'étais soumis au feu, soupira perfidement l'abbé. Vous savez qu'elle chevauche avec les Anglais ?

— Hélas, j'en ai beaucoup entendu parler. C'est une mauvaise affaire, Planchard. Une mauvaise affaire !

— Au moins, ils ont épargné cette maison, indiqua le cistercien. Est-ce pour cela que vous êtes venu, Monseigneur ? Pour nous protéger d'une hérétique et des Anglais ?

— Bien sûr, prétendit le comte.

Rapidement il se reprit, pour se rapprocher de l'objet réel de son périple.

— Il y a une autre raison aussi, père Planchard, une autre raison qui ne contredit pas la première…

Il espérait que l'abbé lui demanderait quelle était cette raison, mais le vieillard demeura silencieux et, pour quelque raison qui lui échappait, le seigneur de Bérat se sentit soudain mal à l'aise. Il se demanda même si Planchard n'allait pas se moquer de lui.

— Le père Roubert ne vous a rien dit ? s'enhardit-il.

— Dit quoi ? Il n'a parlé de rien d'autre que de la bégharde.

— Ah !

Il ne savait toujours pas comment parler de sa quête. Alors, il décida de plonger droit au cœur du problème, pour voir si le moine était à même de comprendre ce qu'il avait en tête.

— *Calix meus inebrians,* eut-il le temps de prononcer avant d'éternuer gravement une nouvelle fois.

Planchard eut la courtoisie d'attendre que le comte ait recouvré sa mise.

— Ah oui, les psaumes de David… J'aime particulièrement celui-là, surtout son merveilleux début : « Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien. »

— *Calix meus inebrians,* répéta son interlocuteur sans se soucier de la remarque de l'abbé. Ces mots étaient gravés au-dessus de la porte du château, ici, à Astarac.

— Vraiment ?

— Vous n'en avez jamais entendu parler ?

— On entend tant de choses dans cette petite vallée, Monseigneur, qu'il est nécessaire de faire le tri entre les peurs, les rêves, les espoirs et la réalité.

— *Calix meus inebrians,* s'entêta le noble.

Il soupçonnait l'abbé de savoir exactement ce dont il était en train de parler, mais de vouloir éluder le sujet.

Planchard observa silencieusement son hôte pendant un moment, puis il dodelina pensivement de la tête.

— À dire vrai, l'histoire n'est pas nouvelle pour moi. Ni pour vous, je pense.

— Je crois, avoua Bérat, à l'aise, que Dieu m'a envoyé ici dans un certain but.

— Ah, alors vous avez de la chance, Monseigneur.

Planchard semblait authentiquement impressionné.

— Tant de gens en quête des desseins de Dieu viennent me trouver et tout ce que je peux leur dire, c'est : « Observez, travaillez et priez. » S'ils font cela, je pense vraiment qu'ils découvriront quand le temps sera venu le dessein que Dieu leur a réservé, mais il n'apparaît jamais clairement. Je vous envie.

— Vous avez trouvé pourtant le but qu'Il vous a choisi, estima le comte.

— Oh non, Monseigneur, répondit l'autre gravement. Dieu a purement ouvert une porte donnant sur un champ plein de pierres, de chardons et de mauvaises herbes, et Il m'a laissé le cultiver. Cela a été un dur labeur, Monseigneur, un dur labeur, vraiment. Et alors que j'approche de ma fin, l'essentiel reste encore à accomplir.

— Parlez-moi de l'histoire…

— L'histoire de ma vie ? fit mine de ne pas comprendre Planchard.

— Non, grommela l'autre, celle de la coupe qui rend ivre.

L'abbé soupira. Pendant un moment, il parut encore plus vieux. Puis il se leva.

— Je peux faire mieux que ça, Monseigneur, dit-il. Je peux vous montrer quelque chose !

— Me montrer ?

De la stupéfaction ou de l'exaltation, nul n'aurait su dire laquelle l'emportait en cet instant dans l'esprit du comte.

Le moine se dirigea vers une armoire et y récupéra une lanterne de corne. Une fois la mèche allumée avec un tison du feu, il invita son hôte enfiévré à le suivre. Ensemble, ils traversèrent un cloître sombre et pénétrèrent dans l'abbatiale. Une petite bougie brûlait sous la seule décoration de l'austère édifice, une statue de plâtre de saint Benoît.

L'abbé prit une clé sous les plis de sa robe et il conduisit son hôte vers un renfoncement à demi caché par un autel latéral dans l'aile nord de l'église. Une petite porte s'y nichait. La serrure était dure, mais le battant finit par s'ouvrir en crissant.

— Faites attention aux marches, avertit le supérieur du monastère, elles sont usées et particulièrement traîtresses.

La lanterne oscillant au bout de son bras, l'abbé descendit une volée de marches raides. L'escalier tournait brutalement vers la droite. Il aboutissait dans une crypte voûtée bordée de grands piliers entre lesquels s'amoncelaient presque jusqu'au plafond des quantités d'os. Il y avait là des fémurs, des tibias, des humérus, des radius, des cubitus et des côtes, entassés comme du petit bois. Entre eux, alignés comme des rangées de pierres, on voyait des crânes aux yeux vides.

— Les frères ? demanda le comte.

— Oui, attendant le bienheureux jour de la Résurrection, acquiesça Planchard.

Ils se dirigèrent vers le fond de la crypte. Après avoir franchi une arche basse qui les obligea à se courber, les deux hommes arrivèrent dans une petite cellule quasiment vide. Seul un vieux banc s'y trouvait, à côté d'un coffre de bois à ferrures. L'abbé Planchard trouva des bougies à demi consumées dans une niche et les alluma. Les murs de la pièce minuscule tremblotèrent à la lueur des flammes.

— C'est votre arrière-grand-père, béni soit Dieu, qui a doté cette maison, indiqua le moine en récupérant une autre clé dans une bourse dissimulée sous sa robe noire. Auparavant, ce monastère était très pauvre, autant par la taille que par la fortune, mais votre aïeul nous a donné des terres pour remercier Dieu de la chute de la maison Vexille. Celles-ci suffisent à nous faire vivre, mais pas à nous rendre riches. C'est parfait ainsi, et nous n'en demandons pas davantage. Toutefois, nous possédons quand même quelques petites choses de valeur et vous avez ici, en tant que tel, notre trésor…

Le vieillard se pencha sur le coffre. Il tourna la grosse clé, souleva le couvercle.

D'abord, le comte ressentit un grand désappointement, car il crut que le coffre était vide. Mais, quand l'abbé approcha un cierge, il constata qu'au fond il renfermait une patène d'argent ternie, un sac de cuir et un chandelier. Le moine tendit le doigt vers le sac.

— Il nous a été donné par un chevalier reconnaissant que nous avions soigné à l'infirmerie. L'homme nous a juré qu'il contenait la ceinture de sainte Agnès. Mais je dois confesser que je n'ai jamais ouvert le sac. Je me rappelle avoir vu la ceinture de la sainte à Bâle, mais je suppose qu'elle a pu en avoir deux. Ma mère en possédait plusieurs… mais elle n'était pas une sainte, hélas.

Il ignora les deux pièces d'argent et souleva un objet que le comte n'avait pas encore remarqué dans les ombres profondes du coffre. Une simple boîte, que Planchard déposa sur le banc.

— Vous devez l'examiner attentivement, Monseigneur. Elle est vieille et sa peinture est partie depuis longtemps. Je suis

assez surpris qu'on ne l'ait pas brûlée il y a de nombreuses années, mais, pour quelque raison, nous l'avons conservée.

Bérat s'assit sur le banc et souleva l'objet. Le coffret était carré, peu profond et assez grand pour contenir un gant d'homme, mais guère davantage. Ses gonds de fer étaient rouillés et, quand le comte souleva le couvercle, il constata qu'il était vide.

— C'est tout ? demanda-t-il.

Son visage trahissait une intense déception.

— Regardez mieux, Monseigneur, l'encouragea l'autre patiemment.

Son visiteur examina de nouveau la boîte. L'intérieur était encore recouvert de peinture jaune. Cette teinture avait mieux tenu qu'à l'extérieur, où elle avait quasiment disparu. En regardant plus attentivement, le comte vit que les parois externes avaient jadis été peintes en noir et que des armoiries étaient encore visibles sur le couvercle. Le blason ne lui était pas familier et il était au demeurant si fané qu'il avait peine à en discerner les détails. Toutefois, Bérat croyait pouvoir reconnaître un lion ou quelque autre bête dressée sur ses pattes arrière et tenant dans ses griffes un objet indéterminé.

— C'est un éalé qui tient un calice, indiqua l'abbé.

— Un calice ? Sûrement le Graal, vous ne croyez pas ?

— Ce sont les armes de la famille Vexille, ajouta le moine sans répondre à la question de son interlocuteur. La légende locale prétend que le calice ne fut ajouté aux armoiries qu'à la veille de la destruction d'Astarac.

— Pourquoi auraient-ils ajouté un calice ?

Un frétillement d'excitation recommençait à envahir le comte.

De nouveau, l'abbé ignora sa question.

— Monseigneur, vous devriez mieux observer la façade de la boîte…

Le comte inclina l'objet pour que le cierge éclaire la peinture passée. Des mots qu'il n'avait pas encore repérés avaient été peints sur le bois. L'ensemble était relativement indistinct et quelques lettres avaient été carrément frottées. Mais les mots étaient encore lisibles. Clairs et miraculeux. *Calix meus*

inebrians. Un long moment, le vieil homme demeura les yeux fixés sur les lettres à demi effacées, presque hypnotisé. Il se sentait écrasé par les implications de ce qu'il contemplait, tellement écrasé qu'il ne pouvait prononcer la moindre parole. Son nez coulait. Agacé, il finit par l'essuyer impatiemment d'un revers de manche.

— La boîte était vide quand elle a été découverte, expliqua Planchard. C'est en tout cas ce que m'a confié l'abbé Loix, Dieu veille sur son âme. L'histoire prétend que la boîte se trouvait dans un reliquaire d'or et d'argent, sur l'autel de la chapelle du château. Le reliquaire, j'en suis certain, fut ramené à Bérat, mais cette boîte fut offerte au monastère. Elle avait dû être jugée sans valeur, je suppose.

Le comte rouvrit le coffret et essaya de humer l'intérieur, mais il avait le nez totalement bouché. Les rats grouillaient parmi les os de la crypte attenante, cependant il ne faisait pas attention au bruit. En réalité, il ne remarquait plus rien autour de lui. Son esprit n'était plus concentré que sur une chose, la signification de la boîte et ses implications : le Graal, un fils…

Seulement… Seulement, pensait-il, ce coffret était beaucoup trop petit pour avoir contenu lui-même le vase sacré. Enfin peut-être pas, après tout ? Qui savait à quoi ressemblait vraiment le Graal ?

L'abbé tendit la main pour récupérer son « trésor », afin de le remettre dans le coffre avec les autres reliques, mais le noble s'y agrippa fermement.

— Monseigneur, fit remarquer tristement l'abbé, la boîte était vide. Rien n'a été trouvé à Astarac. C'est pourquoi je vous ai amené ici, pour que vous puissiez voir par vous-même. Rien n'a été trouvé !

— Ça, ça a été trouvé ! corrigea le comte en présentant le coffret qu'il refusait de lâcher. Et ça prouve que le Graal était là.

— Vraiment ? observa le religieux, peiné.

Le comte tendit l'index vers les mots effacés sur le côté de la boîte.

— Qu'est-ce que cela peut signifier d'autre ?

— Il y a un Graal à Gênes, rappela Planchard, et les bénédictins de Lyon prétendaient aussi jadis le posséder. On

raconte également, puisse Dieu faire en sorte que cela soit faux, que le vrai Graal se trouve dans le trésor de l'empereur, à Constantinople. On a aussi dit qu'il était à Rome, et encore à Palerme. Mais ce dernier, je pense, n'est qu'une coupe sarrasine prise sur un navire vénitien. D'autres affirment que les archanges sont descendus sur terre pour le récupérer et qu'ils l'ont emmené dans les deux. Il y en a aussi qui sont persuadés qu'il est encore caché dans Jérusalem, protégé par l'épée flamboyante qui jadis gardait le jardin d'Eden. On l'a vu à Cordoue, Monseigneur, à Nîmes, à Vérone et dans bon nombre d'autres endroits. Les Vénitiens disent qu'il est gardé sur une île qui ne serait accessible qu'aux cœurs purs. Il en est même qui prétendent qu'il a été emmené en Écosse. Monseigneur, on pourrait remplir un livre avec les histoires du Graal…

— Il était ici.

Le comte se refusait à accorder le moindre crédit à tout ce qu'avait raconté le moine.

— Il était ici, répéta-t-il, et il y est peut-être encore.

— Il n'est rien que j'aimerais davantage, confessa Planchard, mais là où Perceval et Gauvain ont échoué, pouvons-nous espérer réussir ?

— C'est un message de Dieu, déclara Bérat, serrant toujours la boîte contre lui.

— Je pense, Monseigneur, fit observer judicieusement le prêtre, que c'est surtout un message de la famille Vexille. Selon moi, ils ont fabriqué cette boîte, ils l'ont peinte et ils l'ont laissée ici pour se moquer de nous. Et en s'enfuyant, ils nous ont fait croire qu'ils avaient emporté le Graal avec eux. Je pense que cette boîte est leur revanche. Je devrais la brûler.

Mais le comte ne voulait pas renoncer au coffret.

— Le Graal était ici, s'obstina-t-il.

Comprenant qu'il venait de perdre l'objet, l'abbé referma le coffre et tourna la clé.

— Nous sommes une petite maison, Monseigneur, mais nous ne sommes pas totalement coupés du reste de l'Église. Je reçois des lettres de mes frères et j'entends des choses…

— Comme ?

— Le cardinal Bessières est à la recherche d'une grandiose relique.

— Je sais et c'est ici qu'il cherche lui aussi, pas ailleurs ! indiqua le comte triomphalement. Il a envoyé un moine fouiller dans mes archives !

— Lorsqu'il s'agit du service de Dieu, Bessières ne connaît pas de limites, le mit en garde Planchard. S'il cherche le Graal, vous pouvez être sûr qu'il se montrera impitoyable et qu'il ne laissera rien ni personne se mettre en travers de sa route.

Le comte balaya la mise en garde d'un revers de main.

— J'ai reçu une mission.

L'abbé ramassa la lanterne.

— Je ne peux rien vous dire de plus, Monseigneur, car je n'ai jamais entendu quoi que ce soit d'autre laissant penser que le Graal se trouvait vraiment à Astarac. Toutefois, je sais une chose et je la sais avec autant de certitude que je sais que mes os reposeront bientôt ici, dans cet ossuaire, au milieu de ceux de mes frères. La quête du Graal, Monseigneur, rend fous les hommes qui la mènent. Elle les aveugle, les égare et les laisse, pleurnichant, sur le bord du chemin. C'est une chose dangereuse, Monseigneur, une chose qu'il vaut mieux laisser aux troubadours. Laissez-les chanter le Graal et composer des poèmes à son propos, mais, pour l'amour de Dieu, ne mettez pas votre âme en péril en allant à sa recherche !

La mise en garde du vieux cistercien eût-elle été chantée par un chœur d'anges, son visiteur ne l'aurait pas davantage entendue.

Il tenait la boîte et elle prouvait ce qu'il voulait croire.

Le Graal existait. Il avait été envoyé pour le trouver. Et c'était bien ce qu'il allait faire.

Thomas n'avait jamais eu l'intention d'escorter Robbie jusqu'à Astarac avec toute la troupe. Ils avaient déjà pillé la vallée qui abritait ce pauvre village. En revanche, dans la vallée voisine, une série de petits bourgs bien gras s'alignaient le long de la route au sud de Masseube. Il avait donc projeté de s'attaquer à eux. Ainsi, pendant que ses hommes seraient occupés par leur diabolique besogne, lui et quelques autres

accompagneraient l'Écossais jusqu'aux collines surplombant Astarac. Alors, s'il n'y avait ni *coredor* ni autre ennemi en vue, il laisserait son ami continuer seul.

Pour cette expédition, Thomas avait de nouveau emmené tous ses hommes, à l'exception des dix qui gardaient le château de Castillon d'Arbizon. Après avoir laissé l'essentiel de son contingent en plein pillage d'un petit village au bord du Gers, il escorta Robbie sur les derniers kilomètres les séparant d'Astarac. Une dizaine d'archers et autant d'hommes d'armes les accompagnaient. Geneviève avait choisi de rester avec messire Guillaume dans le village en train d'être écumé. Le Normand avait repéré un gros monticule au milieu du bourg. Selon lui, c'était dans ce type de tumulus que les anciens – il entendait par là les populations qui vivaient avant que le christianisme soit venu éclairer le monde – cachaient leur or. Il avait ordonné que l'on amène une dizaine de pelles et on avait commencé à creuser. Thomas et Robbie les avaient laissés à leurs fouilles pour filer vers les collines à l'est. La piste sinueuse traversait des châtaigneraies où des paysans coupaient des branches pour soutenir les vignes récemment plantées. Il n'y avait aucun *coredor* en vue. En réalité, ils n'avaient repéré aucune sorte d'ennemi de toute la matinée. Mais Thomas se demandait combien de temps allaient mettre les bandits pour remarquer la colonne de fumée montant du village où Guillaume d'Evecque creusait après ses rêves.

Robbie était d'humeur nerveuse. Il essayait de le dissimuler par une conversation badine, sans y parvenir.

— Tu te rappelles ce baladin à Londres ? demanda-t-il. Celui qui jonglait en marchant sur des échasses ? Il était bon, hein ? C'était vraiment un endroit exceptionnel. Tu te souviens combien nous avait coûté notre séjour dans cette taverne de Londres ?

Thomas ne s'en souvenait pas.

— Quelques pennies, peut-être…

— Ce sont des voleurs, non ? s'inquiéta Robbie.

— Qui ?

— Les taverniers.

— Ils ne te feront pas de cadeau, c'est sûr, répondit l'archer. Mais ils préféreront te prendre un simple penny plutôt que de ne rien avoir. Enfin, la plupart du temps, tu peux être hébergé dans des monastères.

— Ah oui, c'est vrai. Mais il faut quand même leur donner quelque chose, non ?

— Bah, juste une petite pièce.

Ils venaient d'atteindre le sommet nu de la crête. L'Anglais scruta les alentours en quête d'ennemis. Il n'en vit aucun.

Les curieuses questions de Robbie l'interpellaient. Et soudain, il comprit que l'idée de voyager seul angoissait l'Écossais, qui pourtant montait au combat sans la moindre appréhension. C'était une chose de voyager chez soi, dans un pays où les gens parlaient votre langue, et une autre de parcourir des centaines de lieues à travers des contrées où l'on utilisait au moins une dizaine de dialectes étranges.

— Ce qu'il faut que tu fasses, lui conseilla Thomas, c'est trouver d'autres personnes suivant la même route que toi. Il y en aura plein, tu verras, et ils auront tous envie de compagnie.

— C'est ce que tu as fait, quand tu es allé de Bretagne en Normandie ?

Thomas sourit.

— J'avais revêtu une robe de dominicain. Personne n'a envie d'un dominicain pour compagnon de voyage, mais personne ne veut non plus le détrousser. Tout va bien se passer, Robbie. N'importe quel marchand aura envie de la compagnie d'un jeune homme avec une bonne épée. Ils t'offriront le meilleur de leurs filles pour que tu voyages avec eux.

— J'ai donné ma parole, rappela Robbie tristement.

Puis il réfléchit une seconde avant de demander :

— Est-ce que Bologne se trouve près de Rome ?

— Je ne sais pas.

— J'ai envie de voir Rome. Tu penses que le pape y retournera un jour ?

— Dieu seul le sait.

— J'aimerais quand même voir Rome, répéta l'Écossais avec envie.

Il resta songeur une seconde, puis sourit à Thomas.

— Je dirai une prière pour toi, là-bas.

— Dis-en deux, répondit son ami. Une pour moi et une pour Geneviève.

Robbie se tut. Le moment de la séparation était presque arrivé et il ne savait plus que dire. Les deux hommes avaient ralenti leurs chevaux. Devant eux, Jake et Sam avaient pris un peu d'avance. Ils étaient déjà parvenus en vue du fond de la vallée d'Astarac. De petites volutes de fumée s'élevaient encore des chaumes incendiés et montaient dans l'air frais.

— Nous nous reverrons, Robbie, l'assura Thomas en enlevant son gant.

Il lui tendit sa main droite.

— Oui, je sais.

— Et nous serons toujours amis, même si nous nous retrouvons dans des camps opposés sur un champ de bataille.

Un sourire mutin passa sur les traits de Robbie.

— La prochaine fois, Thomas, les Écossais l'emporteront. Jésus, nous aurions déjà dû vaincre à Durham ! Nous sommes passés tout près.

— Tu sais ce que disent les archers… Être près, ça ne compte pas. Veille sur toi, Robbie.

— J'y compte bien.

Ils se serrèrent la main. Soudain, Jake et Sam firent pivoter leurs chevaux et revinrent au galop.

— Hommes d'armes ! hurla le premier.

Thomas éperonna sa monture et poussa jusqu'au bord de la crête. De là, il pouvait voir la route qui menait à Astarac. À peine à sept cents mètres, il aperçut toute une colonne de cavaliers, des hommes en cottes de mailles avec des épées et des écus. En tête du groupe, la bannière pendait le long de sa hampe, si bien que l'Anglais ne pouvait identifier son motif. Des écuyers tenaient des chevaux de somme chargés de longues et lourdes lances. Ils se dirigeaient droit sur lui – à moins que ce ne soit sur la grande colonne de fumée qui montait du village que ses hommes étaient en train de piller dans la vallée voisine. Thomas se contenta de les observer. La journée avait paru si paisible jusque-là, si totalement dépourvue de toute menace.

Mais un ennemi avait enfin surgi. Depuis des semaines, ils n'avaient rencontré aucune résistance. Jusqu'à maintenant.

Pour Robbie, il n'était plus question de pèlerinage. Au moins provisoirement.

Car il allait y avoir un combat.

Alors Thomas et ses compagnons repartirent tous vers l'ouest.

Joscelyn, le seigneur de Béziers, pensait que son oncle était un vieux fou. Pis : un vieux fou riche ! Si le comte de Bérat avait partagé ses richesses, les choses auraient assurément été différentes. Mais il était notoirement avare, sauf quand il s'agissait de doter l'Église ou de se procurer des reliques, telle cette gerbe de paille souillée qu'il avait échangée au pape d'Avignon contre un coffre plein d'or ! Joscelyn n'avait eu besoin que d'un rapide coup d'œil sur la prétendue couche de l'Enfant Christ pour comprendre qu'il s'agissait simplement de paille usée provenant des étables papales. Mais son oncle était convaincu d'avoir effectivement acquis la première litière de Jésus. Et maintenant, le voilà qui venait dans cette misérable vallée d'Astarac pour débusquer de nouvelles reliques… Lesquelles, exactement ? Joscelyn l'ignorait, car ni le comte ni le père Roubert ne le lui avaient dit. Moyennant quoi, le jeune homme était certain qu'il s'agissait encore d'une quête insensée.

En compensation, il se retrouvait à la tête de trente hommes d'armes, mais il n'y avait pas franchement de quoi se réjouir, puisque, sur l'injonction stricte du comte, ils avaient ordre de ne pas s'éloigner à plus de deux kilomètres d'Astarac.

« Tu es ici pour me protéger », avait-il indiqué à Joscelyn.

Le protéger de quoi ? s'était demandé son neveu. De quelques *coredors* qui n'auraient jamais osé s'attaquer à de vrais soldats ? Alors, pour s'occuper, il avait tenté d'organiser un tournoi dans les prairies du village, mais les soldats de son oncle étaient pour la plupart déjà âgés. Peu avaient combattu au cours des dernières années, et ils s'étaient accoutumés à une vie douillette. Préférant utiliser son or pour dénicher des toiles d'araignée, le comte n'avait naturellement pas consacré un écu à engager de nouvelles recrues. Joscelyn avait beau essayer

d'instiller quelque esprit combatif aux hommes qu'il avait sous son commandement, il était conscient que pas un ne ferait un adversaire décent. Même quand ils joutaient entre eux, ils le faisaient sans enthousiasme. Seuls les deux compagnons qu'il avait amenés à Bérat manifestaient de l'ardeur au combat. Hélas, il les avait affrontés si souvent qu'il connaissait tous leurs mouvements favoris, de la même manière qu'eux connaissaient les siens. Il perdait son temps et il le savait. Alors il priait avec plus de ferveur que jamais pour la mort prochaine de son oncle. C'était pour cette seule raison que Joscelyn demeurait à Bérat, pour être sur place, prêt à hériter des richesses fabuleuses que l'on disait entreposées dans les souterrains du château. Dès qu'il aurait mis la main dessus, par Dieu, il les dépenserait ! Et quel grand brasier il ferait avec les vieux livres et les papiers de son oncle ! On en verrait les flammes jusqu'à Toulouse ! Il avait aussi des projets clairs pour la comtesse, cette cinquième épouse que son oncle gardait plus ou moins enfermée dans la tour sud du château pour être sûr, si elle venait à porter un bébé, qu'il serait bien le sien. Joscelyn lui labourerait le ventre comme il faut, puis il renverrait la dodue gueuse à la rigole d'où elle était sortie.

Parfois, il se prenait même à rêver d'assassiner son oncle, mais il savait que cela ne manquerait pas de créer des problèmes. Donc, il attendait, espérant que le vieil homme meure assez vite.

Pendant que son neveu rêvait d'héritage, le comte rêvait du Graal. Il avait décidé de fouiller ce qui restait du château et, comme le coffret peint avait été découvert dans la chapelle, il donna l'ordre à une dizaine de serfs de soulever les vieilles dalles pour aller explorer les caveaux qui devaient dormir en dessous. Comme prévu, ils y trouvèrent plusieurs sépultures. Les lourds cercueils furent sortis des niches et ouverts de force. À l'intérieur de chaque sarcophage de pierre, ils se heurtèrent au cercueil de plomb qui protégeait fréquemment le troisième coffre, généralement en orme. Il fallut fracasser le plomb à coups de hache. Les épais morceaux de métal furent tirés et déposés sur un chariot pour être ramenés à Bérat. Il n'y avait pas de petit profit, mais le comte en espérait un beaucoup plus

grand. Ils exhumèrent des squelettes jaunis et desséchés. Leurs doigts se touchaient, en prière. Dans quelques-uns des cercueils, ils trouvèrent divers objets de valeur. Certaines des défuntes avaient été inhumées avec leurs colliers ou leurs bracelets. Le comte déchira les linceuls flétris pour récupérer tout le butin qu'il pouvait. Mais ici, point de Graal. Seulement des crânes et des morceaux de peau, noire et sèche comme un vieux parchemin. Une femme arborait encore de longs cheveux dorés qui émerveillèrent le vieillard.

— Je me demande si elle était belle… souffla-t-il au père Roubert.

Il parlait du nez, toussait fréquemment.

— Elle attend le jour du Jugement dernier, répondit amèrement le dominicain, qui désapprouvait totalement cette profanation de sépultures.

— Elle devait être jeune, considéra le comte en observant les cheveux de la morte.

Dès qu'il essaya de les toucher, les fines tresses se désintégrèrent en poussière.

Dans un cercueil d'enfant, ils découvrirent un vieil échiquier à charnières. Refermé, il se transformait en une petite boîte relativement plate pour garder les pions. Un détail intrigua le vieil homme : les cases, qui sur ses échiquiers à Bérat étaient peintes en noir, se distinguaient ici des blanches par des motifs de petites vagues. Mais la poignée de vieilles pièces de monnaie qui remplaçaient les pions dans la boîte l'intéressa encore davantage. Il reconnut sur chacune d'elles la tête de Ferdinand, le premier roi de Castille. La finesse de l'orfèvrerie émerveilla le comte.

— Elles sont vieilles de trois cents ans, confia-t-il au dominicain avant de les mettre dans sa poche et de sommer ses ouvriers d'ouvrir à la masse un autre sarcophage.

Une fois fouillés, les cadavres furent redéposés dans leurs cercueils de bois et replacés dans leurs niches pour y attendre tranquillement le Jugement dernier. À chaque réinhumation, le père Roubert prononça une prière. Il y avait quelque chose dans son ton qui irrita considérablement le comte, parfaitement conscient que le frère condamnait son action.

Le troisième jour, quand tous les cercueils eurent été méthodiquement profanés et qu'il apparut qu'aucun ne contenait l'insaisissable Graal, le comte ordonna à ses serfs de creuser sous l'abside où s'était jadis trouvé l'autel. Ils pelletèrent un moment sans rien rencontrer d'autre que la terre amassée sur la roche nue du promontoire pour permettre la construction du château. Il n'y avait apparemment rien à découvrir de ce côté-là. Le vieillard commençait à perdre espoir, quand un serf exhuma un coffret d'argent.

De jour en jour, d'heure en heure, le vieux noble sentait ses forces décliner. S'il s'était chaudement couvert contre le froid, il ne cessait pour autant de tousser gravement. Son nez sensible coulait sans interruption, ses yeux étaient injectés de sang. Mais la vue de cette boîte ternie lui fit oublier tous ses troubles.

Il l'arracha des mains du paysan et la remonta à la lumière du jour. Avec un couteau, il s'attaqua fébrilement à son fermoir. À l'intérieur, il n'y avait qu'une plume. Une simple plume. Elle était jaune maintenant, après avoir été probablement blanche jadis. Le comte décida qu'il devait s'agir d'une plume d'oie.

— Pourquoi quelqu'un aurait-il eu envie d'enterrer une plume ? s'étonna-t-il.

— Saint Sever est censé avoir soigné l'aile d'un ange ici même, expliqua le dominicain, les yeux fixés sur la plume.

— Oui, c'est évidemment cela…

Cette hypothèse, réfléchit le vieil homme, expliquait en outre la couleur jaunâtre : l'aile avait probablement été teintée d'or.

— Une plume d'ange ! s'extasia-t-il.

— Plutôt une plume de cygne, objecta le moine, dédaigneusement.

Le comte examina le coffret d'argent que la terre avait noirci.

— Et ça, ce n'est pas un ange ? s'entêta-t-il en pointant le doigt sur une enjolivure du métal terni représentant un petit personnage.

— Peut-être… peut-être pas.

— Tu n'es pas d'une grande aide, Roubert.

— Je prie chaque nuit pour le succès de votre entreprise, assura le frère froidement. Mais je m'inquiète aussi pour votre santé.

— Ce n'est qu'un nez pris, rétorqua sèchement le comte, bien qu'en son for intérieur il craignît effectivement un diagnostic plus sérieux.

Il souffrait de vertiges, de plus en plus fréquemment. Ses articulations lui faisaient mal, mais s'il découvrait le Graal tous ces maux s'évanouiraient dans l'instant, il en était certain.

— Une plume d'ange, répéta le vieillard en extase. C'est un miracle ! Un signe, assurément !

À cet instant, il y eut effectivement un nouveau miracle : l'homme qui venait de découvrir le coffret d'argent annonça avoir trouvé un mur dans le fond de la terre compactée. Bérat remit la boîte et la plume céleste entre les mains du père Rouvert. Il courut vers l'excavation, escalada la pile de terre et descendit dans la fosse pour examiner le mur par lui-même.

On n'en distinguait qu'un minuscule pan à travers une échancrure de terre, mais il apparaissait nettement qu'il était constitué de blocs de pierre taillée. Le comte s'empara de la pioche du serf et cogna la pierre, se convainquant aussitôt que la paroi sonnait creux.

— Dégagez-le ! ordonna-t-il, au comble de l'excitation. Dégagez-le ! C'est là ! Je le sais !

Un sourire triomphal sur les lèvres, il fixait presque dédaigneusement le dominicain.

Au lieu de partager l'enthousiasme suscité par le mur enterré, le père Roubert avait levé les yeux vers Joscelyn. Revêtu de sa belle armure de tournoi, celui-ci venait d'arriver à cheval.

— Il y a une fumée dans la vallée voisine, indiqua-t-il. C'est celle d'un fanal.

Le comte pouvait difficilement supporter l'idée d'abandonner son mur, mais il se résolut tout de même à remonter à l'échelle. Revenu à l'air libre, il tourna son regard vers l'ouest. Dans le ciel pâle, une volute de fumée sale dérivait vers le sud. Apparemment, ce signal d'alarme avait été allumé juste de l'autre côté de la crête la plus proche.

— Les Anglais ? interrogea le comte, les yeux écarquillés.

— Qui d'autre ? répondit son neveu.

Les hommes d'armes de Bérat se trouvaient au pied du sentier qui grimpait vers le château. Tous étaient en armure, prêts au combat.

— Nous pouvons y être en moins d'une heure, estima le jeune homme. Et ils ne nous attendront pas.

— Ils auront des archers, avertit une nouvelle fois son oncle.

Mais une violente quinte de toux l'interrompit et il se mit à étouffer.

Très inquiet, le père Roubert observa le vieil homme. Il comprenait que celui-ci était pris de fièvre. S'il insistait pour continuer les fouilles dans ce vent glacial, ce vieillard entêté serait l'entier responsable de l'aggravation de son mal.

— Les archers seront là, répéta le comte, les yeux en pleurs. Prends garde. Il ne faut pas les traiter à la légère.

Les mises en garde de son oncle exaspéraient Joscelyn. Heureusement, le dominicain vint à sa rescousse :

— Nous savons qu'ils se déplacent en petits groupes, Monseigneur, et qu'ils laissent des archers derrière eux pour protéger leur forteresse. Il n'y aura sans doute pas plus d'une dizaine de ces maudites crapules là-bas…

— Une telle opportunité ne se représentera peut-être jamais, surenchérit Joscelyn.

— Nous n'avons pas beaucoup d'hommes, continua d'opposer le comte, dubitatif.

À qui la faute ? pensa le chevalier.

Il avait demandé à son oncle d'amener plus de trente hommes d'armes. Mais ce vieux fou avait prétendu que ce nombre suffirait amplement.

Le comte justement s'était retourné vers le trou, comme s'il se désintéressait de la question des Anglais. Fixant le minuscule pan de mur crasseux au fond du caveau, il sentit ses angoisses le submerger.

— Trente hommes suffiront, insista Joscelyn, si les ennemis ne sont pas nombreux.

Le père Roubert observait lui aussi la fumée.

— N'est-ce pas précisément l'objet de ces feux, Monseigneur, fit-il remarquer, que de nous faire savoir quand l'ennemi est assez près pour le frapper ?

C'était en vérité l'une des fonctions de ces fanaux, mais le comte aurait voulu que messire Henri Courtois, son chef militaire, soit là pour donner son avis.

— Si le groupe ennemi est réduit, insista le religieux, trente hommes d'armes suffiront.

Bérat comprit qu'il n'aurait pas la paix pour explorer le mur mystérieux tant qu'il n'aurait pas accordé sa permission. Aussi finit-il par acquiescer de la tête.

— Mais sois très prudent, ordonna-t-il à son neveu. Fais d'abord une reconnaissance. Et souviens-toi des conseils de Vegetius.

Joscelyn n'ayant jamais entendu parler de ce personnage, il lui eût été difficile de se rappeler ses conseils. Son oncle dut le sentir, car il eut une idée soudaine.

— Tu vas emmener le père Roubert, et il te dira s'il est sage d'attaquer ou pas. Tu me comprends, Joscelyn ? Le père Roubert te conseillera et tu suivras ses avis.

Cette initiative présentait deux avantages. En premier lieu, le frère était un homme avisé et intelligent, qui ne laisserait pas l'impétueux Joscelyn faire quoi que ce soit de déraisonnable. Ensuite, cela débarrasserait le comte de la présence ténébreuse du religieux.

— Soyez de retour au crépuscule, ordonna le vieil homme. Et gardez Vegetius à l'esprit. Par-dessus tout, pensez à ses sages conseils.

Il avait précipitamment lancé ces derniers mots en redescendant l'échelle.

Joscelyn toisa amèrement le frère prêcheur. Il n'aimait pas les ecclésiastiques en général, et le père Roubert en particulier.

Bon, mais si la présence du dominicain est le prix à payer pour avoir le droit de tuer des Anglais, ainsi soit-il, se dit le jeune homme.

— Vous avez un cheval, mon père ? lui demanda-t-il.

— Oui, Monseigneur.

— Alors, allez le chercher.

Joscelyn tourna bride et éperonna son destrier pour rejoindre ses hommes en bas de la colline.

— Je veux les archers vifs ! leur lança-t-il quand il les atteignit. Pour que l'on puisse se partager leur rançon !

Ensuite, ils trancheraient les maudits doigts de ces damnés Anglais, leur arracheraient les yeux et les brûleraient. C'était là le rêve éveillé que formait Joscelyn tout en entraînant ses hommes vers l'ouest. Il aurait voulu progresser encore plus vite, atteindre la vallée voisine avant que les ennemis s'évanouissent dans la nature, mais des hommes d'armes en route pour le combat ne pouvaient se déplacer rapidement. Certains chevaux – comme celui de Joscelyn – étaient recouverts d'un caparaçon de cuir et de mailles. À cause du poids de cette cuirasse – sans parler de celui du cavalier et de sa propre armure –, on était obligé de faire progresser la monture au pas si l'on voulait qu'elle soit fraîche pour la charge. Quelques hommes étaient accompagnés d'écuyers qui tiraient les chevaux de charge transportant de lourds faisceaux de lances. En somme, les hommes d'armes ne galopaient pas vers le combat, mais s'y traînaient lentement, tels des bœufs.

— Vous devez garder à l'esprit le conseil de votre oncle, Monseigneur, rappela le père Roubert à Joscelyn.

En réalité, le dominicain parlait surtout pour oublier sa nervosité. En temps normal, le frère était un homme grave et réservé, très conscient de sa dignité chèrement acquise, mais là, il s'avançait en territoire inconnu dangereux. Dangereux… mais terriblement excitant !

— Le conseil de mon oncle, répondit perfidement le jeune homme, était de tenir compte des vôtres. Alors dites-moi, mon père, que savez-vous du combat ?

— J'ai lu moi aussi Vegetius[20] répliqua froidement le père Roubert.

---

[20] De son nom latin complet Flavius Vegetius Renatus. Il vécut sous le règne de Valentinien II à la fin du IVe siècle de notre ère. Il est aujourd'hui plus connu en France sous le nom de Végèce, suite à la première traduction connue de son œuvre en français, en 1488. En son temps, le comte de Bérat n'avait donc pu le lire et le connaître que sous sa forme latine.

— Mais, par l'enfer, de qui s'agit-il ?

— Inutile de jurer, Monseigneur. Il s'agit d'un Romain. Et il est encore considéré comme l'autorité suprême en matière militaire. Son traité est intitulé *Epitoma rei militares,* autrement dit « Essence de l'art militaire ».

— Et que recommande cette… essence ? s'enquit le jeune homme, sarcastique.

— Principalement, si mes souvenirs sont exacts, d'observer soigneusement les flancs de l'ennemi en quête d'une opportunité à saisir et de ne jamais attaquer sans une reconnaissance minutieuse.

Le grand heaume de tournoi de Joscelyn pendait à son pommeau. Le chevalier baissa les yeux sur la petite jument du dominicain.

— Parfait. Vous montez le cheval le plus léger, mon père, dit-il d'un ton enjoué, alors vous pouvez la faire, cette reconnaissance.

— Moi ?

La suggestion parut outrager le moine.

— Partez en avant, voyez ce que ces bâtards font, puis revenez nous le dire. Vous êtes censé me dispenser des conseils, n'est-ce pas ? Comment comptez-vous le faire, si vous n'avez pas procédé préalablement vous-même à une reconnaissance ? N'est-ce pas ce que conseille votre… *végétal,* votre essence, comme vous dites ?

Obéissant à contrecœur, le père Roubert lança sa jument en avant.

— Eh ! Pas maintenant, vous êtes fou ! C'est trop tôt. Ils ne sont pas là-haut, mais dans la prochaine vallée.

D'un mouvement du menton, il montra la fumée au-dessus de la crête. Les volutes semblaient s'épaissir.

— Attendez au moins que nous ayons atteint les arbres, de l'autre côté de la colline…

À cet instant, Joscelyn repéra une poignée de cavaliers sur le sommet chauve de l'éminence. Ils étaient loin et s'enfuirent dès qu'ils aperçurent les hommes de Bérat. Des *coredors,* très probablement, estima le jeune homme. Dans la région, tout le monde savait que ces brigands suivaient les Anglais comme

leurs ombres, dans l'espoir d'en attraper un pour décrocher la récompense que le comte offrait pour la capture d'un archer vif… Si cela ne tenait qu'à lui, maugréa intérieurement Joscelyn, la seule récompense qu'il accorderait à un *coredor* serait une lente pendaison !

Quand la petite troupe parvint au faîte de la montagne, les bandits avaient disparu depuis longtemps. Le seigneur de Béziers pouvait maintenant contempler la majeure partie de la vallée jusqu'à Masseube, au nord. Côté sud, la route filait vers les hautes Pyrénées. La colonne de fumée se dressait juste devant eux, à faible distance, mais le village que les Anglais devaient être en train de piller était caché par un rideau d'arbres Cette fois, Joscelyn demanda bel et bien au frère de partir en reconnaissance. Pour lui octroyer quand même une protection, il ordonna à ses deux hommes d'armes personnels de l'accompagner.

Le neveu de Bérat et le reste de la troupe avaient pratiquement atteint le fond de la vallée quand le père Roubert revint au galop. Il était très excité.

— Ils ne nous ont pas vus, rapporta-t-il. Et ils ne peuvent savoir que nous sommes ici.

— Vous en êtes certain ?

Le frère acquiesça. Sa dignité naturelle avait maintenant laissé place à un soudain enthousiasme pour l'art martial.

— La route conduisant au village traverse les arbres, Monseigneur, et elle dissimule parfaitement ceux qui la suivent. Les arbres s'éclaircissent à une centaine de pas de la rivière, que la route traverse à gué. Lequel est peu profond. Nous avons vu des hommes le traverser pour ramener des pieux de châtaignier au village.

— Les Anglais ne les en ont pas empêchés ?

— Les Anglais, Monseigneur, sont en train de fouiller un tumulus funéraire dans le village. Ils ne semblent pas être plus d'une douzaine. Les maisons elles-mêmes se trouvent à une centaine de pas du gué.

Le dominicain était fier de son rapport, qu'il jugeait avisé et précis, en somme une reconnaissance dont Vegetius lui-même eût pu être fier.

— Vous pouvez vous approcher sans crainte à deux cents pas du village, conclut-il, et vous armer en toute sécurité avant d'attaquer.

C'était en vérité un rapport impressionnant et Joscelyn, interloqué par sa qualité, tourna un regard interrogateur vers ses deux compagnons. D'un hochement de tête, ils confirmèrent les propos du moine. Celui qui s'appelait Villesisle, un Parisien, esquissa un sourire cruel.

— Ils sont prêts pour la boucherie.

— Des archers ? demanda le chevalier.

— Nous en avons vu deux, répondit Villesisle.

Le père Roubert avait gardé le meilleur pour la fin :

— Et l'un des deux, Monseigneur, s'enflamma-t-il, est la bégharde !

— L'hérétique ?!

— Donc Dieu sera avec nous ! s'exclama véhémentement le prêtre.

Joscelyn sourit.

— Bien. Alors quel est votre conseil, mon père ?

— Attaquez ! exulta le dominicain. Attaquez ! Et Dieu vous accordera le triomphe !

Il avait beau être un homme prudent par nature, la vue de Geneviève avait exalté son âme guerrière.

Quand le neveu de Bérat atteignit l'orée des arbres de la vallée, il put constater de visu que tout semblait exactement conforme à ce qu'avait annoncé le moine. De l'autre côté de la rivière, les Anglais creusaient le grand monticule de terre au centre du village. Ils n'étaient pas plus de dix hommes, comme l'avait dit le père Roubert. Et la femme était là, elle aussi. Manifestement inconscients de l'approche d'ennemis, ils n'avaient placé aucun guetteur pour garder la route descendant de la crête. Joscelyn mit brièvement pied à terre et laissa son écuyer resserrer les sangles de son armure. Puis il se rehissa en selle, enfila son grand heaume de tournoi avec ses plumes jaunes et rouges, son rembourrage de cuir et ses fentes de visière en forme de croix. Il passa son bras gauche dans la boucle de son écu et s'assura que son épée coulissait librement

dans son fourreau. Puis il se baissa pour attraper sa lance de frêne jaune et rouge, les couleurs de Sa Seigneurie de Béziers. Elle faisait seize pieds de long. De semblables hampes avaient vaincu les meilleurs tournoyeurs d'Europe et, maintenant, celle-ci allait accomplir l'œuvre de Dieu. Ses hommes s'étaient également armés de lances. Le bois de certaines était peint aux couleurs de Bérat : orange et blanc. Elles ne dépassaient pour la plupart pas treize ou quatorze pieds de long, car aucun des soldats du comte n'avait la force d'en porter une aussi grande que celle de Joscelyn. Les écuyers tirèrent leurs épées. Les visières des casques furent abaissées, restreignant la perception du monde environnant à de simples fentes de lumière. Conscient de l'imminence du combat, le destrier de Joscelyn piaffait d'impatience. Tout était prêt. Les Anglais ne se doutaient de rien. Ils ignoraient la menace qui allait fondre sur eux, et Joscelyn avait enfin les mains libres pour attaquer.

Alors, avec ses hommes d'armes pressés sur ses flancs et les prières du père Roubert résonnant dans sa tête, il chargea.

La main du Seigneur m'accompagne, pensa Gaspard.

Dès sa première tentative, tout avait fonctionné à merveille. Pourtant, il avait prévenu Yvette, sa compagne, qu'il lui faudrait probablement dix ou onze essais avant d'aboutir. Il n'était même pas certain de réussir, avait-il ajouté, car les détails des filigranes étaient si délicats qu'il doutait que l'or fondu puisse remplir les moindres espaces du moule. C'est donc le cœur tressautant qu'il avait versé l'or dans le récipient délicat qui enchâssait auparavant le modèle de cire de son calice. Et c'est dans le même état qu'il avait brisé l'argile cuite.

Et là, à sa plus grande stupéfaction et avec un émerveillement infini, il venait de découvrir que sa création de cire avait été reproduite quasi parfaitement. Un ou deux détails méritaient d'être peaufinés. À certains endroits, l'or n'était pas totalement parvenu à faire le tour d'une feuille ou de la pointe d'une épine.

L'artiste s'empressa de corriger ces infimes défauts. Il lima les bords rugueux, puis polit la coupe.

L'ensemble de l'opération lui avait pris en réalité une semaine. Quand il eut fini, il ne révéla pas immédiatement à Charles Bessières qu'il avait achevé son œuvre. Au contraire, il prétendit qu'il avait encore du travail à accomplir. La vérité était tout autre : il ne pouvait simplement pas se résoudre à perdre l'objet magnifique qu'il avait créé. Il savait qu'il avait sous les yeux la plus belle pièce d'orfèvrerie jamais conçue.

Alors il créa un couvercle pour la coupe. Il était conique, comme le couvercle des fonts baptismaux. À son sommet, il plaça une croix. Sur ses bords il pendit des perles et sur ses Pentes il représenta les symboles des quatre évangélistes : un lion pour Marc, un bœuf pour Luc, un ange pour Matthieu et un aigle pour Jean. Cette pièce n'était pas aussi délicate d'aspect que le corps du calice, mais elle provenait du même moule. Il la lima et la polit. Puis il assembla les différentes parties : le porte-coupe d'or, le vieux cratère de verre émeraudâtre et le nouveau couvercle bordé de perles.

Enfin, vint le moment où il ne put plus longtemps dissimuler à Charles Bessières l'achèvement de son œuvre.

— Dites au cardinal que les perles représentent les larmes de la mère du Christ, précisa-t-il au balafré en enveloppant la merveille dans du tissu et de la paille.

Puis il déposa les trois morceaux dans une boîte remplie de sciure.

Monsieur Charles était totalement indifférent à ce que pouvait symboliser l'objet, mais il se vit contraint de reconnaître que le calice était splendide.

— Si mon frère l'approuve, indiqua-t-il, tu seras payé et libéré.

— Nous pourrons rentrer à Paris ? demanda Gaspard, impatient.

— Tu vas pouvoir aller où tu veux, mentit l'homme. Mais pas avant que je te le dise.

Il donna instruction à ses hommes de maintenir Gaspard et Yvette sous bonne garde en son absence. Puis il prit la route de Paris pour apporter le calice à son frère.

Quand les tissus enveloppant la coupe eurent été défaits et les trois pièces assemblées, le cardinal joignit les mains devant sa poitrine et contempla, bouche bée, le résultat. Pendant un long moment, il fut incapable de prononcer la moindre parole. Puis il se pencha, scruta plus attentivement encore l'antique coupe verte.

— Est-ce qu'il ne te semble pas, Charles, qu'il y a là comme un soupçon d'or, à la surface du verre ?

— J'ai pas regardé, reçut-il brutalement pour seule réponse.

Précautionneusement, le prélat ôta le couvercle et souleva le petit cratère verdâtre de son berceau d'or. Tenant l'objet translucide devant la lumière, il vit que Gaspard, dans un éclair de génie involontaire, avait déposé une couche presque invisible de feuille d'or autour de la coupelle. Ainsi le verre ordinaire se voyait-il doté d'un céleste reflet d'or.

— Le vrai Graal, dit-il à son frère, est censé se transformer en or quand le sang du Christ, le vin de son dernier repas, y est ajouté. Cet objet le simulera parfaitement.

— Donc, tu approuves le travail ?

Le cardinal réassembla les éléments du calice.

— Il est somptueux, admit-il avec une pointe de respect et d'émerveillement dans la voix. Plus que somptueux. C'est un miracle.

Il se perdit encore un peu dans sa contemplation. Il n'aurait même pas cru possible d'obtenir la moitié de cette merveille. Le résultat était si extraordinaire qu'un bref instant il en oublia même ses ambitions, jusqu'au trône papal.

— Peut-être, Charles…

Sa voix était maintenant empreinte de révérence.

— … peut-être que c'est le vrai Graal, après tout. Qui sait si la coupe que j'ai achetée n'est pas celle que le Christ a véritablement utilisée pour son dernier repas ? Dieu m'a peut-être guidé vers elle !

— Est-ce que cela signifie, s'enquit Charles, nullement ému par la beauté du calice, que je peux retourner tuer Gaspard ?

— Et sa femme, ajouta le cardinal sans quitter des yeux la merveilleuse création. Fais-le, oui, fais-le. Puis tu partiras en terre d'oc. À Bérat, au sud de Toulouse.

— À Bérat ?

Charles n'avait jamais entendu parler de cet endroit.

Le cardinal sourit.

— L'archer anglais y est arrivé. Je savais qu'il s'y rendrait. Ce misérable a amené une petite force à Castillon d'Arbizon, une bourgade qui, m'a-t-on dit, est toute proche de Bérat. C'est un fruit mûr pour la cueillette, Charles, j'envoie donc Guy Vexille s'occuper de lui. Mais je veux que toi, mon frère, tu le suives.

— Tu ne lui fais pas confiance ?

— Évidemment que je ne lui fais pas confiance ! Il prétend être loyal, mais ce n'est pas un homme qui apprécie de servir un maître.

Le prélat prit de nouveau la coupe entre ses mains. Il l'admira révérencieusement, puis la reposa dans la boîte dans laquelle elle avait voyagé.

— Tu emporteras ça avec toi.

— Ça ? s'exclama Charles, consterné. Au nom du Christ, que vais-je en faire ?

— C'est une lourde responsabilité, indiqua le religieux en tendant la boîte à son frère, mais une légende tenace prétend que les cathares possédaient le Graal. Donc, il est logique qu'on le redécouvre à proximité de la dernière place forte des hérétiques… Tu comprends ?

Le trouble se lisait sur le visage meurtri du balafré.

— Tu veux que je le découvre quelque part ?

Le cardinal se dirigea vers un prie-Dieu et s'y agenouilla.

— Le Saint-Père n'est plus un jeune homme, indiqua-t-il pieusement.

En réalité, Clément VI avait à peine cinquante-six ans, soit huit de plus que Louis Bessières. Mais ce dernier était torturé par l'idée que le pape pourrait mourir et un successeur être désigné avant qu'il ait eu une chance d'asseoir sa prétention au trône de Pierre grâce à la possession de la sainte coupe du Christ.

— Nous ne pouvons nous offrir le luxe de perdre davantage de temps. J'ai besoin du Graal…

Il marqua une pause.

— J'ai besoin du Graal maintenant. Mais si Vexille apprend l'existence de la coupe de Gaspard, il essaiera de s'en emparer. Tu dois donc le tuer dès qu'il aura accompli sa mission.

— Sa mission ?

— Trouver son cousin, qui n'est autre que l'archer anglais dont je viens de te parler. Alors, tue Vexille, puis fais parler cet archer, Charles. Écorche-lui la peau sur les os pouce par pouce, puis enduis son corps de sel. Il parlera, je te le garantis, et quand il t'aura dit tout ce qu'il sait sur le Graal, tue-le, lui aussi.

— Mais nous possédons un Graal, dit Charles en soulevant la boîte.

— Un faux, oui. Seulement il en existe un autre qui est authentique, Charles, rappela patiemment son frère. S'il existe vraiment encore et si l'Anglais nous révèle où il se trouve, nous n'aurons plus besoin de celui que tu tiens. Et même si ton prisonnier ne t'apprend rien, tu pourras toujours raconter que c'est lui qui t'a donné ce Graal. Tu le ramèneras à Paris, nous chanterons un *Te Deum* et, en un an ou deux, toi et moi posséderons une nouvelle demeure en Avignon. Ensuite, en temps opportun, nous déplacerons la papauté à Paris et le monde entier se prosternera devant nous.

Charles réfléchit aux ordres que son frère venait de lui donner et qu'il trouvait inutilement compliqués.

— Pourquoi ne pas dévoiler publiquement le Graal ici ?

— Personne ne croira que je l'ai trouvé ici, à Paris, objecta l'ecclésiastique.

Ses yeux étaient fixés sur un crucifix d'ivoire pendant au mur.

— Tous penseront que ce n'est qu'un produit de mon ambition. Non, il doit venir d'un lieu éloigné, et les rumeurs de sa découverte devront précéder son arrivée pour que le peuple se masse sur son passage et l'accueille à genoux.

Charles comprenait cet aspect du plan, mais il en subsistait de plus obscurs.

— Et pourquoi ne pas simplement tuer Vexille immédiatement ?

— Parce qu'il a l'ardent désir de découvrir le vrai Graal, et s'il existe, je le veux. Tout le monde sait qu'il s'appelle Vexille et que

sa famille possédait jadis la sainte coupe. Donc, s'il est impliqué dans sa découverte, ce sera encore plus convaincant. Et il y a encore une autre raison, ne t'en déplaise, mon cher frère : il est bien né. Il peut diriger des hommes, et toutes les forces seront nécessaires pour débusquer cet Anglais de sa tanière. Penses-tu que quarante-sept chevaliers et hommes d'armes vont te suivre, toi ?

Pour constituer ce groupe placé sous le commandement de Vexille, le cardinal avait dû lever des hommes. Il les avait pris chez ses tenanciers, les petits seigneurs qui géraient les terres léguées à l'Église par tous ceux qui avaient espéré que ce don effacerait leurs péchés. Cette troupe allait coûter cher au prélat, car, en échange, les seigneurs auxquels les hommes appartenaient n'allaient pas acquitter leurs loyers pendant une année.

— Toi et moi venons de la rue, Charles, rappela le cardinal, et les hommes d'armes te mépriseront.

— Il doit y avoir une centaine de seigneurs qui cherchent ton Graal, pesta le laïc.

— Des milliers d'hommes, tu veux dire ! surenchérit le légat du pape. Mais dès qu'ils auront mis la main sur le Graal, ils le rapporteront à leur roi, et au final, ce seront les Anglais qui en hériteront. Vexille est mien, pour autant qu'il puisse appartenir à quelqu'un, toutefois je sais ce qu'il fera quand il aura le Graal. Il le volera. Tu devras donc le tuer avant qu'il en ait l'occasion.

— Il sera difficile à tuer, réfléchit Charles tout haut.

— C'est pour ça que je t'envoie, avec tes égorgeurs. Ne me déçois pas.

Cette nuit-là, le frère du cardinal Bessières se procura un « écrin » plus pratique pour le faux Graal : un tube de cuir, du type de ceux qu'utilisaient les arbalétriers pour transporter leurs carreaux. Il enveloppa soigneusement le verre et l'or dans du lin, glissa précautionneusement le tout dans le tube qu'il remplit de sciure. Enfin, il scella le couvercle du cylindre à la cire.

Le lendemain, Gaspard fut… libéré. Un couteau lui entailla le ventre, puis l'ouvrit, de bas en haut. L'orfèvre hors pair mourut lentement, dans une mare de sang. Yvette hurla si fort qu'elle en

resta finalement sans voix. Les yeux exorbités, haletante, elle se contentait d'ouvrir et de fermer la bouche, telle une carpe en quête d'air. Quand Charles Bessières lui arracha sa robe, elle n'opposa aucune résistance. Dix minutes plus tard, le balafré la tua, rapidement, une marque de gratitude pour le plaisir qu'elle venait de lui donner.

Il ferma la tour.

Puis, son tube d'arbalétrier en sûreté sur son flanc, le frère du cardinal prit la tête de ses hommes. Cap au sud.

— Au nom du Père, du Fils et de l'Esprit saint, amen.

Thomas avait prononcé les mots presque à voix basse en se signant. Cependant, la prière ne lui sembla pas suffisante. Il tira son épée et la pointa vers le sol, poignée au ciel, pour figurer une croix. Puis il planta un genou en terre et répéta la formule en latin.

— *In nomine patris et filii et spiritus sancti, amen.*

Que Dieu m'épargne, pensa-t-il en essayant de se rappeler à quand remontait sa dernière confession.

Cette manifestation de piété amusa messire Guillaume :

— Je pensais que tu avais dit qu'ils seraient peu nombreux…

— Ils le sont, répondit son compagnon en se relevant et en remettant son épée au fourreau. Mais cela ne fait pas de mal de prier avant un combat.

Le Normand esquissa un rapide signe de croix avant de cracher.

— S'ils ne sont réellement qu'une poignée, nous allons massacrer ces bâtards.

Si, en vérité, les bâtards en question osaient venir. Thomas se demandait si les cavaliers qu'ils avaient aperçus n'étaient pas tout simplement repartis vers Astarac. Il ignorait leur identité et ne pouvait même pas dire avec certitude qu'il s'agissait d'ennemis. Apparemment, ils n'arrivaient pas de Bérat, car cette ville se trouvait au nord et les cavaliers venaient de l'est. Mais une chose au moins était certaine et rassurante : lui et ses hommes étaient supérieurs en nombre. Avec messire Guillaume, il commandait vingt archers et quarante-deux hommes d'armes. Les cavaliers inconnus étaient moitié moins, avait évalué Thomas. La petite troupe anglaise avait grossi au fil des jours. Elle s'était enrichie pour l'essentiel de routiers qui avaient rejoint la garnison de Castillon d'Arbizon dans l'espoir de glaner du butin. La perspective de l'affrontement les

réjouissait, car il allait précipiter dans leur escarcelle chevaux, armes et armures, voire des prisonniers à rançonner.

— Es-tu sûr qu'il ne s'agissait pas de *coredors* ? l'interrogea encore une fois Guillaume.

— Absolument, lui répondit Thomas.

Les hommes de la crête étaient trop bien armés, trop bien équipés et trop bien montés pour être des bandits.

— Ils arboraient une bannière, ajouta-t-il, mais je n'ai pu en identifier le motif. Elle pendait le long de la hampe.

— Des routiers, peut-être, suggéra le borgne.

Thomas agita négativement la tête. Pourquoi une bande de routiers se serait-elle trouvée dans cet endroit désolé et pourquoi aurait-elle brandi une bannière ? Il ne voyait aucune raison à cela. Les hommes qu'il avait aperçus ressemblaient à des soldats en patrouille et, avant d'avoir tourné bride pour revenir au galop vers le village, il avait clairement remarqué les faisceaux de lances entassés sur les chevaux de somme. S'il s'était agi de routiers, les chevaux de bât n'auraient pas seulement transporté des lances, mais également des tas de vêtements et d'objets divers.

— Je pense, dit-il, que Bérat a envoyé des hommes à Astarac après notre passage. Il imaginait peut-être que nous allions revenir pour un second raid.

— Donc, selon toi, ce sont des ennemis.

— Avons-nous tant d'amis par ici ?

Messire Guillaume sourit.

— Tu as dit qu'ils étaient vingt ?

— Peut-être un peu plus, mais moins de trente.

— Tu ne les as peut-être pas tous vus.

— Nous allons le découvrir vite, non ? S'ils viennent…

— As-tu noté des arbalètes ?

— Aucune.

— Alors espérons qu'ils poussent bien jusqu'ici ! s'exclama le Normand avec un rictus carnassier.

Comme n'importe quel homme, il était avide d'argent. Il avait besoin de monnaie sonnante et trébuchante – beaucoup, même – pour s'acheter des complaisances, combattre et reconquérir son fief en Normandie.

— C'est peut-être ton cousin ? suggéra-t-il.

— Doux Jésus, je n'y avais pas songé !

Instinctivement, il tâtonna dans son dos et toucha superstitieusement son arc d'if. Chaque mention de son cousin évoquait pour lui le mal à l'état pur. Mais presque aussitôt il sentit un frisson d'excitation l'envahir à l'idée que Guy Vexille pût réellement être en train de foncer droit sur lui sans le savoir.

— Si c'est Vexille, avertit messire Guillaume en passant son index sur la terrible cicatrice de son visage, il me revient de le tuer.

— Je le veux vif, indiqua Thomas. Vivant !

— Tu feras bien de le dire à Robbie, alors, parce que lui aussi a juré de le tuer.

L'Écossais voulait venger son frère.

— Ce n'est peut-être pas lui…

Dieu, faites que ce soit Guy, priait pourtant le jeune archer en son for intérieur. Il le souhaitait particulièrement maintenant, alors que le combat à venir promettait d'être une défaite écrasante pour leurs adversaires. Les cavaliers ne pouvaient approcher du village que par le gué, à moins de suivre la rivière vers l'amont ou l'aval en quête d'un autre passage. Or il n'y avait pas d'autre pont ou gué à moins de huit kilomètres, comme l'avait révélé un villageois sous la menace d'une épée pointée vers les yeux de son bébé. Les inconnus allaient donc bien devoir passer par là pour gagner le village… qu'ils n'atteindraient jamais. Car entre les deux, dans les pâtures avoisinantes, ils allaient mourir.

Quinze hommes d'armes protégeaient la seule rue de l'endroit. Pour le moment, ils se terraient dans la cour d'une grosse chaumière, mais, quand l'ennemi sortirait du gué, ils surgiraient pour lui barrer la route. Messire Guillaume avait demandé qu'on amène une charrette de ferme qui serait, elle aussi, poussée en travers de la rue pour former une barrière contre les cavaliers. En vérité, Thomas pensait que les quinze hommes n'auraient même pas à se battre, car derrière les haies des vergers, de chaque côté de la route, il avait déployé ses archers. C'est à eux que reviendrait la tuerie initiale. Tranquillement installés, ils pouvaient s'offrir le luxe de bien

préparer leurs flèches : ils les avaient plantées de manière très ordonnée dans les racines de la haie. Les premières étaient des « têtes larges », ces barbillons en forme de coin dont les longues pointes latérales faisaient qu'une fois qu'ils avaient pénétré la chair on ne pouvait plus les en sortir. Les archers les aiguisaient sur des pierres à affûter qu'ils conservaient dans de petites bourses.

— Vous attendrez qu'ils atteignent la borne du champ, leur indiqua Thomas.

Près de la route, une pierre peinte en blanc indiquait l'endroit où la pâture d'un homme s'achevait et où celle d'un autre commençait. Quand les cavaliers atteindraient ce repère, leurs montures seraient frappées par les barbillons, prévus pour déchirer profondément, blesser effroyablement et rendre les chevaux fous de douleur. Dès cette première salve, certains destriers s'effondreraient dans la poussière, mais d'autres survivraient et contourneraient les bêtes mourantes pour poursuivre la charge. Alors, quand l'ennemi serait un peu plus proche, les archers utiliseraient leurs flèches boujons.

Ces dernières étaient conçues pour percer les armures. Les meilleures avaient des fûts faits de deux sortes de bois. Les six pouces de frêne ou de peuplier étaient complétés par du chêne lourd maintenu en place par de la colle de sabot. À l'extrémité du chêne, on fixait une tête d'acier aussi longue qu'un majeur humain, aussi fine qu'un auriculaire de femme et aussi pointue qu'une aiguille. Cette tête légère en forme d'épingle, appuyée sur le chêne plus lourd, n'avait pas de barbelure. Ce n'était qu'une longueur d'acier sans aspérités qui perçait les cottes de mailles et pénétrait même les cuirasses si elle les frappait bien perpendiculairement. Les barbillons tuaient les chevaux, les « boujons » tuaient les hommes. S'il fallait une minute aux cavaliers pour aller de la borne du champ jusqu'à l'orée du village, les vingt archers de Thomas auraient le temps de tirer au moins trois cents flèches et il leur en resterait le double en réserve.

Le jeune homme avait appliqué cette tactique quantité de fois auparavant. En Bretagne, où il avait appris son art, tapi derrière des haies, il avait ainsi contribué à détruire des dizaines

d'ennemis. Les Français l'avaient appris à leurs dépens et, depuis, ils avaient pris l'habitude d'envoyer des arbalétriers en tête. Mais les flèches les tuaient pendant qu'ils rechargeaient leurs lourdes armes, et les chevaux n'avaient alors plus d'autre choix que de charger ou de battre en retraite. Dans un cas comme dans l'autre, les archers anglais étaient les rois du champ de bataille, car aucune autre nation n'avait appris à se servir du grand arc en bois d'if.

Les archers, tout comme les hommes de messire Guillaume, étaient cachés. En revanche, quelques hommes d'armes étaient restés en vue pour servir d'appât, et c'était Robbie qui les commandait. La plupart de ces soldats s'étaient répartis autour du tumulus, au nord de la seule rue du village. Deux d'entre eux faisaient mine de creuser. Le reste de la compagnie était simplement assise, comme si les hommes se reposaient. Un peu plus loin, deux de leurs camarades alimentaient régulièrement le bûcher du petit bourg, dans l'espoir que la fumée attirerait leurs ennemis. Thomas et Geneviève se dirigèrent vers le monticule. Tandis que la jeune femme attendait au pied du tertre, son compagnon grimpa dessus pour regarder dans le grand trou que messire Guillaume avait fait creuser.

— On a trouvé quelque chose ?

— Beaucoup de cailloux, répondit Robbie, mais pas un n'est en or.

— Tu sais ce que tu as à faire ?

— On attend que ce soit le chaos dans les rangs ennemis, et alors on charge ! s'exclama-t-il joyeusement.

— Ne pars pas trop tôt, Robbie.

— Comptez sur nous, répondit un Anglais nommé John Faircloth.

C'était un homme d'armes, beaucoup plus âgé et expérimenté que le jeune Calédonien. Et si la naissance de Robbie lui donnait le droit de commander la petite escouade, il savait parfaitement écouter les conseils de ce vétéran.

— Oui, tu peux compter sur nous ! lança l'Écossais joyeusement.

Les montures de ses hommes étaient attachées juste derrière le tumulus. Dès que l'ennemi apparaîtrait, ils descendraient de

la petite butte et se mettraient en selle. Et quand l'adversaire serait dispersé ou terrassé par les flèches, Robbie mènerait une charge qui les contournerait et les enfermerait dans une nasse fatale.

— C'est peut-être mon cousin qui arrive, lui dit Thomas. Je n'ai aucune certitude, bien sûr, mais c'est possible.

— Lui et moi avons un différend, rappela son ami, qui se souvenait de son frère.

— Je le veux vivant, Robbie. Il a des réponses à bon nombre de nos questions.

— Mais quand tu auras tes réponses, je veux sa gorge.

— Les réponses d'abord.

Au même instant, Geneviève appela Thomas depuis le pied du tertre.

— J'ai vu quelque chose dans les châtaigniers ! lança-t-elle.

— Surtout, ne regardez pas et ne vous montrez pas !

Thomas avait crié cet ordre à ceux des hommes de Robbie qui avaient entendu Geneviève. Alors, étendant ostensiblement ses bras en croix comme s'il était fatigué, il se tourna lentement et regarda de l'autre côté du cours d'eau. Le temps de quelques battements de cœur, il ne vit rien d'autre que deux paysans portant des bottes de bois et traversant le gué. Pendant une seconde, il pensa que Geneviève n'avait aperçu que ces deux hommes. Puis, en scrutant les parages au-delà de la rivière, il localisa trois cavaliers, à demi cachés par un rideau d'arbres. Les trois inconnus pensaient sûrement qu'ils étaient invisibles. Mais, en Bretagne, Thomas avait appris à repérer les dangers dans des bois épais.

— Ils nous observent, indiqua-t-il à Robbie. Cela ne va plus être long, maintenant.

L'archer corda son arc.

Du coin de l'œil, son camarade fixait lui aussi les cavaliers.

— Il y a un prêtre parmi eux, remarqua-t-il, circonspect.

Thomas regarda plus attentivement.

— Ce n'est qu'une cape noire.

Les trois hommes tournèrent bride et s'éloignèrent. Ils furent bientôt hors de vue, à l'intérieur des bois touffus.

— Suppose que ce soit le comte de Bérat ? suggéra Robbie.

— Eh bien ?

La seule énonciation de cette hypothèse chagrinait Thomas. Il *voulait* que l'ennemi soit son cousin.

— Si nous le capturons, il y aura une rançon à la clé comme il y en a peu…

— Exact.

— Alors, est-ce que ça t'embêterait si je restais jusqu'à ce qu'elle soit payée ?

La question déconcerta le jeune Anglais. Il s'était mis en tête que Robbie allait les quitter, et débarrasser par là leur petit groupe de sa rancœur.

— Tu veux rester avec nous ?

— Oui, pour récupérer ma part de rançon, répondit l'autre, offusqué. Est-ce que ça te pose un problème ?

— Non, non, s'empressa de répondre l'archer. Tu auras ta part.

Dans sa tête, il prévoyait déjà de régler celle-ci à Robbie en en prélevant le montant sur la réserve de liquidités à sa disposition avant même que la rançon réelle soit payée. Ainsi, le jeune homme pourrait partir au plus vite pour suivre sa voie pénitentielle. Mais ce n'était ni le moment ni le lieu de faire cette suggestion.

— Ne charge pas trop tôt, prévint-il encore une fois l'Écossais, et que Dieu soit avec toi.

— Il est temps que nous ayons un bon combat ! s'exclama Robbie, qui avait retrouvé une humeur joyeuse. Empêche tes archers de les tuer tous. Laisse-nous-en quelques-uns.

Thomas sourit et redescendit du monticule. Après avoir cordé l'arc de Geneviève, il rejoignit avec elle l'endroit où se cachaient messire Guillaume et ses hommes.

— Ce ne sera plus long maintenant, les gars ! leur lança-t-il avant de grimper sur le chariot de ferme pour regarder au-delà du mur de la cour.

Ses archers étaient tapis derrière les haies du verger de poires, juste en dessous de lui, leurs arcs prêts, les premiers barbillons encochés.

Discrètement, il les rejoignit et attendit. Attendit. Attendit encore. Le temps s'étirait lentement, interminablement, comme

s'il voulait s'arrêter. Thomas avait l'impression de patienter depuis si longtemps qu'il commença à douter de voir enfin surgir un ennemi. Il se prit même à craindre que les cavaliers n'aient flairé l'embuscade et ne soient en train de les contourner, beaucoup plus loin en aval ou en amont de la rivière, pour attaquer par-derrière. Cette longue attente immobile avait fait naître une autre inquiétude dans son esprit : à trop s'attarder ici, n'allaient-ils pas voir arriver des gens de Masseube venus s'enquérir du motif de l'allumage du fanal ? La ville n'était pas si éloignée…

Messire Guillaume partageait son anxiété.

— Par l'enfer, où sont-ils ? demanda-t-il à Thomas quand celui-ci revint dans la cour pour remonter sur le chariot et observer l'autre côté de la rivière.

— Dieu seul le sait.

Le jeune Anglais scruta les rangées de châtaigniers les plus éloignées, sans rien repérer d'inquiétant. Les feuilles commençaient à peine à changer de couleur. Deux cochons grattaient le sol au milieu des arbres.

Guillaume d'Evecque était revêtu d'un haubert long. Les mailles le couvraient des épaules aux chevilles. Sa cuirasse arborait les stigmates de tous les combats disputés. Elle ne tenait plus qu'à l'aide de cordelettes. Il portait aussi un brassard sur son avant-bras droit et une simple salade en guise de heaume. Le large bord incliné de cette dernière détournait vers le bas les coups d'épée, mais ce n'était qu'une piètre pièce d'armure qui n'avait en rien la qualité des meilleurs heaumes.

La plupart des hommes d'armes de Thomas étaient pareillement protégés, avec des morceaux d'armures récupérés sur d'anciens champs de bataille. Aucun d'eux ne possédait d'équipement complet et toutes leurs cottes de mailles étaient rapiécées, certaines avec des bouts de cuir. Quelques-uns avaient des écus.

Celui de messire Guillaume, en plaques de saule recouvertes de cuir, arborait ses armoiries, trois faucons jaunes star champ bleu, presque totalement effacées. Seul un autre homme d'armes possédait un bouclier orné d'un blason, en l'occurrence une hache noire sur champ blanc, mais ce dernier n'avait

aucune idée de l'identité de l'homme qui avait possédé ces armoiries. Il l'avait pris à un ennemi mort lors d'une escarmouche près d'Aiguillon, l'une des principales garnisons anglaises en Gascogne.

Ce doit être un écu anglais, pensait-il.

C'était un mercenaire bourguignon, qui s'était battu contre les Anglais. Mais il s'était retrouvé sans engagement du fait de la trêve qui avait suivi la chute de Calais. Maintenant, il se réjouissait de savoir les grands arcs en bois d'if de son côté.

— Vous connaissez ce symbole ? demanda-t-il à Thomas en montrant son écu.

— Jamais vu. Comment l'as-tu obtenu ?

— J'lui ai fourré l'épée dans l'échine. Sous la cuirasse dorsale. Ses sangles avaient été tranchées, et la cuirasse battait comme une aile brisée. Par le Christ, qu'est-ce qu'il a crié !

Messire Guillaume lâcha un petit rire. Il attrapa une demi-miche de pain noir et en rompit un morceau. Lorsqu'il mordit dedans, il poussa un furieux juron et cracha un fragment de caillou qui avait dû tomber de la pierre du meunier pendant que le grain était moulu. De la pointe de la langue, il sentit qu'il s'était cassé une dent et il jura de nouveau. Thomas leva les yeux, constata que le soleil était déjà bas dans le ciel.

— Nous allons rentrer tard à Castillon, grommela-t-il. Il fera nuit.

— Il suffira de trouver la rivière et de la suivre, suggéra messire Guillaume avant de grimacer. Jésus, gémit-il, je déteste les dents…

— Du trèfle, conseilla le Bourguignon. Mettez du trèfle dans votre bouche. Ça stoppe la douleur.

À distance, les deux cochons au milieu des châtaigniers dressèrent soudain la tête. Pendant un instant, ils restèrent immobiles, puis filèrent gauchement vers le sud sans demander leur reste. Quelque chose venait de les effrayer. Thomas leva la main pour inviter ses compagnons au silence, comme si leurs voix pouvaient alerter un cavalier en approche. À cet instant, il repéra l'éclat d'un reflet de soleil entre les arbres de l'autre côté de la rivière. Instantanément, il sut que c'était celui d'une armure.

— On a de la compagnie ! s'exclama-t-il joyeusement en sautant au bas de la charrette.

Il courut rejoindre les autres archers derrière la haie.

— Réveillez-vous ! leur lança-t-il. Les petits agneaux approchent pour l'abattage…

Il prit sa place derrière la haie. Geneviève se positionna près de lui, une flèche encochée sur son arc. Thomas doutait qu'elle puisse atteindre qui que ce soit, mais il lui sourit.

— Reste bien cachée jusqu'à ce qu'ils atteignent la borne, lui rappela-t-il.

Puis il se redressa un peu pour regarder par-dessus la haie.

Ils étaient là. Dès que l'ennemi fut en vue, Thomas comprit qu'il n'avait pas affaire à son cousin. Le porte-bannière venait de jaillir des arbres et, sur l'étendard, le jeune archer avait immédiatement reconnu non pas l'éalé de Vexille mais le blason blanc au léopard orange de Bérat.

— Restez baissés ! ordonna-t-il à ses hommes tandis que lui-même tentait de compter les adversaires.

Vingt ? Vingt-cinq ? Ils n'étaient pas nombreux. Et seuls les douze premiers portaient des lances.

Tous les écus des hommes d'armes exhibaient le léopard orange sur son champ blanc et confirmaient ce qu'annonçait la bannière, à savoir qu'ils appartenaient au comte de Bérat. Il y avait toutefois un homme, monté sur un énorme cheval noir caparaçonné, qui tenait un écu jaune orné d'un poing de fer rouge, un blason inconnu du jeune archer. Ce chevalier était également revêtu d'une armure complète et, sur le sommet de son heaume, flottaient des plumes rouges et jaunes. Finalement, Thomas compta trente et un cavaliers. Ce ne serait pas un combat, mais un massacre.

Soudainement – bizarrement aussi –, tout lui parut irréel. Il s'était attendu à ressentir une forme d'excitation, voire quelque appréhension, mais, au lieu de cela, il regardait les cavaliers approcher comme si ça ne le concernait pas.

Leur équipement est lui aussi rapiécé, remarqua-t-il.

Quand ils étaient sortis du couvert des arbres, ils avaient avancé en lignes compactes, bottes contre bottes, comme il se devait. Mais rapidement ils s'étaient déployés. Leurs lances

étaient levées et ne s'abaisseraient pas en position d'attaque avant qu'ils se soient suffisamment approchés de leurs adversaires. Un lambeau de flamme noire voletait au sommet de l'une des lances. Les housses des chevaux leur battaient les flancs. On entendait le cliquetis des armures, dont les éléments s'entrechoquaient, et le martèlement des sabots. Ces derniers arrachaient de grosses mottes de terre qu'ils projetaient derrière eux. La visière de l'un des cavaliers ne cessait de se relever et de s'abaisser au rythme de son cheval. La charge se rapprochait. Tous les cavaliers voulaient franchir le gué en son passage le plus étroit. Les gerbes d'eau s'élevaient jusqu'aux selles.

Enfin, ils sortirent du gué. Dans l'intervalle, les hommes de Robbie avaient disparu. Pensant avoir maintenant affaire à un ennemi paniqué qu'ils allaient traquer, les cavaliers éperonnèrent leurs destriers. Les grands chevaux martelaient la route. Ils commençaient à se déployer sur une large ligne et à s'échelonner sur plusieurs mètres. Les premiers atteignirent la borne de champ. Au même instant, sans se retourner, Thomas entendit le roulement pesant de la charrette qu'on venait de pousser pour bloquer la route.

Il se redressa et, instinctivement, il attrapa une flèche boujon au lieu d'un barbillon. L'homme à l'écu jaune et rouge montait un cheval protégé par une jupe de mailles cousues sur du cuir. L'archer savait que les « têtes larges » ne le traverseraient jamais. Il banda son arc. La corde s'étira en arrière de son oreille. Et la première flèche vola. Elle tremblota en s'arrachant à l'arc. Puis l'air stabilisa l'empennage en plume d'oie et la flèche fila vite et bas pour aller se planter dans le poitrail du cheval noir. Thomas avait déjà encoché une seconde flèche boujon sur sa corde, bandé, lâché. Une troisième suivit. Du coin de l'œil, le jeune chef anglais voyait les flèches de ses camarades voler. Comme chaque fois, le peu de dommages apparents infligés par les premiers tirs l'étonnait. Aucun cheval n'était encore à terre, aucun même n'avait ralenti, mais on voyait des fûts empennés saillant des housses et des caparaçons. Thomas banda de nouveau, lâcha la flèche, sentit la corde fouetter le bracelet de son avant-bras gauche. Il ramassa rapidement un nouveau trait, et au même instant il vit les premiers chevaux

s'effondrer. Il entendit le bruit du métal et de la chair heurtant le sol. Décochant une autre flèche boujon sur le grand cheval noir, il vit celle-ci traverser les mailles de fer et le cuir pour s'enfoncer profondément. Du sang se mit à sortir de la bouche du coursier et à lui inonder la tête. Thomas réserva sa flèche suivante au cavalier. Quand elle se ficha dans l'écu, la puissance de l'impact fit reculer l'homme contre son haut troussequin[21].

Deux chevaux se mouraient dans des convulsions. Leurs corps obligeaient les autres cavaliers à faire un écart, mais les flèches continuaient de leur fondre dessus. Une lance tomba et glissa sur le sol. Un homme mort, trois flèches dans la poitrine, tenait encore droit sur le dos d'un cheval effrayé. Celui-ci vira brutalement et coupa la ligne des cavaliers, accentuant la confusion parmi les assaillants. Thomas choisit un barbillon pour abattre un cheval en retrait. L'une des flèches de Geneviève partit haut dans le ciel. Les yeux écarquillés comme une enfant émerveillée, la jeune femme semblait à son aise et souriait. Sam lança un juron quand sa corde cassa. Il dut battre en retraite pour aller en récupérer une nouvelle qu'il monta à la hâte sur son arc. Le grand cheval noir avait ralenti son allure au point de marcher. Impitoyablement, Thomas lui planta un nouveau poinçon dans le flanc. La flèche pénétra juste devant le genou gauche du cavalier.

— Aux chevaux ! hurla messire Guillaume à ses hommes.

Thomas comprit que le Normand venait de se rendre compte que les ennemis n'atteindraient jamais son barrage et qu'il avait donc décidé de les charger. Où était Robbie ? Certains adversaires tournaient déjà bride et repartaient vers la rivière. Thomas décocha rapidement quatre barbillons sur ces pleutres, puis il tira encore une flèche boujon sur le cavalier du cheval noir. Le trait ricocha sur la cuirasse de l'homme, mais au même instant sa monture trébucha et tomba à genoux. Un écuyer – le jeune garçon tenant l'étendard de Bérat – se précipita pour venir en aide au chevalier. Thomas planta une tête boujon dans le cou de l'infortuné adolescent. Presque dans la même seconde,

[21] Pièce de bois cintrée située à l'arrière de la selle et correspondant à l'arçon à l'avant.

deux autres flèches frappèrent celui-ci et le repoussèrent contre son troussequin. Il ne tomba pas et demeura sur sa selle, aussi mort qu'il était possible de l'être, avec trois flèches dressées vers le ciel dans le corps. Il avait laissé choir son drapeau.

Les hommes de messire Guillaume avaient bondi à cheval. Ils tiraient leurs épées et s'avançaient en ligne, genou contre genou. C'est le moment que choisit le groupe de Robbie pour déboucher du nord. Conformément aux ordres de Thomas, la charge, parfaitement coordonnée, frappa l'ennemi en plein chaos. L'Écossais avait eu le bon sens d'attaquer le long de la rivière, coupant ainsi toute retraite à l'adversaire.

— Arc à terre ! cria Thomas. Arc à terre !

Il ne voulait pas que les flèches touchent les hommes de Robbie. Lui-même posa son arc près de la haie et tira son épée. L'heure était venue d'anéantir les ennemis dans un assaut de pure sauvagerie.

Les hommes de Robbie bousculèrent les cavaliers de Bérat avec une violence terrifiante. Eux aussi avaient chargé dans un ordre parfait, genou contre genou. Le choc jeta trois chevaux ennemis à terre. Les épées s'écrasèrent durement contre les armures. Chacun des Anglais se choisit un adversaire. Lançant son cri de guerre, le jeune Écossais précipita son cheval sur Joscelyn.

— Douglas ! Douglas ! hurlait Robbie.

Le seigneur de Béziers essayait de se cramponner à la selle de son cheval mourant, effondré sur ses genoux avant. Il entendit le cri derrière lui et lança violemment son épée en arrière sans regarder. Robbie amortit le coup sur son écu sans s'arrêter, si bien que son bouclier arborant le cœur rouge de son clan asséna un grand coup sur le heaume de Joscelyn. Par habitude, ce dernier n'avait pas fixé son casque. En tournoi, il était souvent pratique en fin de combat de pouvoir rapidement l'enlever afin de mieux voir un adversaire à demi battu. Il avait simplement oublié qu'il n'était pas en tournoi. Son casque pivota sur ses épaules. Les fentes en forme de croix pour les yeux disparurent et il se retrouva plongé dans les ténèbres. En aveugle, il agita son épée dans le vide. Soudain, il se sentit vaciller. En une seconde, tout son univers bascula et ne fut plus

qu'un effroyable tintamarre de coups d'acier retentissants. Isolé sensoriellement, il ne pouvait rien voir, rien entendre, tandis qu'à l'extérieur Robbie lui martelait le casque à grands coups d'épée.

Partout sur le pré, les hommes d'armes de Bérat se rendaient. Ils jetaient leurs armes à terre et tendaient leurs gantelets à leurs adversaires. Les archers se glissaient maintenant au milieu d'eux et arrachaient les hommes de leurs selles. Les cavaliers de messire Guillaume passèrent dans un grand vacarme de fer, de cris et de sabots pour courir sus à la poignée d'ennemis qui essayaient de s'échapper par le gué. Dans un ample mouvement du bras d'arrière en avant, le Normand frappa un traînard du tranchant de son épée. Le coup faucha tête et casque. L'homme qui suivait immédiatement messire Guillaume chargea, épée en avant. Une gerbe de sang l'aspergea. La tête du mort roula dans la rivière, le corps décapité continuant sa course folle sur le dos de sa monture.

— Je me rends ! Je me rends ! hurlait Joscelyn en proie à une pure terreur. Je peux être rançonné !

Tels étaient bien les mots qui sauvaient les riches sur les champs de bataille. Il les répétait à s'en casser la voix avec de plus en plus d'urgence :

— Je peux être rançonné !

Sa jambe droite était prise sous son cheval. Son casque retourné continuait de l'empêcher de voir quoi que ce soit. Tout ce qu'il pouvait entendre autour de lui, c'étaient des martèlements de sabots, des cris et les hurlements des blessés achevés par les archers. Soudain, une vive clarté l'aveugla. Quelqu'un venait de lui arracher son heaume. Enfin, il put discerner une silhouette debout devant lui. L'homme tenait une épée.

— Je me rends, s'empressa de répéter Joscelyn, qui se souvint brusquement de son rang. Êtes-vous noble ?

— Je suis un Douglas du clan Douglas, indiqua l'inconnu dans un mauvais français. Et je suis aussi bien né que quiconque en Écosse.

— Alors je me rends à vous, souffla Joscelyn, hors d'haleine.

Il aurait pu fondre en larmes, car tous ses rêves venaient de s'effondrer. Quelques flèches, un déchaînement de terreur et une brève boucherie venaient d'avoir raison d'eux.

— Qui êtes-vous ? demanda Robbie.

— Je suis le seigneur de Béziers et l'héritier de Bérat.

Alors le jeune Écossais hurla de joie.

Il était riche.

Le comte de Bérat se demanda s'il n'aurait pas dû garder trois ou quatre hommes d'armes à ses côtés. Ce n'était pas tant qu'il pensait avoir besoin de protection, mais plutôt qu'il avait l'habitude d'avoir toute une suite autour de lui. Le départ de Joscelyn, du père Roubert et de tous les cavaliers l'avait laissé seul avec son écuyer, un serviteur et les serfs qui fouillaient la terre pour dégager le mystérieux mur. Celui-ci semblait dissimuler une cave ou une grotte sous l'emplacement de l'ancien autel. C'était du moins ce qu'il pensait.

Il toussa de nouveau, puis une sensation de vertige le contraignit à s'asseoir sur un bloc de pierre.

— Venez près du feu, Monseigneur, lui suggéra l'écuyer.

Celui-ci était le fils d'un vassal, franc-tenancier[22] dans le nord du comté. Un jeune garçon de dix-sept ans, impassible et sans imagination, qui n'avait montré aucune envie de participer à l'équipée glorieuse de Joscelyn.

— Du feu ?

Le comte plissa les yeux pour regarder le garçon qui répondait au nom de Michel.

— Nous en avons fait un, Monseigneur, indiqua l'écuyer en tendant le doigt vers l'autre extrémité du caveau, où un petit brasier avait été allumé avec les éclats de bois des cercueils.

— Du feu, répéta le vieillard qui, pour quelque raison, avait du mal à garder les idées claires.

Une nouvelle quinte de toux le secoua. Il se mit à étouffer, comme s'il manquait d'air.

[22] Membre de la petite noblesse pouvant exploiter ses propres terres tout en gérant une partie de celles de son suzerain.

— Il fait froid, Monseigneur. Le feu va vous réchauffer et vous vous sentirez mieux.

— Un feu, ressassa le maître de Bérat, égaré.

Puis il parut trouver dans les tréfonds de son être une réserve d'énergie inattendue.

— Oui, naturellement ! Un feu. Bien joué, Michel. Allume une torche et apporte-la.

Le garçon retourna vers le brasier et avisa un gros brandon d'orme dont une extrémité n'était pas encore embrasée. Il le sortit des flammes avec précaution, l'approcha du mur en pierres de taille. Le comte repoussait fébrilement les serfs. Dans le pan qu'ils venaient de dégager, il avait repéré un petit orifice à hauteur d'yeux à peine assez grand pour laisser passer un moineau. Tout excité, le vieil homme tenta de regarder dans le trou, mais l'obscurité était impénétrable. Apparemment, la cavité donnait sur une grotte. Le comte se tourna vers Michel, qui arrivait avec sa torche.

— Amène-la ici. Ici ! grogna-t-il, impatiemment.

Il lui arracha le brandon des mains, souffla dessus pour l'attiser. Quand l'orme se mit à brûler ardemment, il l'approcha du trou. À son grand plaisir, il constata que la branche se faufilait parfaitement dans l'échancrure, confirmant ainsi qu'il y avait bien un espace vide derrière. Il poussa la torche plus profondément à l'intérieur jusqu'à ce qu'elle tombe. Alors il appliqua son œil droit contre le trou pour regarder.

Les flammes commençaient déjà à décroître dans l'air confiné de la caverne. Mais elles dispensaient encore assez de lumière pour révéler ce qu'il y avait de l'autre côté du mur. Le comte écarquilla les yeux en retenant sa respiration.

— Michel, exulta-t-il. Michel, je vois…

Au même instant, les flammes s'éteignirent.

Le comte s'était évanoui.

Il glissa sur la rampe de terre, le visage blanc, la bouche ouverte. Pendant un moment, Michel pensa que son maître était mort. Mais le vieil homme finit par laisser échapper un soupir. Hélas, il ne reprenait pas connaissance. Bouche bée, les serfs fixaient l'écuyer qui, lui-même, ne quittait pas le comte des yeux. Le garçon rassembla ses esprits et ordonna aux hommes

de sortir leur seigneur inconscient du caveau. Ce ne fut pas chose aisée, car il leur fallut hisser ce poids mort en haut de l'échelle. On s'empressa d'amener une charrette à bras du village et on y installa le comte inconscient pour l'emmener aussi vite que possible au monastère Saint-Sever. Le couvent avait beau n'être qu'à quelques centaines de mètres au nord d'Astarac, le trajet prit pratiquement une heure. Le vieillard grommela, une fois ou deux. Il tremblait de tout son corps, mais au moins était-il toujours en vie quand les moines le transportèrent à l'infirmerie. Ils l'installèrent dans une petite pièce blanchie à la chaux. Un grand feu brûlait dans la cheminée.

Frère Ramón, le médecin espagnol du monastère, fit son rapport à l'abbé.

— Le comte a de la fièvre et un excès de bile.

— Va-t-il mourir ? demanda Planchard.

— Seulement si Dieu le veut, indiqua le praticien.

C'était là la formule systématique qu'il utilisait pour répondre à ce genre de questions.

— Nous allons lui appliquer des sangsues et essayer de faire tomber la fièvre, précisa-t-il.

— Et n'oubliez pas de prier pour lui, souligna l'abbé.

Puis le supérieur de l'abbaye alla trouver Michel. Celui-ci lui apprit que les hommes d'armes du comte étaient partis attaquer les Anglais dans la vallée du Gers voisine.

— Tu vas attendre leur retour, ordonna le religieux à l'écuyer, et tu leur diras que leur maître a eu une attaque. Rappelle au seigneur Joscelyn qu'un message doit être envoyé à Bérat.

— Oui, mon père.

L'adolescent paraissait écrasé par le poids des responsabilités nouvelles qui lui incombaient.

— Que faisait le comte quand il s'est évanoui ? demanda Planchard.

Michel lui raconta alors toute l'affaire de l'étrange mur sous la chapelle du château.

— Peut-être que je devrais y retourner, suggéra nerveusement le garçon, pour voir ce qu'il y a derrière ?

— Tu vas me laisser ça à moi, mon garçon, le tança sévèrement le vieux moine. Ton seul devoir est de t'occuper de ton maître et de son neveu. Allez, maintenant, file retrouver le seigneur Joscelyn !

L'écuyer se mit en route au galop pour intercepter le neveu du comte sur le chemin du retour. Quant à Planchard, il partit à la recherche des serfs qui avaient amené le malade au monastère. Ils attendaient encore près de la porte, espérant sans doute quelque récompense. Dès qu'ils virent le père abbé approcher, ils tombèrent à genoux.

Le vieux moine s'adressa au plus âgé des villageois :

— Véric, comment va ta femme ?

— Elle souffre, mon père, elle souffre.

— Dis-lui qu'elle est dans toutes mes prières, l'assura le cistercien. Maintenant, écoutez-moi, vous tous, et écoutez bien !

Il attendit que tous les regards soient fixés vers lui.

— Vous allez immédiatement retourner au château, leur dit-il d'un ton très solennel, et vous allez réenterrer ce mur. Vous m'entendez ? Vous allez remettre la terre en place. Scellez l'endroit ! Ne fouillez plus. Véric, tu sais ce qu'est une *encantada ?*

— Naturellement, mon père, dit Véric en se signant.

L'abbé se pencha vers le serf.

— Si tu ne recouvres pas le mur, Véric, une nuée *d'encantadas* jaillira des entrailles du château. Et elles emporteront vos enfants, tous vos enfants.

Il dévisagea l'un après l'autre tous les hommes agenouillés, avant de poursuivre :

— Elles surgiront de la terre, arracheront vos enfants et les entraîneront dans une danse enfiévrée jusqu'en enfer. Alors, allez recouvrir ce mur sans tarder. Et quand ce sera fait, revenez me voir et je vous récompenserai.

Le pauvre coffre du monastère ne contenait que quelques malheureuses piécettes, mais Planchard les donnerait volontiers aux serfs.

— Je te fais confiance, Véric ! acheva-t-il. Ne fouille plus. Contente-toi de recouvrir le mur.

Les serfs se hâtèrent d'obéir. Planchard les regarda partir et prononça une petite prière en demandant à Dieu de lui pardonner son mensonge véniel. Naturellement, il n'imaginait pas une seconde que des démons enchanteurs vivaient sous la vieille chapelle d'Astarac. Mais il y avait une chose dont il était certain : il fallait cacher ce que le comte avait pu exhumer – quoi que ce fut. La menace des *encantadas* devait suffire à garantir la bonne exécution du travail.

Une fois ce problème résolu, Planchard regagna sa cellule. Quand le comte était arrivé au monastère, provoquant une soudaine agitation, l'abbé était en train de lire une lettre apportée par un messager à peine une heure plus tôt. La missive provenait d'une maison cistercienne de Lombardie. En la relisant maintenant, Planchard se demanda s'il allait parler aux frères de son terrible contenu. Il décida de s'abstenir. Puis, tombant à genoux, il se mit à prier.

Ils vivaient, pensa-t-il, dans un monde terrifiant où le mal régnait en maître.

Et le fléau de Dieu était venu pour infliger les pires châtiments. C'était le message de la lettre et Planchard ne pouvait pas faire grand-chose d'autre que prier.

— *Fiat voluntas tua,* dit-il tout haut. Que ta volonté soit faite…

Le plus terrible, songea Planchard, c'était que, justement, la volonté de Dieu était faite.

La première chose à accomplir, c'était de récupérer autant de flèches que possible. Elles étaient aussi rares en Gascogne que les dents de poule. En Angleterre – ou dans les territoires anglais de France –, on trouvait toujours des réserves de flèches. On les fabriquait dans les comtés, puis on les réunissait en gerbes de vingt-quatre pour les expédier partout où des archers anglais combattaient. Mais ici, loin de toute garnison anglaise, les hommes de Thomas avaient besoin d'économiser leurs précieux projectiles. Aussi allaient-ils maintenant de cadavre en cadavre pour les récupérer. La plupart des barbillons étaient profondément enfoncés dans les chairs des chevaux, et ces « têtes larges » étaient pour la plupart perdues. Mais les fûts

des flèches s'extrayaient assez correctement et tous les archers avaient dans leurs bourses des pointes de réserve ou récupérées. Certains allaient carrément jusqu'à tailler les cadavres pour en extirper quand même les fers à barbelures. D'autres flèches – peu, proportionnellement – avaient manqué leur cible et se trouvaient disséminées sur l'herbe. Celles-là faisaient l'objet de maintes plaisanteries entre les archers.

— Tiens, une de tes pointes ici, Sam ! hurla Jake. Passée à côté de sa cible d'un bon mille…

— Ce n'est pas la mienne, grommela l'autre. Elle doit être à Genny, sans doute.

— Tom !

Jake avait repéré les deux cochons de l'autre côté de la rivière.

— Est-ce que je peux m'occuper du dîner ?

— D'abord les flèches, Jake, répondit son chef. Le dîner ensuite.

Thomas se pencha sur un cheval mort et tailla dans sa chair pour essayer de récupérer un barbillon. De son côté, messire Guillaume glanait des pièces d'armure et prenait grèves, épaulières et cuissards[23] sur les morts. Un homme d'armes s'arrogea la cotte de mailles d'un cadavre. Les archers avaient les bras pleins d'épées. Dix chevaux ennemis étaient soit indemnes soit légèrement blessés et donc dignes d'être gardés. Tous les autres étaient morts ou inutilisables. Sam s'occupait de ces derniers : il les achevait d'un coup de hache de combat au milieu du front.

La victoire était complète, comme Thomas l'avait souhaité. Mieux encore, Robbie avait capturé celui qui était apparemment le chef du groupe, un homme de grande taille, avec un visage rond et colérique luisant de sueur.

— C'est l'héritier de Bérat ! cria l'Écossais à Thomas qui venait vers lui. Le neveu du comte, mais son oncle n'était pas ici.

Joscelyn dévisagea Thomas. En voyant ses mains ensanglantées, son arc et son carquois, il se dit que l'homme

---

[23] Les grèves, épaulières et cuissards sont des plates d'armure protégeant respectivement les jambes, les épaules et les cuisses.

n'était pas noble et il se tourna plutôt vers messire Guillaume, qui arrivait à son tour.

— Commandez-vous ici ? lui demanda-t-il.

Le Normand désigna Thomas du doigt.

— Non, c'est lui.

Joscelyn resta muet de stupéfaction, incapable de formuler le moindre mot. Consterné, il se contenta de regarder ses hommes se faire dépouiller. Seul vague réconfort au milieu de ce désastre, ses deux fidèles, Villesisle et son compagnon, étaient l'un comme l'autre vivants, mais aucun des deux n'avait été en mesure de se battre avec sa férocité coutumière, les flèches ayant très vite abattu leurs montures sous eux. L'un des hommes du comte avait perdu sa main droite. Un autre se mourait, une flèche plantée dans le ventre. Joscelyn essaya de dénombrer les vivants et les morts. Apparemment, au regard de ce décompte, il estima que six ou sept hommes étaient parvenus à s'échapper en retraversant le gué.

La bégharde pillait les morts avec ses compagnons d'armes. Quand il comprit qui elle était, Joscelyn cracha par terre et se signa. Mais, à son esprit défendant, il se révéla incapable de détacher ses yeux de la jeune femme dans sa cotte de mailles argentée. Elle était, lui sembla-t-il, la plus belle créature qu'il eût jamais vue.

— Elle a déjà quelqu'un, ironisa sarcastiquement Guillaume d'Evecque en remarquant le regard fixe du prisonnier.

— Combien valez-vous ? lui demanda Thomas sans ambages.

— Mon oncle vous paiera une forte somme, répondit froidement le jeune homme.

S'il n'arrivait toujours pas à se convaincre que Thomas était le commandant ennemi, il doutait surtout de l'envie de son oncle de payer sa rançon. Mais il ne fallait assurément pas que ses ravisseurs le sachent, ni qu'ils devinent que Sa Seigneurie de Béziers aurait beaucoup de mal à rassembler plus d'une poignée d'écus. Son Béziers n'était pas la grande cité du sud de la France, mais un pauvre ensemble de masures misérables en Picardie, et ses gens auraient été bien en peine de payer même la rançon d'une chèvre capturée. Les yeux toujours accrochés à

Geneviève, il se prit à s'extasier sur ses longues jambes et ses cheveux blonds.

— Le diable était avec vous, pour nous battre, dit-il amèrement.

— Au combat, riposta Thomas, il est bon d'avoir des alliés puissants.

Le jeune archer se tourna vers le terrain jonché de cadavres.

— Dépêchez-vous ! lança-t-il à ses hommes. Il faut que nous soyons rentrés à Castillon avant minuit !

Ses soldats étaient de belle humeur. Tous se partageraient une partie de la rançon de Joscelyn, même si Robbie s'adjugerait la plus grosse part pour l'avoir capturé. Même les prisonniers de moindre importance rapporteraient quelques pièces. En outre, ils avaient mis la main sur des heaumes, des armes, des écus, des épées et des chevaux. Seuls deux Anglais avaient été blessés et encore s'agissait-il de simples égratignures. On pouvait parler d'un après-midi richement rempli. Les hommes allèrent récupérer leurs montures en riant. Ils riaient encore en chargeant de butin les bêtes capturées, et les rires continuaient de fuser tandis qu'ils s'apprêtaient à partir.

C'est alors qu'un cavalier solitaire traversa le gué.

Messire Guillaume fut le premier à le remarquer. Il avertit Thomas, qui se tourna pour constater qu'un prêtre approchait.

Sa robe noir et blanc laissait supposer son appartenance à l'ordre dominicain.

— Ne tirez pas ! cria l'archer à ses hommes. Baissez les arcs ! Baissez-les !

Il s'avança vers le religieux, qui montait une petite jument. Déjà en selle, Geneviève sauta à terre en reconnaissant le moine et se précipita vers Thomas.

— Son nom est Roubert. C'est le père Roubert, lui souffla-t-elle d'une voix haineuse.

Son visage était blanc.

— C'est l'homme qui t'a torturée ?

— Le bâtard, corrigea-t-elle.

Sans qu'elle ait besoin de le dire ou de le montrer, Thomas savait qu'elle luttait de toutes ses forces pour réprimer ses

larmes. Il devinait ce qu'elle ressentait, car il avait subi la même humiliation des mains de son bourreau. Il se rappelait avoir supplié son tourmenteur, et il se souvenait de la honte d'avoir été si totalement avili par un homme. Et il se remémorait la gratitude qu'il avait ressentie à l'endroit de son tortionnaire, quand la torture s'était arrêtée.

Le père Roubert immobilisa son cheval à vingt pas du jeune chef anglais. Le moine considéra les corps éparpillés autour de lui.

— Ont-ils reçu l'absolution ? demanda-t-il.

— Non, répondit l'archer, mais si vous voulez le faire, mon père, allez-y. Et ensuite, rentrez à Bérat et dites au comte que nous tenons son neveu et que nous allons négocier une rançon.

Il n'avait rien d'autre à dire au dominicain, aussi prit-il le coude de Geneviève pour s'éloigner.

— Es-tu Thomas de Hookton ? s'enquit le frère.

L'interpellé se retourna.

— En quoi cela vous concerne-t-il ?

— Tu as volé une âme à l'enfer, répondit le prêtre. Et si tu ne la rends pas, je vais devoir réclamer la tienne également.

La jeune femme attrapa son arc qui pendait à son épaule.

— Tu seras en enfer avant moi ! hurla-t-elle au moine.

L'homme en noir l'ignora et continua de s'adresser exclusivement à Thomas :

— Cette fille est une créature du diable, Anglais, et elle t'a ensorcelé.

Sa jument s'agita et, agacé, il lui administra une tape sur l'encolure.

— L'Église a pris sa décision et tu dois t'y soumettre.

— J'ai pris *ma* décision, rétorqua Thomas.

Le père Roubert leva la voix pour que tous les hommes puissent l'entendre :

— C'est une bégharde ! cria-t-il. Une hérétique ! Elle a été excommuniée, chassée des saints lieux de Dieu et, de ce fait, son âme est maudite. Il ne peut y avoir aucun salut pour elle ni pour quiconque l'aiderait ! Vous m'entendez ? C'est l'Église de Dieu sur terre qui vous parle, et vos âmes immortelles, toutes vos âmes immortelles, sont en grand péril à cause d'elle.

Il se tourna vers Geneviève et ne put réprimer un petit rictus mauvais.

— Tu vas mourir, catin. Tu vas mourir dans les flammes terrestres qui te précipiteront dans les brasiers éternels de l'enfer !

La jeune fille leva son petit arc. Elle avait placé un barbillon sur la corde.

— Ne fais pas ça, lui conseilla Thomas.

— C'est mon bourreau, lui répondit-elle, les joues inondées de larmes.

Le père Roubert ricana en voyant son arc.

— Tu es la putain du diable ! lui lança-t-il. Les vers habiteront ton ventre, tes seins donneront du pus et les démons joueront avec toi…

Geneviève décocha la flèche sans viser.

La colère lui avait donné la force de tirer la corde loin en arrière. Ses yeux étaient tellement pleins de larmes qu'elle pouvait à peine voir le dominicain en face d'elle. D'ordinaire, ses flèches manquaient leur cible. Mais au dernier moment, à l'instant précis où ses doigts lâchaient le fut, Thomas repoussa imperceptiblement son bras comme s'il voulait détourner le tir. En réalité, il la toucha à peine. Mais cela suffit à imprimer un petit mouvement sec à la flèche au moment de son envolée. Le père Roubert était sur le point de se moquer de l'arc miniature, quand le trait le frappa. La large tête pointue se ficha dans la gorge du prêtre et s'y immobilisa. Les plumes blanches de son empennage rougirent à mesure que le sang coulait le long de son fût. Pendant un bref instant, le prêtre demeura juché sur sa selle, un air de profond étonnement sur le visage. Puis un second jet de sang inonda les oreilles de son cheval. L'homme suffoqua et tomba lourdement sur le sol.

Quand Thomas arriva près de lui, le prêtre était déjà mort.

— Je t'avais dit qu'il partirait le premier en enfer ! triompha Geneviève avant de cracher sur le cadavre.

À côté d'elle, son compagnon fit le signe de croix.

La victoire, facile, aurait dû ramener la gaieté. Au lieu de quoi, la vieille humeur maussade revint hanter la garnison de

Castillon d'Arbizon. Le combat s'était parfaitement bien passé, mais la mort du dominicain avait horrifié les hommes de Thomas. La plupart d'entre eux étaient des pécheurs non repentis. Certains avaient même eux aussi tué des prêtres en d'autres occasions. Mais tous étaient superstitieux et la mort du moine fut perçue comme un mauvais présage. Le père Roubert s'était présenté sans armes. Il venait parlementer, mais il avait été abattu comme un chien. Il s'était bien trouvé quelques hommes pour applaudir Geneviève. C'était une femme, une vraie, disaient-ils, une femme à soldats, et l'Église pouvait être damnée pour tout ce qu'elle faisait. Mais ils n'étaient qu'une petite minorité. La plupart des membres de la garnison se rappelaient les ultimes paroles du prêtre. Il avait maudit leurs âmes pour s'être rendus coupable de protéger une hérétique, et ces terribles menaces avaient fait remonter à la surface les angoisses qui avaient été les leurs quand Thomas avait décidé d'épargner la condamnée. Robbie était naturellement de ceux-là, et il ne cessait de rappeler qu'ils seraient menacés de damnation tant qu'ils hébergeraient une créature maudite condamnée par l'Église.

Lorsque Thomas lui demandait quand il envisageait de partir pour Bologne, l'Écossais éludait la question : « Je reste ici, répondait-il, jusqu'à ce que je sache quelle rançon je vais obtenir. Je ne veux pas m'éloigner de mon argent. »

Disant cela, il pointait le pouce vers Joscelyn. Celui-ci avait parfaitement repéré les antagonismes au sein de la garnison et il faisait de son mieux pour les attiser en prédisant la survenue de choses terribles si l'hérétique n'était pas brûlée. Pour renforcer sa position, il refusait de manger à la même table que Geneviève. Sa qualité nobiliaire lui ouvrait droit au meilleur traitement que le château pouvait offrir. Il dormait dans une chambre particulière au sommet du donjon, mais, plutôt que de manger dans la grande salle, il préférait prendre ses repas avec Robbie et les hommes d'armes. Il les envoûtait avec le récit de ses tournois et les effrayait en les mettant en garde contre les choses terribles qui arrivaient à tous ceux qui protégeaient les ennemis de l'Église.

Thomas offrit à Robbie presque tout l'argent qu'il avait en coffre en avance sur sa part de la rançon de Joscelyn. Le montant final serait ajusté quand cette rançon serait négociée. Mais l'Écossais refusa.

— Tu risques de me devoir beaucoup plus, estima-t-il, et comment puis-je avoir la certitude que tu me paieras mon dû ? Comment sauras-tu d'ailleurs où je me trouve ?

— Je l'enverrai à ta famille, promit Thomas. Tu me fais confiance, non ?

— L'Église ne te fait pas confiance, alors pourquoi devrais-je le faire ? fut la cuisante réponse de son ancien ami.

Messire Guillaume essaya d'apaiser la tension. Mais il savait que la garnison était en train de se diviser. Une nuit, une bagarre éclata dans la salle basse, entre les partisans de Robbie et ceux qui défendaient Geneviève. Au bout du compte, un Anglais demeura raide mort sur le carreau et un coup de dague coûta son œil à un Gascon. Guillaume d'Evecque corrigea comme il fallait les coupables, mais cette rixe n'était que la première, il n'en doutait pas.

— Que comptes-tu faire ? demanda-t-il à Thomas, une semaine après le combat au bord du Gers.

Un vent du nord soufflait un froid glacial. Les hommes disaient que ce vent les engourdissait et les rendait irritables. Guillaume et Thomas se trouvaient sur les remparts du donjon. La bannière décolorée du comte de Northampton flottait au-dessus de leurs têtes. Sous cet étendard rouge et vert pendait le léopard orange de Bérat, mais sens dessus dessous pour montrer au monde que la flamme avait été capturée au combat. Geneviève était là, elle aussi. Sentant que les propos de messire Guillaume ne lui feraient pas plaisir, elle s'était toutefois éloignée dans le coin le plus opposé du rempart.

— Je vais attendre ici, dit Thomas.

— Parce que tu crois toujours que ton cousin va venir ?

— C'est pour ça que je suis là.

— Mais suppose qu'il ne te reste plus un seul homme ?

Pendant un moment, Thomas resta silencieux. Finalement, il rompit le silence.

— Même toi ?

— Je suis avec toi, aussi fou que tu sois. Mais si ton cousin arrive, il ne sera pas seul.

— Je le sais.

— Et il ne sera pas aussi idiot que Joscelyn. Il ne te laissera pas la victoire.

— Je le sais, répéta Thomas d'une voix faible.

— Il te faut davantage d'hommes. Ici nous avons une garnison, alors que nous avons besoin d'une petite armée.

— Ce serait mieux, admit l'autre.

— Mais personne ne viendra tant *qu'elle* sera là, le mit en garde le Normand en regardant Geneviève. Trois Gascons sont partis, hier.

Les trois hommes d'armes n'avaient même pas attendu leur part de la rançon de Joscelyn. Ils avaient simplement filé à cheval vers l'ouest pour se trouver un autre engagement.

— Je ne veux pas de lâches ici ! s'emporta l'archer.

— Oh, ne sois pas si stupide ! gronda son compagnon. Tes soldats sont prêts à combattre d'autres hommes. Mais pas l'Église. Ils ne combattront pas Dieu.

Le borgne marqua une pause. Thomas vit qu'il avait du mal à exprimer ce qu'il avait en tête. Mais il se lança :

— Tu dois la chasser, Thomas. Elle doit partir.

L'archer, silencieux, fixait les contreforts des montagnes au sud.

— Elle doit partir, répéta messire Guillaume. Envoie-la à Pau. À Bordeaux. N'importe où. Mais chasse-la.

— Si je fais ça, elle mourra. L'Église la retrouvera et la brûlera.

Guillaume d'Evecque le regarda.

— Tu es amoureux, n'est-ce pas ?

— Oui, avoua l'autre.

— Foutu nom du Christ ! s'exclama le Normand, hors de lui. L'amour ! L'amour ! Il n'amène jamais rien que des problèmes !

— L'homme est fait pour aimer comme les flammes sont faites pour s'envoler vers le ciel.

— Peut-être, grimaça son ami, mais, dans un cas comme dans l'autre ce sont les femmes qui fournissent le petit bois.

À cet instant, Geneviève les appela :

— Des cavaliers !

Thomas la rejoignit et regarda la route qui arrivait de l'est. Soixante à soixante-dix cavaliers émergeaient des bois. C'étaient des hommes d'armes revêtus des livrées orange et blanc de Bérat. D'abord, il pensa que ce cortège venait offrir une rançon pour Joscelyn. Puis il comprit qu'ils suivaient une étrange bannière, non le léopard de Bérat mais une flamme de l'Église semblable à celles que l'on portait en procession les jours saints. Elle était accrochée à une hampe en forme de croix et représentait la robe bleue de la Vierge Marie. Derrière elle, sur de petits chevaux, on reconnaissait tout un groupe d'ecclésiastiques.

Messire Guillaume fit le signe de croix.

— Problèmes à l'horizon, maugréa-t-il avant de se tourner vers Geneviève. Pas de flèches ! Tu m'entends, jeune fille ? Pas de foutues flèches !

Il dévala les marches et la Picarde regarda Thomas.

— Je suis désolée, dit-elle.

— D'avoir tué le prêtre ? Maudit soit ce bâtard !

— Je crois plutôt que c'est nous qu'ils sont venus maudire.

Elle s'approcha du jeune homme. Du rempart, ils surplombaient la rue principale de Castillon d'Arbizon, la porte occidentale et le pont enjambant la rivière en dessous. Les cavaliers armés s'arrêtèrent devant l'entrée de la ville, tandis que les religieux mettaient pied à terre et s'avançaient vers la porte. Ils remontèrent la rue principale en direction du château. La plupart des prêtres étaient habillés de noir, mais l'un d'eux arborait une chape blanche, une mitre et un bâton immaculé surmonté d'une crosse d'or. L'homme – au moins un évêque – était bien en chair. De longs cheveux blancs s'échappaient des bords dorés de sa coiffure. Il ne prêtait aucune attention au petit peuple de Castillon, qui s'agenouillait sur son passage. Parvenu au pied du château, il se mit à héler ses occupants :

— Thomas ! hurla-t-il. Thomas !

— Que vas-tu faire ? demanda Geneviève.

— L'écouter.

Il l'entraîna vers le petit bastion au-dessus de la porte. Plusieurs archers et hommes d'armes s'y trouvaient déjà. Robbie était du nombre. Dès que leur chef apparut, l'Écossais le désigna du doigt et cria à l'évêque :

— Voici Thomas !

Le dignitaire de l'Église frappa le sol de son bâton.

— Au nom de Dieu, vociféra-t-il, Dieu le Père Tout-Puissant, au nom de Son Fils et de l'Esprit saint, au nom de tous les saints, de notre Saint-Père Clément, et en vertu du pouvoir qui nous a été conféré pour lier et délier dans les deux comme Il lie et délie sur terre, je te somme, Thomas ! Je te somme !

L'évêque avait une belle voix, qui s'élevait haute et claire vers le ciel. En dehors de celle-ci, on entendait rien d'autre en cet instant que le vent et les chuchotements de quelques soldats traduisant le français de l'évêque aux archers anglais. Thomas s'était dit que le religieux s'exprimerait en latin et que lui seul comprendrait ses propos. Mais le prélat voulait que tous puissent comprendre ses paroles.

— Il est notoire que toi, Thomas, continua l'évêque, jadis baptisé au nom du Père, du Fils et de l'Esprit saint, tu t'es exclu de la société du corps du Christ par le péché que tu as commis en apportant aide et asile à une meurtrière hérétique condamnée. Ainsi maintenant, avec de la tristesse au cœur, nous te privons, Thomas, ainsi que tous tes complices ou fidèles, de la communion du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Une nouvelle fois, il frappa le sol avec son bâton et l'un des prêtres fit retentir une petite clochette.

— Nous t'excluons de la société des chrétiens et de toutes les enceintes sacrées ! poursuivit l'évêque d'une voix qui résonnait contre le haut donjon du château.

Son bâton cogna encore les pavés et la clochette tinta.

— Nous t'excluons du sein de notre sainte mère l'Église, sur la terre comme au ciel !

Le tintement cristallin de la clochette se répercuta sur les pierres de la tour.

— Toi, Thomas, nous te déclarons excommunié et nous te condamnons à être brûlé dans les flammes éternelles de Satan

avec tous ses anges déchus et les réprouvés. Nous te déclarons maudit et nous demandons à tous ceux qui soutiennent et aiment Notre-Seigneur Jésus-Christ de t'arrêter et de t'infliger ton châtiment !

Une dernière fois, il frappa le sol avec son bâton en défiant Thomas du regard. Puis il tourna les talons et s'éloigna immédiatement, suivi par ses prêtres et leurs bannières.

Alors Thomas se sentit tétanisé. Gelé et tétanisé. Vidé. C'était comme si le sol de la terre venait de s'entrouvrir pour laisser place à un gouffre douloureux au-dessus des portes incandescentes de l'enfer. Toutes ses certitudes sur la vie, Dieu, le salut, l'éternité, s'étaient envolées comme les feuilles mortes voletant dans les rigoles de la ville. Il venait d'être métamorphosé en un vrai hellequin, excommunié, privé du pardon, de la miséricorde, de l'amour et de la compagnie de Dieu.

— Vous avez entendu l'évêque ? hurla Robbie sur le rempart. Nous sommes chargés d'arrêter Thomas à moins de partager sa damnation !

Il mit la main sur son épée et l'aurait tirée si messire Guillaume n'était pas intervenu :

— Assez ! hurla le Normand. Assez ! Je suis le commandant en second, ici ! Est-ce que quelqu'un le conteste ?

Les archers et les hommes d'armes s'étaient écartés de Thomas et Geneviève, mais personne n'avait bougé pour abonder dans le sens de Robbie. Le visage couturé de messire Guillaume était aussi sombre que la mort.

— Les sentinelles restent en poste, ordonna-t-il. Et tous les autres rejoignent leurs quartiers. Exécution !

— Nous avons un devoir… commença Robbie.

Mais il recula involontairement d'un pas quand le Normand se retourna, furieux, vers lui. L'Écossais était loin d'être un lâche, mais personne n'aurait osé affronter la colère de messire Guillaume en cet instant.

Les soldats s'éloignèrent à contrecœur, mais ils obéirent. Et messire Guillaume remit au fourreau son épée à demi tirée.

— Tu sais naturellement qu'il a raison, dit-il tristement à Thomas en regardant Robbie descendre les marches.

— C'était mon ami, protesta l'archer.

Il essayait de s'accrocher à un morceau de certitude dans un monde maintenant sens dessus dessous.

— Il veut surtout Geneviève, enchaîna Guillaume, et parce qu'il ne peut l'avoir, il s'est persuadé que son âme était maudite. Pourquoi penses-tu que l'évêque ne nous a pas tous excommuniés ? Parce que, alors, nous nous serions tous retrouvés dans le même enfer sans plus rien avoir à perdre. Il nous a divisés, les bénis d'un côté et les maudits de l'autre, et Robbie veut que son âme soit sauvée. Peux-tu le blâmer pour ça ?

— Qu'en est-il de vous ? demanda Geneviève au borgne.

— Mon âme est morte il y a des années, répondit-il d'un air sombre.

Puis il se tourna pour observer la rue principale.

— Ils vont avoir laissé des hommes d'armes à l'extérieur de la ville pour vous attraper dès que vous sortirez. Mais vous pouvez vous échapper par la petite porte derrière la maison du père Médous. Ils ne la garderont pas et vous pourrez traverser la rivière près du moulin. Dans les bois, vous serez relativement en sécurité.

Pendant un moment, Thomas ne comprit pas – ou refusa de comprendre – ce que messire Guillaume disait, puis il saisit soudain que ce dernier lui enjoignait de partir. De courir. De fuir. D'aller se cacher. De quitter son premier commandement, d'abandonner sa nouvelle richesse, ses hommes. Tout ! Il regarda messire Guillaume, qui haussa les épaules.

— Tu ne peux pas rester, Thomas, insista gentiment son aîné. Robbie ou l'un de ses amis te tueront. À mon avis, une vingtaine d'entre nous pourraient te soutenir. Mais si tu restes, il y aura un combat entre nous et eux, et ils gagneront.

— Tu vas rester ici ?

Guillaume d'Evecque parut mal à l'aise.

— Je sais pourquoi tu es venu ici, expliqua-t-il. Je ne crois pas que cette chose existe, et même si c'est le cas, je ne pense pas que nous ayons la moindre chance de la trouver. En revanche, nous pouvons nous faire de l'argent ici et j'en ai

besoin, donc, oui, je reste. Mais toi tu dois partir, Thomas. Va vers l'ouest. Trouve une garnison anglaise et rentre chez toi.

Il remarqua la répugnance qui se lisait sur le visage de Thomas.

— Par le Christ, que peux-tu faire d'autre ?

Le jeune homme se taisait. Guillaume d'Evecque tourna les yeux vers la porte de la ville et regarda les soldats qui attendaient de l'autre côté.

— Tu peux leur amener l'hérétique, Thomas, et l'envoyer au bûcher. Alors, ils lèveront ton excommunication.

— Je ne ferai jamais ça, riposta l'autre, violemment.

— Remets-la aux soldats, insista le borgne, et agenouille-toi devant l'évêque.

— Non !

— Pourquoi ?

— Tu sais pourquoi.

— Parce que tu l'aimes ?

— Oui.

Geneviève prit le bras de Thomas. Elle savait qu'il souffrait, comme elle-même avait souffert quand l'Église avait extirpé l'amour de Dieu de son cœur. Mais elle s'était habituée à l'horreur de la chose. Pas Thomas. C'était trop frais, et elle savait qu'il lui faudrait du temps pour s'y faire.

— Nous allons survivre, dit-elle à messire Guillaume.

— Mais vous devez partir, insista le Normand.

— Je sais, admit enfin Thomas sans pouvoir contenir sa peine.

— Je vous apporterai de quoi vous nourrir et vous équiper demain, promit Guillaume. Des chevaux, de la nourriture, des vêtements. De quoi avez-vous encore besoin ?

— De flèches, répondit Geneviève instantanément.

Elle se tourna vers Thomas, comme pour l'inviter à ajouter quelque chose, mais il était encore trop choqué pour avoir les idées claires.

— Tu veux les écrits de ton père, n'est-ce pas ? suggéra-t-elle.

Le jeune homme acquiesça de la tête.

— Enveloppe-les-moi, demanda-t-il à messire Guillaume. Enveloppe-les dans du cuir.

— À demain matin, alors, répondit celui-ci. Attendez-moi près du châtaignier creux sur la colline.

Guillaume les escorta à l'extérieur du château. Ils se faufilèrent dans les ruelles derrière la maison du prêtre pour gagner la poterne aménagée dans le mur de la ville. Elle donnait accès à un sentier qui descendait au moulin au bord de la rivière. Le Normand tira les verrous, ouvrit la porte avec précaution. Comme il l'avait prévu, aucun soldat ne montait la garde devant cette issue. Il les accompagna alors jusqu'au moulin. Une fois là, il regarda le couple traverser la rivière en empruntant la margelle de pierre du réservoir. Parvenus sur l'autre rive, ils s'enfoncèrent dans les bois.

Thomas avait échoué dans sa quête. Et il était maudit.

DEUXIÈME PARTIE

Le fugitif

C'était la nuit. Depuis des heures, poussée par un vent glacial, la pluie battante arrachait les feuilles des chênes et les châtaignes et tourbillonnait violemment dans le vieil arbre brisé par la foudre et creusé par le temps. Thomas et Geneviève s'étaient réfugiés à l'intérieur du tronc creux. Ils tressaillirent quand un coup de tonnerre retentit sans qu'aucun éclair vienne illuminer le ciel. La pluie redoubla encore.

— Tout est ma faute, s'affligea Geneviève.

— Non.

— Je détestais ce prêtre. Je sais que je n'aurais pas dû tirer, mais je me suis souvenue de tout ce qu'il m'avait fait.

Elle enfonça son visage dans l'épaule de son compagnon.

— Il me frappait quand il ne me brûlait pas. Il me frappait comme une enfant.

Thomas pouvait à peine entendre sa voix étouffée.

— Comme une enfant ?

— Non, rectifia-t-elle amèrement, comme une maîtresse. Et dès qu'il m'avait blessée, il récitait des prières pour moi et prétendait que je lui étais précieuse. Je le détestais.

— Je le déteste aussi, ajouta le jeune homme, pour ce qu'il t'a fait.

Il glissa son bras autour d'elle avant d'ajouter, en chuchotant presque :

— Et je suis heureux qu'il soit mort.

Recroquevillé dans cet arbre battu par les éléments, il réfléchit que lui-même ne valait guère plus qu'un mort. Il avait été précipité vers l'enfer. Le salut de son âme lui était refusé.

— Que vas-tu faire ? demanda Geneviève, frissonnante dans l'obscurité.

— Je ne vais pas rentrer chez moi, en tout cas.

— Alors, où vas-tu aller ?

— Je reste avec toi… si tu le veux.

Il voulut ajouter qu'elle était libre d'aller où elle voulait, mais il savait qu'elle avait lié son destin au sien, aussi n'essaya-t-il pas de la dissuader de l'accompagner… Il n'avait de fait aucune envie qu'elle le quitte.

— Nous allons retourner à Astarac, suggéra-t-il plutôt.

Il ignorait si cela changerait grand-chose à leurs affaires, mais il avait au moins une certitude : il ne pouvait pas rentrer chez lui en vaincu. En outre, désormais maudit, il n'avait plus rien à perdre et toute l'éternité à reconquérir. Après tout, le Graal lui permettrait peut-être de se racheter.

Messire Guillaume arriva peu après l'aube, escorté par une dizaine de fidèles qui avaient juré de ne pas trahir Thomas. Jake et Sam étaient du nombre. Tous deux voulaient accompagner leur chef dans sa fuite, mais celui-ci refusa.

— Restez avec la garnison, leur dit-il, ou repartez vers l'ouest et trouvez un autre fort anglais.

En réalité, il aurait volontiers emmené ses deux compagnons, mais il savait qu'il leur serait déjà difficile de se nourrir, lui et Geneviève, sans avoir à s'occuper de deux bouches supplémentaires. Il n'avait rien d'autre à leur offrir que du danger, la faim et la certitude d'être pourchassés dans tout le sud de la Gascogne.

Comme promis, Guillaume d'Evecque lui avait apporté deux chevaux, de la nourriture, des vêtements, l'arc de Geneviève, quatre carquois de flèches et une grosse bourse de pièces.

— Je n'ai pas pu récupérer le manuscrit de ton père, confessa-t-il. Robbie l'a pris.

— Il l'a volé ? s'étonna Thomas, indigné.

Messire Guillaume haussa les épaules comme si le destin du manuscrit n'avait aucune importance.

— Tous les hommes d'armes de Bérat sont partis. Donc, la route de l'ouest est sûre. Et tôt ce matin, j'ai envoyé Robbie vers l'est pour s'occuper des troupeaux. Alors, file, Thomas. Chevauche vers l'ouest et rentre chez toi.

— Tu penses que Robbie voudra me tuer ? s'inquiéta l'archer.

— T'arrêter, probablement, et te livrer à l'Église, répondit le Normand. Ce qu'il veut vraiment, c'est avoir Dieu de son côté, et

lui aussi croit que s'il trouve le Graal tous ses problèmes seront résolus.

Les hommes de Guillaume avaient entendu la conversation. La mention subreptice du Graal parut les surprendre et l'un d'eux, le sage John Faircloth, hasarda une question que le borgne ne lui laissa pas finir.

— Robbie, continua-t-il, s'est persuadé que tu étais un pécheur. Doux Jésus, il n'y a rien de pire qu'un jeune homme qui vient de trouver Dieu. Sauf une jeune femme qui L'a trouvé. Ils sont pareillement insupportables.

— Le Graal ? insista John Faircloth.

Il courait quantité de folles rumeurs sur les motifs qui avaient poussé le comte de Northampton à envoyer Thomas et ses hommes à Castillon d'Arbizon. Mais l'allusion fugace de messire Guillaume venait d'être une première confirmation.

— C'est une folie que Robbie s'est mise dans le crâne ! tempêta le Normand avec force. N'y prends pas garde !

— Nous devrions rester avec toi, Thomas, reprit Jake. Nous tous. Recommençons du début.

Messire Guillaume connaissait suffisamment d'anglais pour avoir compris ce que Jake venait de dire et il manifesta son désaccord.

— Si nous restons avec lui, alors il nous faudra combattre Robbie. C'est précisément ce que veut notre ennemi. Il veut nous diviser.

Thomas traduisit à Jake.

— Il a raison, ajouta tristement le fils du père Ralph.

— D'accord, mais que faisons-nous maintenant ? s'enquit Jake.

— Thomas rentre chez lui, expliqua résolument Guillaume. Nous, nous restons suffisamment longtemps ici pour devenir riches, et ensuite, nous rentrerons, nous aussi.

Il tendit à Thomas les rênes des deux chevaux.

— J'aimerais vraiment rester avec vous, ajouta le Normand.

— Alors nous mourrions tous.

— Ou nous serions tous damnés, compléta messire Guillaume pensivement, en jetant à terre un gros sac de cuir. Suis mon conseil et rentre chez toi, Thomas. Il y a assez d'argent

dans la bourse pour payer ton passage et même probablement assez pour convaincre l'évêque de lever sa malédiction. L'Église ferait n'importe quoi pour de l'argent. Je te connais : tu sauras parfaitement te débrouiller. D'ici un an ou deux, viens me retrouver en Normandie.

— Et Robbie ? demanda Thomas. Que va-t-il faire, selon toi ?

Messire Guillaume haussa les épaules.

— Il finira par rentrer chez lui, lui aussi. Il ne trouvera pas ce qu'il cherche, Thomas, et tu le sais.

— Non, je ne le sais pas.

— Alors tu es aussi fou que lui.

D'Evecque enleva son gant et tendit sa main.

— Tu ne m'en veux pas de rester ?

— Tu *dois* rester. Enrichis-toi, mon ami. C'est toi qui commandes maintenant, non ?

— Naturellement.

— Alors Robbie devra te céder le tiers de la rançon de Joscelyn.

— J'en garderai une part pour toi, promit Guillaume.

Il étreignit la main de Thomas, puis il remonta à cheval et s'éloigna avec ses hommes. En cadeau d'adieu, Jake et Sam laissèrent au couple deux autres sacs de flèches. En quelques secondes, les cavaliers disparurent et le bruit des sabots s'estompa.

Contrairement au conseil de messire Guillaume, Thomas et Geneviève prirent la direction de l'est. La pluie n'avait pas cessé, mais n'était plus qu'une douce bruine. Malgré tout, leurs capes furent bientôt trempées.

À mesure qu'ils progressaient vers le levant, l'archer sentait sa colère bouillonner. Il était furieux contre lui-même d'avoir échoué dans sa mission, même s'il savait que la seule raison de cet échec avait été son refus de lier Geneviève sur un tas de bois et d'y mettre le feu. Il n'aurait jamais pu faire une telle chose. Il était furieux aussi contre Robbie, qui s'était retourné contre lui, tout en comprenant ses raisons – et en considérant même qu'il s'agissait de bonnes raisons. L'Écossais n'y pouvait rien s'il était attiré par Geneviève et ce n'était pas une mauvaise chose qu'un homme se préoccupe de son âme.

Mais, par-dessus tout, Thomas était furieux contre la vie elle-même, et cette rage sourde l'aidait à oublier leur inconfort du moment alors que la pluie redoublait. Tout en chevauchant vers l'est, ils glissaient insensiblement vers le sud. Pour ne pas prendre de risques, ils ne quittaient quasiment jamais les bois. Souvent, ils étaient obligés de se baisser pour passer sous les branches basses. Lorsqu'ils étaient néanmoins contraints de s'aventurer en terrain découvert, ils restaient sur les hauteurs et guettaient d'éventuels cavaliers envoyés à leur poursuite. Pas une fois ils n'en aperçurent. Si vraiment, comme l'avait dit Guillaume d'Evecque, les hommes de Robbie s'étaient rendus ce jour-là à l'est de Castillon, ils avaient dû rester au fond de la vallée. Thomas et Geneviève étaient donc seuls.

Toujours dans un esprit de sécurité, ils évitaient fermes et villages. Ce n'était guère difficile dans une région si peu peuplée, et les hauteurs étaient essentiellement dédiées à la pâture et non à la culture.

Un après-midi, ils tombèrent nez à nez avec un berger. Celui-ci jaillit de derrière un rocher. Surpris par l'apparition du couple, il récupéra une fronde de cuir et une pierre dans sa poche… qu'il refit disparaître aussi rapidement, ayant repéré l'épée au flanc du cavalier. Peu rassuré, le pâtre gratifia alors les voyageurs d'un petit salut de la main tout en s'inclinant obséquieusement.

Faisant traduire sa question par Geneviève, Thomas lui demanda s'il avait aperçu des soldats. L'homme n'avait rien vu.

Un kilomètre après avoir quitté le berger effrayé, Thomas abattit une chèvre. Il récupéra la flèche sur la carcasse. Puis il s'appliqua à dépouiller, vider et découper l'animal.

Cette nuit-là, ils se réfugièrent dans une vieille chaumière sans toit à l'entrée d'une vallée boisée. Dans cet abri de fortune à ciel ouvert, il alluma un feu avec la pierre et le morceau d'acier qui ne le quittaient pas, puis il fit rôtir les côtes de chèvre sur les flammes. Pendant que la viande cuisait, le jeune homme attrapa son épée pour couper quelques branches d'un mélèze qui se dressait là. Il les assembla pour former un toit grossier contre un mur. Les branchages les protégeraient au moins de la pluie

pendant la nuit et garderaient relativement au sec le lit de fougères qu'il avait préparé en dessous.

Tout en aménageant leur « gîte », Thomas repensa à son périple de Bretagne en Normandie avec Jeannette. Il ressemblait par bien des points à celui qu'il entamait avec Geneviève. En chemin, ils avaient dû éviter tout contact avec d'autres humains et ils n'avaient pu compter que sur son arc pour survivre. Où se trouvait l'Oiseau noir aujourd'hui, se demanda-t-il ? Malgré les difficultés, ç'avait été un moment heureux. L'été resplendissait. Ici, l'hiver arrivait. À quel point serait-il rigoureux ? Thomas l'ignorait, mais Geneviève prétendait n'avoir jamais vu de neige dans ces collines.

« Elle tombe plus au sud, dans les montagnes, lui avait-elle expliqué. Ici, il fait simplement froid. Froid et humide. »

La pluie tombait par intermittence. Près des ruines, un cours d'eau chantonnait quand l'averse ne couvrait pas son murmure. Ils avaient attaché leurs chevaux sur un carré d'herbe maigre en bordure du ruisseau. Parfois, le croissant de lune se glissait entre les nuages et inondait d'une lueur argentée les hautes crêtes boisées de chaque côté de la vallée. Thomas parcourut près d'un kilomètre le long de la rivière. Il comptait quelques pas et s'arrêtait pour écouter et observer. À aucun moment il n'aperçut d'autres lumières ni n'entendit quelqu'un en approche. Ils étaient apparemment en sécurité, conclut-il. Au moins au regard des hommes, si ce n'était de Dieu.

Tranquillement, il rebroussa chemin vers leur bivouac. Geneviève essayait de faire sécher leurs lourdes capes trempées près du petit feu. Pour l'aider, il fabriqua rapidement un support avec de nouvelles branches de mélèze et étala dessus le tissu laineux. Toutes ces tâches accomplies, il put enfin s'allonger près des flammes. Rêveusement, il laissa son regard se perdre sur les braises rougeoyantes et se mit à repenser à la malédiction qui le frappait. Nourries par les peintures qu'il avait souvent vues dans les églises, d'horribles visions se matérialisèrent dans sa tête : elles représentaient des âmes tombant en enfer, où les attendaient des démons grimaçants et des feux grondants.

— Tu penses à l'enfer, murmura Geneviève d'une voix lasse.

Le jeune archer ne put retenir un rictus.

— Oui, avoua-t-il en se demandant comment elle avait deviné.

— Tu crois vraiment que l'Église a le pouvoir de t'y envoyer ?

Comme il ne répondait pas, elle secoua tristement la tête.

— L'excommunication n'a aucun sens.

— Elle en a, au contraire, maugréa-t-il. Elle signifie que l'on n'a plus droit au ciel et à Dieu, plus droit au salut et à l'espoir, plus droit à rien.

— Dieu est ici, répondit-elle avec emphase. Il est dans le feu, dans le ciel, dans l'air. Un évêque ne peut pas te séparer de Dieu, pas plus qu'il ne peut enlever l'air du ciel.

Thomas garda le silence. Il se souvenait du bâton de l'évêque frappant le pavé et du bruit de la petite clochette résonnant sur les murs du château.

— Il n'a prononcé que des mots, continua Geneviève, et les mots ne valent pas grand-chose. Ils ont prononcé les mêmes paroles pour moi et pourtant, la nuit où tu es arrivé, dans la cellule, Dieu est venu à moi et m'a sauvée.

Elle plaça un morceau de bois dans le feu.

— Je n'ai jamais cru que j'allais mourir. Même quand je me suis trouvée à deux doigts du bûcher, je n'ai jamais pensé que cela arriverait. Il y avait quelque chose au fond de moi, une petite étincelle, qui me soufflait que je ne mourrais pas. C'était Dieu, Thomas. Dieu est partout. Ce n'est pas un chien que l'Église tient en laisse et contrôle.

— Comment peux-tu dire cela ? Nous ne connaissons Dieu qu'au travers de Son Église…

Au-dessus de leurs têtes, les nuages épaissis voilaient maintenant totalement la lune et les rares étoiles. Les ombres se densifiaient au-delà de leur cercle de lumière. Soudain la pluie forcit et dans le lointain, à l'autre extrémité de la vallée, un grondement de tonnerre roula sur les hauteurs.

— Et l'Église de Dieu m'a condamné, acheva-t-il, les cheveux dégoulinants.

Geneviève se leva pour aller retirer les deux capes de leur support et elle les roula pour empêcher au maximum la pluie de les remouiller.

— Tu te trompes, objecta-t-elle. La plupart des gens ne connaissent pas Dieu au travers de l'Église. Ils viennent à la messe mais écoutent une langue qu'ils ne comprennent pas. Ils se confessent, ils s'agenouillent devant les saints sacrements et ils veulent que le prêtre se rende à leur chevet quand ils sont mourants. Mais quand ils sont vraiment confrontés à un problème, ils se rendent dans des sanctuaires dont l'Église ignore l'existence. Ils vont rendre un culte près des torrents, près des sources sacrées, dans des lieux profondément enfouis au fond des bois. Ils vont voir des femmes de savoir – des « bonnes femmes », comme ils disent –, des voyantes. Autour de leur cou, sous leur chemise, ils portent des amulettes. Ils prient leur propre dieu et l'Église n'en sait jamais rien. Mais Dieu, Lui, le sait, parce qu'il est partout. Pourquoi les hommes auraient-ils besoin de prêtres puisque Dieu est omniprésent ?

— Pour nous protéger de l'erreur.

— Et qui définit cette erreur ? insista la jeune femme. Les prêtres ? Penses-tu être un mauvais homme, Thomas ?

Celui-ci réfléchit à la question. Dans un premier élan, il fut tenté de répondre par l'affirmative puisque l'Église venait de le chasser et de condamner son âme à la damnation. Mais en vérité, en son for intérieur, il ne pensait pas être mauvais, aussi secoua-t-il négativement la tête.

— Non !

— Pourtant, l'Église t'a condamné. Un évêque a prononcé ces paroles. Or qui sait quels péchés a commis et commet encore ce prêtre ?

Thomas sourit.

— Tu es vraiment une hérétique, lui dit-il d'une voix paisible.

— C'est vrai, répondit-elle sans émotion. Je ne suis pas une bégharde, même si je pourrais l'être. Assurément, je suis une hérétique. Seulement, est-ce que j'ai eu le choix ? Comme toi, l'Église m'a chassée, donc, si je veux aimer Dieu, je dois le faire hors de son sein. Tu dois en faire autant maintenant, et tu vas rapidement découvrir que Dieu continue de t'aimer même si l'Église te déteste et te rejette.

Elle frissonna en regardant la pluie éteindre les dernières flammèches du feu. Il était temps pour eux de se réfugier sous le

toit de branchages. Ils s'y glissèrent et firent de leur mieux pour se blottir sous des épaisseurs de capes et de cottes de mailles.

Thomas eut un sommeil agité. Il rêva de combats. Un géant rugissant l'attaquait… quand il se réveilla en sursaut.

Geneviève n'était plus là. Au-dessus de sa tête, le rugissement du géant retentit une nouvelle fois ; ce n'était que le grondement du tonnerre. La pluie tombait à verse sur les branches de mélèze. Elle se faufilait et dégouttait à l'intérieur, sur la fougère déjà trempée. Lorsqu'un éclair déchira le ciel, Thomas put voir à quel point son toit de fortune était percé. Il se faufila hors de l'abri de branches, tâtonna dans l'obscurité pour trouver la porte de la masure en ruine.

À la seconde précise où il allait crier le nom de Geneviève, un nouveau coup de tonnerre retentissant ébranla la nuit et se répercuta sur les collines. Le fracas semblait si proche que Thomas avait fait un bond de côté, comme s'il avait été frappé par une masse d'armes. Seul dans le noir, uniquement vêtu d'une longue chemise de lin trempée, il sentait la terre mouillée sous ses pieds nus. Trois autres éclairs fissurèrent le ciel à l'est.

Dans leur lumière fugitive, le jeune Anglais constata que les chevaux avaient les yeux blancs de peur et tremblaient. Il se dirigea vers eux pour les rassurer. Doucement, il leur tapota les naseaux et vérifia que leurs longes étaient bien accrochées.

— Geneviève ! hurla-t-il enfin. Geneviève !

Alors il la vit.

Ou plutôt il eut une vision. Dans l'éclat fulgurant d'un éclair, il eut juste le temps d'entrevoir une femme. Une femme belle, grande, argentée, nue, debout, les bras levés vers le feu céleste argenté. L'éclair avait comme imprimé l'apparition sur les rétines de Thomas. Quand le noir revint, il avait encore l'image au fond des yeux. Mais un nouvel éclair déploya sa toile arachnéenne éblouissante au-dessus des collines orientales. Geneviève réapparut. L'eau dégoulinait comme des filets d'argent sur ses cheveux dénoués.

Elle dansait nue sous les éclairs.

Le jeune homme savait qu'elle n'aimait pas être dévêtue en sa présence. La Picarde haïssait les cicatrices que le père Roubert lui avait infligées aux bras, aux jambes et au bas du

dos. Pourtant elle dansait bien nue, le visage tourné vers la pluie tombant du ciel. Le temps de plusieurs éclairs, Thomas resta là à admirer sa lente ondulation rythmée. Il s'accroupit pour mieux la contempler.

Geneviève est vraiment une *draga,* se dit-il, une créature des ténèbres sauvage, opaline, brillante, belle, étrange… et probablement dangereuse.

Soudain, il comprit que sa propre âme courait un péril plus grand encore que tout ce qu'il avait imaginé, le père Médous ayant affirmé que les *dragas* étaient les filles du diable. Cependant, il l'aimait. Au même instant, le tonnerre gronda et ébranla le monde environnant. L'archer se recroquevilla, les yeux hermétiquement clos. Il était maudit, maudit, et cette pensée l'emplit d'un immense désespoir.

— Thomas.

Geneviève s'était approchée de lui. Elle se pencha pour lui prendre doucement le visage entre ses mains.

— Tu es une *draga,* murmura-t-il, les paupières toujours closes.

— Je voudrais. J'aimerais voir les fleurs pousser sous mes pas. Mais ce n'est pas le cas ; je n'en suis pas une. J'ai juste dansé sous les éclairs et le tonnerre m'a parlé.

Il haussa les épaules en rouvrant les yeux.

— Qu'a-t-il dit ?

Elle passa ses bras autour de ses épaules pour le réconforter.

— Que tout va bien se passer.

Il ne répondit rien.

— Tout va bien se passer, répéta Geneviève, parce que le tonnerre ne ment pas si tu danses pour lui. C'est une promesse, mon amour, la promesse que tout ira bien.

Messire Guillaume avait dépêché à Bérat l'un des hommes capturés pour informer le comte que Joscelyn et treize de ses camarades étaient retenus prisonniers et que des rançons devaient être négociées. Le Normand savait que le vieil homme se trouvait à Astarac pendant que son neveu se faisait capturer, ce dernier le lui avait dit. Mais d'Evecque pensait qu'il avait depuis dû regagner son château.

Apparemment, ce n'était pas le cas. En effet, quatre jours après le départ de Thomas et Geneviève, un colporteur arriva à Castillon d'Arbizon. Il révéla que le vieux comte n'avait pas quitté Astarac. Malade, peut-être même mourant, il était hébergé dans l'infirmerie du monastère Saint-Sever.

Le lendemain, l'homme d'armes envoyé à Bérat rapporta des informations concordantes. Il ajouta qu'en dehors de son seigneur personne n'avait autorité pour négocier la libération de Joscelyn. À Bérat, il s'était entretenu avec messire Henri Courtois, le commandant de la garnison, qui ne pouvait faire qu'une chose pour le prisonnier : envoyer un message à Saint-Sever, en espérant que le comte serait en état de s'occuper du problème.

— Alors, que faisons-nous ? demanda Robbie.

Ces nouvelles le frustraient grandement. Il se sentait presque spolié, tant il était avide de toucher l'or de la rançon. Lui et Joscelyn étaient assis dans la grande salle. Dehors, il faisait nuit et ils étaient seuls. Un grand feu brûlait dans l'âtre.

Le prisonnier se taisait.

Face à ce mutisme, l'Écossais fronça les sourcils.

— Je pourrais vous vendre.

C'était une pratique assez courante quand un homme faisait prisonnier un seigneur dont la rançon risquait d'être considérable. Au lieu d'attendre l'acquittement de celle-ci, il lui était loisible de vendre son prisonnier à un personnage plus riche, lequel lui réglerait une somme plus faible, mais supporterait à sa place les longues négociations avant de réaliser son profit.

Joscelyn inclina la tête en signe d'assentiment.

— Tu pourrais, admit-il, mais tu n'obtiendrais pas beaucoup d'argent.

— Allons, l'héritier de Bérat, le seigneur de Béziers ? s'exclama dédaigneusement l'autre. Vous valez une bonne rançon, non ?

— Béziers n'est qu'une fange à cochons, répondit le prisonnier avec autant de morgue ; quant à Bérat, ce n'est pas son héritier qui vaut quelque chose. Lui ne vaut rien. C'est le comte lui-même qui vaut une fortune. Une fortune !

Il s'interrompit quelques secondes pour observer les réactions de Robbie.

— Mon oncle est fou, continua-t-il, mais c'est un fou très riche. Il conserve son or et son argent dans ses caves. Des tonneaux et des tonneaux de pièces remplis à ras bord. Deux de ces barriques sont pleines de génoises…

L'Écossais savoura cette révélation. Il se mit à imaginer tout cet argent reposant dans l'obscurité, les deux barriques remplies de merveilleuses génoises, des pièces d'or pur. Une seule d'entre elles suffisait à nourrir, vêtir et armer un homme pendant une année entière. Et il y en avait deux… Deux barriques !

— Mais mon oncle, poursuivit Joscelyn, est aussi effroyablement avare. Il ne dépense pas son argent, sauf pour l'Église. S'il a le choix, il préférera me voir mort et faire d'un de mes frères son nouvel héritier, sans léser son trésor d'une seule piécette. La nuit, parfois, il prend une lanterne et gagne les caveaux du château. Il reste là des heures, à simplement contempler sa fortune…

— Vous me dites, le coupa sèchement Robbie, que personne ne paiera de rançon pour vous ?

— Ce que je dis, c'est que tant que mon oncle vivra et sera le comte en titre, je resterai ton prisonnier. Mais si j'étais le comte…

— Vous ?

De plus en plus troublé et circonspect, le Calédonien ne comprenait plus trop dans quelle direction partait la conversation.

— Mon oncle est malade. Peut-être même mourant, d'après ce qui a été rapporté, tu l'as toi-même entendu.

Oui, Robbie le savait et, soudain, il comprit où Joscelyn voulait en venir.

— Si vous étiez le comte… hasarda-t-il prudemment, alors vous pourriez négocier votre propre rançon vous-même…

— Si j'étais le comte, je verserais la rançon pour me racheter, moi et tous mes hommes, et je le ferais rapidement !

L'Écossais réfléchit encore.

— Les barriques, elles sont grosses comment ? finit-il par demander.

Joscelyn tint sa main à environ deux pieds du sol.

— C'est la plus grosse quantité d'or de toute la Gascogne, précisa-t-il. Il y a là des ducats, des écus, des florins, des agnels[24], des deniers, des génoises, des livres et des moutons…

— Des moutons ?

— Des moutons d'or[25]. Gros et lourd. Plus qu'il n'en faut pour une rançon.

— Mais votre oncle va peut-être vivre…

— On peut prier pour sa guérison, répondit pieusement le seigneur de Béziers. Mais si tu me laisses envoyer deux hommes à Astarac, ils pourront vérifier par eux-mêmes dans quel état de santé il se trouve… Et peut-être le convaincre d'offrir une rançon…

— Mais vous avez dit qu'il ne payerait jamais !

Robbie faisait mine de ne pas saisir… ou peut-être ne voulait-il pas comprendre ce que Joscelyn suggérait.

— On peut peut-être le convaincre, estima le prisonnier, au nom de… l'affection qu'il me porte. Mais seulement si je lui envoie des fidèles.

— Vous avez dit deux ?

— Assurément. Et si leur démarche échoue, ajouta le prisonnier innocemment, ils reviendront naturellement ici en captivité. Qu'as-tu donc à perdre ? Toutefois, tu ne peux pas les laisser circuler sans armes. Pas dans un pays infesté de *coredors*…

À la lueur des flammes, l'Écossais essaya de sonder le visage impassible de son interlocuteur. Une question lui traversa l'esprit :

— Que faisait votre oncle, à Astarac ?

Joscelyn éclata de rire.

— Ce vieux fou cherchait le Saint-Graal. Il pensait que je l'ignorais, mais l'un des moines me l'a révélé. Ce damné Saint-Graal ! Il est complètement idiot, je te dis. Il pense que Dieu va lui donner un fils s'il le trouve !

---

[24] Monnaie d'or créée par Louis IX et qui devait son nom à une représentation de l'Agneau pascal sur sa face.

[25] Monnaie frappée sous Jean II équivalant aux *agnels,* avec une valeur d'échantillon légèrement supérieure.

— Le Graal ?

— Dieu sait où il a puisé cette idée. Il est fou ! Fou de piété.

Le Graal, songea Robbie. Le Graal ! Par moments, il avait douté de la quête de Thomas. Lui aussi avait attribué ce projet à la démence. Mais maintenant, il apparaissait que d'autres hommes partageaient cette folie… qui somme toute n'en était peut-être pas une. Et si le Graal existait vraiment, au bout du compte… Il ne devait pas aller en Angleterre, se dit-il. N'importe où, mais pas en Angleterre !

Joscelyn ne semblait pas avoir remarqué à quel point ses paroles avaient affecté son vis-à-vis.

— Toi et moi, continua-t-il, ne devrions pas appartenir à des camps opposés. Nous sommes tous deux des ennemis de l'Angleterre. Ce sont les Anglais qui créent les problèmes. C'est un Anglais qui est venu troubler notre paix ici.

Il tapa sur la table pour appuyer son propos.

— Et ils ont commencé le massacre. Tout ça pour quoi ?

Pour le Graal, pensa Robbie. Il se voyait déjà ramenant la sainte relique en Écosse. Il imagina la puissance spirituelle et militaire que conférerait le Graal à son pays. Avec lui, ils balaieraient l'Angleterre, l'écraseraient dans un bain de sang ! Ce serait un pur triomphe !

— Toi et moi, nous devrions être amis, martela le neveu de Bérat. Et tu as la possibilité de me témoigner un geste d'amitié, à l'instant même.

Il leva les yeux sur son écu qui pendait au mur. Le bouclier avait été accroché sens dessus dessous, si bien que le poing rouge était tourné vers le bas. Thomas l'avait placé là pour signaler que son propriétaire était prisonnier.

— Descends-le, s'il te sied, l'invita Joscelyn avec une pointe d'amertume dans la voix.

Robbie regarda le colosse, puis il se dirigea vers le mur et utilisa son épée pour décrocher l'écu. Celui-ci tomba sur le sol avec fracas. Précautionneusement, l'Écossais le redressa et l'appuya contre le mur, dans le bon sens.

— Merci. Et rappelle-toi, Robbie, que quand je serai le comte de Bérat, j'aurai besoin d'hommes de valeur. Tu n'as pas juré allégeance à qui que ce soit, n'est-ce pas ?

— Non.

— Même pas au comte de Northampton ?

— Non ! protesta le Calédonien, qui n'oubliait pas l'attitude inamicale du comte.

— Alors songe à l'idée de me servir. Je sais être généreux, Robbie. Sang Dieu, je commencerai par envoyer un prêtre en Angleterre !

Surpris par cette remarque singulière, Robbie plissa les yeux.

— Vous voulez envoyer un prêtre en Angleterre ? Mais pourquoi ?

— Pour porter ta rançon, naturellement, répondit l'autre en souriant. Tu seras un homme libre, Robbie Douglas.

Le seigneur de Béziers posa un regard d'une grande intensité sur son vainqueur.

— Si je deviens comte de Bérat, ajouta-t-il, je pourrai le faire.

— *Si* vous devenez comte de Bérat, précisa Robbie prudemment.

— Je pourrai payer la rançon de tous les prisonniers se trouvant ici, reprit emphatiquement le Languedocien, acquitter ta propre rançon et engager tous ceux de tes hommes qui chercheront un emploi. Pour ça, tu n'as qu'à me laisser envoyer deux de mes compagnons à Astarac.

Dans la matinée, Robbie Douglas s'entretint avec messire Guillaume. Le Normand ne voyait pas d'objection à ce que deux hommes d'armes partent discuter avec le comte à Astarac, tant qu'ils juraient de revenir en captivité dès que leur mission serait accomplie.

— J'espère simplement qu'il sera suffisamment en état pour les écouter, conclut le borgne.

L'Écossais fit immédiatement part à Joscelyn de leur décision et ce dernier dépêcha sans tarder ses deux hommes liges, Villesisle et son camarade. Revêtus de leur armure, ils partirent avec des épées… et des instructions précises.

Et Robbie se prépara à devenir riche.

Le temps s'améliorait. Tout le jour, les gros nuages gris se désagrégèrent en longs rubans s'étirant dans le ciel. Et dans la lumière du soir, ils se parèrent d'un rose magnifique. Au cours

de la nuit suivante, ils s'évanouirent totalement pour ne plus laisser qu'un ciel immaculé dans les premières lueurs de l'aube. Un vent du sud se leva, qui réchauffa l'atmosphère.

Thomas et Geneviève demeurèrent deux jours dans la chaumière en ruine. Ils prirent le temps de parfaitement sécher leurs vêtements et de laisser leurs chevaux brouter tranquillement les dernières herbes de l'année. Ils se reposèrent, surtout. Dans la mesure où il ne s'attendait pas à trouver quoi que ce soit à Astarac, il ne voyait aucun motif de gagner rapidement le village de ses ancêtres. Geneviève ne partageait pas tout à fait son point de vue, car elle était certaine que les habitants d'Astarac et des alentours auraient des histoires instructives à raconter et qu'ils pourraient au moins les écouter. Mais pour l'instant, sans vraiment oublier tout le reste, il suffisait à Thomas d'être seul avec la jeune femme pour la première fois. Il ne l'avait jamais vraiment été, pas même dans le château, car quand il se faufilait derrière la tapisserie il était toujours conscient de la présence de ceux qui dormaient dans la salle, juste de l'autre côté de la tenture. Thomas ne comprenait que maintenant à quel point il avait été écrasé par toutes les décisions à prendre : qui envoyer en raid, qui laisser derrière à Castillon, qui surveiller, à qui se fier, qui écarter de certains partages, quel loyal compagnon récompenser de quelques pièces… Une crainte ne le quittait jamais, alors : la peur d'avoir oublié quelque chose, la peur que ses ennemis soient en train de planifier un piège imprévu. Ses ennemis ! Il n'avait pas vu à l'époque que son véritable ennemi était tout proche, beaucoup plus proche qu'il ne l'avait imaginé : Robbie, son ami Robbie, bouillant d'une indignation vertueuse et torturé par le désir.

Maintenant, perdu au milieu de la forêt, Thomas pouvait se détendre, prendre son temps et tout oublier. Mais jamais longtemps, car les nuits étaient froides et l'hiver arrivait à grands pas.

Le second jour de leur halte, ils repérèrent des cavaliers sur une crête au sud. Il y en avait une demi-douzaine, des hommes à l'allure loqueteuse pour autant qu'on en pouvait juger. Deux portaient des arbalètes accrochées à leurs épaules. Heureusement, ils ne tournèrent pas leurs regards vers la vallée

où Thomas et Geneviève s'étaient réfugiés. Mais le couple savait que quelqu'un finirait par venir. C'était le moment de l'année où les loups et les *coredors* descendaient des hauteurs pour chercher des proies plus faciles dans les basses collines. Il était plus que temps de partir.

Geneviève avait questionné son compagnon à propos du Graal. Il lui avait raconté que son père, ce prêtre d'un grand savoir mais à demi fou, l'aurait volé – s'il existait vraiment – à son propre père, qui n'était autre que le comte d'Astarac exilé. Thomas avait précisé que le père Ralph n'avait jamais admis le larcin, ni même la possession de l'objet. Il s'était contenté de laisser un fouillis d'écrits étranges et incompréhensibles qui ne faisaient qu'ajouter au mystère.

Le matin du départ, peu avant de se mettre en route, ils s'assirent une dernière fois au bord de la rivière. Les chevaux étaient déjà sellés et les sacs de flèches accrochés aux troussequins.

— Ton père n'a sûrement pas rapporté le Graal à Astarac, n'est-ce pas ? raisonna la jeune femme.

— Non.

— Donc il n'est pas là.

— Je ne sais même pas s'il existe. Je pense que le Saint-Graal est un rêve des hommes, le rêve d'un monde parfait… d'un monde qui pourrait l'être, en tout cas. S'il existait véritablement, alors nous verrions tous que le monde autour de nous n'est pas idéal et que ce rêve est irréalisable.

Il haussa les épaules, puis se mit à gratter une tache de rouille sur une maille.

— Tu ne penses pas qu'il existe et pourtant tu le cherches ?

Thomas secoua négativement la tête.

— Je cherche mon cousin. Je veux qu'il me dise ce qu'il sait.

— Parce que tu y crois quand même, non ?

Il cessa son grattage.

— Je *veux* y croire. Seulement, si mon père l'a vraiment possédé, il doit se trouver quelque part en Angleterre. Je l'ai cherché partout où il aurait pu le cacher. En vain. Mais je veux encore y croire.

Il resta songeur quelques instants. Puis :

— J'aimerais le trouver, car alors l'Église serait obligée de nous réintégrer.

Geneviève éclata de rire.

— Tu es comme un loup, Thomas, qui n'a d'autre rêve que celui de se joindre à un troupeau de moutons !

Son ami fit mine d'ignorer son ironie. Il se tourna vers l'horizon oriental.

— C'est la seule cause qui me reste. Le Graal. J'ai échoué comme soldat.

La jeune femme se leva et le tança durement :

— Tu récupéreras tes hommes, Thomas. Et tu vaincras, parce que tu es un loup… Mais je pense que tu trouveras aussi le Graal.

— Tu as vu ça aussi dans les éclairs ?

— J'ai vu les ténèbres ! s'enflamma-t-elle. De vraies ténèbres. Comme une ombre qui va recouvrir le monde. Et toi, tu étais au milieu, Thomas, bien vivant, et tu resplendissais.

La proscrite tourna les yeux vers le cours d'eau. Un air de solennité hantait son beau visage.

— Pourquoi ne devrait-il pas y avoir de Graal ? C'est peut-être ce que le monde attend, ce qui balaiera toute la pourriture et la déchéance… Tous les prêtres !

Elle cracha par terre.

— Je ne crois pas que ton Graal t'attendra à Astarac. Mais peut-être trouveras-tu là-bas des réponses à tes questions.

— Ou davantage de questions encore…

— Eh bien, allons le découvrir !

Ils repartirent vers l'est. Après avoir traversé les arbres entourant la clairière qui les avait accueillis pendant deux jours, ils regagnèrent rapidement les hautes crêtes nues. Prudemment, le couple continua d'éviter autant que possible les zones habitées.

Mais un peu plus tard dans la matinée, pour traverser le Gers, ils furent contraints de retourner au petit village où ils avaient affronté Joscelyn et ses hommes. Les villageois reconnurent certainement Geneviève, mais ils ne bougèrent pas : personne n'osait affronter des cavaliers armés, surtout s'il s'agissait de soldats. En bordure de l'un des vergers, Thomas

remarqua un coin de terre récemment retourné. C'était là qu'ils avaient dû enterrer les morts de l'escarmouche. Ni lui ni Geneviève ne prononcèrent une parole en passant près de l'endroit où le père Roubert était mort, mais Thomas se signa. Si Geneviève surprit le geste, elle n'en montra rien.

Une fois le gué franchi, ils gravirent la pente boisée jusqu'au plateau chauve qui surplombait Astarac. Sur leur droite, des bois, et côté gauche, un chaos de rochers accidentés. Spontanément, le cavalier s'orienta vers les arbres pour se mettre à couvert, mais Geneviève l'arrêta.

— Quelqu'un a allumé un feu, signala-t-elle en tendant le doigt vers un minuscule filet de fumée s'élevant à quelque distance au-dessus des faîtes.

— Des charbonniers, supposa Thomas.

— Ou des *coredors,* corrigea-t-elle.

Elle tourna bride pour partir à l'opposé.

Thomas la suivit après avoir lancé un regard de regret vers le bois. Au moment où il tournait la tête, il surprit du coin de l'œil un mouvement dans les fourrés, quelque chose de furtif, le genre de détail qu'il avait appris à guetter en Bretagne. Instinctivement, il tira son arc du fourreau qui le retenait à sa selle.

À cette seconde, un trait jaillit des buissons.

C'était un carreau d'arbalète. Court, trapu, noir. Son ailette de cuir élimée produisait un bruit vrombissant en vol. Immédiatement, Thomas talonna sa monture en hurlant un avertissement à Geneviève. Mais il était trop tard. Le dard passa sous le naseau de son cheval pour aller frapper l'arrière-train de la jument. Celle-ci s'emballa, une tache rouge sang apparut sur sa robe blanche autour du bout du carreau qui saillait.

Miraculeusement, Geneviève parvint à demeurer en selle alors que l'animal emballé filait vers le nord. Le sang giclait. Deux autres carreaux frôlèrent Thomas qui tentait de rattraper la bête affolée. Il se tourna sur sa selle pour voir surgir du bois quatre cavaliers et au moins une dizaine d'hommes à pied.

— File vers les rochers ! hurla-t-il à Geneviève. Les rochers !

Il se doutait que la jument projetant du sang à chaque enjambée serait incapable de distancer les chevaux des

coredors. Et même s'il prenait la jeune femme sur sa monture, ils seraient trop lourds.

Dans son dos, il entendait les chevaux à sa poursuite. Leurs sabots tambourinaient sur l'herbe fine. Devant lui, Geneviève venait enfin d'atteindre les rochers. Elle sauta de selle et grimpa sur les blocs pierreux. Thomas arriva à son tour et mit pied à terre près de la jument.

Au lieu de suivre la jeune femme, il corda son arc et attrapa une flèche dans son sac de selle. Il en tira une première, puis une seconde. Les traits sifflèrent. Un cavalier fut désarçonné et un autre tué sur le coup, une flèche fichée dans un œil. Les deux suivants firent une embardée si violente que l'un des chevaux trébucha et renversa son cavalier. L'archer décocha une flèche sur le dernier cavalier encore en selle. Il le manqua, mais il avait déjà tiré la suivante sur l'homme à terre. Il l'atteignit au haut du dos.

Derrière, les hommes à pied arrivaient aussi vite qu'ils pouvaient. Comme ils étaient encore loin, Thomas eut le temps de récupérer sur sa selle toutes les flèches qui lui restaient et sa bourse d'or. Il attrapa aussi le sac de Geneviève, resté sur la jument. Après avoir noué ensemble les rênes des deux montures, il enroula la lanière autour d'un rocher en espérant que les chevaux resteraient là. Deux nouveaux carreaux d'arbalète s'écrasèrent sur les pierres près de lui. Il était temps de grimper sur le promontoire escarpé. D'autres tirs l'encerclèrent, mais il montait vite et ne savait que trop bien à quel point il était difficile de toucher un homme en mouvement. Près du sommet, il retrouva son amie, tapie dans une faille.

— Tu en as tué trois ! s'exclama-t-elle, émerveillée.

— Deux, corrigea-t-il. Les autres sont simplement blessés.

En bas, il pouvait voir l'homme qu'il avait touché au dos ramper vers les bois. En regardant autour de lui, il reconnut que Geneviève avait choisi le meilleur refuge possible. Deux énormes blocs rocheux formaient les deux flancs de la faille et se rejoignaient au fond de l'anfractuosité. À l'entrée du goulet, un troisième rocher faisait office de parapet.

Le moment est venu, se dit Thomas, d'apprendre à ces bâtards les pouvoirs de l'arc en if…

Il se redressa derrière le parapet de fortune et banda la corde.

Il décocha ses flèches avec une fureur froide et une maîtrise formidable. Les malandrins approchaient en grappes. La première volée de flèches de Thomas ne pouvait les manquer, mais les rescapés eurent le réflexe de s'éparpiller. La plupart changèrent de direction en courant, voire battirent en retraite, pour se mettre hors de portée. Ils abandonnaient trois camarades à terre et deux autres, claudiquant. L'Anglais tira une dernière flèche sur un fugitif, ratant l'homme d'un pouce.

Les arbalètes répliquèrent alors et Thomas plongea près de Geneviève derrière le rocher. Les dards de fer s'écrasaient en claquant sur les pierres de la ravine. En risquant un coup d'œil à travers une fissure d'à peine la largeur d'une main, il constata que les arbalètes – au nombre de quatre ou cinq – se trouvaient juste hors de portée de son arc. Il ne pouvait rien faire d'autre que guetter prudemment et attendre. Au bout d'un moment, il vit trois hommes courir vers les rochers. Habilement, il décocha une première flèche à travers la fissure, puis il se dressa et tira deux autres traits avant de se remettre prestement à l'abri. Des carreaux se fracassèrent sur les rocs et retombèrent autour de Geneviève. Les flèches de Thomas avaient repoussé les trois hommes, sans en toucher aucun.

— Ils vont battre en retraite, assura l'archer.

Il n'avait pas vu plus d'une vingtaine de poursuivants et il en avait déjà tué ou blessé la moitié. Si, assurément, cette hécatombe devait les rendre enragés, elle devait aussi incontestablement les inciter à la prudence.

— Ce ne sont que des bandits, ajouta-t-il. Tout ce qui les intéresse, c'est la rançon récompensant la capture d'un archer.

Joscelyn avait confirmé que le comte avait offert une telle récompense. Thomas était certain que les *coredors* n'avaient que ça à l'esprit, mais qu'ils étaient en train de se rendre compte à quel point il leur serait difficile de gagner cette somme.

— Ils vont aller chercher de l'aide, s'inquiéta Geneviève.

— Tu n'en sais rien. La bande était peut-être là au complet. Rien ne dit qu'ils aient des réserves ailleurs, répondit son ami.

Puis il entendit le hennissement d'un de leurs chevaux. Un *coredor* qu'il n'avait pas vu avait dû trouver les deux montures et s'employait à défaire leurs rênes.

— Dieu le maudisse ! s'exclama-t-il.

Il bondit sur l'un des blocs rocheux et sauta de pierre en pierre jusqu'au bas de l'escarpement. Un carreau d'arbalète claqua juste derrière lui et un autre s'écrasa à ses pieds en projetant une étincelle.

Alors, comme il l'avait deviné, il vit un homme entraîner les deux chevaux. Sans se soucier des arbalètes menaçantes, Thomas attrapa une flèche et banda son arc. L'homme était à demi caché par la jument. Thomas décocha quand même son trait. La flèche fila sous le cou de l'animal et frappa le *coredor* à la cuisse. Celui-ci s'écroula, sans lâcher les rênes. Au même instant, comme mû par un sixième sens, l'archer se tourna et vit que l'un des quatre arbalétriers tenait Geneviève en joue. L'homme tira et Thomas en fit autant dans sa direction. Le *coredor* se trouvait juste hors de portée de son grand arc, mais sa flèche tomba si dangereusement près de l'homme que tous les arbalétriers battirent en retraite. L'Anglais comprit que les brigands étaient terrifiés par la puissance de son arme. Aussi, au lieu de regagner son abri au sommet des rochers, s'élança-t-il à leur poursuite. Son sac de flèches battait violemment contre sa cuisse droite. Quelques mètres plus loin, il s'arrêta pour tirer deux autres flèches, tous les muscles du dos contractés pour tendre la corde au maximum. Les traits empennés formèrent un arc dans le ciel avant de retomber près des arbalétriers. Aucune flèche n'atteignit sa cible, mais les hommes s'enfuirent encore plus loin. Une fois certain que les crapules avaient décampé à bonne distance, Thomas rebroussa chemin pour aller récupérer les chevaux.

Ce n'était pas un homme qu'il avait blessé, mais un garçon, un gamin au nez retroussé d'à peine dix ou onze ans. Étendu sur l'herbe, les yeux inondés de larmes mais brûlant d'une flamme rageuse, il s'agrippait aux rênes comme si sa vie en dépendait. Dans sa main gauche, il tenait un couteau qu'il agitait comme une vaine menace. La flèche était plantée dans sa cuisse droite.

La souffrance qui se lisait sur son visage était telle que Thomas pensa que la pointe boujon avait brisé l'os.

Il arracha le poignard de la main de l'enfant.

— Tu parles français ? lui demanda-t-il.

Il reçut un crachat pour toute réponse. Thomas sourit, récupéra les rênes et souleva le gamin pour le remettre sur pied. Le petit hurla de douleur quand la flèche bougea dans sa blessure. L'anglais se retourna pour constater que quelques *coredors* survivants s'étaient rapprochés. Toute velléité de se battre les avait quittés. Les yeux terrifiés, ils se contentaient de fixer l'enfant.

Thomas devina que ce dernier était arrivé avec les trois hommes qu'il avait vus courir vers les rochers lorsqu'il se trouvait encore en haut dans la faille. Comprenant que leur beau projet était en train de se transformer en épouvantable déroute, ils avaient dû vouloir voler les deux chevaux pour au moins ne pas repartir les mains vides. Ses flèches avaient repoussé les adultes, mais le garçon, plus petit, plus rapide et plus leste, était parvenu à atteindre les rochers et il avait cru pouvoir jouer les héros. Apparemment, c'était le rôle d'otage qui lui était maintenant dévolu, car l'un des *coredors* s'avançait lentement, les bras levés pour montrer qu'il était désarmé. L'homme était grand, vêtu d'une veste de cuir, une salade ébréchée plantée sur sa tignasse broussailleuse.

Thomas laissa le petit blessé retomber doucement sur le sol quand son compère ne fut plus qu'à trente pas. Encochant une flèche sur son arc, il le banda sans forcer.

— Ne t'approche pas trop ! lança-t-il à l'inconnu.

— Mon nom est Philin ! cria celui-ci.

Il avait un torse puissant sur de longues jambes, un visage triste et allongé au front barré d'une vilaine cicatrice. Sans doute le souvenir d'un coup de couteau ou d'épée. Aucune arme n'était visible, en dehors d'une épée glissée dans le fourreau de sa ceinture. Il ressemblait à un brigand, pensa Thomas, mais quelque chose dans ses yeux trahissait des temps meilleurs, voire une certaine respectabilité.

— C'est mon fils, indiqua Philin d'un signe du menton vers l'enfant.

Thomas haussa les épaules comme s'il s'en fichait.

Le *coredor* ôta son heaume fendu et regarda brièvement les corps étendus sur l'herbe pâle. Quatre cadavres gisaient là, tous tués par les longues flèches. Deux autres n'étaient que blessés et gémissaient.

— Vous êtes anglais ? demanda le brigand.

— Qu'est-ce que c'est, selon toi ? répondit sarcastiquement Thomas en levant son grand arc de guerre.

Seuls les Anglais combattaient avec ce type d'arme.

— J'ai entendu parler de ces arcs, admit l'autre.

Il s'exprimait dans un français teinté d'un très fort accent. Parfois il hésitait, comme s'il cherchait un mot.

— J'en ai entendu parler, mais c'est la première fois que j'en vois.

— Eh bien maintenant tu en as vu un, gronda brutalement Thomas.

— Je pense que votre femme est blessée, signala Philin en montrant du doigt l'endroit où Geneviève devait se cacher.

— Tu me prends pour un idiot ?

L'autre voulait qu'il se tourne, devina l'archer, pour que ses camarades puissent de nouveau avancer.

— Non. Je ne mens pas. Tout ce que je veux, c'est que mon garçon vive.

— Et qu'offres-tu pour cela ?

— Votre vie. Si tu gardes mon fils, nous amènerons d'autres hommes ici, beaucoup d'hommes. Nous vous encerclerons et attendrons. Vous mourrez tous les deux, votre femme et vous. Si mon fils meurt, vous agoniserez dans de tels tourments, Anglais, que tous ceux de l'enfer vous sembleront un soulagement après. Mais si vous laissez la vie sauve à Galdric, vous vivrez tous les deux. Vous et l'hérétique.

— Tu sais qui elle est ? s'étonna Thomas.

— Nous savons tout ce qui se passe entre Bérat et les montagnes.

Très rapidement, sans quitter des yeux le *coredor,* Thomas tenta de se retourner vers l'amas rocheux pour faire signe à Geneviève de descendre, mais celle-ci demeurait invisible. Alors

il s'écarta de l'enfant, comme pour montrer à son père qu'il acceptait de le lui restituer.

— Tu veux que je sorte la flèche ? demanda-t-il à Philin.

— Les moines de Saint-Sever s'en chargeront.

— Tu y es bienvenu ?

— L'abbé Planchard accueille toujours un blessé.

— Même un *coredor ?*

Un rictus de mépris obscurcit les traits de l'homme.

— Nous ne sommes que de pauvres gens sans domicile. Chassés de chez eux. Accusés de crimes qu'ils n'ont pas commis. Enfin… de certains qu'ils n'ont pas commis, précisa-t-il immédiatement avec un sourire qui éclaira pareillement les traits de son adversaire anglais. Qu'aurions-nous dû faire, selon vous ? Aller aux galères ? Nous faire pendre ?

Thomas s'agenouilla près du garçon. Il posa son arc, sortit son couteau. Le gamin le fixa dans le blanc des yeux. Paniqué, Philin poussa un hurlement… qui s'éteignit presque aussitôt quand il comprit que l'étranger ne voulait visiblement aucun mal à son fils. L'archer coupa la pointe de la flèche pour la séparer du fut. Il rangea la précieuse tête métallique dans son havresac. Puis il se releva.

— Jure sur la vie de ton fils de tenir ta langue, ordonna-t-il au *coredor*.

— Je le jure.

De l'index, Thomas désigna le haut de l'escarpement rocheux où s'abritait Geneviève.

— C'est une *draga*. Romps ton serment et elle fera hurler ton âme.

— Je ne vous causerai aucun tort, répondit l'autre gravement. Et eux, ajouta-t-il en désignant ses camarades, ne vous en feront pas non plus.

Thomas acquiesça de la tête tout en sachant qu'il n'avait guère le choix. Il devait soit faire confiance à Philin, soit se résigner à être assiégé dans sa cachette sans eau. Aussi s'écarta-t-il de l'enfant.

— Il est à toi.

— Merci ! s'exclama le *coredor* avec solennité. Mais dites-moi…

Thomas avait déjà commencé à se tourner pour ramener les chevaux vers les rochers.

— Dites-moi, Anglais, pourquoi êtes-vous ici, tout seul ?

— Je croyais que tu savais tout ce qui se passait entre Bérat et les montagnes…

— Je sais en posant des questions, rétorqua l'homme tout en soulevant son fils.

— Je suis moi aussi un homme sans domicile, un fugitif… Accusé d'un crime que je n'ai pas commis.

— Quel crime ?

— Donner refuge à une hérétique.

Philin haussa les épaules, comme s'il voulait signifier que dans son esprit ce crime était classé très bas dans la hiérarchie des méfaits qui pouvaient transformer un homme en hors-la-loi.

— Si vous êtes vraiment un fugitif, dit-il, vous devriez penser à nous rejoindre. Mais pour l'instant, allez vous occuper de votre femme. Je n'ai pas menti. Elle est blessée.

Il avait raison. Thomas ramena rapidement les chevaux vers les rochers et, du bas du promontoire, il héla Geneviève. Comme elle ne répondait pas, il grimpa jusqu'à la faille. La jeune femme était là, gisant au milieu des carreaux d'arbalète, l'un de ces terribles dards noirs dans l'épaule gauche. Il avait transpercé la cotte de mailles argentée et brisé une côte juste au-dessus de son sein, tout près de son aisselle. Elle haletait, le visage plus pâle que jamais. Quand il voulut la soulever, elle poussa un hurlement déchirant.

— Je meurs… suffoqua-t-elle.

Mais elle n'avait pas de sang dans la bouche et Thomas en avait vu beaucoup survivre à de telles blessures… Il en avait vu mourir, aussi.

Elle souffrit le martyre en descendant péniblement les rochers dans les bras de son compagnon. Une fois en bas, elle trouva un peu de force en elle pour se mettre en selle avec l'aide de Thomas. Le sang coulait sur sa cotte de mailles, dégoulinait entre les anneaux. Les yeux ternes, elle s'effondra sur le pommeau de sa selle. Lentement, les *coredors,* désormais inoffensifs, s'étaient rapprochés. Philin leur avait ordonné de baisser leurs armes. Ils fixaient la jeune femme avec des yeux

émerveillés et se signaient en découvrant de près le grand arc de Thomas. C'étaient tous des hommes maigres, victimes des pauvres moissons de la région et de la difficulté à trouver de la nourriture quand on est un proscrit. Maintenant qu'ils n'étaient plus menaçants, ils semblaient plutôt pitoyables. Philin leur parla dans leur dialecte local. Puis ils repartirent vers les bois tandis que le grand escogriffe commençait à redescendre la colline avec son fils en direction d'Astarac. L'enfant blessé chevauchait l'une des montures décharnées sur lesquelles les *coredors* avaient poursuivi le couple.

Tenant les rênes du cheval de Geneviève, Thomas prit la même direction. Le sang avait coagulé sur la hanche de la jument. Bien qu'elle avançât avec raideur, elle ne semblait pas gravement blessée et Thomas avait laissé le carreau dans son postérieur. Il s'en occuperait plus tard.

— Es-tu leur chef ? demanda-t-il à Philin.

— Seulement celui des hommes que vous voyez, répondit le hors-la-loi. Mais je ne le suis peut-être même plus.

— Ah ?

— Les *coredors* aiment la réussite, et ils détestent avoir à enterrer leurs morts. Il ne fait aucun doute qu'il y en a qui pensent déjà qu'ils auraient pu faire mieux que moi…

— Et que va-t-il advenir de ces blessés ? s'enquit Thomas en jetant un regard vers le haut de la colline. Pourquoi ne se rendent-ils pas à l'abbaye, eux aussi ?

— L'un d'eux ne le veut pas. Il préféré retourner près de sa femme. Quant aux autres… ils vont probablement mourir.

Philin fixa l'arc de l'Anglais.

— Et puis il y en a qui, de toute façon, ne voudront jamais descendre à l'abbaye. Ils pensent qu'ils y seraient trahis et capturés. Mais Planchard ne me trahira pas.

Geneviève oscillait sur sa selle. Elle ne prononçait pas un mot. Thomas devait chevaucher tout près d'elle pour l'empêcher de tomber. Ses yeux étaient toujours aussi ternes, sa peau aussi pâle et sa respiration presque indétectable, mais elle s'agrippait à son pommeau et Thomas savait qu'il y avait encore de la vie en elle.

— Les moines vont peut-être refuser de s'occuper d'elle, observa-t-il à haute voix.

— Planchard accepte tout le monde, indiqua le *coredor,* même les hérétiques.

— Planchard ? C'est l'abbé, ici ?

— Oui et c'est aussi un homme bon. J'ai été l'un de ses moines, jadis.

— Toi ?

Thomas n'avait pu dissimuler sa surprise.

— J'étais novice, mais un jour j'ai rencontré une fille. Une fille d'Astarac. Nous plantions une nouvelle vigne. Elle apportait les branches de saule pour relier les treilles et…

Philin haussa les épaules comme si le reste de l'histoire était trop familière pour avoir besoin d'être répétée.

— J'étais jeune, se contenta-t-il d'ajouter. Et elle aussi.

— La mère de Galdric ? devina Thomas.

L'autre acquiesça de la tête.

— Elle est morte, maintenant. L'abbé s'est montré assez gentil… et compréhensif. Il m'a dit que je n'avais aucune vocation et il m'a laissé partir. Nous sommes restés à Astarac pour devenir les métayers de l'abbaye. Ce n'était qu'une petite ferme, mais les autres villageois ne m'aimaient pas. La famille de ma femme aurait voulu la marier à quelqu'un d'autre. Ils disaient que je n'étais bon à rien. Après sa mort, ils sont venus pour me brûler. J'en ai tué un avec une houe et ils ont prétendu que c'était moi qui avais attaqué le premier. Alors ils m'ont traité d'assassin, et c'est pour ça que je suis ici. C'était soit ça, soit la pendaison à Bérat.

Un petit torrent bondissant descendait de la montagne. Il le fit traverser au cheval qui portait son fils.

— C'est la roue du destin, n'est-ce pas ? Ça va, ça vient, ça monte, ça descend… Enfin, moi j'ai plus été en bas qu'en haut. Et Destral va m'engueuler.

— Qui est Destral ?

— Notre chef. Destral, ça veut dire « hache ». C'est avec ça qu'il tue.

— Il n'était pas ici ?

— Non, il m'a envoyé voir ce qui se passe à Astarac, dit Philin. Il paraît que des hommes ont creusé dans le vieux château. Destral pense qu'il y a un trésor.

Le Graal, s'enflamma Thomas, le Graal. Presque aussitôt, il se demanda si la coupe avait été découverte. Mais il écarta immédiatement cette pensée car il était évident que si tel avait été le cas, la nouvelle se serait répandue dans la campagne à la vitesse de l'éclair.

— Nous n'avons pas eu le temps d'atteindre Astarac, poursuivit Philin. Nous avons campé dans le bois au-dessus, et nous étions sur le point d'en sortir quand nous vous avons vus.

— Et vous avez cru votre fortune faite ?

— On nous aurait donné quarante pièces pour votre capture, confessa Philin, toutes en or.

— Dix de plus que Judas, ironisa Thomas d'un ton espiègle, et les siennes n'étaient que des deniers d'argent.

Le *coredor* lui fit la grâce de sourire.

Ils atteignirent le monastère juste après midi. Un vent froid soufflait du nord par rafales, poussant la fumée de la cuisine au-dessus de la porte de l'abbaye. Ses odeurs torturaient leurs estomacs affamés.

À l'entrée, deux moines les accostèrent. D'un simple hochement de tête, ils autorisèrent Philin à emmener son fils à l'infirmerie. En revanche, les deux cisterciens barrèrent la route à l'Anglais.

— Elle a besoin d'aide, insista le jeune homme en colère.

— C'est une femme, répondit l'un des deux religieux. Elle ne peut pénétrer ici.

— Il y a un endroit à l'arrière, précisa quand même l'autre, faisant preuve de compassion.

Ramenant sa capuche sur sa tête, il précéda Thomas pour lui indiquer le chemin. Ils contournèrent les bâtiments et traversèrent une oliveraie. Là, une haute palissade de pieux entourait un groupe de huttes de bois.

— Frère Clément va vous recevoir, indiqua le moine avant de s'éloigner rapidement.

Thomas accrocha les deux chevaux à un olivier, puis il porta Geneviève jusqu'à la porte de l'enceinte. Les mains prises, il donna un grand coup de botte dans le vantail. Voyant que rien ne se passait, il attendit, puis donna un nouveau coup de pied. Enfin, la porte s'ouvrit en craquant et un petit moine en robe blanche apparut. Le visage ridé sous une barbe rebelle sourit au visiteur.

— Frère Clément ?

Le moine se contenta d'acquiescer silencieusement de la tête.

— Elle a besoin d'aide, indiqua l'archer.

Sans un mot, le frère fit un geste de la main pour l'inviter à entrer. Thomas porta Geneviève à l'intérieur de ce qui lui sembla être de prime abord une cour de ferme. Il y régnait la même odeur, bien qu'il ne vît aucun tas de fumier, et les bâtiments de chaume ressemblaient à de petites granges et à des étables. Puis il remarqua toutes les personnes en robe grise assises devant leurs portes. Elles le regardaient fixement. La nouvelle de leur arrivée se répandit comme un feu de broussailles. De nouveaux visages apparaissaient aux fenêtres. D'abord, il crut qu'il s'agissait de moines. Mais il nota la présence de femmes parmi les silhouettes en robe. Prenant soudain conscience d'un détail qu'il avait négligé en entrant, Thomas se retourna brusquement vers la porte. Des cliquettes étaient empilées sur une petite table. C'étaient des morceaux de bois rattachés à la poignée par une bande de cuir. Si la poignée était agitée, les battoirs de bois produisaient un claquement. Il les avait aperçus sans vraiment y prendre garde, quand frère Clément l'avait invité à entrer. Maintenant, les étranges objets prenaient tout leur sens. Les cliquettes étaient portées par les lépreux pour avertir de leur approche. Et la table était opportunément installée près de la porte pour que quiconque se rendant dehors puisse en prendre une. Le jeune archer se figea.

— Est-ce un lazaret ? s'enquit-il, paniqué.

Le moine remua gaiement la tête avant d'attraper le coude de l'Anglais, qui résista. Ce dernier craignait la terrible contagion des lépreux aux robes grises. Mais frère Clément insista et l'entraîna vers une petite hutte dans un coin de la cour. La cabane était vide, à l'exception de paillasses dans un

angle et d'une table sur laquelle se trouvaient des jarres, des pilons et une balance de fer. Le religieux tendit le doigt vers les litières.

Thomas y déposa Geneviève. Une dizaine de lépreux se pressaient à la porte et regardaient niaisement les nouveaux venus. Désireux d'avoir du calme et de la lumière, frère Clément les chassa d'un geste. Inconsciente de l'animation qu'avait suscitée leur arrivée, Geneviève soupira puis plissa l'œil en grimaçant.

— Ça fait mal, murmura-t-elle à Thomas.

— Je sais, mais tu dois être courageuse.

Le petit cistercien avait remonté ses manches et expliquait maintenant, avec moult gestes, qu'il fallait enlever la cotte de mailles de la fille. Cela promettait d'être difficile : le carreau était encore planté dans sa chair et il traversait une maille polie.

Le moine semblait savoir ce qu'il devait faire, car il poussa Thomas sur le côté et commença à relever les bras de Geneviève au-dessus de sa tête. Puis il attrapa les empennes de cuir du trait. La blessée gémit.

Alors, avec une délicatesse extraordinaire, frère Clément souleva la cotte de mailles brisée et ensanglantée et fit passer la jacque[26] de cuir qui la soutenait par-dessus le carreau.

Il passa alors sa main gauche sous les basques du pourpoint, puis la remonta jusqu'à toucher le carreau. Son bras soutenait l'armure pour l'empêcher d'appuyer sur la flèche. Il fit un signe du menton à Thomas, comme s'il attendait quelque chose. À son mouvement de tête, le jeune homme crut comprendre que frère Clément voulait qu'il sortît Geneviève de sa cotte de mailles. Effectivement, le moine opina du chef quand Thomas attrapa les chevilles de son amie. Percevant l'hésitation de l'archer, le vieil homme lui adressa un nouveau signe de tête d'encouragement.

L'Anglais ferma les yeux et tira, mais Geneviève hurla et il s'interrompit aussitôt. Frère Clément produisit quelques sons

[26] Également appelée « gippon ». Pourpoint (généralement en toile garnie de cuir ou intégralement en cuir) porté sous la cotte de mailles, d'abord par les archers anglais, puis par leurs homologues français. Jacque (également orthographié jaque) a donné le nom « jaquette ».

gutturaux qui laissaient assez clairement entendre que Thomas était une petite nature. Alors celui-ci se remit à tirer et finit par extraire sa compagne de la cotte de mailles. Quand il rouvrit les yeux, il constata que le corps de la jeune fille n'était plus recouvert de ses anneaux de métal, à la différence de sa tête et de ses bras, toujours étendus vers le haut. Enfin l'essentiel était atteint : le carreau n'était plus pris dans l'armure. Délicatement, frère Clément s'occupa d'achever le déshabillage en poussant d'étranges gloussements. Il dégagea la tête et les bras de la cotte de mailles et jeta celle-ci dans un angle du mur.

Le moine retourna près de la table encombrée d'ustensiles.

Geneviève hurlait et agitait sa tête en tous sens pour essayer d'apaiser sa souffrance. La blessure avait recommencé à saigner. De l'aisselle à la taille, sa chemise de lin était rouge de sang.

Frère Clément revint s'agenouiller près d'elle. Il posa une compresse humide sur le front de sa patiente, tapota sa joue et refit quelques étranges bruits de gorge, qui parurent la calmer. Puis, sans jamais se départir de son sourire, il mit son genou gauche sur le sein de la fille, plaça ses deux mains autour du fût du carreau et tira. Geneviève poussa un hurlement effroyable, mais le dard de métal était déjà dehors, dégouttant de sang. Avec son couteau, le moine coupa une portion de la chemise de lin pour dégager la plaie. Dessus, il appliqua la compresse humide. D'un geste, il invita Thomas à la maintenir en place.

Pendant que celui-ci s'exécutait, le frère praticien retourna s'affairer à sa table. Il revint avec un gros morceau de pain moisi qu'il ramollit dans l'eau. Il l'apposa sur la blessure et appuya fort. Ensuite, il confia à Thomas une bande de grosse toile et lui indiqua en mimant qu'il devait l'enrouler autour de la poitrine de la blessée comme un bandage. Pour procéder, le jeune homme dut la faire asseoir, ce qui arracha à cette dernière de nouveaux cris de douleur. Frère Clément profita de sa position assise pour couper le reste de la tunique de lin ensanglantée. Puis Thomas fit ce que le moine lui avait demandé. Lorsque le cataplasme sanguinolent fut étroitement serré autour de son torse, elle fut enfin autorisée à se rallonger. Frère Clément sourit comme pour dire que tout avait été correctement

accompli. Alors il joignit ses paumes et les rapprocha de sa propre joue pour indiquer à Geneviève qu'elle devait dormir.

— Merci, lui dit Thomas.

Le cistercien souriant ouvrit grand la bouche et son assistant improvisé put constater qu'il n'avait pas de langue. Un rat téméraire bruissa dans le chaume de la toiture. Le petit moine s'empara d'un trident à anguilles. Les coups qu'il donna au hasard dans la paille ne parvinrent qu'à faire de grands trous supplémentaires dans le toit.

Geneviève dormait déjà.

Doucement, frère Clément sortit pour aller s'occuper de ses lépreux.

Quelque temps plus tard, il revint avec un brasero et un pot d'argile dans lequel il avait déposé quelques braises. Il alluma une gerbe d'amadou sur le brasier, alimenta le feu en petit bois et, quand il fuma et rougeoya, il y jeta le carreau qui avait blessé Geneviève. Les pennes de cuir s'embrasèrent en dégageant une forte odeur. Le religieux agita joyeusement la tête. Thomas comprit que le petit moine achevait de soigner la blessure de son amie en punissant la chose qui l'avait causée. Puis, quand le dard coupable eut été châtié par le feu, le frère se rapprocha sur la pointe des pieds de la jeune fille endormie. Il l'observa et sourit gaiement. Sous la table, il récupéra deux couvertures sales et Thomas les étala sur elle.

L'archer décida de la laisser dormir. Il devait donner à boire aux chevaux et les mener brouter, avant de les installer pour la nuit dans le pressoir du monastère. Il espérait aussi voir l'abbé Planchard. Mais les moines étaient à la prière et ils se trouvaient encore dans l'église abbatiale quand Thomas revint de ses occupations.

Imitant frère Clément, il était également allé extraire le carreau de l'arrière-train de la jument. L'animal avait henni sauvagement et rué tout aussi furieusement alors qu'il procédait. Le jeune homme se demandait encore comment il était parvenu à éviter les violentes ruades. Quand la bête se fut enfin apaisée, il lava la blessure à l'eau, avant de lui flatter longuement l'encolure. Dans la foulée, il avait ramené selles, brides, flèches, arcs et sacs dans la hutte où Geneviève s'était

maintenant réveillée. À demi assise et calée contre un sac, elle se faisait nourrir par le vieux cistercien. Émettant ses habituels gloussements, frère Clément lui donnait à la cuillère une soupe de champignons et d'oseille. Quand il vit Thomas entrer, il lui adressa un joyeux sourire. De la cour montèrent soudain les accents d'un chant. C'étaient les lépreux. Le moine pencha la tête et fredonna la mélodie.

Il y avait assez de soupe et de pain pour Thomas. Après s'être sustenté et avoir attendu que le moine rejoigne sa propre hutte pour la nuit, il s'allongea près de Geneviève.

— Ça fait encore mal, dit-elle, mais moins qu'avant.

— C'est bien.

— Je n'ai pas souffert quand la flèche m'a touchée. C'était simplement comme si j'avais reçu un coup de poing…

— Tu vas aller mieux, la rassura-t-il avec conviction.

— Tu sais ce qu'ils ont chanté ?

— Non.

— La chanson d'Herric et d'Alloise. Ils étaient amants. Il y a très longtemps.

Elle leva la main, laissa son doigt courir sur le menton broussailleux de Thomas.

— Merci, souffla-t-elle.

Peu après, elle retomba dans le sommeil. De petits rayons de lune traversaient le chaume percé. Dans la pénombre, Thomas voyait des perles de sueur sur le front de son amie. Au moins respirait-elle plus paisiblement. Au bout d'un certain temps, il s'endormit à son tour.

Son sommeil fut encore une fois agité. Pendant la nuit, il rêva de sabots de chevaux et d'hommes hurlants. Il se réveilla en sursaut pour s'apercevoir qu'il ne s'agissait pas d'un songe. Tout était bien réel. Il se redressa sur sa couche au moment où la cloche du monastère se mit à sonner l'alarme. Désireux d'aller voir ce qui provoquait tout ce tumulte, il repoussa la couverture, mais la cloche se tut et la nuit redevint calme.

Il se rendormit.

Thomas se réveilla une nouvelle fois en sursaut. Dans son sommeil, il avait senti la présence d'un homme debout au-dessus de lui. L'inconnu était grand. Dans la pâle lumière de l'aube dispensée par la porte de la hutte, il ne discernait que les contours indistincts de sa silhouette. Instinctivement, le jeune archer se retourna et tendit la main vers son épée. Le mystérieux visiteur fit un pas en arrière.

— Chut ! Je ne voulais pas vous réveiller, dit-il doucement d'une voix profonde et bienveillante.

Aucune menace n'émanait de cette présence. Thomas se redressa pour constater que l'homme qui venait de parler était un moine en robe blanche. Il ne pouvait voir son visage, car l'intérieur de la masure était trop sombre. Le grand cistercien refit un pas en avant pour observer Geneviève.

— Comment va votre amie ?

Elle dormait. Une mèche de cheveux blonds frémissait près de sa bouche à chaque respiration.

— Elle s'est sentie mieux cette nuit, répondit Thomas tout bas.

— C'est bien, souligna le moine avec chaleur.

Celui-ci retourna vers la porte. Il tenait l'arc de Thomas qu'il avait attrapé en se penchant pour regarder la blessée. Dans la timide lueur grise de l'aube, il examina l'arme. L'archer détestait qu'un étranger manipule son arc, mais il se tut.

Au bout d'un moment, le religieux reposa le long bâton contre la table.

— J'aimerais m'entretenir avec vous, dit le frère. Pouvons-nous nous retrouver dans le cloître tout à l'heure ?

La matinée était particulièrement froide. Tant dans l'oliveraie que dans le cloître, l'herbe recouverte de givre craquait sous les pieds. Dans un angle du promenoir, une

vasque circulaire commune permettait aux moines de s'asperger le visage et les mains, après la première prière du matin. Thomas chercha des yeux le grand moine parmi les frères occupés à leurs vivifiantes ablutions. Mais ce fut le cistercien lui-même qui se fit reconnaître du jeune homme en lui adressant un signe de la main. Le frère blanc était assis sur un muret entre deux piliers de l'arcade sud. En s'approchant, l'archer vit que son visiteur matinal était très vieux. Son visage profondément creusé par les rides exhalait la bonté.

— Votre amie, dit le vieil homme quand Thomas le rejoignit, est entre d'excellentes mains. Frère Clément est un guérisseur hors pair, mais lui et frère Ramón n'ont pas la même façon de voir et d'aborder les choses, donc je suis obligé de les tenir à l'écart l'un de l'autre. Ramón s'occupe de l'infirmerie et Clément des lépreux. Le premier est un vrai médecin, formé à Montpellier, donc naturellement nous avons le devoir de nous en remettre à lui. Hélas, il ne paraît pas connaître d'autres remèdes que la prière et de copieuses saignées. Il y a recours systématiquement, quel que soit le mal. De son côté, frère Clément, je le soupçonne, utilise sa propre sorte de… magie. Je devrais probablement le désavouer, mais je suis contraint de reconnaître que si j'étais malade je préférerais que frère Clément s'occupe de moi.

Le vénérable vieillard sourit à Thomas.

— Mon nom est Planchard.

— L'abbé ?

— Exactement. Et vous êtes les bienvenus dans notre maison. Je regrette de n'avoir pu vous accueillir hier. Frère Clément m'a dit que votre hébergement dans le lazaret vous inquiétait. Il n'y a pas de raison. De par mon expérience, je peux dire que la transmission de ce mal terrible ne se fait pas par contact. Je visite des lépreux depuis quarante ans, et j'ai encore tous mes doigts. Frère Clément lui-même vit et prie avec eux tous les jours, et la maladie ne l'a jamais touché.

L'abbé marqua une pause pour se signer. D'abord, Thomas pensa que le vieux moine avait voulu conjurer par son geste la possibilité de contracter la lèpre, mais alors il vit que Planchard fixait quelque chose, à l'autre bout du cloître. Il suivit son

regard et aperçut un corps porté sur une civière. C'était manifestement un cadavre car son visage était recouvert d'un linge blanc. Après quelques pas, un crucifix posé sur sa poitrine tomba, et les moines durent s'arrêter pour le ramasser.

— Nous avons eu quelque animation ici, cette nuit, expliqua Planchard.

L'euphémisme ne trompa pas son interlocuteur.

— De l'animation ?

— Vous avez probablement entendu la cloche ? Elle a retenti trop tard, je le crains. Deux hommes se sont introduits dans le monastère après le crépuscule. Comme notre porte n'est jamais fermée, ils n'ont eu aucune difficulté pour entrer. Après avoir lié les mains et les pieds du portier, ils ont filé droit sur l'infirmerie. Le comte de Bérat s'y trouvait. Il était accompagné de son écuyer et de trois de ses hommes d'armes, qui avaient survécu à un horrible combat dans la vallée voisine.

De la main, l'abbé montrait la direction de l'ouest. S'il savait ou devinait que Thomas avait été impliqué dans cet affrontement, il n'en laissa rien paraître.

— L'un des soldats dormait dans la chambre même de son maître. Il a dû se réveiller quand les assassins sont arrivés. Il a été tué le premier, puis les deux meurtriers ont tranché la gorge du comte avant de s'enfuir…

Le vieux prêtre avait narré ces événements d'une voix monocorde, comme si les meurtres ignobles étaient monnaie courante à Saint-Sever.

— Le comte de Bérat ? demanda Thomas.

— Un homme triste. Je l'aimais assez. Seulement, j'ai peur qu'il n'ait été l'un de ces fous de Dieu. S'il était étonnamment érudit, il ne possédait aucun bon sens. Je sais qu'il était un maître dur pour ses métayers, mais il s'est toujours montré très bon pour l'Église. Je pensais qu'il essayait de s'acheter sa place au Ciel. En réalité, il n'aspirait qu'à obtenir un fils. Dieu n'a jamais comblé ce désir. Pauvre homme !

Planchard suivit des yeux le cortège du comte défunt jusqu'à la porte d'entrée. Puis il sourit gentiment à Thomas.

— Certains de mes moines sont persuadés que vous êtes l'assassin.

— Moi ? s'exclama le jeune Anglais, stupéfait.

— Je sais que ce n'est pas vous. On a vu les vrais assassins s'enfuir au galop dans la nuit.

Pensif, l'abbé secoua la tête.

— Hélas, notre maison a été très perturbée, récemment, et les frères peuvent rapidement se monter la tête. Mais pardonnez-moi, je ne vous ai pas demandé votre nom…

— Thomas.

— Un beau nom. Juste Thomas ?

— Thomas de Hookton.

— Un nom qui sonne très anglais. Et vous êtes quoi ? Un soldat ?

— Un archer.

— Pas un frère prêcheur, alors ? demanda Planchard avec une sorte d'air mi-sérieux, mi-amusé.

— Vous êtes au courant ? s'étonna le jeune homme, ne sachant trop s'il devait sourire ou s'inquiéter.

— Je sais qu'un archer anglais répondant au nom de Thomas est arrivé à Castillon d'Arbizon habillé en dominicain. Je sais qu'il parlait un bon latin, qu'il s'est emparé du château et qu'il a ensuite répandu une certaine douleur dans la campagne alentour. Et je sais qu'il a été la cause de nombreuses larmes, Thomas, de *nombreuses* larmes. De pauvres gens qui ont lutté leur vie entière pour bâtir un toit pour leurs enfants l'ont vu réduire en cendres en quelques minutes tout ce qu'ils possédaient.

Les yeux fixés sur l'herbe, Thomas garda le silence. Que pouvait-il répondre à cela ?

— Vous devez savoir bien d'autres choses, finit-il par dire au bout d'un moment.

— Je sais que vous et votre compagne êtes excommuniés.

— Alors je ne devrais pas me trouver ici, constata l'archer en montrant le cloître de la main. Je suis interdit dans les enceintes sacrées, ajouta-t-il avec amertume.

— Vous êtes ici sur mon invitation, répondit l'abbé avec douceur, et si Dieu désapprouve cette initiative, Il ne tardera pas à avoir une occasion de me réclamer une explication.

Thomas dévisagea le moine, qui supporta patiemment son examen attentif. Il y avait quelque chose chez Planchard, songea l'Anglais, qui lui rappelait son propre père, la folie mise à part. Mais il y avait surtout de la sainteté, de la sagesse et de l'autorité dans le vieux visage creusé. Il sut instantanément qu'il aimait cet homme. Qu'il l'aimait beaucoup. L'esprit bouillonnant, il tourna son regard vers le jardinet au centre du péristyle.

— Je protégeais Geneviève, murmura-t-il pour justifier son excommunication.

— La bégharde ?

— Elle n'est pas bégharde.

— Le contraire m'aurait étonné, car je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de béghards par ici. Ces hérétiques se concentrent dans le Nord. Comment les appelle-t-on, déjà ? Les Frères du Libre Esprit. Oui, c'est ça. Et que croient-ils ? Que tout vient de Dieu, donc que tout est bon ! C'est une idée séduisante, n'est-ce pas ? Sauf que quand ils disent *tout,* ils l'entendent vraiment au sens littéral. Tout ! Autrement dit *tous* les péchés, *tous* les méfaits, *tous* les vols…

— Geneviève n'est pas une bégharde, répéta Thomas d'un ton ferme qui ne reflétait toutefois pas la moindre conviction.

— Assurément. En revanche, je suis certain qu'elle est hérétique, mais qui d'entre nous ne l'est pas ? dit Planchard de sa voix douce avant de soudain changer de ton : Le problème, Thomas, c'est qu'elle est aussi une meurtrière.

— Qui d'entre nous ne l'est pas ? demanda l'Anglais en écho.

L'abbé esquissa une grimace.

— Elle a tué frère Roubert.

— L'homme qui l'avait torturée.

Il releva sa manche et montra au moine les affreuses marques de brûlures sur son bras.

— Moi aussi j'ai tué mon bourreau, et lui aussi était dominicain.

Le supérieur de l'abbaye leva les yeux vers un ciel rempli de nuages. Il ne paraissait pas perturbé par l'aveu de Thomas. À ses paroles suivantes, on pouvait même supposer qu'il n'y avait pas accordé la moindre attention.

— Je me rappelais l'autre jour un psaume de David… *« Dominus reget me et nihil mihi deerit. »*

— *« In loco pascuae ibi conlocavit »*, compléta Thomas, achevant la citation.

— Je comprends qu'ils aient pu vous prendre pour un frère ! s'exclama Planchard, amusé. Mais ce qu'implique ce psaume, n'est-ce pas que nous sommes des agneaux et que Dieu est notre berger ? Pourquoi, sinon, nous mettrait-Il dans une pâture et nous protégerait-Il avec un bâton ? Néanmoins, je n'ai jamais vraiment compris pourquoi le berger devrait blâmer l'agneau qui tombe malade…

— Dieu nous blâme ?

— À dire vrai, je ne peux réellement parler pour Dieu, mais simplement pour l'Église. Qu'a dit le Christ ? « *Ego sum pastor bonus, bonus pastor animam suam dat pro ovibus. »*

Il fit à Thomas l'honneur de ne pas traduire ces mots, qui signifiaient : « Je suis le bon berger et le bon berger donne sa vie pour ses agneaux. »

— Or l'Église, continua le cistercien, perpétue le ministère du Christ… Elle est supposée le faire, en tout cas, même si certains ecclésiastiques sont tristement enclins à abattre une partie de leur troupeau malade plutôt que de le soigner.

— Pas vous ?

— Pas moi, répondit Planchard avec fermeté. Mais ne laissez pas cette faiblesse de ma part vous persuader que je vous approuve. Je ne vous approuve pas, Thomas, et je n'approuve pas votre compagne. Mais je ne peux davantage approuver une Église qui utilise la souffrance et la torture pour imposer l'amour de Dieu à un monde pécheur. Le mal engendre le mal. Il se répand comme de la mauvaise herbe. Les bonnes actions, quant à elles, sont de petites pousses fragiles qui ont besoin de soins et d'attention.

Il réfléchit quelques secondes, puis sourit à Thomas.

— Quoi qu'il en soit, mon devoir est assez clair, n'est-ce pas ? Je devrais vous remettre à l'évêque de Bérat et laisser le feu de son bûcher accomplir l'œuvre de Dieu.

— Et vous êtes un homme de devoir… ponctua Thomas amèrement.

— Je suis un homme qui essaye, avec l'aide de Dieu, d'être bon. Un homme qui essaye d'être ce que le Christ voulait que nous soyons. Le devoir est parfois imposé par d'autres, et il nous appartient toujours de l'examiner attentivement pour voir s'il nous aide à nous montrer bons. Je ne vous approuve pas, ni l'un ni l'autre, mais je ne vois pas non plus quel bien pourrait amener votre crémation. Donc je vais faire mon devoir… mon devoir selon ma conscience. Or celle-ci ne me demande pas de vous livrer aux flammes de l'évêque. En outre, ajouta-t-il en souriant, vous brûler serait un terrible gâchis de l'admirable ouvrage de frère Clément. Il m'a dit qu'il avait fait appeler une rebouteuse du village. Elle va essayer de remettre en place la côte de votre Geneviève. Mais frère Clément m'a prévenu qu'il était très difficile de ressouder des côtes.

— Frère Clément vous a parlé ? s'étonna Thomas.

— Oh non, hélas ! Le pauvre ne peut absolument pas parler. Il a été esclave sur une galère, jadis. Les mahométans l'ont capturé au cours d'un raid sur Livourne, je pense, ou sur la Sicile, je ne suis plus très sûr. Ils lui ont arraché la langue. Probablement, j'imagine, parce qu'il a dû les insulter. Ensuite ils lui ont tranché… autre chose, ce qui est, à mon sens, la raison pour laquelle il s'est fait moine après avoir été récupéré par une galère vénitienne. Maintenant, il s'occupe des ruches et des lépreux. Mais vous vous demandez comment nous communiquons ? Eh bien, il fait des signes, des gestes, et il dessine dans la poussière. Et finalement, nous parvenons à nous comprendre.

— Alors, qu'allez-vous faire de nous ?

— Faire ? Moi ? Je ne vais rien faire. Si ce n'est prier pour vous et vous dire adieu quand vous partirez. En revanche, j'aimerais savoir pourquoi vous êtes ici.

— Parce que j'ai été excommunié, répondit tristement Thomas. Mes compagnons ne voulaient plus rien avoir à faire avec moi.

— Je voulais dire : pourquoi êtes-vous venu en Gascogne ? précisa Planchard patiemment.

— Le comte de Northampton m'a envoyé.

— Je vois.

Thomas avait éludé la question et, au ton de sa voix, l'abbé soulignait bien qu'il n'était pas dupe.

— Et le comte a ses raisons, n'est-ce pas ?

Cette fois, Thomas ne répondit pas. Apercevant Philin de l'autre côté du cloître, il leva la main pour le saluer. Le *coredor* lui sourit. Son air serein laissait supposer que son fils, comme Geneviève, était en train de récupérer de sa blessure.

Planchard insista.

— Le comte a des raisons, Thomas ?

— Castillon d'Arbizon était jadis sa propriété. Il voulait la récupérer.

— Ce fut sa propriété pour un temps très bref, répondit l'abbé d'un ton acerbe. J'ai du mal à imaginer qu'il soit dans un tel manque de terres qu'il ait besoin d'envoyer des hommes défendre une ville insignifiante de Gascogne, surtout après qu'une trêve eut été signée à Calais. S'il a pu prendre le risque de briser cette trêve en vous envoyant, c'est qu'il devait avoir un motif très particulier, ne crois-tu pas ?

Il s'interrompit, attendit une réponse, puis sourit devant l'entêtement de Thomas.

— Connais-tu ce psaume qui commence par « *Dominus reget me* » ? le questionna-t-il en passant insensiblement au tutoiement.

— Un peu, répondit évasivement l'archer.

— Alors tu connais peut-être ces mots : « *Calix meus inebrians » ?*

— « Ma coupe me rend ivre », traduisit l'Anglais sans sourciller.

— Tu as dû remarquer que j'ai regardé ton arc ce matin, Thomas, sans raison, poussé par une simple curiosité. On entend tellement parler de ces fameux arcs de combat anglais ! Cela faisait des années que je n'en avais pas vu, surtout de près. Or j'ai noté que le tien possédait quelque chose que la plupart des autres n'ont pas, je pense. Une petite plaque d'argent. Et sur la plaque, jeune homme, j'ai reconnu le blason des Vexille.

— Mon père était un Vexille.

— Donc tu es de noble naissance.

— De naissance bâtarde, plutôt. C'était un prêtre.

— Un prêtre ? Ton père ?

Planchard manifestait un étonnement sincère.

— Oui, un prêtre, confirma Thomas. En Angleterre.

— J'ai ouï dire effectivement que des Vexille y avaient fui, mais il y a de cela de très nombreuses années. Bien avant même ma naissance. Alors pourquoi un Vexille d'Angleterre revient-il à Astarac ?

Encore une fois, Thomas se mura dans son silence. Autour d'eux, les moines se rendaient au travail. Portant des houes ou des pieux, ils gagnaient la porte de l'abbaye.

— Où ont-ils emmené le comte défunt ? demanda le laïc en essayant d'éluder la question du frère abbé.

— À Bérat, naturellement, pour y être enterré avec ses ancêtres. Mais je crains que son corps n'empeste avant même d'arriver à la cathédrale. Je me rappelle quand son père a été inhumé : la puanteur était si effroyable que la plupart des présents se sont précipités au-dehors. Mais quelle était ma question ? Ah oui : pourquoi un Vexille d'Angleterre revient-il à Astarac ?

— Pourquoi pas ?

Toujours un petit sourire bienveillant aux lèvres, Planchard se leva et fit signe à son jeune interlocuteur de le suivre.

— Laisse-moi te montrer quelque chose, Thomas…

Il l'entraîna vers l'église. À l'entrée, le moine plongea ses doigts dans le bénitier, puis, face au maître-autel, il fit une génuflexion en se signant. Quasiment pour la première fois de sa vie, Thomas n'observa pas ce même rituel. Les vieilles pratiques n'avaient plus de valeur pour lui, maintenant, puisqu'il avait été exclu de la communauté des fidèles. Il suivit le moine dans la grande nef vide de tout mobilier, jusqu'à un renfoncement derrière un autel latéral. Là, Planchard introduisit une grosse clé dans une porte étroite, qu'il poussa.

— Il va faire sombre en bas, avertit le vieillard, et je n'ai pas de lanterne. Alors fais attention en descendant.

Une lumière timide parvenait quand même à s'immiscer sur les marches. Quand Thomas arriva en bas, l'abbé leva la main.

— Attends ici, ordonna-t-il. Je vais te rapporter quelque chose. Il fait trop noir là-bas pour voir ce qu'il y a dans le trésor.

Le jeune homme obéit et attendit sagement. Progressivement, ses yeux s'accoutumèrent à la pénombre. Il constata qu'il y avait huit dégagements voûtés dans la cave. Puis il comprit qu'il ne s'agissait pas seulement d'un caveau, mais d'un ossuaire. Sous l'emprise d'une soudaine horreur, il esquissa un pas en arrière. Du sol au plafond, les arches étaient envahies d'os empilés. Les yeux vides des crânes le fixaient. À l'extrémité est, l'un des renfoncements n'était qu'à moitié plein. Les emplacements libres attendaient les moines qui priaient quotidiennement au-dessus dans l'église. La chambre des morts, le caveau des trépassés, l'antichambre du ciel.

À l'autre bout du caveau, dans sa partie la plus sombre, il entendit le cliquetis d'une clé tournant dans une serrure, puis les pas de l'abbé revenant vers lui. La silhouette de Planchard sortit de la pénombre et le vieillard lui tendit une boîte de bois.

— Approche-la de la lumière et regarde-la bien. Le comte a essayé de me la voler. Mais quand il est revenu ici avec la fièvre, je la lui ai reprise. Peux-tu la voir correctement ?

Thomas s'approcha des marches et tint la boîte dans la faible lumière de l'escalier. Il constata tout de suite que l'objet était ancien. Son bois avait séché et il avait jadis été peint, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Mais alors, le cœur trépidant, il reconnut sur la façade avant les vestiges de mots qu'il ne connaissait que trop bien, ceux qui le hantaient depuis la mort de son père ; *Calix meus inebrians*.

L'abbé reprit le coffret des mains de Thomas.

— On dit que cette boîte fut trouvée dans un reliquaire précieux sur l'autel de la chapelle du château des Vexille. Mais elle était vide quand on l'a découverte, Thomas. Tu comprends ça ?

— Elle était vide, répéta l'archer.

— Je crois savoir ce qui peut amener un Vexille à Astarac, mais il n'y a rien ici pour toi, Thomas, rien du tout. La boîte était vide.

L'abbé rapporta l'objet dans le grand coffre lourd qu'il referma à clé. Puis il reconduisit Thomas vers l'église et la lumière. Après avoir cadenassé la porte de la crypte, il fit signe

au jeune homme de s'asseoir avec lui sur le rebord de pierre qui courait tout autour de la nef vide.

— Il n'y avait rien dans la boîte, insista l'abbé, mais il ne fait aucun doute que tu penses qu'elle a jadis contenu quelque chose. Et je crois que tu es venu ici pour découvrir l'objet qui s'y est trouvé.

Thomas confirma l'hypothèse d'un hochement de tête. Il observait deux novices balayant l'église. Leurs balais de bouleaux produisaient des petits bruits de grattement sur les grands pavements.

— Je suis aussi venu retrouver l'homme qui a tué… qui a assassiné mon père.

— Tu sais qui a fait ça ?

— Mon cousin : Guy Vexille. On m'a dit qu'il se faisait appeler le comte d'Astarac.

— Et tu penses qu'il est ici ?

Planchard avait encore une fois l'air authentiquement surpris.

— Je n'ai jamais entendu parler d'un tel homme, ajouta-t-il.

— Je crois que s'il apprend que je suis ici il viendra.

— Et tu le tueras ?

— Je l'interrogerai. Je veux savoir pourquoi il s'imaginait que mon père possédait le Graal.

— Ton père le possédait ?

— Je n'en sais rien, répondit l'Anglais honnêtement. Je me dis qu'il a pu croire qu'il le possédait vraiment. Mais il était fou… parfois.

— Fou ?

La question avait été posée très doucement.

— Il n'adorait pas Dieu, mais l'affrontait. Il l'implorait, pleurait, criait, hurlait vers Dieu. Il voyait la plupart des choses très clairement, mais Dieu le troublait.

— Et toi ? demanda Planchard.

— Je suis un archer, répondit Thomas. Je dois *tout* voir très clairement.

— Ton père a ouvert la porte de la maison de Dieu et il a été ébloui, alors que toi tu laisses la porte fermée ?

— Peut-être, rétorqua Thomas, sur la défensive.

— Mais que comptes-tu faire, Thomas, si tu trouves le Graal ?

— La paix. Et la justice.

Il n'avait pas prémédité sa réponse, mais elle était presque une façon d'éluder la question de Planchard.

— Un soldat qui cherche la paix… s'amusa l'abbé. Tu es plein de contradictions. Tu as brûlé, tué et volé… pour faire la paix ?

Il leva la main pour empêcher son interlocuteur de protester et poursuivit sans presque avoir marqué de pause :

— Je dois te dire, Thomas, que je pense qu'il vaudrait mieux que le Graal ne soit jamais trouvé. Si je devais moi le découvrir, je le jetterais dans la mer la plus profonde pour qu'il s'enfonce loin au milieu des monstres et je n'en parlerais à personne. Mais si quelqu'un d'autre devait le trouver, je crois qu'il ne serait guère plus qu'un trophée que des hommes ambitieux s'arracheraient au cours de guerres sanguinaires. Des rois combattraient pour se l'approprier. Des hommes comme toi mourraient à cause de lui. Des églises en profiteraient pour s'enrichir en l'exhibant… Et, crois-moi, ce n'est pas la paix qui en sortirait. Mais, après tout, je n'en sais rien. Peut-être que c'est toi qui as raison… Peut-être que le retour du Graal marquera l'aube d'une nouvelle ère d'abondance et de paix. Je prie pour que ce soit le cas. Mais la découverte de la couronne d'épines n'a pas apporté de telles splendeurs. Pourquoi le Graal devrait-il être plus puissant que la couronne d'épines de notre cher Sauveur ? Nous avons des ampoules de Son sang en Flandres et en Angleterre, mais elles n'ont pas amené la paix. Le Graal est-il plus précieux que Son sang ?

— Certains le pensent, répondit Thomas, mal à l'aise.

— Et ceux-là tueront comme des bêtes pour le posséder, commenta l'abbé. Ils tueront avec toute la pitié d'un loup s'attaquant sauvagement à un agneau. Et tu me dis que le Graal devrait engendrer la paix ?

Le vieux religieux soupira.

— Encore une fois, tu as peut-être raison, finalement. Peut-être que le temps de retrouver le Graal est venu. Nous avons besoin d'un miracle.

— Pour apporter la paix ?

Pendant un moment, Planchard demeura muet, les yeux perdus sur les deux balayeurs, la tête dodelinant imperceptiblement. Ses traits semblaient soudain empreints d'une extrême gravité et d'une tristesse insondable.

Enfin, il rompit son long silence :

— Je n'ai parlé de ceci à personne, Thomas. Tu serais sage de ne pas en parler davantage. Un jour ou l'autre, tout le monde saura, de toute façon. Mais alors, il sera trop tard. Il y a peu, j'ai reçu une lettre d'une maison sœur de Lombardie… Notre monde est sur le point de connaître un bouleversement considérable.

— À cause du Graal ?

— J'aimerais qu'il en soit ainsi. Mais non, à cause d'une peste qui vient de l'est. Une terrible contagion, un fléau qui se répand comme un feu de prairie, qui tue tout ce qu'il touche et n'épargne personne. C'est une peste, Thomas, qui a été envoyée pour nous faucher.

Planchard fixait un point devant lui. Il regardait la poussière danser dans un rayon de lumière solaire qui tombait obliquement de l'une des hautes fenêtres.

— Une telle épidémie ne peut être que l'œuvre du diable, poursuivit l'abbé en se signant. Et c'est une œuvre terrifiante. Dans sa lettre, le frère abbé m'a rapporté que dans certaines villes d'Ombrie plus de la moitié de la population est morte, et il me conseille de fermer ma porte et de ne laisser aucun voyageur pénétrer dans mon abbaye. Mais comment pourrais-je le faire ? Nous devons aider nos prochains, pas leur fermer la porte et leur refuser le secours de Dieu.

Le vieil homme leva son regard vers les voûtes, comme s'il cherchait l'aide divine parmi les grandes poutres du plafond.

— Les ténèbres arrivent, Thomas, des ténèbres plus formidables que toutes celles que l'humanité a pu voir jusqu'à maintenant. Peut-être que si tu trouves le Graal, il apportera la lumière à cette nuit sombre…

L'archer songea à la vision de Geneviève sous les éclairs, celle d'une grande obscurité au sein de laquelle il n'y avait pas la moindre brillance.

— J'ai toujours pensé, continua le moine, que la quête du Graal était une folie, une chasse aux chimères qui n'amènerait rien de bon, seulement du mal. Mais j'ai maintenant appris que tout allait changer. Tout. Peut-être allons-nous avoir besoin d'un merveilleux symbole de l'amour de Dieu.

Il soupira, les yeux à demi tournés vers le ciel, perdus dans le vague. Et il enchaîna :

— J'ai même été tenté de me demander si la peste qui arrive n'avait pas été envoyée par Dieu. Peut-être veut-Il nous brûler, nous purger, pour que les rares élus épargnés accomplissent Sa volonté. Je ne sais pas.

L'abbé s'arrêta comme pour méditer sur ses graves supputations. Sa tête ondulait doucement au rythme de ses pérégrinations mentales.

— Que feras-tu quand ta Geneviève ira mieux ?

— Je suis venu ici pour découvrir tout ce que je pouvais sur Astarac.

— Il n'y a ni commencement ni fin aux labeurs de l'homme, sourit Planchard. Refuserais-tu un conseil ?

— Bien sûr que non.

— Alors va-t'en, Thomas, déclara l'abbé fermement. Pars au loin. Je ne sais pas qui a tué le comte de Bérat, mais il n'est pas difficile de le deviner. Il avait un neveu, un homme stupide mais fort, que tu as fait prisonnier. À mon humble avis, son oncle n'aurait jamais payé une rançon pour sa libération. Mais maintenant, le neveu est devenu le nouveau comte et il peut organiser lui-même le règlement de sa propre rançon. Et s'il se met à chercher ce que cherchait son oncle, il éliminera tout rival. Et tu en fais partie, Thomas. Alors fais attention. Il faut que vous partiez, et le plus tôt possible.

— Nous ne sommes pas les bienvenus ici ?

— Vous l'êtes tout à fait, corrigea Planchard. Toi et ton amie. Seulement, ce matin, l'écuyer du comte est parti rapporter la mort de son maître et le garçon sait forcément que vous êtes ici. Peut-être ne connaît-il pas vos noms, mais vous êtes… comment puis-je dire ? Repérables. Donc si quelqu'un veut te tuer, Thomas, il va savoir où te chercher. C'est pour ça que je te dis de

partir le plus loin et le plus vite possible. Cette maison a vu suffisamment de meurtres et je n'en veux plus.

Il se leva et posa une main douce sur la tête du jeune homme.

— Sois béni, mon fils, dit-il avant de s'éloigner et de sortir de l'église.

Thomas sentit les ténèbres se refermer sur lui.

Joscelyn était le nouveau comte de Bérat.

Il ne cessait de se le répéter. Et chaque fois qu'il y pensait, une onde de pur délice lui parcourait tout le corps. Joscelyn ! Le comte de Bérat ! Seigneur de la fortune !

Villesisle et son compagnon étaient rentrés d'Astarac avec de bonnes nouvelles : le vieux comte était mort… dans son sommeil.

— Avant même que nous ayons atteint le monastère, expliqua Villesisle à Joscelyn en présence de Robbie et de messire Guillaume.

Plus tard, en privé, il dut confesser que les choses ne s'étaient pas déroulées aussi bien et que le sang avait été répandu.

— Tu es un idiot, grommela Joscelyn. Qu'est-ce que je t'avais dit ?

— De l'étouffer.

— Et au lieu de cela, tu as inondé cette maudite chambre de son sang ?

— On n'a pas eu le choix, grogna Villesisle de mauvaise grâce. Un de ses gardes était là et il a essayé de se battre. Mais quelle importance ? Le vieux est mort, non ?

Oui, il était mort. Mort et déjà en train de pourrir. Et c'était cela qui importait vraiment. Le quatorzième comte de Bérat faisait route vers le Ciel… ou l'enfer. Par conséquent, le comté de Bérat, avec ses châteaux, ses fiefs, ses villes, ses serfs, ses terres agraires et son trésor, appartenait dans son intégralité à Joscelyn.

C'est paré d'une nouvelle autorité qu'il se représenta devant Robbie Douglas et messire Guillaume d'Evecque. Jusque-là, alors qu'il ignorait si son oncle paierait ou non sa rançon, il

avait fait de son mieux pour se montrer courtois, car son avenir dépendait de la bonne volonté de ses ravisseurs. Désormais, bien qu'il ne se montrât pas particulièrement brutal avec eux, il adoptait une attitude froide et distante. Après tout, cela n'avait rien d'illogique : ils n'étaient que des aventuriers alors qu'il était aujourd'hui l'un des nobles les plus riches du sud de la France.

— Ma rançon, déclara-t-il sèchement, se monte à vingt mille florins.

— Quarante, rectifia immédiatement messire Guillaume.

— C'est *mon* prisonnier ! s'interposa Robbie en se tournant vers le Normand.

— Et alors ? s'irrita ce dernier. Tu vas demander vingt quand il vaut quarante ?

— Je demande vingt, confirma l'Écossais.

En vérité, c'était déjà une fortune, une rançon digne d'un duc royal. En monnaie anglaise, cela faisait près de trois mille livres, ce qui suffisait à faire vivre un homme dans le luxe pour le restant de ses jours.

— Et j'ajoute trois mille florins, compléta Joscelyn, pour les chevaux capturés et mes hommes d'armes.

— C'est d'accord, répondit Robbie avant que messire Guillaume ait pu objecter quoi que ce soit.

Le prompt consentement de son camarade écœura d'Evecque. Il savait que vingt mille florins représentaient une belle rançon, plus importante même que tout ce qu'il avait jamais osé espérer quand il avait vu la poignée de cavaliers approcher du gué et de l'embuscade. Malgré tout, il estimait que Robbie avait accepté beaucoup trop rapidement l'offre du prisonnier. D'ordinaire, il fallait des mois pour négocier une rançon, des mois de marchandage, d'échanges de messagers transmettant des offres, des contre-offres, des rejets et des menaces. Là, Joscelyn et Robbie avaient tout réglé en quelques secondes.

— Puisqu'il en est ainsi, maugréa messire Guillaume en fixant le nouveau comte. Seulement, maintenant, vous restez ici jusqu'à ce que l'argent arrive.

— Alors je vais y rester à tout jamais, répliqua le colosse calmement. Il faut que je prenne possession de mon héritage, expliqua-t-il, avant que l'argent puisse être délivré.

— Je vous laisse simplement partir alors, c'est ça ? demanda Guillaume avec mépris.

— Je vais l'accompagner, indiqua Robbie.

D'Evecque dévisagea l'Écossais, puis il revint sur Joscelyn et il comprit qu'il avait face à lui des alliés. C'était donc probablement Robbie, se dit messire Guillaume, qui avait descendu l'écu renversé du prisonnier. Le Normand n'avait pas manqué de remarquer ce détail, mais il avait décidé de l'ignorer.

— Tu pars avec lui, lâcha-t-il sèchement, et il reste ton prisonnier ?

— C'est mon prisonnier, certifia Robbie.

— Mais je commande ici, rappela messire Guillaume, et une part de la rançon me revient. *Nous* revient.

Il faisait un geste en direction du reste de la garnison.

— Elle sera payée, affirma l'Écossais.

D'Evecque chercha à fixer son cadet dans le blanc des yeux, mais il ne trouva face à lui qu'un jeune homme qui faisait tout pour ne pas croiser son regard, un jeune homme aux allégeances incertaines et qui se proposait d'accompagner Joscelyn à Bérat. Soupçonnant Robbie de ne pas vouloir revenir, il se précipita vers la niche où pendait un crucifix, celui-là même que Thomas avait brandi aux yeux de Geneviève. Il le décrocha du mur et le déposa sur la table devant son camarade écossais.

— Jure dessus, ordonna-t-il, que notre part de la rançon nous sera payée.

— Je le jure, répondit l'autre solennellement en posant sa main sur la croix. Au nom de Dieu et sur la vie de ma mère, je le jure.

La scène paraissait particulièrement amuser Joscelyn.

Messire Guillaume jeta le gant. Il aurait parfaitement pu garder prisonniers Joscelyn et les autres captifs à Castillon d'Arbizon, il le savait. Au bout du compte, et quoi que prétende le nouveau comte, un moyen de faire venir l'argent aurait été trouvé, même s'ils étaient tous restés détenus dans le château.

Mais il savait aussi que cette épreuve de force aurait entraîné des semaines de troubles. Les partisans de Robbie – et ils étaient nombreux, particulièrement parmi les routiers qui avaient récemment rejoint la garnison – auraient prétendu qu'à force d'attendre ils risquaient de tout perdre. Certains auraient peut-être même laissé entendre que messire Guillaume cherchait à mettre la main sur la totalité de la rançon. À n'en pas douter, Robbie aurait encouragé toute cette agitation. Finalement, la garnison se serait divisée. C'était de toute façon ce qui risquait d'arriver puisque, sans Thomas, il n'y avait plus de raison valable de rester, et les hommes le savaient. On ne leur avait jamais dit que le véritable objet de leur mission était la quête du Graal. Mais ils avaient senti que Thomas était préoccupé, qu'il poursuivait une grande cause et que tout ce qu'ils faisaient avait un sens. Aujourd'hui, le vieux guerrier en était pleinement conscient, cette cause avait disparu : ils n'étaient plus qu'une bande de routiers tout juste assez bonne et chanceuse pour tenir un château misérable. Aucun d'eux ne resterait longtemps. Et même si Robbie ne lui réglait pas sa part de la rançon, songea le Normand, il allait pouvoir repartir beaucoup plus riche qu'il n'était arrivé. En revanche, si l'Écossais tenait son serment, il aurait alors assez d'argent pour lever les hommes dont il avait besoin pour prendre sa revanche sur ceux qui avaient volé ses terres de Normandie.

— Je veux que l'argent de la rançon soit ici avant une semaine, somma-t-il.

— Deux, contra Joscelyn.

— *Une* semaine !

— Je vais essayer, répondit le comte avec un brin de désinvolture.

Messire Guillaume poussa cette fois le crucifix dans sa direction.

— *Une* semaine !

Joscelyn fixa le Normand un long moment, puis il plaça un simple doigt sur le corps du Christ souffrant.

— Si vous insistez… Une semaine !

Le nouveau comte de Bérat partit le lendemain matin. Il avait revêtu son armure complète pour chevaucher. Sa bannière, ses chevaux et ses hommes d'armes lui avaient été restitués. Comme convenu, Robbie Douglas l'accompagnait, et avec lui seize autres soldats de la garnison de Castillon, tous des Gascons qui avaient servi Thomas mais qui maintenant préféraient l'or de Bérat. Messire Guillaume demeura avec les hommes qui avaient pris la petite ville, ce qui voulait au moins dire qu'il avait tous les archers avec lui. Il monta sur le plus haut rempart du château pour regarder Joscelyn s'éloigner. John Faircloth, le vieux fantassin anglais, vint l'y rejoindre.

— Il nous quitte ? demanda-t-il en parlant de Robbie.

— Oui. Nous ne le reverrons pas, estima Guillaume.

— Alors que faisons-nous ? demanda l'autre.

Le Britannique était passé au français pour poser sa question.

— On attend l'argent et on s'en va.

— On s'en va ? C'est tout ?

— Par Dieu, que pouvons-nous faire d'autre ? Cette ville n'intéresse pas le comte de Northampton, John. Il n'enverra jamais personne pour nous aider. Si nous restons ici, nous allons tous mourir.

— Mais que nous partions ou que nous mourions, ce sera sans le Graal ? s'étonna Faircloth. N'est-ce pas pour ça qu'il nous a envoyés ici ? Il était bien au courant pour le Graal, non ?

Encore une fois, le Normand acquiesça de la tête.

— Regarde-nous ! s'esclaffa-t-il. Nous sommes les chevaliers de la Table ronde…

— Et pourtant, nous abandonnons la quête ?

— C'est une folie, s'entendit reconnaître messire Guillaume à contrecœur. Une maudite folie. Il n'existe pas. Thomas, lui, pensait qu'il pouvait exister, et le comte de son côté estimait que cette simple hypothèse méritait qu'on lui consacre un petit effort. Mais c'est une pure absurdité, un rêve de fous. Même Robbie s'est laissé embarqué aujourd'hui dans cette démence, seulement il ne le trouvera pas, parce que ce n'est pas ici qu'il est. Ici, il n'y a que nous et beaucoup trop d'ennemis. Nous

allons donc prendre notre argent et nous allons rentrer chez nous.

— Et s'ils n'envoient pas l'argent ? demanda Faircloth.

— C'est une question d'honneur, non ? Tu sais bien que nous pouvons piller, voler, violer et tuer, mais jamais nous ne trompons quelqu'un sur une question de rançon. Doux Jésus ! Personne ne pourrait plus jamais croire qui que ce soit si cela arrivait !

Il s'interrompit pour contempler Joscelyn et sa suite qui s'étaient arrêtés à l'autre extrémité de la vallée.

— Regarde-moi ces bâtards ! Ils se demandent comment ils vont nous débusquer d'ici.

De fait, les cavaliers jetaient un dernier regard vers la tour de Castillon d'Arbizon. Joscelyn voyait l'impudent étendard du comte de Northampton onduler dans la petite brise. Fulminant, il cracha sur la route.

— Est-ce que tu vas vraiment leur envoyer l'argent ? demanda-t-il à Robbie.

Ce dernier parut surpris par la question.

— Naturellement.

Dès qu'il aurait reçu le montant de la rançon négociée, l'honneur voulait qu'il remette sa part à messire Guillaume. L'idée d'agir autrement ne lui avait jamais traversé l'esprit.

— Mais regarde, ils brandissent le drapeau de mon ennemi ! tempêta le nouveau comte. Alors, si tu leur fais parvenir l'argent, qu'est-ce qui m'empêchera d'aller le récupérer ?

Il se tourna vers l'Écossais dans l'attente d'une réponse.

Robbie essayait d'envisager toutes les conséquences de la suggestion de Joscelyn. Il réfléchissait surtout aux incidences qu'elle pouvait avoir sur son honneur, mais tant que l'argent de la rançon était bien envoyé, se disait-il, celui-ci était sauf.

— Ils n'ont pas réclamé de trêve, indiqua-t-il sans enthousiasme.

C'était la réponse que le nouveau seigneur de Bérat attendait, parce qu'elle laissait entendre que Robbie était bien de son côté et qu'il pourrait entamer la reconquête de Castillon dès que l'argent aurait été versé.

Joscelyn sourit et lança son cheval.

Grâce à une allure soutenue, ils atteignirent Bérat le soir même. Un homme d'armes avait chevauché en avant et prévenu la ville de l'approche de son nouveau maître. Une délégation de consuls et de prêtres vint à la rencontre de Joscelyn à un kilomètre de la porte orientale. Ils s'agenouillèrent pour le saluer et les prêtres présentèrent au comte certaines des plus précieuses reliques de la cathédrale. Il y avait là un barreau de l'échelle de Jacob, les arêtes de l'un des poissons qui avaient servi à nourrir les cinq mille fidèles du Christ dans le désert, la sandale de sainte Gudule et un clou qui avait crucifié l'un des deux larrons morts avec le Sauveur. Toutes avaient été données à la ville par le défunt comte. Maintenant, on s'attendait à ce que son successeur mette pied à terre et rende l'hommage requis aux saints objets, tous enchâssés dans de l'argent, de l'or ou du cristal. Joscelyn savait parfaitement ce que l'on exigeait de lui, mais au lieu de cela il s'appuya sur le pommeau de sa selle et lança des regards noirs aux prêtres.

— Où est l'évêque ? gronda-t-il.

— Il est malade, Seigneur.

— Trop malade pour m'accueillir ?

— Il est très malade, Seigneur, vraiment très malade, dit l'un des prêtres.

Joscelyn fixa l'homme un instant, puis, brusquement, accepta l'explication et mit pied à terre. Il s'agenouilla brièvement devant les reliques. Les consuls s'étaient approchés en présentant les clés cérémonielles de la ville sur un coussin vert. Le nouveau maître de Bérat était censé prendre les clés avant de les rendre avec un mot aimable. Mais il avait faim et soif, aussi il remonta en selle, éperonna sa monture et passa sans un regard devant les consuls agenouillés.

Le cortège pénétra dans la ville par la porte occidentale où les gardes s'agenouillèrent à leur tour au passage de leur nouveau seigneur. Puis Joscelyn et ses hommes gagnèrent le col reliant les deux éminences sur lesquelles Bérat était bâtie. À leur gauche maintenant, sur la colline la plus basse, se dressait la cathédrale, une longue église trapue qui n'avait ni clocher ni

flèche. Sur leur droite, une rue pavée montait vers le château au sommet de la ville. Les larges enseignes chatoyantes suspendues devant les maisons de la petite artère obligeaient les cavaliers à chevaucher sur une seule file. De chaque côté de la rue, les habitants s'agenouillaient au passage de leur comte et lui demandaient de les bénir. Une femme répandait des feuilles de vigne sur les pavés tandis qu'un tavernier offrait un plateau chargé de chopines de vin que le cheval de Joscelyn renversa.

La rue débouchait sur la place du marché, qui était toujours sale à cause des légumes écrasés et empestait les excréments de vaches, de moutons et de chèvres. Le château se découpait maintenant juste devant eux. Ses portes s'ouvrirent dès que les gardes reconnurent la bannière de Bérat brandie par l'écuyer du nouveau maître des lieux.

Puis tout se bouscula pour Robbie. Son cheval fut emmené par un serviteur et on lui attribua une chambre dans la tour est, avec un feu et un lit. Plus tard ce même soir, il assista à une fête tapageuse à laquelle la comtesse douairière avait été conviée. Elle apparut à l'Écossais comme une petite jeune femme bien en chair mais jolie. À la fin de la fête, Joscelyn l'attrapa par le poignet et l'entraîna vers sa nouvelle chambre, l'appartement même de son prédécesseur. Juste avant de disparaître, le colosse invita ses hommes à continuer les festivités et notamment à ne pas hésiter à faire une grande flambée des centaines d'ouvrages qui encombraient les rayonnages. Après son départ, Robbie demeura un moment dans la grande salle où les hommes d'armes déshabillèrent trois servantes avant d'abuser d'elles chacun à leur tour. D'autres, répondant à l'invitation de leur maître, attrapaient de pleines poignées de vieux parchemins sur les bibliothèques de l'ancien comte et les jetaient dans le brasier. De grandes flammes claires redoublaient de puissance. Messire Henri Courtois observait sans un mot. Bientôt, il finit par être aussi saoul que Robbie.

Le lendemain matin, le reste des rayonnages fut vidé. On jeta les livres par la fenêtre dans la cour du château, où un nouveau feu avait été allumé. Les bibliothèques furent mises en pièces et suivirent le chemin des ouvrages et des parchemins de la fenêtre jusqu'au brasier. D'excellente humeur, Joscelyn supervisait le

« nettoyage » de la grande salle et, simultanément, recevait des visiteurs. Certains avaient été les serviteurs de son oncle : des chasseurs, des armuriers, des cellériers et autres archivistes défilaient pour rendre hommage au nouveau comte et s'assurer de la pérennité de leur emploi. Des petits seigneurs du domaine de Bérat accouraient aussi pour lui jurer fidélité. Ils devaient pour cela placer leurs mains entre celles de Joscelyn et prêter serment d'allégeance avant de recevoir le baiser du comte qui faisait d'eux ses vassaux. Quelques requérants venaient réclamer justice pour quelque obscur litige. Et il y avait les habituels créanciers découragés à qui l'oncle devait de l'argent et qui espéraient que le neveu s'acquitterait des dettes de son parent. Une dizaine de prêtres de la ville se présentèrent également : ils venaient demander de l'argent afin de dire des messes pour le repos de l'âme du défunt. À leur tour, les consuls de Bérat gravirent les marches dans leurs robes rouge et bleu : eux voulaient que les taxes incombant à la ville soient diminuées. Et au milieu de cette cohue, Joscelyn ne cessait de hurler à ses hommes de brûler encore d'autres livres, de jeter plus de parchemins dans les flammes. Un jeune moine énervé vint protester qu'il n'avait pas encore fini d'examiner tous les titres de Bérat. Joscelyn chassa l'archiviste à grands coups de pied et c'est ainsi, en le poursuivant, hilare, qu'il découvrit le repaire du religieux rempli d'autres documents. Tous furent brûlés sous les yeux du frère en larmes.

Dans la cour, un immense tas de parchemins flambait maintenant. De grandes flammes montaient vers le ciel et des flammèches incandescentes s'envolaient dans toutes les directions, au risque d'embraser les toits de chaume des écuries du château. Ce fut le moment que choisit l'évêque – qui n'avait pas l'air du tout malade – pour apparaître. Il était accompagné d'une dizaine d'ecclésiastiques et de Michel, l'écuyer du comte défunt.

L'évêque martela le pavé de son bâton pour attirer l'attention de Joscelyn. Quand le nouveau maître des lieux daigna remarquer sa présence, le prélat pointa sa crosse vers lui. Le silence s'imposa rapidement dans la cour. Les présents sentaient que quelque chose de particulier allait se passer.

Joscelyn fronça les sourcils. La lueur rougeoyante du brasier sur son visage rond rendait son expression encore plus agressive.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il au prélat qui, selon lui, n'avait pas témoigné d'assez de déférence.

— Je veux savoir comment votre oncle est mort.

Joscelyn fit quelques pas vers la délégation. Le son de ses bottes résonnait contre les murs du château. Il y avait au moins une centaine d'hommes dans la cour. Beaucoup firent le signe de croix. Ils soupçonnaient pour la plupart que le vieux comte avait été assassiné. Joscelyn quant à lui ne semblait pas se sentir concerné par l'apostrophe de l'évêque.

— Il est mort, lança-t-il à haute et intelligible voix. Mort dans son sommeil, de maladie.

— Une bien étrange maladie, en vérité, gronda le dignitaire, qui laisse un homme avec la gorge tranchée !

Un murmure retentit dans la cour et se transforma rapidement en grondement d'indignation. Messire Henri Courtois et certains des soldats du défunt portèrent la main à la poignée de leur épée.

Joscelyn affronta bravement l'épreuve.

— De quoi m'accusez-vous ? s'emporta-t-il.

— Vous, je ne vous accuse de rien, répondit le prélat.

Assurément, il n'entendait pas provoquer un affrontement direct avec le nouveau comte. Pas encore. En revanche, il était tout disposé à attaquer ses sicaires.

— Je ne vous accuse pas, mais j'accuse vos hommes.

Il poussa Michel en avant.

— Ce garçon les a vus trancher la gorge de votre oncle !

Un murmure de dégoût se propagea dans la cour. Plusieurs hommes d'armes se rapprochèrent de messire Courtois, comme pour l'assurer de leur soutien. Joscelyn ignora le brouhaha de la cour pour chercher Villesisle des yeux. Il le repéra rapidement.

— Je t'ai envoyé, lui cria-t-il, pour obtenir une audience de mon cher oncle ! Et maintenant j'entends que tu l'as tué ?

Villesisle fut tellement décontenancé par l'accusation qu'il ne put exprimer le moindre mot. Il se contenta de secouer la tête en signe de dénégation, mais d'une manière si peu assurée que

tous les hommes présents furent immédiatement convaincus de sa culpabilité.

— Vous voulez la justice, Monseigneur ? lança Joscelyn à l'évêque.

— Le sang de votre oncle la réclame, répondit le prélat, et la légitimité de votre héritage en dépend.

Le jeune comte tira son épée. Il ne portait pas d'armure, mais simplement des hauts-de-chausses, des bottes et un pourpoint de laine serré à la taille par une ceinture. De son côté, avec sa veste de cuir qui pouvait parer la plupart des coups d'épée, Villesisle était mieux équipé. Malgré tout, Joscelyn fit tourner sa lame pour inviter son séide à sortir la sienne.

— Les armes vont trancher, Monseigneur ! cria le colosse. J'en appelle au jugement de Dieu !

Villesisle fit un pas en arrière.

— Je n'ai fait que ce que vous… commença-t-il.

Deux coups prompts de Joscelyn le firent battre en retraite. L'assassin paniqua : il venait de comprendre que ce n'était pas une pantomime destinée à apaiser un évêque fâcheux, mais un vrai combat. Alors il tira son épée.

— Monseigneur, implora-t-il.

— Fais en sorte que le combat ait l'air vrai, lui chuchota son maître, nous pourrons tout arranger ensuite…

L'homme d'armes ressentit un vif soulagement. Il sourit et lança sa propre attaque, que son maître para. Tous les présents s'écartèrent pour former un demi-cercle autour des jouteurs et du brasier. Villesisle n'était pas un novice. Sans avoir le talent de Joscelyn, il avait souvent combattu en tournoi ou dans des escarmouches. Mais il se méfiait de son seigneur, qui était plus grand que lui et beaucoup plus fort. Ce dernier attaquait maintenant, exploitant ses atouts, profitant de toutes les opportunités, fendant l'air à grands coups d'épée. Son adversaire avait de plus en plus de mal à les parer. À chaque fois que les fers se croisaient, le bruit métallique résonnait d'abord contre le mur d'enceinte du château, puis contre le gros donjon. L'écho de ce triple tintement s'évanouissait à peine qu'un autre prenait sa place. Villesisle reculait, reculait, reculait encore. Bondissant soudain de côté, il évita in extremis un coup

meurtrier de son maître qui fouetta le vide. Immédiatement, le soldat repartit à l'assaut en se fendant, pointe en avant. C'était précisément ce que Joscelyn attendait. Le comte para l'attaque et se jeta sur son homme de main. Déséquilibré, celui-ci s'affala sur le pavé. Le vainqueur se pencha au-dessus du vaincu.

— Je vais sans doute devoir t'emprisonner, après ça, mais pas longtemps, lui murmura-t-il pratiquement sans bouger les lèvres.

Puis le comte leva la voix :

— Je t'ai ordonné d'aller voir mon oncle et de lui parler. Le nies-tu ?

Trop heureux de s'en tirer a si bon compte, Villesisle se glissa dans la duperie.

— Je ne le nie pas, Monseigneur.

— Répète-le ! ordonna Joscelyn. Plus fort !

— Je ne le nie pas, Seigneur.

— Mais tu lui as tranché la gorge, gredin ! continua le comte en faisant signe à Villesisle de se lever.

Dès que son adversaire fut rétabli sur ses pieds, le colosse au visage rond se précipita sur lui, épée en avant. De nouveau, le triple tintement métallique envahit la cour. Les épées étaient lourdes, les coups maladroits, mais les témoins du duel pouvaient voir que Joscelyn était le meilleur des deux combattants.

Messire Henri Courtois se demandait toutefois si Villesisle déployait réellement tout son art. Il donnait de grands coups d'épée, mais n'essayait jamais vraiment de se rapprocher de son adversaire, lequel n'avait aucune peine à avancer. Près d'eux, les livres et les parchemins brûlaient en grondant. De la sueur commençait à perler sur leur front et ils l'essuyaient régulièrement d'un revers du poignet.

— Si je blesse cet homme, Monseigneur, cria Joscelyn, accepterez-vous cela comme un signe de sa culpabilité ?

— Certes, admit le prélat, mais ce ne sera pas un châtiment suffisant.

— La punition peut attendre que Dieu l'administre Lui-même, indiqua le comte en souriant à Villesisle.

Ce dernier lui sourit en retour. Au même moment, Joscelyn s'avança vers son adversaire en exposant imprudemment son flanc droit. Villesisle comprit que son maître l'invitait à attaquer pour donner l'impression que le combat n'était pas truqué. Alors il s'exécuta. Ramenant sa grande lame en arrière, il s'apprêta à la rabattre du plat du fer sur le côté droit de son seigneur, convaincu que celui-ci allait aisément – mais sans danger – amortir le coup. Au lieu de cela, Joscelyn fit un pas en arrière et c'est avec son épée qu'il détourna l'attaque. Villesisle s'en trouva déséquilibré. Emporté par l'élan, il vacilla. Aussi vif que l'éclair, le regard aussi froid que l'acier, le nouveau seigneur de Bérat ramena sa lame et, d'un simple petit mouvement du poignet, il entailla la gorge du Parisien avec la pointe de son épée. Celle-ci ne resta qu'un instant immobile devant la trachée de l'homme d'armes. Joscelyn poussa en avant le fer, qui pénétra le cou de Villesisle. Un sourire mauvais sur les lèvres, le comte tortilla son épée dans la gorge de sa victime et pressa de nouveau. Le sang s'écoulait le long de la lame et cascadait vers les pavés. Joscelyn arracha son épée de la blessure. Les yeux exorbités, une expression de totale stupéfaction dans le regard, l'homme de main tomba à genoux. Son arme s'écrasa sur le sol avec fracas. Il n'était pas encore mort. À chacune de ses respirations, un bouillonnement rouge jaillissait de sa gorge béante. Toujours souriant, Joscelyn releva sa lame et la planta de bas en haut dans la poitrine de l'agonisant agenouillé. Le malheureux Villesisle demeura là, immobile, maintenu droit par l'épée enfoncée dans son thorax. Le comte imprima une nouvelle torsion à sa lame. Plaçant ses deux mains sur sa poignée, il arracha l'acier par une traction monstrueuse qui fit frissonner le corps du mourant. Une gerbe de sang gicla sur les bras de Joscelyn.

Depuis quelques secondes, les spectateurs retenaient leur respiration. Un soupir général s'éleva, tandis que Villesisle s'effondrait sur le flanc et rendait l'âme. Son sang inonda les pavés de la cour et se mit à siffler en atteignant le feu.

Le vainqueur du duel s'était déjà tourné et cherchait du regard le complice de sa victime, l'autre assassin du vieux comte. Pendant le combat, celui-ci avait bien essayé de s'enfuir,

mais des hommes d'armes l'avaient intercepté. Ils le menèrent devant Joscelyn, où il tomba à genoux. Le sicaire implora le pardon de son maître.

— Il réclame grâce, indiqua ce dernier à l'évêque. La lui accordez-vous ?

— Il mérite la justice, répondit le prélat.

Le comte essuya son épée ensanglantée sur les pans de son pourpoint, puis il la remit au fourreau.

— Pends-le, ordonna-t-il sèchement à Henri Courtois.

— Seigneur…

L'homme n'eut même pas le temps de réclamer une révision de son cas. Joscelyn se retourna et lui décocha un coup de pied si violent dans la bouche qu'il lui fracassa la mâchoire. Au retour de la botte, le sbire eut quasiment l'oreille arrachée par l'éperon. Alors, dans un soudain accès de rage, le nouveau comte attrapa l'homme sanguinolent par le col. Il le fit se redresser, le tint une seconde à bout de bras. Puis, avec toute la puissance d'un tournoyeur aguerri, il le projeta en arrière. Le blessé hurla en tombant dans le feu. Ses vêtements s'embrasèrent. Les spectateurs sursautèrent. Certains détournèrent les yeux tandis que l'homme tentait de s'extraire des flammes. Au risque de se brûler lui-même, son maître le renvoya dedans. L'assassin poussa un nouveau hurlement. Ses cheveux s'embrasèrent à leur tour, formant une couronne flamboyante autour de sa tête. L'homme se convulsait dans des spasmes épouvantables. Rapidement, il s'effondra dans la partie la plus chaude du feu et ne bougea plus.

Joscelyn se tourna vers l'évêque.

— Satisfait ?

Puis, sans attendre la réponse, il s'éloigna en brossant de la main les braises sur ses manches.

Mais l'évêque n'en avait pas fini. Il retrouva le comte dans la grande salle, qui avait maintenant été débarrassée de ses livres et de ses rayonnages. Assoiffé après ces petits exercices matinaux, le nouveau maître des lieux se versait du vin rouge. Il tourna un regard acide vers le prélat.

— Les hérétiques sont à Astarac, dit l'évêque.

— Il y en a probablement partout, répondit l'autre négligemment.

— Je parle de la fille qui a tué le père Roubert, insista le dignitaire, et de l'homme qui a refusé d'exécuter nos ordres et de la brûler.

Joscelyn se souvenait de la jeune femme aux cheveux d'or dans son armure argentée.

— Ah, cette fille…

Le ton de sa voix trahissait un soudain intérêt. Il vida sa coupe, s'en versa une autre.

— Comment savez-vous qu'ils y sont ? questionna-t-il enfin.

— Michel y était. Les moines le lui ont dit.

— Ah oui… Michel !

Il se leva et marcha droit vers l'ancien écuyer de son oncle, les yeux brûlants de haine.

— Michel qui raconte des histoires ! s'enflamma Joscelyn. Michel qui se précipite auprès de l'évêque au lieu de venir voir son nouveau seigneur !

Le garçon recula précipitamment et ne dut son salut qu'au prélat, qui s'interposa entre lui et le comte.

— Michel est maintenant à mon service, indiqua-t-il, et lever la main sur lui, c'est attaquer l'Église.

— Donc si je le tue comme il le mérite, ricana le colosse, vous allez me faire brûler, c'est ça ?

Il cracha vers l'adolescent, puis se détourna de lui.

— Que voulez-vous enfin ? demanda Joscelyn, irrité, au prêtre.

— Je veux que l'on capture les hérétiques.

La violence du nouveau comte rendait l'évêque nerveux, mais il rassembla tout son courage et poursuivit :

— Je demande au nom de Dieu et au service de Sa Sainte Église que vous envoyiez des hommes arrêter la bégharde connue sous le nom de Geneviève et l'Anglais qui dit s'appeler Thomas. Je veux qu'on les amène ici et qu'on les brûle.

— Mais pas avant que je leur aie parlé.

Une voix inconnue, aussi tranchante que glaciale, venait de s'élever. L'évêque et Joscelyn – à dire vrai, tous les présents

dans la salle – se tournèrent vers la porte, où un étranger venait d'apparaître.

En quittant la cour, Joscelyn avait bien perçu un bruit de sabots, mais il n'y avait pas prêté attention. Depuis le début de la matinée, les allers et venues n'avaient pas cessé au château.

Maintenant, il voyait bien que des étrangers étaient arrivés à Bérat, et une demi-douzaine d'entre eux se tenaient dans l'embrasure de la porte de la grande salle. Celui qui venait de parler était leur chef. Mince, sec, doté d'un long visage cireux et dur encadré de cheveux sombres, il était plus grand encore que Joscelyn et tout de noir vêtu : bottes, chausses, pourpoint, cape, chapeau à larges bords, sans oublier un fourreau d'épée, pareillement gainé de noir. Même ses éperons étaient de métal noir, et Joscelyn, qui avait autant d'esprit religieux dans son âme qu'un inquisiteur possédait d'instinct de grâce, ressentit un impérieux besoin de faire le signe de croix.

Quand l'étranger ôta son chapeau, il le reconnut.

L'Harlequin ! Le mystérieux chevalier qui s'était fait tant d'argent – à défaut d'avoir la gloire – dans les lices de toute l'Europe, l'homme que Joscelyn n'était jamais parvenu à battre !

— Vous êtes l'Harlequin ! jeta Joscelyn, sous le coup de la surprise.

— On me connaît parfois sous ce nom, répondit l'homme en noir.

L'évêque et tout son clergé se signèrent à leur tour, car ce surnom signifiait que ce personnage inquiétant était chéri du diable. Le géant fit un pas de plus en avant pour ajouter :

— Mais mon véritable nom est Guy Vexille.

Ce patronyme ne signifiait rien pour Joscelyn, mais le prélat et ses acolytes se signèrent une seconde fois. L'évêque tendit son bâton devant lui comme s'il voulait se défendre.

— Mais par Dieu, que faites-vous ici ? demanda Joscelyn.

— Je suis venu apporter la lumière dans ce monde.

Le quinzième comte de Bérat se mit à frissonner. À dire vrai, il aurait été bien incapable de dire pourquoi. Il savait simplement que l'homme qui se faisait appeler l'Harlequin, et qui prétendait être venu apporter la lumière dans les ténèbres, lui faisait peur.

La rebouteuse déclara qu'elle ne pouvait faire grand-chose. Tout ce qu'elle tenta ne fit qu'infliger des douleurs atroces à Geneviève. Quand elle eut fini, l'épaule et le sein gauche de la jeune femme étaient de nouveau inondés de sang. Le frère Clément nettoya doucement la plaie, puis versa dessus du miel avant de la bander avec un linge propre.

Tout n'avait pas été négatif, car, après ces manipulations, Geneviève manifesta un appétit de loup. Elle avala tout ce que Thomas lui apporta, ce qui était toutefois peu : après son raid sur Astarac, le village avait été dépossédé d'une bonne partie de ses vivres, et les réserves du monastère avaient été très largement amputées pour nourrir les villageois.

Il restait du fromage, des poires, du pain et du miel. Frère Clément prépara encore un peu de sa bonne soupe de champignons. Quotidiennement, cliquettes claquantes, les lépreux partaient dans les bois en chercher pour toute l'abbaye. Dans ces moments de disette, les champignons constituaient l'un des ingrédients essentiels de la table des moines.

Deux fois par jour, certains lépreux gagnaient l'arrière du monastère et gravissaient une volée de marches qui permettait d'atteindre une pièce nue. Une petite fenêtre donnait sur l'autel de l'abbatiale. C'était là qu'ils étaient autorisés à prier.

Les deuxième et troisième jours après son entretien avec Planchard, Thomas les accompagna. Il ne s'y rendit pas de gaieté de cœur, car du fait de son excommunication il n'était plus autorisé à pénétrer dans une église. Mais le frère Clément l'avait tiré par le bras avec insistance et son sourire, quand Thomas l'avait obligé, avait exprimé le plaisir intense que le jeune homme lui accordait en acceptant de le suivre… Ce qui était bien le moins qu'il pouvait faire pour remercier le dévoué guérisseur.

Le lendemain de l'éprouvant passage de la rebouteuse, Geneviève elle-même l'accompagna. Elle marchait suffisamment bien maintenant, même si ses jambes étaient encore faibles et qu'elle ne pouvait quasiment pas bouger son bras gauche. La flèche avait manqué de peu ses poumons, ce qui

expliquait, estimait Thomas, qu'elle ait survécu. Cela et les soins de frère Clément.

— J'ai cru que j'allais mourir, confessa-t-elle à Thomas.

Il repensa alors à la peste dont lui avait parlé Planchard. Il n'avait plus rien entendu à ce propos depuis sa conversation avec l'abbé et, pour le moment, il choisit de ne pas en souffler mot à Geneviève pour ne pas l'alarmer inutilement.

— Tu ne vas pas mourir, lui dit-il, mais tu dois bouger ton bras.

— Je ne peux pas. Il me fait mal.

— Tu dois le faire, insista-t-il.

Quand ses bras et ses mains avaient été torturés par son bourreau, lui aussi avait pensé ne jamais pouvoir les réutiliser. Mais ses amis, Robbie en tête, l'avaient forcé à reprendre l'arc. Au début, la guérison avait semblé illusoire, puis, petit à petit, ses capacités étaient revenues.

Il se demandait où était Robbie, maintenant. Était-il resté à Castillon d'Arbizon ? Cette pensée l'effrayait. Robbie allait-il venir le chercher à Astarac ? L'amitié s'était-elle réellement changée en haine ? Et si ce n'était pas Robbie, qui d'autre pouvait venir ? La nouvelle de sa présence au monastère avait déjà dû se répandre comme se propage toujours ce type d'information : d'une manière souterraine, invisible, par le biais de récits de tavernes, de colporteurs transmettant les ragots d'un village à l'autre… Bien assez tôt, quelqu'un de Bérat finirait par en avoir vent.

— Nous allons bientôt devoir partir, dit-il à Geneviève.

— Où ?

— Loin d'ici. En Angleterre, peut-être.

Il savait qu'il avait échoué. Il ne trouverait pas le Graal ici. Et même si son cousin venait, comment Thomas pourrait-il le vaincre maintenant ? Il était seul avec une femme blessée pour toute armée, alors que Guy Vexille voyageait avec un conroi[27] entier d'hommes d'armes. Le rêve s'était envolé. Il était temps de partir.

[27] En vieux français dans le texte. Troupe en ordre de bataille.

— J'ai entendu dire qu'il faisait froid, en Angleterre, s'inquiéta Geneviève.

— Le soleil y brille toujours, répondit sérieusement son ami, les moissons y sont toujours abondantes et le poisson saute directement de la rivière dans la poêle…

La jeune femme sourit.

— Alors, tu vas devoir m'apprendre l'anglais.

— Tu en connais déjà un peu.

— Je sais *goddamn*[28], et je sais aussi *goddamn bloody, bloody goddamn*… et puis *Christ goddamn bloody help us !*

Thomas éclata de rire.

— C'est bien, tu connais l'anglais des archers, mais maintenant, il va falloir que je t'enseigne le reste !

Il décida qu'ils partiraient le lendemain. Sa dernière journée fut occupée par ses préparatifs. Il réunit les flèches qui lui restaient et en fit une gerbe. Puis il nettoya le sang coagulé sur la cotte de mailles de Geneviève. Il emprunta une paire de pinces au charpentier du monastère et fit de son mieux pour réparer les mailles à l'endroit où le carreau d'arbalète avait transpercé l'armure.

Dans l'après-midi, il alla attacher les chevaux dans l'oliveraie pour leur permettre de brouter et de reprendre des forces. Comme il était encore tôt, il se dirigea à pied vers le château. Avant de partir, il était bien déterminé à voir une dernière fois la forteresse dont ses ancêtres avaient été les seigneurs.

En quittant le monastère, il tomba sur Philin. Le *coredor* venait de sortir son fils de l'infirmerie. Le garçon avait la jambe solidement maintenue par une demi-douzaine de pieux de châtaigniers qui servaient normalement de tuteurs de vigne. Il l'avait installé sur un cheval et lui aussi s'en allait vers le sud.

— Je ne veux pas rester ici trop longtemps, expliqua-t-il. Je suis encore recherché pour meurtre.

— Je suis sûr que Planchard te donnerait asile, considéra Thomas.

---

[28] Successivement « Nom de Dieu ! », « Fichtre Dieu, sacré nom de Dieu ! » et « Satané foutu Christ, aide-nous ! »…

— Oui, mais cela n'empêcherait pas la famille de ma femme d'envoyer des hommes pour me tuer. Nous serons plus en sécurité dans les montagnes. La jambe de Galdric guérira là-bas aussi bien qu'ailleurs. Et si vous cherchez vous-même un refuge…

— Moi ?

La proposition surprit le jeune homme.

— Nous avons toujours besoin d'un bon archer.

— Je pense que je vais rentrer chez moi. En Angleterre.

— Eh bien, que Dieu veille quand même sur vous, mon ami, le salua Philin.

Puis il obliqua vers l'ouest et Thomas poursuivit vers le sud. Il traversa le village. Plusieurs personnes firent le signe de croix sur son passage, preuve qu'ils savaient qui il était, mais aucun n'essaya de se venger sur lui des torts que ses hommes leur avaient infligés. Sans doute rêvaient-ils de telles représailles, mais il était grand, fort, et il arborait une longue épée à sa ceinture. Arrivé au pied du château, il remonta le sentier jusqu'aux ruines. À mesure qu'il grimpait, il remarqua que trois hommes le suivaient. À mi-pente, Thomas s'arrêta pour leur faire face, mais les inconnus n'entreprirent aucune manœuvre hostile. Ils se contentèrent de l'observer prudemment à distance.

Un bon site pour un château, pensa Thomas en pénétrant dans les ruines par la porte effondrée. Assurément meilleur que celui de Castillon d'Arbizon.

La forteresse d'Astarac avait été construite sur un rocher à pic et on ne pouvait l'atteindre que par l'étroit sentier qu'il venait de suivre.

Une fois la porte franchie, il vit que l'escarpement avait été jadis couronné d'un mur d'enceinte qui cernait la cour. Mais il ne restait plus de celui-ci qu'un amoncellement de pierres moussues et à aucun endroit il ne dépassait la taille d'un homme. Un rectangle de murs tronqués, dont l'un des côtés se terminait en forme hémisphérique, indiquait l'endroit où s'était jadis dressée la chapelle.

En foulant les grandes dalles sous lesquelles ses ancêtres avaient été enterrés, Thomas constata que ces pierres avaient

récemment été déplacées. Des marques grossières trahissaient les endroits où elles avaient été soulevées. Il eut envie d'en bouger une, mais il savait qu'il n'avait ni le temps ni les outils pour ce faire.

Alors il se dirigea vers l'ouest du promontoire, là où s'était élevé autrefois le donjon. Ce n'était plus qu'une vague tour effondrée, vide, ouverte aux vents et à la pluie. En atteignant la ruine, il se retourna et constata que les trois silhouettes avaient apparemment cessé de s'intéresser à lui dès qu'il avait quitté la chapelle.

Étaient-ils là pour garder quelque chose ? Le Graal ? Cette seule pensée bouillonna dans ses veines comme une coulée incandescente, mais il l'écarta aussi vite. Il n'y avait aucun Graal. C'était purement la folie de son père et il avait été contaminé par ce rêve sans espoir.

Dans un des angles de la tour, un escalier éboulé s'élevait encore sur quelques mètres. Thomas l'emprunta aussi haut qu'il put, c'est-à-dire jusqu'au niveau qu'avait occupé jadis le premier étage. À cet endroit, le mur du donjon était largement effondré. Il faisait cinq bons pieds[29] d'épaisseur, et Thomas put s'avancer dans l'échancrure. Regardant en bas dans la vallée, il suivit des yeux le tracé du cours d'eau. Une nouvelle fois, une dernière fois, il essaya de retrouver ce sentiment d'appartenance qui le fuyait. Il tenta de percevoir les échos de ses ancêtres.

Il n'éprouvait rien.

Quand il était revenu à Hookton – ou le peu qu'il en restait – , une émotion s'était emparée de lui. Mais ici, rien. Il réalisa que les deux lieux importants pour sa famille – Hookton et le château d'Astarac – étaient en ruine, et se demanda s'il ne pesait pas réellement une malédiction sur les Vexille. Dans la région, le petit peuple des campagnes croyait que les *dragas,* les filles du diable, faisaient apparaître des fleurs sous leurs pas. Les Vexille ne laissaient-ils pas des ruines là où ils passaient ? Après tout, l'Église avait peut-être raison. Peut-être méritait-il d'être excommunié.

[29] Environ un mètre cinquante.

Il se tourna vers l'ouest, la direction qu'il allait devoir emprunter pour rentrer chez lui.

Il vit alors des cavaliers.

Ceux-ci avançaient sur la crête et se dirigeaient vers le nord. Apparemment, raisonna-t-il, ils venaient de Bérat. C'était une troupe nombreuse. Des soldats se trouvaient incontestablement parmi eux, et il surprit un reflet de lumière sur un heaume ou une cotte de mailles.

Pendant un moment, il refusa de croire ce qu'il voyait.

Brusquement, reprenant ses sens, il rebroussa chemin. Il dévala les escaliers, traversa la cour envahie d'herbes. En franchissant la porte ruinée, il faillit heurter les trois hommes qui l'avaient suivi. Ceux-là le regardèrent descendre le sentier en courant. Et c'est toujours au pas de course qu'il remonta le village. Hors d'haleine, il parvint enfin devant la porte du lazaret et cogna dessus. Le frère Clément ouvrit, Thomas l'écarta pour entrer.

— Des soldats ! lança-t-il sans autre explication. Il courut jusqu'à sa hutte, y récupéra son arc, ses gerbes de flèches, les capes, les cottes de mailles et les sacs.

— Viens vite ! cria-t-il à Geneviève qui versait soigneusement à la louche dans de petites jarres le miel que frère Clément venait de récolter. Ne pose pas des questions, viens ! Apporte les selles !

Dès qu'ils furent ressortis du lazaret, Thomas aperçut des soldats sur la route de la vallée au nord de Saint-Sever. Ils étaient encore loin, mais s'ils voyaient deux personnes quitter à cheval le monastère, ils risquaient de se lancer à leur poursuite. Ils ne pouvaient plus fuir. Ils devaient se cacher. Tout en évaluant rapidement la situation, il hésita sur la marche à suivre.

— Qu'y a-t-il ? demanda la jeune femme.

— Des soldats. Probablement de Bérat.

— Là aussi ?

Elle s'était tournée vers Astarac. Les villageois se précipitaient vers le monastère, en quête d'asile. Cela signifiait assurément que des hommes en armes s'approchaient de leurs maisons.

Thomas lâcha un affreux juron d'archer.

— Laisse les selles ! ordonna-t-il à sa compagne.

Elle obéit et il lui prit la main pour l'entraîner vers l'arrière du monastère. Ils remontèrent le sentier des lépreux jusqu'à l'abbatiale. Quelqu'un sonnait la cloche du monastère pour avertir les frères que des étrangers armés arrivaient dans leur vallée.

Thomas savait ce qu'ils venaient y faire. Et il savait que s'ils étaient pris, ils iraient tous deux brûler sur un bûcher. Arrivé dans l'« oratoire » des lépreux, il courut jusqu'à la petite embrasure surplombant l'autel du sanctuaire. Il fit passer son arc par l'ouverture, l'entendit tomber sur le dallage de l'église. Ses flèches, puis le reste des bagages, empruntèrent le même chemin. Enfin, il s'y glissa lui-même. Le passage était étroit, mais il parvint à s'y faufiler et se réceptionna lourdement sur le pavement.

— À ton tour, vite ! cria-t-il à Geneviève.

À l'autre extrémité de la nef, des gens arrivaient.

La jeune femme grimaça de douleur en se tortillant dans la petite ouverture. Le saut l'effrayait, mais Thomas se plaça juste au-dessous d'elle et la reçut dans ses bras.

— Par là !

Il ramassa son arc et ses sacs et l'entraîna sur le côté du chœur, puis derrière l'autel latéral, où la statue de saint Benoît regardait tristement les villageois paniqués.

Comme Thomas l'avait supposé, la porte dans le renfoncement était verrouillée. Là, dans ce recoin, personne ne pouvait les voir et il pensait ne pas avoir été repéré depuis son entrée dans l'abbatiale. Alors, sans hésiter, il leva sa jambe gauche et donna un grand coup de talon contre le verrou. Le bruit fut assourdissant. On eût dit qu'un tambour se répercutait dans toute l'église. La porte avait fortement tremblé, mais elle ne s'était toutefois pas ouverte. L'archer fit une seconde tentative, plus forte. Au troisième coup de talon, il fut récompensé. Un grand craquement indiqua que le pêne du verrou venait de s'arracher du vieux chambranle.

— Descends prudemment, l'avertit-il.

Il la précéda dans l'escalier et l'entraîna dans les ténèbres profondes de l'ossuaire. Il tâtonna pour gagner l'extrémité orientale du caveau, là où le renfoncement voûté n'était qu'à moitié rempli d'ossements. Il jeta ses bagages à l'arrière du monticule, puis aida Geneviève à grimper dessus.

— Va jusqu'au fond, lui dit-il, et creuse un trou.

Il parcourut toute la crypte, faisant basculer des piles d'ossements. Des crânes rebondirent et roulèrent sur le sol, des bras et des jambes s'entrechoquèrent. Quand la cave fut un fouillis de squelettes éparpillés, il grimpa auprès de Geneviève et l'aida à aménager une cavité sous les vieux os les plus proches du mur. Repoussant les cages thoraciques, les bassins, les omoplates, ils creusèrent de plus en plus profond, jusqu'à ce qu'ils soient bien cachés parmi les morts. Là, pelotonnés dans les ténèbres, ils attendirent. Longtemps, leur sembla-t-il. Puis soudain, ils entendirent la porte brisée en haut de l'escalier grincer sur ses gonds. Peu après, ils virent des ombres grotesques projetées sur le plafond voûté par la lueur tremblotante d'une lanterne.

Ils perçurent alors les pas maillés des hommes envoyés pour les débusquer, les capturer et les tuer.

Messire Henri Courtois reçut l'ordre d'emmener trente-trois arbalétriers et quarante-deux hommes d'armes courir mettre le siège devant Castillon d'Arbizon. Le vieux fidèle du défunt comte obéit aux ordres sans plaisir.

— Je peux mettre le siège, indiqua-t-il à Joscelyn, mais je ne pourrai jamais prendre le château avec une force aussi faible…

— Les Anglais l'ont bien fait, rétorqua le comte avec acrimonie.

— La garnison de votre oncle dormait, mais messire Guillaume d'Evecque ne sera pas si arrangeant. Il s'est acquis une réputation. Une bonne !

Courtois savait par Robbie qui commandait à Castillon d'Arbizon. Il avait aussi appris combien d'hommes le Normand avait sous ses ordres.

Joscelyn pressa son index sur la poitrine du soldat.

— Je ne veux plus qu'un seul archer pille mon territoire. Empêche-les de le faire. Et donne ça à ces bâtards.

Il tendit à messire Henri un parchemin scellé.

— Ce document leur laisse deux jours pour quitter le château, expliqua Joscelyn avec désinvolture. S'ils en acceptent les termes, tu pourras les laisser partir.

Le commandant des forces de Bérat prit le parchemin, mais laissa son geste en suspens au moment de le glisser dans sa bourse.

— Et la rançon ? s'enquit-il.

Joscelyn le toisa avec colère. L'honneur commandait de donner à messire Guillaume un tiers de l'argent de sa rançon. La question de messire Henri se justifiait donc pleinement, et Joscelyn y répondit. En peu de mots :

— La rançon est là, indiqua-t-il en désignant le parchemin. Tout est là.

— Là ? s'étonna Courtois.

Il n'y avait assurément pas d'argent à l'intérieur du léger document scellé.

— Pars ! C'est tout ! gronda le comte.

Deux troupes quittèrent Bérat le même jour. Tandis que Courtois partit pour Castillon d'Arbizon, Guy Vexille emmena ses propres hommes à Astarac.

Joscelyn vit avec soulagement s'éloigner le dos de l'Harlequin. Même si les hommes d'armes de Vexille étaient venus opportunément renforcer les forces comtales, la présence de l'homme en noir lui avait été fort désagréable. Mais il avait avec lui quarante-huit soldats, tous bien montés, bien armés et bien équipés.

À la grande surprise du nouveau comte, l'Harlequin ne lui avait pas réclamé le moindre paiement.

« J'ai mes propres ressources, avait-il affirmé de sa voix glaciale.

— Quarante-huit hommes d'armes, s'était étonné Joscelyn à haute voix. Cela fait de l'argent… »

Le vieux chapelain de son oncle l'avait alors entraîné à l'écart, pour lui dire, comme si cela expliquait la richesse de Vexille :

« Il vient d'une famille hérétique, Monseigneur. »

Mais l'homme avait aussi apporté une lettre de Louis Bessières, le cardinal-archevêque de Livourne. Et ce document à lui seul prouvait qu'il n'était pas hérétique.

À dire vrai, l'idée que Vexille puisse vénérer des idoles de bois chaque nuit ou sacrifier des vierges au matin laissait le maître de Bérat de marbre. Le fait qu'il soit le descendant des anciens seigneurs d'Astarac le préoccupait bien autrement.

Incapable de dissimuler sa crainte de voir le chevalier noir réclamer ses terres ancestrales, il lui avait crûment posé la question.

Tout en paraissant agacé, l'Harlequin l'avait volontiers rassuré :

« Cela fait cent ans qu'Astarac se trouve dans votre fief, alors comment pourrais-je revendiquer ce domaine ?

— Si ce n'est pas pour ça, pourquoi êtes-vous ici ?

— Je combats au service de l'Église, maintenant. J'ai pour tâche de traquer un fugitif qui doit être traduit en justice. Dès qu'il sera trouvé, Monseigneur, nous quitterons votre domaine… »

Le bruit d'une épée tirée de son fourreau les avait fait se tourner vers le seuil de la pièce.

Robbie Douglas avait fait irruption dans la grande salle et avait pointé son arme sur Guy Vexille.

« Vous étiez en Écosse ! » avait-il lancé d'une voix menaçante.

L'Harlequin avait scruté le jeune homme de bas en haut, sans paraître le moins du monde inquiet.

« J'ai visité de nombreux pays, avait-il froidement répondu. Y compris l'Écosse.

— Vous avez tué mon frère…

— Non ! avait tonné Joscelyn, s'interposant entre les deux hommes. Tu m'as prêté serment d'allégeance, Robbie…

— J'ai aussi prêté serment de tuer ce bâtard !

— Non ! » avait répété le comte en posant la main sur la lame de Robbie, le forçant à l'abaisser.

En vérité, la mort de Douglas n'aurait pas bouleversé Joscelyn outre mesure, mais si d'aventure c'était Guy Vexille qui venait à mourir au cours du duel, ses hommes d'armes risquaient fort de se venger sur Bérat.

« Tu pourras le tuer quand il en aura fini ici. C'est une promesse. »

Cela avait arraché un sourire à l'Harlequin.

Joscelyn était donc vraiment content d'en être débarrassé. Si Vexille le glaçait, ses compagnons n'avaient rien à lui envier. Surtout l'un d'entre eux, un personnage horrifiant qui ne portait ni lance, ni écu. Son nom était Charles. D'une laideur repoussante, il donnait l'impression d'avoir été arraché de quelque obscur caniveau, habillé, armé d'un couteau et jeté dans le monde pour y répandre la terreur.

Ce Charles commandait sa propre équipe d'une dizaine d'hommes d'armes, tous presque aussi effrayants que leur maître. Ils accompagnèrent également Vexille quand il prit la route d'Astarac.

D’un côté, donc, messire Henri était parti débarrasser le comté de l’impudente garnison anglaise de Castillon d’Arbizon et, de l’autre, l’Harlequin s’en était allé à la chasse à l’hérétique à Astarac, ce qui laissait Joscelyn libre de jouir enfin de son héritage avec ses nombreux fidèles. Robbie Douglas comptait au nombre de ceux-là.

Ils consacrèrent les journées suivantes à se distraire. Il y avait de l’argent à dépenser en vêtements, armes, chevaux, vins, femmes… Tout ce qui plaisait au nouveau maître des lieux. Certaines choses ne pouvaient toutefois être achetées à Bérat même.

Un artisan fut ainsi convoqué au château. Son activité ordinaire était la création de saints de plâtre qu’il vendait aux églises, aux couvents et aux monastères. Mais, au château, il reçut pour mission de faire des moulages du corps de Joscelyn. Pour ce faire, il enveloppa les bras du comte dans de la mousseline graisseuse qu’il recouvrit de plâtre. Il procéda de même avec les jambes et le tronc. Un tailleur fut aussi convoqué. Il prit des mesures du corps de son seigneur. Tant de pouces de l’épaule à la hanche, de la hanche au genou, de l’épaule au coude, et ainsi de suite. Un petit clerc l’accompagnait, qui notait scrupuleusement toutes les mensurations.

Quand cette tâche fut accomplie, les mesures furent soigneusement recopiées sur un parchemin et scellées dans un grand coffre. À l’intérieur de celui-ci, on déposa les moules de plâtre dans de la sciure. Finalement, sous la garde de quatre hommes d’armes, on expédia le tout à Milan, où Antonio Givani, le meilleur armurier de la chrétienté, reçut commande d’une armure complète.

« Que ce soit un chef-d’œuvre, avait bien spécifié Joscelyn au clerc en lui dictant la lettre. Je veux que tous les autres chevaliers en soient jaloux. »

Avec le coffre, il envoya une belle somme en génoises au maître armurier, en lui promettant une prime si l’armure arrivait avant le printemps.

Il avait payé à Robbie sa part de la rançon, avec des pièces du même tonneau. Hélas, la nuit du départ des hommes d'armes pour Milan, Robbie fit l'erreur d'admirer un ensemble de dés en ivoire que Joscelyn venait d'acquérir en ville.

— Tu les aimes ? demanda le comte. Je vais les jouer avec toi. Celui qui obtient le plus grand nombre les garde.

L'Écossais refusa de la tête.

— J'ai prêté serment de ne plus jouer, se défendit-il.

— Cela fait des mois que je n'ai pas entendu une chose aussi ridicule ! s'esclaffa le colosse. Les femmes font des serments, et les moines aussi. Mais les seuls que peuvent prêter des guerriers, ce sont ceux de fraternité au combat.

Robbie Douglas rougit.

— J'ai juré à un prêtre…

— Doux Jésus ! s'exclama Joscelyn, hilare, en se rejetant en arrière contre le dos de son fauteuil. Tu n'as pas le droit de te confronter au danger, c'est ça ? Est-ce pour ça que les Écossais ont perdu, face aux Anglais ?

Piqué au vif, Robbie sentit la colère sourdre en lui, mais il eut le bon sens de la réfréner et il resta coi.

— Le danger, continua le comte d'un ton badin, c'est le destin des soldats. Si un homme ne peut se confronter à lui, il n'est pas soldat.

— Je suis soldat ! objecta le Calédonien, amer.

— Alors prouve-le, mon ami.

Sur ce, Bérat fit rouler les dés sur la table.

Et c'est ainsi que Robbie joua… et perdit. Et il reperdit la nuit suivante. Et encore celle d'après. La quatrième nuit, il joua l'argent qu'il était censé envoyer en Angleterre pour régler sa propre rançon. Il perdit cette somme, également.

Le lendemain de cette nuit-là, les canonniers italiens que l'oncle de Joscelyn avait fait venir de Toulouse arrivèrent au château avec leur machine. Le jeune comte leur paya leur dû avec l'argent qu'il avait pris au jeu à Robbie.

— Quand pouvez-vous vous rendre à Castillon d'Arbizon ? demanda-t-il aux Italiens.

Le ton de sa voix ne laissait planer aucun doute sur le caractère urgent de sa requête.

— Demain, Sire.

— Tout est prêt ? s'enquit Joscelyn en faisant le tour du chariot sur lequel était attaché le canon.

Il avait la forme d'un flacon, avec un cou étroit et un corps bulbeux.

— C'est prêt, confirma l'Italien répondant au nom de Gioberti.

— Vous avez de la poudre ?

Le maître artilleur fit un geste en direction d'un second chariot surchargé de barils. Les tonneaux de poudre s'empilaient sur une hauteur que le comte jugea incroyablement périlleuse.

— Et vous avez des projectiles ? Des balles ?

— Des boulets, Monseigneur, le corrigea le Transalpin en montrant du doigt un autre chariot. Nous en avons plus qu'il n'en faut !

— Alors nous allons tous y aller ! s'exclama Joscelyn avec enthousiasme.

Il était fasciné par l'allure terrifiante du canon. Avec ses neuf pieds[30] de long et son ventre de quatre de diamètre, on eût dit un objet diabolique, aussi énorme et trapu qu'impressionnant. Une chose contre nature ! Joscelyn fut tenté de demander une démonstration immédiatement, ici même, dans la cour du château. Mais il comprit que cela réclamerait de longs préparatifs et leur ferait perdre un temps précieux. Il valait mieux voir le dispositif en action contre ces fous entêtés de Castillon d'Arbizon.

Sur place, messire Henri Courtois commençait déjà le siège. En atteignant la ville, il avait laissé ses arbalétriers et ses hommes d'armes devant la porte occidentale pour chevaucher jusqu'au château dans l'unique compagnie d'un jeune prêtre. Il avait hélé les sentinelles sur le mur et, quand messire Guillaume avait constaté que seuls un homme d'armes et un prêtre

[30] Près de trois mètres.

réclamaient le droit d'entrer, il avait donné la permission d'ouvrir les portes.

Guillaume d'Evecque vint lui-même accueillir les deux hommes dans la cour. Henri Courtois mit pied à terre et déclina son identité. Le Normand lui retourna sa courtoisie, puis les deux hommes se jaugèrent. Les vieux combattants éprouvés se reconnurent réciproquement la qualité de soldat.

— Je viens de la part du comte de Bérat, dit formellement Courtois.

— Vous apportez l'argent ?

— J'amène ce que l'on m'a demandé d'amener et je doute que cela vous réjouisse…

Messire Henri posa un long regard professionnel sur les archers et les hommes d'armes qui s'étaient approchés pour voir les visiteurs.

De solides bâtards, pensa-t-il, avant de se retourner vers messire Guillaume.

— Je suis fatigué, dit-il. J'ai chevauché toute la journée. Vous avez du vin ici ?

— Bérat est à court de vin ? s'étonna d'Evecque.

— À court de bon sens, oui, mais non de vin, répondit Courtois.

Le commandant de Castillon sourit.

— À l'intérieur !

Il précéda son invité dans l'escalier du donjon pour gagner la salle supérieure. Comme la discussion avait toutes les chances d'affecter la destinée de la garnison entière, il autorisa l'intégralité des hommes qui n'étaient pas de garde à les suivre.

Les deux commandants ennemis s'assirent chacun à une extrémité de la longue table. Le prêtre n'était là que pour assurer que messire Henri ne représentait aucune menace, mais il s'assit lui aussi. Quant aux archers et aux autres soldats de la petite troupe anglaise, ils restèrent debout contre le mur. Le feu fut ravivé dans l'âtre. Puis, tandis qu'on apportait du vin et des victuailles, l'émissaire de Bérat retira son écu qui pendait dans son dos, défit sa cuirasse et la déposa sur le sol. Après avoir étiré ses membres meurtris par les heures de cheval, il remercia d'un signe de tête pour le vin qu'il vida d'un trait. La gorge adoucie, il

récupéra le parchemin scellé dans sa bourse et le poussa vers l'autre extrémité de la table.

Messire Guillaume fit sauter le sceau de la pointe de son couteau. Il déroula le document et se mit à le déchiffrer. L'opération prit du temps, car déjà il n'était pas très bon lecteur, mais surtout, son contenu l'obligea à le lire une seconde fois. Quand il eut achevé, il leva des yeux furieux vers Henri Courtois.

— Par l'enfer, qu'est-ce que cela signifie ?

— Je ne l'ai pas lu, confessa messire Henri. Puis-je ?

Il tendit la main vers le parchemin. Tout autour, les hommes de la garnison avaient perçu la fureur de leur chef. Un sourd grondement menaçant commença à monter de leurs rangs.

Le commandant des forces de Bérat ne sachant pas lire, il tendit le document au prêtre qui l'inclina vers l'une des hautes fenêtres étroites. Le religieux était un très jeune homme. Plutôt nerveux, aussi. Il le lut et, quand il releva les yeux vers le Normand à l'horrible cicatrice, sa nervosité semblait avoir monté d'un cran.

— Dites-nous vite ce qu'il dit ! le pressa Courtois. Personne ne va vous tuer.

— Ce parchemin dit deux choses, commença le prêtre. D'abord que messire Guillaume et ses hommes ont deux jours pour quitter Castillon d'Arbizon sains et saufs…

— Et l'autre chose ! s'emporta d'Evecque.

Le prêtre fronça les sourcils.

— Il parle de la traite monétaire d'un homme appelé Robert Douglas, expliqua-t-il à Courtois. Si messire Guillaume la présente à Jacques Fournier, celui-ci lui paiera six mille six cent soixante florins.

Il posa le rouleau sur la table comme s'il était imprégné de poison.

— Au nom du Christ, qui est Jacques Fournier ? tonna d'Evecque, furieux.

— Un orfèvre de Bérat, expliqua messire Henri, mais je doute que Jacques possède une telle somme dans ses caves…

— Robbie a organisé ça ? demanda le borgne, furieux.

— Robert Douglas a juré allégeance au seigneur de Bérat maintenant, précisa le commandant du comte.

C'était vrai : il avait assisté à la petite cérémonie au cours de laquelle l'Écossais avait prêté serment. Après l'échange de baisers, il avait noté l'expression triomphale qui se lisait sur le visage de Joscelyn.

— Ce document est l'œuvre de mon seigneur.

— Et il pense que nous sommes idiots ?

— Il pense surtout que vous n'oserez pas vous montrer à Bérat, indiqua messire Henri.

— Trompés ! Jésus-Christ ! Nous avons été trompés ! explosa messire Guillaume en écrasant la paume de sa dextre sur la table.

De son œil unique, il jetait des regards furieux sur ses visiteurs.

— Est-ce là ce qui passe pour de l'honneur, à Bérat ? demanda-t-il.

Comme son interlocuteur ne répondait pas, le Normand abattit un poing rageur sur la table.

— Je pourrais vous garder prisonniers, tous les deux !

Tout autour de la pièce, les soldats grommelèrent leur assentiment.

— Vous pourriez, acquiesça Courtois calmement, et je ne vous en blâmerais pas, croyez-moi. Mais le comte ne paiera aucune rançon pour moi et il n'en paiera assurément aucune pour *lui*.

Il avait fait un signe de la tête vers le prêtre.

— Nous ne serions que deux bouches de plus à nourrir.

— Ou deux cadavres à enterrer, rétorqua Guillaume d'Evecque.

Courtois haussa les épaules. Il savait parfaitement que l'offre de remettre de l'or provenant des caves de l'orfèvre était indigne, mais il n'en était pas responsable.

— Vous pouvez aller dire à votre maître, indiqua le borgne, que nous ne quitterons ce château que lorsque nous aurons ici nos six mille six cent soixante florins. Et pour chaque semaine de plus qui passera sans que nous ayons notre dû, cent nouveaux florins viendront s'ajouter à la somme.

Ses hommes murmurèrent leur approbation. Messire Henri lui-même ne parut pas surpris par la décision.

— Je suis ici, avoua-t-il au Normand, pour m'assurer que vous ne partiez pas. À moins que vous ne souhaitiez vous en aller, aujourd'hui ou demain…

— Nous restons, indiqua le commandant de Castillon.

Ce n'était pas une décision à laquelle il avait mûrement réfléchi et, s'il avait eu le temps de la peser, il aurait peut-être fait un autre choix. Mais le tromper et le priver de son or était un moyen sûr de renforcer sa pugnacité.

— Nous restons, bon sang !

— Alors je reste aussi, répliqua Courtois en repoussant le parchemin de l'autre côté de la table. C'est à vous. Je vais toutefois envoyer un message à mon seigneur pour lui dire qu'il serait sensé de la part du jeune Douglas de payer la somme due. Cela économiserait ainsi de l'or et des vies.

Guillaume récupéra le parchemin et le glissa dans son pourpoint.

— Vous restez ? Et où donc ?

Messire Henri regarda les guerriers alignés contre le mur. Ce n'étaient certes pas des soudards qu'il pouvait surprendre au hasard d'une furtive escalade. En outre, ses propres hommes étaient pour l'essentiel ceux de l'ancien comte. Avec le temps, ils étaient devenus indolents, incapables de supporter la comparaison avec une garnison aguerrie et décidée.

— Vous pouvez tenir le château, dit-il à Guillaume, mais vous n'avez pas assez d'hommes pour garder les deux portes de la ville. Alors vous laissez cette tâche aux gens d'armes de la ville et aux hommes du guet. Je vais donc en prendre le contrôle. Naturellement, vous pourriez toujours essayer de passer en force à travers, mais je vais poster des arbalétriers sur les tours des portes et des hommes d'armes sous les arches.

— Avez-vous déjà affronté des archers anglais ? demanda le Normand, menaçant.

Courtois acquiesça de la tête.

— En Flandres, précisa-t-il. Et je n'ai guère aimé l'expérience. Mais combien d'archers pouvez-vous vous permettre de perdre dans un combat de rue ?

Messire Guillaume reconnut le caractère sensé de cette remarque. S'il envoyait ses archers contre les portes de la ville, ils devraient se battre de près et tirer depuis les jardins et les cours. Les arbalétriers de Bérat, quant à eux, seraient tapis derrière leurs pavois ou les fenêtres des maisons. Et certains de leurs carreaux feraient incontestablement mouche. En quelques minutes, la petite garnison de Castillon risquait de perdre quatre ou cinq précieux archers, ce qui l'affaiblirait sérieusement.

— Vous pouvez prendre les portes de la ville, l'autorisa-t-il.

Messire Henri se versa un peu plus de vin.

— J'ai quarante-deux hommes d'armes avec moi, révéla-t-il, et trente-trois arbalétriers. Sans parler, naturellement, du cortège habituel de serviteurs, de femmes et de clercs. Ils ont tous besoin d'abri. L'hiver arrive.

— Eh bien, tenez-vous chaud ensemble, suggéra d'Evecque.

— Oui, nous pourrions le faire, admit Courtois, mais je propose que vous nous laissiez utiliser les maisons entre la porte occidentale et l'église Saint-Callic. Je vous garantis que nous n'occuperons aucun bâtiment à l'est de la ruelle du charron ou au sud de la rue escarpée…

— Vous connaissez la ville ? s'étonna Guillaume.

— J'en ai été le châtelain. Il y a longtemps.

— Alors vous connaissez la porte du moulin ?

Il faisait allusion à la petite porte dans le mur de la ville qui conduisait au moulin à eau, la porte par laquelle Thomas et Geneviève s'étaient échappés.

— Je la connais, confirma le commandant des forces de Bérat, mais elle est trop proche du château, et si je positionne des hommes pour la garder, vos archers pourront les neutraliser depuis le sommet de la tour.

Il fit une pause pour boire une gorgée de sa timbale de vin avant de livrer le fruit de ses réflexions :

— Si vous voulez que je vous assiège vraiment, je le peux. Je rapproche mes arbalétriers au maximum du château et je les laisse exercer leur art sur vos sentinelles. Mais vous savez et je sais que nous ne ferons que tuer des hommes des deux côtés et

vous serez toujours à l'intérieur. Je présume que vous avez de la nourriture…

— Plus qu'il n'en faut.

— Alors je vais empêcher vos cavaliers de sortir par les deux grandes portes. Mais vous pourrez encore faire sortir vos hommes à pied par la porte du moulin, et tant qu'ils n'interféreront pas avec moi, je ferai mine de ne pas les remarquer. Vous avez des filets dans l'étang du moulin ?

— Oui.

— Je n'y toucherai pas, indiqua Courtois. Je vais dire à mes hommes que le moulin est hors de leur juridiction.

Tout en tapotant de ses doigts le bord de la table, messire Guillaume réfléchit à cette proposition. Un petit murmure parcourut ses hommes, le long du mur, tandis qu'on leur traduisait la conversation en français des deux commandants.

— D'accord, vous pouvez avoir les maisons entre la porte occidentale et l'église Saint-Callic, acquiesça Guillaume d'Evecque au terme d'un temps de réflexion. Mais qu'en est-il des tavernes ?

— Certes, il s'agit là d'un point essentiel, admit messire Henri.

— Mes hommes aiment les Trois-Grues.

— C'est une bonne maison, confirma l'ancien châtelain.

— Donc, que vos hommes l'évitent.

— D'accord. Mais ils pourront fréquenter celle de l'Ours et du Boucher.

— Accordé. Mais nous ferions mieux d'insister dès maintenant sur le fait qu'ils n'emporteront ni épées ni arcs dans l'une ou l'autre.

— Seulement des dagues, précisa messire Henri, c'est raisonnable.

Aucun des deux hommes ne voulait voir des soldats ivres se lancer dans de folles virées nocturnes.

— Et si le moindre problème surgit, ajouta le Languedocien, je viens vous trouver et nous en parlons.

Il marqua une pause et fronça les sourcils, en prenant soudain conscience d'un détail qui lui avait échappé.

— Vous étiez en Flandres, n'est-ce pas ? Avec le comte de Coutances ?

— J'étais en Flandres, confirma le Normand, avec ce bâtard convulsif et sans tripes.

Le comte, son suzerain, s'était traîtreusement retourné contre lui et s'était emparé de ses terres.

— Ce sont tous des bâtards, surenchérit Courtois. Mais le vieux comte de Bérat n'était pas mauvais. Il était avare, bien sûr, et il passait sa vie le nez dans les livres. Les livres ! soupira-t-il. À quoi servent-ils ? Il connaissait tous ceux de la chrétienté et il avait lu deux fois la plupart d'entre eux, mais il n'avait pas le bon sens d'un poulet ! Vous savez ce qu'il faisait à Astarac ?

— Il cherchait le Saint-Graal ? demanda ingénument messire Guillaume.

— Exactement, répondit Henri.

Les deux hommes éclatèrent de rire.

— Votre ami est là-bas maintenant, reprit messire Henri.

— Qui ? Robbie Douglas ? s'enquit froidement le Normand.

Il n'avait désormais plus aucune inclination pour l'Écossais, si tant est qu'il en ait eu auparavant.

— Non, pas lui. Il est à Bérat. Mais l'archer et la femme hérétique…

— Thomas ? À Astarac ?

Guillaume d'Evecque ne put dissimuler sa surprise.

— Je lui avais pourtant dit de rentrer chez lui !

— Eh bien, il ne l'a pas fait. Il se trouve effectivement à Astarac. Pourquoi n'a-t-il pas tout simplement brûlé la fille ?

— Il en est tombé amoureux.

— De l'hérétique ? Alors il n'a vraiment rien dans la tête. De toute façon, il perdra bientôt l'une et l'autre.

— Que voulez-vous dire ?

— D'infâmes bâtards sont arrivés de Paris avec une petite armée. Ils sont partis le capturer, ce qui signifie que, bientôt, on va voir s'allumer un bûcher sur la place du marché de Bérat, je peux vous le garantir. Vous savez ce que m'a dit un jour un prêtre ? Les femmes brûlent avec des flammes plus vives que les hommes. Étrange, non ?

Messire Henri repoussa son fauteuil en arrière pour se lever.

— Donc, nous sommes d'accord ?

— Nous sommes d'accord, confirma le Normand en se penchant par-dessus la table pour serrer la main de son homologue du camp adverse.

Messire Henri ramassa son armure, son écu, et invita le prêtre à le suivre. En débouchant dans la cour, il leva les yeux vers le ciel.

— On dirait qu'il va pleuvoir, maugréa-t-il.

— Mettez votre armure à l'abri, recommanda messire Guillaume tout en sachant que le conseil était superflu.

— Et on va tous pouvoir allumer des feux. On a apparemment l'automne le plus froid dont j'aie souvenance ici.

Le commandant de Bérat s'éloigna. Les portes se refermèrent bruyamment derrière les deux émissaires. Une fois ses visiteurs partis, Guillaume remonta laborieusement au sommet du donjon du château. Ce n'était pas le retour de son affable ennemi parmi ses hommes qui l'intéressait. Non, il se tourna plutôt dans la direction d'Astarac, invisible derrière les montagnes. Et il se demanda comment il pouvait aider Thomas.

Rien, pensa-t-il. Il n'y a rien à faire. À tous les coups, se dit-il, le « bâtard » de Paris est Guy Vexille…

L'homme que l'on appelait l'Harlequin et qui, autrefois, lui avait infligé trois blessures. Trois blessures qui appelaient vengeance, mais messire Guillaume ne pouvait rien faire présentement. Car il était assiégé et Thomas, comprit-il, était condamné.

En quête de pillage, Charles Bessières et une demi-douzaine de ses hommes gagnèrent l'ossuaire sous l'abbatiale. L'un d'eux tenait un cierge. Dans sa lumière incertaine, ils entreprirent de fouiller les ossements à la recherche de quelque trésor enfoui. Mais ils ne trouvaient que des os, des os et encore des os. Soudain, à l'extrémité occidentale de la crypte, l'un des hommes découvrit le petit caveau. Il poussa un cri triomphal en tombant sur le volumineux coffre ferré. Un comparse en fit sauter la serrure d'un coup d'épée et Bessières s'empara de la patène d'argent et du chandelier.

— C'est tout ? grommela-t-il, déçu.

L'un de ses compagnons mit la main sur la boîte du Graal. Aucun d'eux ne savait lire, et même s'ils avaient su, ils n'auraient pas compris l'inscription latine. Quand ils virent que la boîte était vide, ils la projetèrent dans la crypte et elle échoua au milieu des os éparpillés. Le frère du cardinal récupéra alors le sac de cuir qui contenait la ceinture supposée de sainte Agnès. Il jura rageusement en constatant qu'il ne renfermait rien d'autre qu'une longueur de lin brodé.

— Ils ont caché leur trésor quelque part, fulmina Bessières.

— Ou alors ils sont vraiment pauvres, suggéra un autre homme.

— Ce sont de damnés moines ! Évidemment qu'ils sont riches !

Le balafré suspendit le sac de cuir à sa ceinture, après y avoir glissé le chandelier.

— Allez me trouver leur maudit abbé, ordonna-t-il à deux de ses hommes, et nous extirperons la vérité de ce bâtard !

— Tu ne feras rien de la sorte ! tempêta une voix glaçante.

Tous se tournèrent vers Guy Vexille, qui venait de descendre dans l'ossuaire. Il tenait une lanterne et sa lumière projetait des reflets sombres sur son armure noire. Parvenu au centre de la crypte, il leva la lampe au-dessus de sa tête, regarda les os effondrés.

— N'avez-vous aucun respect pour les morts ?

— Allez me trouver cet abbé, répéta Charles Bessières à ces hommes en ignorant la question de Vexille. Ramenez-le ici !

— J'ai déjà envoyé chercher l'abbé, indiqua l'Harlequin, et ce n'est pas à toi de l'interroger.

— Vous n'avez pas de commandement à me donner ! s'empourpra Bessières.

— Mais je commande mon épée, répondit l'autre calmement, alors si tu veux croiser le fer avec moi, grand bien te fasse. Je t'ouvrirai le ventre et je répandrai tes viscères infects, qui iront nourrir les vers. Tu n'es que le valet de ton frère, rien d'autre, alors si tu veux faire quelque chose d'utile, file dans le lazaret et fouille-le, pour trouver l'Anglais. Mais ne le tue pas ! Amène-le-moi. Et remets cette argenterie là où tu l'as trouvée.

Il désignait le col du chandelier qui dépassait du sac de cuir à la taille du balafré.

Guy Vexille était seul face à sept hommes, mais il faisait montre d'une telle assurance que personne n'osa s'opposer à lui. Même Charles Bessières, qui pourtant ne craignait pas grand monde, et qui reposa docilement l'argenterie.

— Je ne quitterai pas cette vallée les mains vides, gronda-t-il comme un défi au moment de sortir.

— Je crois, Bessières, lui répondit Vexille, que nous allons quitter cette vallée en possession du plus grand trésor de la chrétienté. Maintenant, va faire ce que je t'ai dit.

L'Harlequin grimaça quand les hommes sortirent. Il posa la lanterne sur le sol et commença à remettre tant bien que mal des os sur leurs piles. Il s'interrompit en entendant des pas dans l'escalier. En se tournant, il vit la grande silhouette blanche de Planchard descendre dans l'ossuaire.

— Je vous demande pardon pour ça, s'excusa Vexille en montrant les ossements éparpillés. On leur avait ordonné de ne pas toucher à l'abbaye.

Planchard ne fit aucun commentaire concernant la profanation. Il se limita à un signe de croix, puis se baissa pour récupérer le sac contenant l'argenterie.

— Voilà tout notre trésor. Nous n'avons jamais été une maison riche. Mais vous pouvez dérober ces pauvres choses.

— Je ne suis pas venu ici pour piller.

— Alors, pourquoi êtes-vous là ?

Vexille ignora la question.

— Mon nom est Guy Vexille, comte d'Astarac.

— C'est ce que vos hommes m'ont dit quand ils m'ont ordonné d'aller vous trouver.

Il avait prononcé ces derniers mots calmement, comme s'il avait voulu suggérer que ce comportement indigne ne l'offensait pas.

— Mais je pense que je vous aurais reconnu, de toute façon, ajouta le moine.

— Vraiment ?

Vexille parut surpris.

— Votre cousin est passé ici. Un jeune Anglais.

L'abbé s'éloigna pour remettre l'argenterie dans le coffre. Il récupéra par terre la ceinture de lin, qu'il embrassa respectueusement.

— Vous vous ressemblez étonnamment, tous les deux, remarqua-t-il en revenant dans la crypte principale.

— Sauf qu'il est né bâtard, répondit l'Harlequin avec colère, et hérétique.

— Et vous-même n'êtes ni l'un ni l'autre ? s'enquit Planchard placidement.

— Je sers le cardinal-archevêque Bessières, indiqua Vexille, et Son Éminence m'a précisément envoyé pour trouver mon cousin. Savez-vous où il se trouve ?

— Non.

Le moine s'assit sur le banc de pierre et prit un petit chapelet dans une poche de sa robe blanche.

— Mais il est bien venu ici ?

— Assurément. Il était même encore ici, la nuit dernière.

Le religieux haussa les épaules.

— Je lui ai conseillé de partir, continua-t-il. Je savais que des hommes viendraient le chercher, ne serait-ce que pour avoir le plaisir de le voir se tordre dans les flammes, donc je lui ai dit d'aller se cacher. À mon avis, il s'est enfui dans les bois, et votre quête sera difficile.

— Vous aviez pour devoir de le remettre à l'Église.

— J'ai toujours essayé de faire mon devoir envers l'Église. Parfois j'ai échoué, et indubitablement Dieu me punira pour ces faiblesses.

— Pourquoi est-il venu ici ?

— Je pense que vous le savez, Monseigneur.

Peut-être y avait-il une pointe de moquerie dans ce dernier mot.

— Le Graal ?

Planchard ne répondit pas à l'hypothèse de Vexille. Silencieusement, il faisait défiler les grains de son chapelet entre son pouce et son index, tout en regardant l'immense chevalier dans son armure noire.

— Le Graal était ici, affirma l'Harlequin avec force.

— Vraiment ?

— Il a été amené ici.

— Je n'ai aucune connaissance de cette histoire.

— Je suis certain du contraire. Il a été amené ici, juste avant la chute de Montségur, pour y être mis en sécurité. Mais les croisés français sont venus à Astarac, et le Graal a de nouveau été emporté ailleurs.

L'abbé sourit.

— Si c'est vrai, tout ceci est arrivé bien avant ma naissance. Comment pourrais-je en avoir connaissance ?

— Sept hommes ont emporté le Graal.

— Les sept seigneurs noirs, dit le moine sans se départir de son sourire. Oui, j'ai entendu cette histoire…

— Deux d'entre eux étaient des Vexille, et quatre des chevaliers qui avaient combattu aux côtés des cathares.

— Sept hommes fuyant les forces de France et les croisés de l'Église, souligna Planchard, songeur, dans une chrétienté qui les haïssait. Je doute qu'ils aient survécu.

— Et le septième homme, continua Vexille en négligeant les réflexions de l'abbé, était le seigneur de Mouthoumet.

— Qui était déjà à l'époque un fief insignifiant, remarqua le religieux dédaigneusement, à peine capable d'entretenir deux chevaliers avec ses pâtures de montagne.

— Le seigneur de Mouthoumet était un hérétique.

Un bruit retentit au fin fond de l'ossuaire, et l'Harlequin se tourna brusquement. On eût dit un éternuement étouffé, suivi par un raclement d'os. Vexille leva sa lanterne et se tourna vers les arcades funéraires profanées.

— Il y a des rats, indiqua Planchard. Les canalisations de l'abbaye passent juste au fond de la crypte et nous pensons qu'une partie de la maçonnerie s'est effondrée. On entend souvent des bruits étranges, par ici. Certains des frères les plus superstitieux croient qu'ils sont l'œuvre de fantômes.

Debout au milieu des ossements renversés, la lanterne brandie au-dessus de sa tête, Vexille tendait l'oreille. Mais il ne perçut aucun autre bruit et revint à l'abbé.

— Le seigneur de Mouthoumet était l'un des sept. Et son nom était… Planchard.

Vexille marqua une pause.

— Mon *seigneur,* ajout a-t-il d'un ton moqueur en insistant sur la dernière partie du mot.

Le cistercien sourit.

— C'était mon grand-père. Il n'est pas parti avec les autres, mais il est allé à Toulouse et il s'est remis entre les mains de l'Église. Il a eu de la chance de ne pas être brûlé. On lui a permis de se réconcilier avec la vraie foi, même si cela lui coûta son fief, son titre et ce qui passait pour sa fortune. Il est mort dans un monastère. Naturellement, toute son histoire se raconte au sein de notre famille. Mais nous n'avons jamais vu le Graal, et je puis vous assurer que je ne sais rien à son propos.

— Mais vous êtes ici. Pas dans n'importe quel monastère, mais ici, à Astarac…

Guy Vexille avait adopté un ton accusateur.

— C'est vrai, reconnut Planchard. Et je suis bien ici à dessein. Je suis entré jeune homme dans cette maison. Si je suis venu, c'est effectivement parce que les histoires des seigneurs noirs m'intriguaient. L'un d'eux était censé avoir emporté le Graal et les autres avaient juré de le protéger. Mais mon grand-père prétendait n'avoir jamais vu la coupe. En vérité, il pensait même qu'elle n'avait jamais existé, mais que l'histoire avait été inventée pour tourmenter l'Église. Les croisés avaient détruit les cathares, et la légende des seigneurs noirs était leur revanche : elle avait pour but de faire croire aux croisés qu'ils avaient détruit le Saint-Graal, la coupe sacrée de Notre-Seigneur Christ, en même temps que l'hérésie. À mon sens, c'est là l'œuvre du diable.

— Donc vous seriez venu ici, résuma Vexille dédaigneusement, parce que vous ne croyiez pas à l'existence du Graal ?

— Non, je suis venu ici parce que j'étais certain que si jamais les descendants des autres seigneurs noirs cherchaient le Graal, ils passeraient eux aussi à Astarac. Je savais cela et je voulais voir ce qui arriverait. J'avais raison, n'est-ce pas ? Pourtant, j'ai perdu cette curiosité il y a bien longtemps. Dieu m'a accordé de vivre de nombreuses années. Il a été suffisamment satisfait de mon travail pour faire de moi un abbé. Et Il m'a inondé de Sa grâce. Quant au Graal… Je confesse avoir cherché des souvenirs

le concernant, quand je suis arrivé ici. Mon abbé de l'époque m'a même réprimandé pour ça. Mais Dieu m'a remis les idées en place. Je pense maintenant que mon grand-père avait raison et que l'histoire et le mystère du Graal et des seigneurs noirs ont été inventés pour contrarier l'Église et pour rendre les hommes fous.

— Il a existé !

— Alors je prie Dieu de me permettre de le trouver, déclara Planchard, et quand je l'aurai découvert, je le jetterai dans le plus profond des océans pour que plus personne ne puisse mourir en allant à sa poursuite. Mais vous, Guy Vexille, que feriez-vous avec le Graal ?

— Je l'utiliserais, répondit l'autre brutalement.

— Pour faire quoi ?

— Pour nettoyer le monde du péché.

— Ce serait une grande œuvre, mais même le Christ n'y est pas parvenu.

— Cessez-vous de sarcler entre les vignes simplement parce que les mauvaises herbes repoussent toujours ?

— Non. Bien sûr que non.

— Alors l'œuvre du Christ doit être poursuivie, sans relâche.

L'abbé fixa le soldat pendant un moment.

— Vous êtes l'instrument du Christ ? Ou celui du cardinal Bessières ?

Vexille grimaça.

— Le cardinal est comme l'Église elle-même, Planchard. Cruel, corrompu et malfaisant.

L'abbé ne le contredit pas.

— Et donc ?

— Donc, le monde a besoin d'une nouvelle Église. Une Église propre, sans péchés, remplie d'honnêtes hommes vivant dans la crainte de Dieu. Le Graal amènera tout cela.

Le vieux moine sourit.

— Je suis certain que le cardinal ne l'approuverait pas.

— Le cardinal a envoyé son frère ici et, assurément, celui-ci a ordre de me tuer dès que j'aurai cessé d'être utile.

— Et quelle est votre utilité, pour l'heure ?

— Trouver le Graal. Et pour ça, je dois d'abord trouver mon cousin.

— Vous pensez qu'il sait où il se trouve ?

— Je pense que son père l'avait en sa possession et que son fils sait où il est.

— Je peux vous dire qu'il pense la même chose de vous. Et moi, je crois que vous êtes comme deux aveugles qui tous deux croient que l'autre peut voir.

Cette comparaison fit rire Vexille.

— Thomas est un idiot. Il a amené des hommes en Gascogne pour quoi ? Pour trouver le Graal ? Ou… pour me trouver ? Mais il a échoué et maintenant il n'est plus qu'un fugitif. Une bonne partie de ses hommes a juré allégeance au nouveau comte de Bérat, et le reste est coincé dans Castillon d'Arbizon. Combien de temps vont-ils tenir ? Deux mois ? Il a échoué, Planchard. *Échoué !* Peut-être est-il aveugle, mais moi je vois. Et je le trouverai. Et quand je l'aurai trouvé, je lui arracherai tout ce qu'il sait. Mais vous, que savez-vous ?

— Je vous l'ai dit. Rien !

Vexille retourna vers la petite chambre du trésor et regarda l'abbé.

— Je pourrais vous soumettre à la torture, vieillard.

— Vous pourriez, admit Planchard, sereinement. Et sans aucun doute, je hurlerais pour que l'on m'évite ce tourment. Mais vous ne découvririez pas davantage de vérité dans mes cris que ce que je vous ai révélé de plein gré ici.

Il rangea son chapelet et se releva, de toute sa hauteur.

— Je vous implore au nom du Christ d'épargner cette communauté. Elle ne sait rien du Graal. Elle ne peut rien vous révéler et rien vous donner.

— Je n'épargnerai rien ! s'enflamma soudain Vexille. Rien au service de Dieu. Rien.

Il tira son épée. Planchard le regarda sans expression et ne trembla pas quand l'épée fut pointée sur lui.

— Jurez sur ça. Jurez que vous ne savez rien du Graal !

— Je vous ai dit tout ce que je savais, se défendit le religieux.

Au lieu de toucher l'épée, il leva le crucifix de bois qui pendait autour de son cou et il l'embrassa.

— Je ne vais pas jurer sur votre épée, mais je jure sur la croix de mon cher Seigneur que je ne sais rien du Graal, précisa-t-il.

— Mais votre famille nous a trahis…

— *Vous* a trahis ?

— Votre grand-père était l'un des sept. Et il a abjuré.

— Donc il vous a trahis ? En se montrant fidèle à la vraie foi ?

Apparemment stupéfait de la remarque de l'Harlequin, Planchard fronça les sourcils.

— Êtes-vous en train de me dire que vous êtes, vous, fidèle à l'hérésie cathare, Guy Vexille ?

— Nous venons pour apporter la lumière dans ce monde et le purger de l'infamie de l'Église. J'ai gardé la foi, Planchard.

— Alors vous êtes le seul dans ce cas, et votre foi est hérétique.

— Ils ont crucifié le Christ pour hérésie, donc être qualifié d'hérétique c'est faire un avec Lui.

Vexille enfonça sa lame dans la base de la gorge de Planchard. Étonnamment, le vieil homme ne parut pas opposer la moindre résistance. Il se contenta d'étreindre son crucifix, tandis que le sang jaillissait de la plaie et rougissait sa robe blanche. Il mit du temps à mourir, mais finalement s'effondra et Vexille retira son épée. L'Harlequin essuya la lame sur la bordure de la robe de l'abbé. Puis il rengaina son arme et ramassa la lanterne.

Une dernière fois, il balaya du regard l'ossuaire, ne vit rien d'inquiétant et remonta l'escalier. En se refermant, la porte plongea la crypte dans un noir absolu.

Dissimulés dans les ténèbres, Thomas et Geneviève attendaient.

Ils patientèrent toute la nuit. Le jeune Anglais avait l'impression de ne pas avoir dormi du tout. Mais il avait dû s'assoupir, car il se réveilla en sursaut quand Geneviève éternua. Sa blessure lui faisait mal, mais elle n'en soufflait mot. Elle attendait simplement que le temps passe en dormant à demi.

Ils n'avaient aucun moyen de savoir si le matin était arrivé car il faisait un noir d'encre dans l'ossuaire. Depuis le départ de Vexille et de Planchard, Thomas n'avait plus rien entendu de

toute la nuit. Pas un bruit de pas, pas un cri, pas une prière, pas un chant. Juste le silence du sépulcre. Mais ils continuèrent d'attendre encore, jusqu'à ce que Thomas ne pût réellement plus supporter cette immobilité. Il s'arracha de leur cachette, rampa sur les os et sauta sur le sol. Après avoir ordonné à Geneviève de ne pas bouger, il se fraya un chemin à tâtons au milieu des os éparpillés jusqu'à l'escalier. Prudemment, il gravit les marches et s'arrêta au sommet pour tendre l'oreille. Comme il n'entendit rien, il poussa la porte à la serrure brisée.

L'église était vide. C'était bien le matin, comprit-il, car la lumière venait de l'est. En revanche, il n'aurait pu dire à quelle hauteur se trouvait le soleil, car la clarté était diffuse. Il comprit alors que, dehors, l'abbaye devait être enveloppée dans un brouillard matinal.

Il redescendit dans l'ossuaire. En traversant le sol encombré, il heurta du pied un objet en bois. Il se baissa pour constater que c'était la boîte vide du Graal. Un instant, il fut tenté de la remettre dans le coffre, puis il décida de la garder. Elle tiendrait juste dans son havresac.

— Geneviève, appela-t-il doucement. Viens.

Elle fit passer par-dessus les os leurs sacs, l'arc et les flèches, les cottes de mailles et leurs capes. Puis elle se hissa sur les ossements. La douleur dans son épaule la fit grimacer. Thomas dut l'aider à enfiler sa cotte de mailles et sa cape, et il lui fit mal quand il lui souleva le bras. Ensuite, il enfila son propre équipement. Il corda son arc pour pouvoir le porter sur le dos sans le tenir. Après avoir fixé son épée autour de sa taille, il rangea la boîte du Graal dans son sac et suspendit également celui-ci à sa ceinture. Enfin, les carquois de flèches en main, il s'apprêtait à regagner l'escalier… quand il aperçut une forme blanche étendue au milieu de la chambre au trésor. Elle était à peine visible dans le chétif filet de lumière descendant de la porte ouverte. Thomas posa sa main sur le bras de Geneviève pour lui demander de rester immobile. Il se dirigea vers la petite crypte nue. Les rats filèrent quand il pénétra dans la cellule. Et là, il s'arrêta interdit. Planchard était mort.

— Qu'y a-t-il ? demanda Geneviève.

— L'infâme l'a tué, expliqua Thomas, abasourdi.

— Qui ?

— L'abbé !

Sa voix n'était qu'un murmure. Et bien qu'excommunié, il se signa.

— Il l'a tué ! s'affligea le jeune homme.

Il avait entendu la fin de la conversation entre Vexille et Planchard, et le soudain silence de l'abbé l'avait étonné. En y repensant, il avait été tout autant troublé de n'entendre qu'une paire de pieds remonter les marches. Mais il n'aurait jamais imaginé cela. Jamais.

— C'était un homme bon.

— Et s'il est mort, ajouta Geneviève, on va nous imputer son assassinat. Alors viens ! Viens !

Thomas détestait l'idée d'abandonner le cadavre dans la cave. Mais il savait qu'il n'avait pas le choix. Et Geneviève avait raison, ils allaient être accusés de ce meurtre. Planchard était mort parce que son grand-père avait abjuré l'hérésie, mais personne ne le croirait, a fortiori quand il y avait sur les lieux deux hérétiques à qui l'on pouvait aisément attribuer ce forfait.

Il entraîna son amie vers le haut des marches. L'église était toujours aussi vide, mais maintenant l'archer croyait discerner des voix au-delà de la porte occidentale ouverte. Il y avait effectivement du brouillard dehors, et quelques langues de brume parvenaient même à s'immiscer dans la nef et à se répandre subrepticement sur le dallage. Un instant, il envisagea de regagner l'ossuaire pour continuer de s'y cacher. Mais il se demanda si son cousin n'allait pas effectuer une fouille plus poussée de tout le monastère dans les heures à venir, et cette perspective l'incita à poursuivre sa route.

— Par ici !

Il prit la main de Geneviève et la conduisit vers l'aile sud de l'église, où une porte débouchait sur le cloître intérieur. C'était la porte que les moines empruntaient quand ils venaient pour les prières, une dévotion qui leur avait été refusée ce matin-là.

Thomas poussa la porte. Elle grinça sur ses gonds. Puis il glissa un regard furtif de l'autre côté. D'abord, il crut que le cloître, comme l'église, était vide. Puis, à l'autre extrémité, il repéra un groupe d'hommes aux capes noires. Ils se tenaient

devant une autre porte. Le jeune archer devina qu'ils écoutaient quelqu'un qui se trouvait à l'intérieur. Aucun de ces hommes ne tourna la tête dans leur direction quand Thomas et Geneviève se faufilèrent dans l'ombre des arcades. Le couple choisit une porte au hasard. Elle donnait sur un corridor. Au fond, ils débouchèrent dans la cuisine du monastère, où deux moines s'affairaient autour d'un grand chaudron posé sur le feu. Apercevant Geneviève, l'un d'eux manifesta son envie de protester contre la présence d'une femme, mais Thomas lui intima le silence d'un discret sifflement entre ses dents.

— Où sont les autres moines ? demanda Thomas.

— Dans leurs cellules, répondit le frère cuisinier, effrayé.

Les deux religieux immobiles regardèrent les fugitifs traverser la cuisine en courant, contourner la table avec ses fendoirs, ses cuillères et ses bols, puis passer sous les crochets auxquels pendaient deux carcasses de chèvre avant de disparaître par la porte opposée qui donnait sur l'oliveraie.

C'était là que Thomas avait laissé leurs chevaux, mais ceux-ci avaient disparu.

La porte du lazaret était ouverte. Le fugitif ne lui accorda qu'un bref regard avant de se tourner vers l'ouest. Geneviève tira sur sa cape pour lui désigner une tache sombre dans le brouillard. Le jeune homme discerna un cavalier en noir qui semblait attendre au-delà des arbres. Cet homme faisait-il partie d'un cordon de surveillance ? Vexille avait-il placé des hommes tout autour du monastère ? Cette hypothèse semblait probable, mais, dans l'immédiat, il y avait encore plus de risques que ce cavalier solitaire les repère ou que les deux moines tétanisés donnent l'alerte. Geneviève tira une nouvelle fois sur sa cape et le précéda dans l'oliveraie jusqu'au lazaret.

Ce dernier était vide. Tous les hommes avaient peur de la lèpre, et Thomas supposa que Vexille avait fait évacuer tous ses occupants pour que ses sbires puissent fouiller les masures.

— On ne peut pas se cacher ici, murmura-t-il à Geneviève. Je suis certain qu'ils vont revenir.

— On ne va pas se cacher.

Et disant cela, elle fila vers la plus grande cahute et en ressortit avec deux robes grises. Son compagnon comprit

immédiatement. Il l'aida à enfiler une des robes et remonta la capuche sur ses cheveux dorés. Puis il revêtit l'autre et récupéra deux cliquettes parmi celles qui traînaient sur la table. Pendant ce temps, Geneviève avait déposé les sacs de flèches et l'arc sur un traîneau que les lépreux utilisaient pour transporter du petit bois pour le feu. Thomas jeta des fagots sur les armes et il passa la corde du traîneau par-dessus ses épaules.

— On y va, dit alors la jeune femme.

Le faux lépreux tira sur la corde et le traîneau se mit à glisser aisément sur le sol humide. Geneviève marchait devant. Dès qu'ils sortirent du lazaret, elle obliqua directement vers le nord, puis l'ouest, espérant ainsi éviter le cavalier.

Avec son manteau gris dans lequel se fondaient leurs propres capes, le brouillard était leur allié. Une langue boisée descendait de la crête occidentale. La jeune femme se dirigea droit sur elle, sans faire retentir sa cliquette, mais en regardant partout, les sens aux aguets. Elle progressait quelques pas en avant de son compagnon.

Soudain, elle produisit un petit sifflement et Thomas s'immobilisa. Les sabots d'un cheval retentirent à quelque distance. Il les entendit s'éloigner et poursuivit sa route en continuant de tracter le traîneau. Au bout d'un moment, il s'arrêta de nouveau pour se redresser et étirer ses membres contractés.

Se retournant, il constata que le monastère avait disparu. Devant, les arbres ressemblaient à des spectres noirs décharnés dans la brume. Ils suivaient une piste que les lépreux empruntaient eux-mêmes quand ils allaient chercher des champignons dans les bois. Les arbres se rapprochaient. Puis le martèlement de sabots retentit encore une fois. Alors Geneviève fit claquer sa cliquette pour prévenir l'inconnu de la présence de lépreux.

Apparemment, cet avertissement ne dissuada pas le cavalier. Il arriva derrière eux et Thomas agita sa propre cliquette. Afin que l'on ne puisse voir son visage sous la capuche, il gardait la tête baissée – ce qui était le comportement ordinaire des lépreux, généralement peu enclins à exhiber leur infamie. À

travers l'échancrure du capuchon, il distinguait les jambes de la monture, mais pas le cavalier.

— Ayez pitié, gentil Seigneur, dit-il, ayez pitié !

Geneviève elle-même revint en arrière et tendit sa main, comme si elle demandait la charité. Ce faisant, les cicatrices que le père Roubert avait laissées sur sa chair apparurent, aussi horribles qu'opportunes dans les présentes circonstances. Thomas imita sa compagne et releva subrepticement sa manche pour révéler ses propres marques sur sa peau blanche et striée.

— La charité, continua-t-il. À votre bon cœur, Messire, la charité.

Ils sentaient le regard du cavalier invisible posé sur eux et ils tombèrent à genoux. Des nuages vaporeux sortaient des naseaux du cheval et se fondaient dans la brume.

— Ayez pitié de nous !

Affectant une voix rauque, Geneviève s'exprimait dans la langue locale.

— Pour l'amour de Dieu, ayez pitié !

Le cavalier ne bougeait toujours pas et Thomas n'osait pas lever les yeux vers lui. En cet instant, il ressentait ce qu'était la peur d'un homme sans défense à la merci d'un cavalier en cotte de mailles. Il devinait aussi que l'homme était torturé par le doute. Incontestablement, il avait reçu l'ordre de chercher deux fugitifs susceptibles de quitter le monastère. Et justement, il venait de débusquer une paire d'inconnus. Il avait cependant apparemment affaire à des lépreux, et sa crainte de la lèpre se heurtait à son sens du devoir. Soudain, d'autres cliquettes retentirent derrière eux et Thomas risqua un regard pour voir surgir des arbres un groupe de silhouettes grises. Agitant comme des forcenés leurs signaux sonores, ils approchaient eux aussi pour demander l'aumône. La vue de tous ces lépreux s'ajoutant aux deux premiers fut plus que n'en pouvait supporter le cavalier. Il cracha vers eux, tira sur ses rênes pour rebrousser chemin. Toujours à genoux, Thomas et Geneviève attendirent que l'homme ait été absorbé par le brouillard. Alors ils bondirent en avant et se hâtèrent de rejoindre les arbres proches où, enfin, ils purent jeter leurs cliquettes, enlever leurs robes grises nauséabondes et récupérer l'arc et les flèches.

Chassés du monastère, les vrais lépreux les regardèrent, interloqués. Thomas plongea sa main dans la bourse que messire Guillaume lui avait donnée et jeta une poignée de pièces sur l'herbe.

— Vous ne nous avez pas vus ! leur cria-t-il.

Geneviève leur répéta ces mots dans le dialecte local.

Le couple s'éloigna rapidement vers l'ouest.

Progressivement, ils sortaient du brouillard, mais veillaient à rester tant qu'ils pouvaient sous le couvert des arbres. Bientôt, le bois s'arrêta et ils n'eurent plus devant eux qu'une pente rocheuse s'élevant vers la crête.

Ils la gravirent en s'efforçant de se dissimuler le plus possible dans les rochers ou les ravines. Derrière eux, le brouillard se dissipait lentement, laissant apparaître le fond de la vallée. Ils reconnurent d'abord le toit de l'abbatiale de Saint-Sever, puis les autres toits de l'abbaye se découpèrent, les uns après les autres. Au milieu de la matinée, tout le monastère était redevenu visible.

Thomas et Geneviève avaient déjà dépassé le sommet de la crête et obliqué vers le sud. S'ils avaient continué vers l'ouest, ils seraient redescendus dans la vallée du Gers, où les villages étaient nombreux et proches, alors que le sud était une région plus déserte et sauvage. C'est donc dans cette direction qu'ils orientèrent leur pas.

À midi, ils s'arrêtèrent pour se reposer.

— Nous n'avons rien à manger, dit Thomas.

— Alors, nous allons continuer le ventre vide.

La jeune femme sourit à son compagnon.

— Et où allons-nous ?

— À Castillon d'Arbizon.

— On retourne là-bas ?

Geneviève ne put masquer sa surprise.

— Mais ils nous ont jetés dehors… Pourquoi nous reprendraient-ils ?

— Parce qu'ils ont besoin de nous, indiqua Thomas.

En réalité, il n'en savait rien, ou tout au moins il n'en était pas certain. Cependant, en écoutant Vexille parler à Planchard, il avait appris qu'une partie de la garnison avait rejoint le comte

de Bérat. Il supposait que Robbie dirigeait ce groupe. Quant à messire Guillaume, il ne pouvait imaginer que le Normand ait pu rompre son serment d'allégeance envers le comte de Northampton. Robbie n'avait, lui, aucune allégeance en dehors de l'Écosse.

Thomas présumait que les hommes qui étaient restés à Castillon d'Arbizon étaient les siens, les Anglais qu'il avait lui-même recrutés devant Calais. Il allait donc tenter de regagner le château. Et s'il découvrait qu'il était tombé et que la garnison était morte, il continuerait sa route, toujours plus à l'ouest, jusqu'aux possessions anglaises.

Pour l'instant, il ne s'agissait pas d'aller dans cette direction, mais de marcher vers le sud. C'était là seulement que de grands bois déserts s'étiraient le long des crêtes et des contreforts. En ramassant ses bagages, la boîte du Graal tomba du sac plein de têtes de flèches et de cordes de rechange dans lequel il l'avait glissée. Il se rassit et ramassa le coffret.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Geneviève.

— Planchard croyait que c'était la boîte qui avait contenu le Graal. Ou peut-être était-ce celle censée faire croire aux hommes qu'elle l'avait contenu.

Il regarda les inscriptions, passablement effacées. Maintenant qu'il pouvait correctement observer l'objet à la lumière du soleil, il constatait que le lettrage avait été rouge et que, là où la peinture avait été frottée, on discernait encore de faibles marques sur le bois. À l'intérieur, on notait une autre marque, encore plus subtile : un cercle de poussière qui s'était imprimé dans le bois. Comme si quelque chose était resté posé dessus pendant longtemps. Les deux charnières de fer étaient rouillées et fragiles. Quant au bois, il était si sec qu'il ne pesait presque rien.

— Ce que tu dis, c'est la réalité ? demanda Geneviève.

— Oui. Mais je ne sais pas si ce coffret a jamais renfermé le Graal.

« Je ne sais pas »… Combien de fois avait-il prononcé ces quatre mots en parlant du Graal !

Pourtant maintenant, après la nuit dans l'ossuaire, il en savait davantage. Il avait appris que sept hommes s'étaient

enfuis d'Astarac au cours du siècle précédent, quand les forces de France, portant l'emblème des croisés, étaient arrivées pour extirper par le feu l'hérésie qui contaminait le Sud. Des hommes s'étaient enfuis en emportant un trésor, qu'ils avaient juré de défendre. Maintenant, des années et des années plus tard, seul Guy Vexille était resté fidèle à cette foi dénaturée. Tous les autres avaient rejoint la *vraie* foi. Mais le père de Thomas avait-il vraiment possédé le Graal ? C'était pour cette raison que Guy Vexille s'était rendu à Hookton et avait massacré tout le village au passage, comme il venait d'assassiner l'abbé Planchard. Ils éradiquaient les descendants des seigneurs noirs pour avoir, selon lui, trahi la foi. Sa foi. Thomas savait exactement quel serait son sort si son cousin venait à l'attraper.

— Une forme étrange, pour un Graal, remarqua Geneviève.

La boîte était carrée et peu profonde, pas assez haute en tout cas pour qu'une coupe à pied ait pu y être conservée.

— Qui sait à quoi ressemble le Graal ? fit observer son ami.

Il remit le coffret dans son havresac, puis ils partirent vers le sud. Thomas jetait constamment des regards en arrière.

Vers le milieu de l'après-midi, il repéra des cavaliers en manteaux sombres. Au nombre d'une petite dizaine, ils suivaient une crête, et semblaient venir du monastère. Le jeune archer devina que la crête leur servait de poste d'observation. Guy Vexille avait certainement fouillé une nouvelle fois le monastère sans rien trouver, aussi élargissait-il maintenant le périmètre de ses recherches.

Ils hâtèrent le pas. Ce ne fut qu'à la tombée du jour qu'ils arrivèrent en vue du chaos de rochers où Geneviève avait été blessée. Les forêts n'étaient plus très loin, maintenant. Mais Thomas n'était pas rassuré et continuait de guetter derrière eux l'apparition éventuelle de la dizaine de cavaliers noirs.

Soudain, il repéra d'autres hommes à cheval, à l'est, et encore une dizaine. Ceux-là remontaient la piste de l'autre côté de la crête, mais ne pouvaient être les premiers qu'ils avaient vus au loin. Au pas de course, le couple traversa la prairie pour aller se fondre dans les arbres. Quelques secondes à peine plus tard, de nouveaux cavaliers noirs apparurent sur le plateau.

Tapis dans le sous-bois, Thomas et Geneviève retenaient leur respiration. Les cavaliers en capes sombres s'arrêtèrent au milieu de la prairie. Ils semblaient attendre quelque chose. Au bout d'un moment, les premiers cavaliers aperçus les rejoignirent. Fort de son expérience de la guerre et de la chasse, Thomas comprit qu'ils avaient dû jouer les rabatteurs. Ces hommes avaient ouvertement ratissé la partie dégagée de la crête en cherchant à pousser les deux fugitifs vers leurs complices. Mais il y avait plus inquiétant encore, derrière ce constat : l'archer venait de réaliser que son cousin avait parfaitement deviné ses intentions. Il savait que Thomas allait tenter de gagner Castillon d'Arbizon, ou au moins qu'il allait vers l'ouest pour essayer de rejoindre les garnisons anglaises les plus proches. Les hommes de l'Harlequin passaient maintenant au peigne fin toute la région au couchant d'Astarac. Tandis qu'il épiait les « chasseurs », il vit brusquement apparaître son cousin à la tête d'un nouveau groupe de cavaliers. Sur la crête herbeuse, il y avait maintenant une quarantaine d'hommes d'armes, tous à cheval, tous en cottes de mailles ou en armure, tous revêtus de noir et armés de longues épées.

— Que faisons-nous ? murmura Geneviève.

— On se trouve une meilleure cachette…

Ils reculèrent en rampant, essayant de ne pas faire le moindre bruit. Quand ils furent suffisamment enfoncés au milieu des arbres, ils se redressèrent et repartirent vers l'est. Ils retournaient vers Astarac car Thomas pensait que Guy ne s'y attendrait pas. Quand ils atteignirent l'extrémité du plateau et qu'ils purent voir la vallée se déployer devant eux, l'archer se déplaça discrètement pour se trouver un poste d'observation sûr, d'où il pourrait guetter ses poursuivants.

La moitié d'entre eux avaient déjà filé vers l'ouest pour bloquer les pistes traversant la vallée voisine, mais le reste, emmené par Vexille, chevauchait vers les arbres. Ils allaient de nouveau jouer les rabatteurs, en espérant pousser Thomas et Geneviève vers leurs complices. Maintenant que les cavaliers s'étaient rapprochés, le fugitif constatait que certains d'entre eux portaient des arbalètes.

— Nous sommes en sécurité pour le moment, dit-il à Geneviève quand il la rejoignit dans la ravine où elle s'était réfugiée.

Il dut admettre qu'il s'était précipité dans la nasse que son cousin lui avait tendue. Mais plus ils s'éloignaient, plus les mailles du filet s'élargissaient et plus il leur serait facile de passer à travers. Il leur fallait simplement attendre jusqu'au lendemain matin : le soleil plongeait déjà derrière les nuages rosissant à l'occident.

Avec son oreille d'archer aguerri, Thomas se mit à l'écoute des bruits des bois. Il ne perçut rien d'alarmant, seulement les grattements de pattes d'oiseaux sur l'écorce, les battements d'ailes d'un pigeon et le soupir du vent. Les cavaliers noirs étaient partis vers le couchant, mais à l'est, en bas dans la vallée, les traces de leur passage étaient bien visibles. Quelques soldats se trouvaient encore du côté d'Astarac. Ils avaient mis le feu au lazaret. La fumée obscurcissait le ciel au-dessus du monastère. Ils avaient aussi incendié ce qui restait du village, en se disant que les flammes feraient sortir d'éventuels fuyards qui s'y seraient cachés. Tournant ses yeux vers le château, Thomas constata que de nombreuses silhouettes arpentaient les ruines. Il se demanda ce que ces gens faisaient là, mais il se trouvait beaucoup trop loin pour s'en faire une idée.

— Nous devons manger, dit-il à Geneviève.

— Nous n'avons rien.

— Alors, nous allons chercher des champignons et des noisettes. Et nous avons besoin d'eau.

Un peu plus au sud, ils dénichèrent un minuscule ruisselet. Le filet d'eau s'écoulait le long d'un rocher. Ils durent coller leurs visages contre la pierre pour se désaltérer.

Puis Thomas fit un lit de fougères dans la ravine du ruisseau. Une fois ces préparatifs achevés, il considéra qu'ils seraient en sécurité pour la nuit. L'esprit tranquille, il put laisser Geneviève et partir en quête de nourriture. Il avait emporté son arc et une demi-douzaine de flèches passées dans sa ceinture. Il ne comptait pas s'en servir pour se défendre, mais pour débusquer un cerf ou un verrat. Dans l'humus, il dénicha des champignons. Mais ils étaient tout petits, avec des veinures noires. Comme il

n'était pas certain qu'ils ne soient pas vénéneux, il les laissa. Prudemment, sans cesse aux aguets, il poursuivit sa recherche, en quête de noisettes ou de gibier.

Même quand il rampait, il s'efforçait de garder toujours un œil sur la crête. Un bruit le fit pivoter. Il crut voir un cerf, mais avec la nuit qui tombait et les ombres qui s'allongeaient, il ne pouvait en être certain. Quoi qu'il en soit, il posa une flèche sur la corde de son arc et se glissa en rampant vers l'endroit où il avait aperçu le mouvement fugitif. C'était la saison du rut et les cerfs devaient arpenter les bois en quête de congénères à affronter. Même s'il parvenait à en tuer un, il savait qu'il ne pourrait pas prendre le risque d'allumer un feu pour cuire la viande. Mais il avait déjà mangé du foie cru, et ce serait quand même un festin. Soudain, à quelques mètres, il aperçut les bois de l'animal. Il se déplaça latéralement, doucement, silencieusement, à demi tapi, pour essayer d'entrevoir le corps du cervidé. À cet instant, la corde d'une arbalète claqua et le carreau passa tout près de Thomas en sifflant pour aller se ficher dans le tronc d'un arbre. Le cerf décampa à grands bonds alors que l'archer pivotait sur lui-même, l'arc bandé.

Alors, partout autour de lui, il vit surgir des hommes armés.

Il s'était jeté tête la première dans un piège.

Il était pris.

TROISIÈME PARTIE

Les ténèbres

La fouille du monastère n'avait rien livré d'autre que le cadavre de l'abbé Planchard. Quand Guy Vexille avait « appris » la mort du vieil homme, il s'était empressé de l'attribuer haut et fort à son cousin en fuite.

Il avait alors organisé celle minutieuse de tous les bâtiments. Puis, pour s'assurer qu'aucun fugitif ne pourrait se cacher dans le village ou le lazaret, il avait ordonné qu'on y mette le feu.

Cependant, malgré tous ses efforts, le couple était resté introuvable. L'Harlequin fut contraint d'admettre que sa proie avait filé. Il avait donc envoyé ses cavaliers fouiller les bois voisins. La découverte sous les arbres d'une paire de robes de lépreux et de deux cliquettes permit à Vexille de comprendre ce qui s'était passé. Il interrogea les cavaliers qui avaient gardé ce côté du monastère. Les deux hommes jurèrent qu'ils n'avaient rien vu. S'il ne les crut pas, il n'y avait pas grand-chose à gagner à les confondre et trop de temps à perdre. Comme son cousin et l'hérétique avaient abandonné leurs déguisements de lépreux en direction de l'ouest, l'Harlequin envoya ses cavaliers ratisser le moindre sentier qui partait vers les possessions anglaises de Gascogne. Cependant, quand il ordonna à Charles Bessières de joindre ses hommes à la traque, celui-ci refusa. Le frère du cardinal prétendit que ses chevaux boitaient et que ses hommes étaient épuisés.

— Je ne reçois pas d'ordre de vous, gronda le balafré. Je ne suis ici que pour mon frère.

— Et votre frère veut que l'Anglais soit retrouvé, insista Vexille.

— Eh bien trouvez-le, Monseigneur, répondit l'autre en faisant sonner ce dernier mot comme une insulte.

Vexille fila vers l'ouest avec tous ses hommes, conscient que Bessières voulait probablement demeurer en arrière pour piller

le village et le monastère. Ce fut précisément le cas, bien qu'il n'y eût plus grand-chose à prendre.

Le balafré envoya six de ses hommes arracher les quelques biens pathétiques que les villageois avaient sauvés des flammes. Ils ne découvrirent qu'une poignée de pots ou de marmites qu'ils essaieraient de revendre contre quelques sous. En réalité, ce qu'ils voulaient vraiment, c'étaient les pièces que les villageois avaient assurément dissimulées dès qu'ils avaient vu les cavaliers approcher. Tout le monde savait que les paysans gardaient précieusement de petites quantités de monnaie sonnante et trébuchante et qu'ils les enterraient quand des hommes en armes apparaissaient.

Les sbires de Bessières torturèrent donc les serfs pour leur faire avouer les cachettes. Et c'est ainsi qu'ils eurent vent d'un détail beaucoup plus singulier. L'un des hommes du balafré parlait la langue du sud de la France. Il était en train de scier les doigts d'un prisonnier quand celui-ci avait laissé échapper que le vieux comte faisait des fouilles dans les ruines du château peu avant sa mort, et que sous la chapelle il avait découvert un ancien mur. Hélas, il était décédé sans pouvoir creuser plus loin, et l'abbé avait demandé qu'on rebouche le trou.

Cette histoire intéressa Bessières au plus haut point. Le villageois laissait là entendre qu'il y avait quelque chose derrière le mur, quelque chose qui avait pu exciter le défunt comte et que l'abbé – Dieu protège son âme – avait préféré dissimuler. Aussi, dès que Vexille eut disparu à l'ouest, le frère du cardinal emmena ses hommes vers la forteresse en ruine.

Il lui fallut moins d'une heure pour soulever les dalles de la chapelle et révéler le caveau. Une heure plus tard, Bessières avait sorti les vieux cercueils et découvert qu'ils avaient déjà été pillés. On alla chercher le villageois aux doigts coupés qui indiqua où le comte avait creusé.

Monsieur Charles ordonna à ses hommes de dégager le mur, et de le faire le plus rapidement possible. Il les pressait parce qu'il voulait que tout soit fini avant le retour de Guy Vexille. Ce dernier risquait en effet de l'accuser de profaner les tombes de sa famille. Seulement, le mur était solidement bâti et encore mieux cimenté. Il fallut envoyer un homme chercher une des

lourdes masses du forgeron – une prise provenant du sac du village brûlé. Alors seulement – après beaucoup de temps perdu –, des progrès significatifs purent être accomplis. Le marteau pulvérisait et délogeait les pierres. Enfin, ils furent en mesure d'introduire une barre de fer entre les blocs inférieurs et effondrèrent le mur.

À l'intérieur, posée sur un bloc de pierre, ils découvrirent une boîte.

C'était un simple coffret de bois, sans doute assez gros pour contenir la tête d'un homme. Même l'insensible Charles Bessières sentit une onde d'excitation l'envahir.

Le Graal, pensa-t-il, le Graal.

Il s'imagina chevauchant vers le nord avec le butin grâce auquel son frère se verrait offrir la papauté.

— Écarte-toi ! hurla-t-il à un homme qui faisait un pas en avant.

Il se baissa pour se glisser dans le caveau bas de plafond et récupéra la boîte de bois sur son piédestal.

Le coffret cubique était ingénieusement conçu, car il ne semblait pas avoir de couvercle. Sur un côté – le sommet, présuma Bessières –, on voyait une croix d'argent incrustée que les ans avaient ternie. Ceci mis à part, il n'y avait aucune inscription sur l'extérieur de la boîte, aucun indice permettant de se faire une idée de son contenu.

Bessières secoua l'écrin, entendit un bruit. Brusquement, il s'arrêta. Certes, il avait peut-être entre les mains le vrai Graal. Mais si ce n'était pas le cas… S'il y avait tout à fait autre chose dans le coffret… C'était peut-être là l'occasion idéale pour sortir le faux Graal du tube qui ne quittait pas sa ceinture et prétendre qu'il l'avait découvert sous l'autel en ruines d'Astarac !

— Ouvrez-le, dit l'un de ses hommes.

— Ferme-la ! hurla le balafré, qui voulait encore réfléchir.

L'Anglais était encore en liberté, mais il allait probablement être capturé, et si l'archer était en possession du vrai Graal, cela prouverait indubitablement que celui de Gaspard était faux. Bessières était encore une fois confronté à un terrible dilemme, comme il l'avait été dans l'ossuaire quand il avait eu l'opportunité de tuer Vexille. Si l'on sortait le Graal de l'orfèvre

au mauvais moment, les rêves de vie facile dans le palais du pape d'Avignon s'évanouiraient. Il conclut donc qu'il valait mieux attendre la capture de l'Anglais pour s'assurer qu'il n'y avait qu'un seul Graal. Sauf… sauf si cette boîte contenait bien le trésor !

Il la ramena à la lumière du jour. Avec son couteau, il s'attaqua aux solides jointures du coffret. L'un de ses hommes proposa d'éclater le bois à la masse. Bessières le traita de fou.

— Tu veux pulvériser ce qu'il y a à l'intérieur ?

Il repoussa violemment l'homme, continua de jouer du poignard. À force d'une application patiente, il parvint enfin à enlever un côté.

Le contenu était enveloppé dans un tissu de laine blanc. Bessières le sortit précautionneusement en priant pour qu'il s'agisse vraiment du formidable trésor. Impatients de voir ce que c'était, ses hommes se rassemblèrent autour de lui. Lentement, monsieur Charles défit le vieux tissu élimé.

Pour trouver… des os.

Il n'y avait que des os.

Un crâne, quelques os du pied, une omoplate et trois côtes. Bessières les observa bêtement, puis il lança un juron, sous les rires de ses comparses. En proie à un soudain accès de rage, le frère du cardinal lança le crâne qui disparut dans le caveau, roula et s'immobilisa.

Il avait émoussé son meilleur couteau simplement pour trouver quelques vieux os de saint Sever, le fameux guérisseur des anges !

Le Graal, lui, était encore caché.

Toute l'animation autour d'Astarac n'avait pas manqué d'intriguer les *coredors*. Quand des hommes armés pillaient une ville ou un village, il y avait toujours des fugitifs qui faisaient des proies faciles pour des hors-la-loi désespérés et affamés. Destral, chef de près d'une centaine de *coredors,* avait observé à distance le calvaire d'Astarac et regardé dans quelle direction partaient les pauvres bougres qui fuyaient la soldatesque.

La plupart des *coredors* étaient eux-mêmes des fugitifs. Mais pas tous ! Certains n'étaient que des hommes dont la chance avait tourné, d'autres étaient d'anciens soldats ou mercenaires

n'ayant plus trouvé d'affectation après l'arrêt des hostilités, et tous avaient refusé de devenir des serfs. En été, ils fondaient comme des oiseaux de proie sur les troupeaux emmenés dans les alpages et tendaient des embuscades aux voyageurs imprudents qui s'aventuraient dans les passes des montagnes. Cependant, en hiver ils étaient contraints de redescendre dans les vallées pour trouver victimes et refuges. Les effectifs de la bande allaient et venaient : des hommes arrivaient, repartaient ; certains étaient accompagnés de femmes, d'autres pas. Quelques-uns mouraient de maladie. Il y en avait même qui, un beau jour, décidaient de quitter le groupe en emmenant le petit pécule amassé dans l'espoir de reprendre une vie plus honnête. Et certains se faisaient tuer en se battant à cause d'une femme ou d'une prise avec un autre membre de la bande. Mais, somme toute, très peu étaient victimes d'étrangers, de tiers n'appartenant pas au groupe.

Le vieux comte de Bérat avait toléré la bande de Destral tant qu'ils n'avaient pas causé de grands dommages. Le défunt considérait qu'envoyer des hommes d'armes ratisser des montagnes parcourues de ravines et pleines de grottes où les cachettes se comptaient par milliers serait un pur gaspillage d'argent. En revanche, il avait positionné des garnisons partout où des richesses significatives étaient susceptibles d'attirer les *coredors* et il s'assurait que les chariots transportant les taxes prélevées dans ses villes voyageassent sous bonne garde. Quand les marchands devaient sortir des grands axes, ils veillaient à se déplacer en convoi et à engager spécialement des soldats pour l'occasion. Les *coredors* pouvaient pratiquement s'approprier sans crainte tout le reste, mais parfois il leur fallait tout de même combattre, le plus souvent parce que des compagnies de routiers s'aventuraient sur leur territoire.

Dans les faits, ces derniers différaient peu des *coredors,* à cette nuance près – importante – que les premiers étaient mieux organisés. C'étaient des soldats sans engagement, armés et expérimentés. De temps en temps – contrairement aux *coredors,* qui n'auraient jamais fait une telle chose –, ils allaient jusqu'à prendre une ville, la mettre à sac, l'occuper jusqu'à ce qu'elle soit complètement exsangue, et alors ils repartaient. Peu

de seigneurs étaient désireux de se frotter à ces soldats aguerris, constituant de petites armées violentes et dépravées qui se battaient avec le fanatisme propre à ceux qui n'ont rien à perdre. Leurs déprédations cessaient quand une guerre éclatait, car les seigneurs offraient de l'argent pour engager des soldats. Les routiers prêtaient un nouveau serment, partaient en guerre et combattaient jusqu'à la trêve suivante. Puis tout recommençait : comme ils ne connaissaient pas d'autre commerce que le massacre, ils repartaient vers les coins les plus reculés des campagnes et se trouvaient de nouvelles villes à dévaster.

Destral détestait les routiers. En réalité, il haïssait les soldats en général, car ils étaient les ennemis naturels des *coredors*. Il se faisait une règle de les éviter, mais, quand ses propres hommes avaient une supériorité numérique importante sur un groupe de routiers, il n'hésitait pas à les laisser l'attaquer. Quand ils étaient vaincus, les soldats représentaient un avantage certain : ils étaient une excellente source d'armes, d'armures et de chevaux.

Ainsi, un soir, alors que les fumées du village et du lazaret en flammes assombrissaient le ciel au-dessus d'Astarac, il permit à l'un de ses lieutenants de conduire une attaque sur une demi-douzaine d'hommes d'armes à cape noire qui s'était égarés en lisière de la forêt. Cette initiative fut une erreur cuisante. Les soldats repérés n'étaient pas seuls. Il y en avait d'autres, qui attendaient juste à l'extérieur du bois. Les sombres frondaisons se mirent en un instant à retentir des bruits de sabots et du chuintement des épées quittant leurs fourreaux.

Destral ignorait ce qui se passait à la lisière de la forêt. Avec la majeure partie de sa bande, il se trouvait beaucoup plus loin, au cœur du bois. Là se dressait, au-dessus des chênes, une falaise calcaire et un petit torrent descendait des montagnes. Deux grottes percées dans l'à-pic offraient un parfait refuge.

C'était là qu'il avait envisagé de passer l'hiver, assez haut dans les collines pour y trouver une protection, mais assez près aussi de la vallée pour que ses hommes pussent aisément lancer des raids sur les villages et les fermes alentour.

En début de soirée, on y avait amené les deux fugitifs d'Astarac. Le couple avait été capturé sur la crête et traîné jusqu'à la clairière au pied des grottes. Destral avait fait préparer des feux, mais n'entendait pas les allumer avant d'être sûr que le cas des soldats était réglé.

Maintenant, dans le crépuscule, il voyait ses hommes lui rapporter un butin d'une valeur supérieure à tout ce dont il avait pu rêver, car l'un des deux captifs était un archer anglais, et l'autre une femme. Les femmes étaient toujours rares chez les *coredors*. Elle aurait son utilité, mais l'Anglais avait une plus grande valeur encore. Il pouvait être vendu. En outre, on avait découvert sur lui une escarcelle d'or, une épée et une cotte de mailles.

Pour Destral, cette capture était un triomphe. Et celui-ci était rendu plus agréable encore par le fait que l'homme était celui-là même qui avait tué récemment une demi-douzaine de membres de la bande. Les *coredors* fouillèrent le havresac de Thomas et lui volèrent sa pierre à feu et son morceau d'acier, la réserve de corde pour son arc et les quelques pièces de monnaie qu'il y avait conservées.

Cependant, ils jetèrent les réserves de têtes de flèches et la boîte vide, qu'ils jugèrent sans valeur. Les brigands prirent ses traits et tendirent son arc à leur chef.

Destral essaya de le bander et entra dans une véritable fureur en se rendant compte que, malgré sa force, il ne pouvait tendre la corde de plus de quelques pouces.

— Coupez-lui les doigts, rugit-il, hors de lui, en jetant l'arc par terre, et foutez la fille à poil !

Un couple s'était déjà emparé de Geneviève et, indifférents à ses cris de douleur, l'homme et la femme tiraient la chemise de mailles par-dessus sa tête. De son côté, Thomas essayait de se soustraire à la poigne des deux sbires qui lui tenaient les bras. C'est alors que Philin leur cria d'arrêter.

— Arrêter !

Incrédule, Destral s'était brusquement tourné vers l'homme qui venait de se manifester.

— Arrêter ? Tu es devenu une femmelette ? lui demanda-t-il sur un ton qui tenait davantage de l'accusation que de la question. Tu veux qu'on l'épargne ?

— Je lui ai demandé de se joindre à nous, indiqua Philin nerveusement. Parce qu'il a laissé la vie sauve à mon fils.

Thomas ne comprenait rien de l'échange des deux hommes, qui s'exprimaient dans le dialecte de la région, mais il était manifeste que Philin était en train de plaider en sa faveur et il était tout aussi clair que Destral – dont le surnom, se rappelait-il, venait de la grande hache suspendue à son épaule – n'était pas d'humeur à accéder à sa requête.

— Tu veux qu'il nous rejoigne ? rugit le chef de la bande. Pourquoi ? Parce qu'il a épargné ton fils ? Christ, mais tu n'es qu'un foutu bâtard au cœur faible ! Une saleté de couard !

Il attrapa sa hache, enroula la corde de la poignée autour de son poignet et s'avança droit sur le grand Philin.

— Je t'ai laissé commander des hommes, continua le chef de la bande, et tu en as laissé tuer la moitié ! Par qui ? Par cet homme, avec cette femme ! Et toi, tu lui demandes de nous rejoindre ? S'il n'y avait pas la récompense, je le tuerais tout de suite ! Tu sais ce que je lui ferais ? Je lui ouvrirais le ventre et je le pendrais par ses tripes pourries. Mais faute de ça, je vais au moins lui trancher un doigt pour chacun de mes hommes qu'il a tué !

Il cracha sur Thomas puis pointa sa hache vers Geneviève.

— Et ensuite, il pourra la regarder réchauffer ma couche.

— Je lui ai demandé de nous rejoindre, s'entêta Philin.

Son fils, la jambe dans une attelle et de grossières béquilles taillées dans des branches de chêne sous les aisselles, se dandina tant bien que mal pour venir se placer près de son père.

— Tu as envie de te battre pour lui ? lui lança Destral.

L'homme n'était pas aussi grand que Philin, mais il était large d'épaules et il avait une force d'ours. Son visage était plat, comme écrasé, avec un nez cassé et des yeux de mastiff, des yeux ardents au fond desquels brûlaient des flammes de violence. Dans sa barbe emmêlée, on relevait des traces de salive sèche et de nourriture. Il fit tournoyer sa hache dont le fer étincela dans la lumière déclinante.

— Allez, attaque-moi ! cria-t-il férocement à Philin.

— Je veux juste qu'il vive, répondit l'interpellé, peu enclin à tirer son épée contre cet homme aux yeux fous.

Toutefois, les autres *coredors* avaient senti le sang, et même la promesse d'en voir beaucoup verser. Ils commençaient à former un cercle autour de Destral et à l'encourager. Impatients de voir l'affrontement, ils ricanaient méchamment, vociféraient. Philin recula, recula encore, mais il se retrouva finalement bloqué contre la falaise.

— Battez-vous ! hurlaient les hommes.

— Battez-vous ! surenchérissaient leurs femmes, en criant à Philin d'être un homme et d'oser affronter la hache.

Les *coredors* les plus proches de Philin le tirèrent brutalement en avant. Le grand escogriffe dut faire un saut de côté pour éviter de rentrer dans Destral. Celui-ci, méprisant, le gifla au visage et lui tira la barbe pour l'humilier.

— Bats-toi, gronda le chef, ou alors tranche toi-même les doigts de l'Anglais !

Thomas ne comprenait toujours pas ce qui se disait, mais l'air malheureux de Philin ne lui semblait guère encourageant.

— Allez ! continua Destral. Coupe-lui les doigts ! Ou alors, Philin, c'est les *tiens* que j'vais couper !

Galdric, le fils de Philin, tira son propre couteau et le tendit à son père.

— Fais-le, dit le garçon.

Comme son père ne prenait pas le couteau, le gamin regarda Destral.

— Je vais le faire, proposa l'enfant.

— Non, c'est à ton père de le faire, rétorqua le chef, amusé, et il va le faire avec ça !

Il défit sa lanière de poignet et tendit sa hache à l'infortuné Philin.

Trop terrifié pour désobéir, ce dernier prit l'arme et se dirigea vers Thomas.

— Je suis désolé, dit-il en français.

— De quoi ?

— De ne pas avoir le choix.

Le grand barbu affichait un air triste et pitoyable, celui d'un homme humilié. Il savait que les autres *coredors,* implacables, se réjouissaient de la honte qui lui était infligée.

— Mets ta main sur l'arbre ! indiqua-t-il.

Puis il répéta l'ordre dans sa propre langue. Les hommes qui tenaient Thomas l'obligèrent à lever les bras et à desserrer ses doigts jusqu'à ce que ses mains soient à plat sur l'écorce. Les deux *coredors* saisirent les avant-bras de l'archer. Philin s'approcha.

— Désolé, répéta ce dernier. Tu vas perdre tes doigts.

L'Anglais le regarda. Voyant la nervosité de l'homme, il comprit que la hache, quand elle tomberait, aurait plus de chance de le trancher au niveau du poignet que des doigts.

— Fais vite, le pressa-t-il.

— Non ! hurla Geneviève.

Le couple qui la retenait explosa de rire.

— Vite, répéta Thomas.

Philin leva la hache. Il fit une pause, humecta ses lèvres, lança un dernier regard angoissé dans les yeux de sa future victime, puis abattit l'arme.

Thomas avait laissé docilement les hommes le pousser contre l'arbre. Il n'avait pas essayé de leur échapper… jusqu'à ce que la hache commence à tomber. Alors, il utilisa sa force impressionnante pour se soustraire à leur poigne. Surpris par la puissance d'un archer habitué à bander son long arc en if, les deux hommes le lâchèrent tandis que Thomas saisissait la hache au vol. Avec un beuglement de rage, il la retourna immédiatement contre le *coredor* qui immobilisait Geneviève. Son premier coup fracassa le crâne de l'homme. Instinctivement, la femme desserra l'autre bras de Geneviève et Thomas pivota pour frapper ceux qui s'étaient occupés de lui. Tout en chargeant, il hurlait son cri de guerre, la harangue de combat de l'Angleterre : « Saint Georges ! Saint Georges ! »

L'homme le plus proche de lui venait de tomber, victime de la lourde lame, quand des cavaliers jaillirent des bois.

L'espace d'un battement de cœur, les *coredors* furent partagés entre le désir de neutraliser Thomas et la menace représentée par les nouveaux venus. Mais, très vite, ils virent

que les cavaliers étaient de loin leurs ennemis les plus dangereux, et ils firent ce que n'importe quel homme fait instinctivement quand il se retrouve face à des soldats chargeant au galop : ils coururent pour gagner l'abri des arbres.

Les cavaliers noirs de Guy Vexille éperonnèrent leurs montures pour leur courir sus, brandissant leurs épées et tuant avec une aisance féroce.

Sans se soucier de ces terribles assaillants, Destral se précipita droit sur Thomas. L'archer lui porta aussitôt un violent coup du plat de la hache au visage, lui éclatant le nez. Destral fut rejeté en arrière par la puissance de l'impact. Sans plus attendre, Thomas laissa tomber la lourde arme peu pratique. Il récupéra son arc et son carquois, attrapa Geneviève par la taille.

Ils se mirent eux aussi à courir.

Dans les arbres, ils seraient en sécurité. Les troncs et les branches basses empêcheraient les cavaliers de s'enfoncer dans le bois, et la pénombre leur barrerait rapidement la vue. Mais il fallait y arriver et, au milieu de la clairière, les cavaliers tournoyaient, taillaient dans les chairs, tournoyaient encore, et les *coredors* qui n'étaient pas parvenus à se réfugier dans les fourrés étaient massacrés comme des moutons assaillis par les loups.

Philin était parvenu en lisière de la forêt, avec Thomas et Geneviève. Avec horreur, ils virent que son fils se trouvait encore dans la clairière. Les yeux éperdus, il peinait sur ses béquilles. Un cavalier l'aperçut, tourna bride en pointant son épée sur le garçon qui lui tournait le dos.

— Galdric ! hurla Philin.

Il voulut s'élancer au secours de son enfant, mais Thomas lui fit un croc-en-jambe. Puis il encocha une flèche sur sa corde.

Le cavalier avait baissé son épée pour charger, déterminé à planter sa pointe dans le dos du gamin. Il éperonna son cheval. À cet instant, la flèche jaillit des ombres et lui transperça la gorge. Le cheval tournoya, son cavalier fut projeté de sa selle dans une gerbe de sang. Rapidement, Thomas tira une seconde flèche, qui passa près du garçon pour aller se ficher entre les yeux de Destral. Puis l'archer chercha des yeux son cousin

parmi les cavaliers. Hélas, la lumière était maintenant si faible qu'il ne pouvait discerner aucun visage.

— Viens ! le pressa Geneviève. Viens !

Au lieu de la suivre, Thomas se précipita dans la clairière. En un éclair, il ramassa la boîte vide du Graal, chercha son sac d'argent, récupéra une gerbe de flèches. Prêt à repartir en arrière, il entendit le cri d'avertissement de Geneviève. Des sabots venaient droit sur lui. Avec l'agilité d'un chat, il bondit de côté, se rétablit et courut vers les arbres. Un instant dérouté par l'esquive rapide de l'archer, le cavalier éperonna de nouveau sa monture pour lui courir sus. Mais Thomas avait plongé sous une branche basse et l'homme noir dut tirer violemment sur les rênes pour virer brutalement et éviter d'être désarçonné.

Des *coredors* avaient fui vers les grottes. Mais Thomas n'avait aucune envie d'aller s'enfermer dans ces cavernes, et il s'élança vers le sud pour contourner l'à-pic. Philin choisit de le suivre. Il portait son fils sur ses épaules, tandis que l'archer tirait Geneviève par la main. Quelques-uns des cavaliers les plus téméraires tentèrent brièvement de les suivre, mais certains des *coredors* survivants avaient encore leurs arbalètes. La volée de carreaux jaillissant de l'obscurité persuada les cavaliers de se contenter de leur petite victoire. Ils avaient tué bon nombre de bandits, capturé presque autant d'ennemis et, ce qui était encore mieux, mis la main sur une dizaine de leurs femmes. Dans le même temps, ils n'avaient perdu qu'un homme. Ils enlevèrent la flèche de sa gorge, mirent le corps en travers de son cheval et, une fois les captifs ligotés avec des bandes de toile, ils repartirent vers le nord.

Plus au sud, Thomas continuait de courir. Il avait encore sa cotte de mailles, son arc, un sac de flèches et la boîte vide, mais tout le reste avait été perdu. Il fonçait dans l'obscurité.

Vers nulle part.

L'échec était toujours chose désagréable, et Guy Vexille savait qu'il avait échoué. Il avait envoyé des cavaliers dans les bois pour débusquer tous les fugitifs et les faire sortir en terrain découvert. Au lieu de cela, ils s'étaient empêtrés dans une escarmouche sanglante et unilatérale avec des *coredors,* qui avait laissé un de ses hommes mort. Le corps avait été ramené à

Astarac. Sur ordre de l'Harlequin, il devait être enterré tôt ce matin-là.

Il pleuvait depuis minuit. La pluie, ininterrompue, avait rapidement inondé la tombe creusée entre les oliviers. Les cadavres des bandits capturés, tous décapités la nuit précédente, gisaient à l'abandon en lisière de l'oliveraie. Mais Vexille avait voulu que son soldat ait une sépulture décente. Le défunt avait été dépouillé de tout ce qu'il portait, à l'exception d'une chemise. Maintenant, ses camarades le déposaient dans le trou peu profond. Sa tête tomba lourdement dans l'eau de pluie, exposant la plaie à la base de la gorge.

— Pourquoi ne portait-il pas son gorgerin ? demanda Vexille à l'un des hommes qui avaient participé à l'attaque contre les *coredors*.

Comme son nom l'indiquait, l'objet était une pièce d'armure qui protégeait la gorge. Vexille se rappelait que le mort était fier du sien, qu'il avait récupéré sur un champ de bataille oublié.

— Il l'avait.

— Une épée chanceuse l'aura frappé, alors ?

Vexille se montrait curieux de tout. Chaque connaissance était utile, pensait-il, et peu de connaissances l'étaient autant que celles qui pouvaient aider un homme à survivre dans le chaos d'un combat.

— Ce n'était pas une épée ; il a reçu une flèche.

— Un carreau d'arbalète ?

— Non, une longue flèche. Elle a traversé le gorgerin. Elle a dû percer le plomb.

Priant pour ne pas connaître un tel destin, l'homme fit un signe de croix.

— L'archer nous a échappé, continua-t-il. Il s'est réfugié dans les bois.

Vexille comprit alors que Thomas s'était trouvé là, parmi les *coredors*. Bien sûr, il était possible que l'un des gredins ait utilisé un arc de chasse, mais il n'y croyait pas. Il demanda où se trouvait la flèche. Hélas, elle avait été jetée et personne ne savait où. Ainsi, dans le brouillard matinal, Vexille ramena tous ses hommes sur la crête et, de là, gagna la clairière où les cadavres gisaient encore. La pluie tombait à verse. Elle dégouttait des

housses des chevaux, s'écoulait sous les armures des chevaliers, si bien que le métal et le cuir irritaient les chairs transies. Les hommes de l'Harlequin pestaient, mais lui-même semblait indifférent aux intempéries.

Dès qu'ils débouchèrent dans la clairière, il balaya du regard les corps éparpillés et trouva vite ce qu'il cherchait. Un barbu trapu avait une flèche plantée dans le front. Il mit pied à terre pour examiner le fût de plus près. C'était une flèche de frêne empennée de plumes d'oie. Vexille la retira du cerveau du mort. Elle avait une longue tête en forme d'épingle, ce qui laissait supposer qu'elle était anglaise.

Il étudia l'empennage.

— Savez-vous, dit-il à ses hommes, que les Anglais n'utilisent que des plumes provenant d'une seule aile d'oie…

Les plumes de l'empennage étaient fixées avec de la ficelle et une colle verdâtre. Vexille donna une pichenette sur les plumes mouillées.

— Il ne fait aucune différence, qu'il s'agisse de l'aile droite ou gauche, mais vous ne mélangez pas de plumes provenant de deux ailes distinctes sur une même flèche…

Dans un soudain accès de colère et de frustration, il brisa le trait.

Fichtre Dieu ! C'était une flèche anglaise, ce qui voulait dire que Thomas s'était bien trouvé là, tout près. Si près ! Et maintenant, il était parti. Mais où ?

L'un de ses hommes proposa de regagner immédiatement l'ouest pour ratisser la vallée du Gers. L'Harlequin rejeta la suggestion en grondant.

— Il n'est pas idiot. Il doit être loin, maintenant.

Ou peut-être qu'il n'était qu'à quelques mètres, en train de les observer depuis les arbres ou les rochers du promontoire les surplombant.

Vexille scruta les fourrés et tenta de se mettre à la place de son cousin. Que ferait-il ? Courrait-il se réfugier en Angleterre ? Mais pourquoi était-il revenu ici ? Thomas avait été excommunié, séparé de ses compagnons, jeté sur les routes de nulle part, sans refuge, sans personne pour l'aider. Pourtant, au lieu de fuir aussitôt vers l'Angleterre, il avait d'abord pris la

direction de l'est et d'Astarac. Que restait-il à Astarac ? Plus rien, à ce jour. Le village avait été nettoyé, pillé, incendié, alors où Thomas pouvait-il aller maintenant ?

Par acquit de conscience, Guy Vexille envoya des hommes regarder à l'intérieur des grottes, mais elles étaient vides. Thomas était parti.

L'Harlequin retourna au monastère. Il était temps de partir et il alla regrouper le reste de ses hommes. Charles Bessières avait lui aussi rassemblé ses quelques soldats. Leurs chevaux étaient chargés de butin.

— Où allez-vous comme ça ? lui demanda Vexille avec un rictus de dédain.

— Où vous allez, Monseigneur, pour vous aider à trouver votre Anglais, lui répondit l'autre avec une courtoisie sarcastique. Alors, où cherchons-nous ?

Il avait adopté un ton caustique pour poser cette question, sachant pertinemment que Vexille n'avait aucune réponse prête.

De fait, le cavalier noir ne répondit rien. La pluie continuait de tomber dru. Elle transformait les chemins en bourbiers. Un groupe de voyageurs arrivait par la route du nord qui descendait de Toulouse. Ils étaient trente ou quarante, tous à pied. Quelles que soient leurs raisons, il semblait clair qu'ils venaient chercher refuge et assistance au monastère. Avec leurs quatre charrettes à bras chargées de coffres et de ballots, ils avaient l'air de fugitifs. Trop faibles pour affronter la boue et la fatigue, trois vieillards étaient assis sur les chariots. Flairant encore quelques prises faciles, des hommes de Bessières éperonnèrent leurs chevaux en direction de ces malheureux, mais Vexille les rattrapa et leur barra la route. Apercevant l'armure laquée du chevalier noir et le fringant éalé de son écu, les voyageurs s'agenouillèrent dans la boue.

— Où allez-vous ? leur demanda l'Harlequin.

L'un des hommes ôta son chapeau et courba la tête pour répondre :

— Au monastère, Seigneur.

— Et d'où venez-vous ?

L'homme expliqua qu'ils venaient de la vallée de la Garonne, plus à l'est. Cela faisait deux jours qu'ils étaient partis. Une nouvelle question permit de découvrir qu'ils étaient quatre artisans avec leurs familles : un charpentier, un sellier, un charron et un maçon, tous originaires de la même ville.

— Est-ce qu'il y a des troubles, là-bas ?

Vexille voulait savoir. Il ne se sentait pas directement concerné, parce que Thomas n'avait sans doute pas pris la direction du levant. Mais tout ce qui pouvait sortir de l'ordinaire l'intéressait.

— Il y a la peste, Seigneur. Les gens meurent.

— Il y a toujours la peste, répondit Vexille, dédaigneusement.

— Pas comme celle-là, Seigneur, précisa l'homme, humblement.

Il expliqua que des centaines, peut-être des milliers d'hommes et de femmes se mouraient et que dès les premiers assauts de l'épidémie les familles qui l'accompagnaient avaient décidé de fuir. D'autres en faisaient autant, prétendit-il, mais la plupart avaient préféré tenter de gagner Toulouse au nord, alors que leurs quatre familles, tous amis, avaient opté pour les montagnes au sud, qui leur semblaient plus sûres.

— Vous auriez dû rester là-bas et trouver refuge dans une église, considéra l'Harlequin.

— Les églises sont pleines de morts, Monseigneur, répondit son interlocuteur.

Sous le coup de l'impatience, Vexille tourna bride. Les épidémies autour de la Garonne n'étaient pas son affaire. Et le fait que le petit peuple panique n'avait rien d'inhabituel. Il cria aux hommes de Charles Bessières de laisser les fugitifs tranquilles. Et Bessières justement se mit à gronder qu'ils étaient en train de perdre leur temps.

— Votre Anglais s'est envolé, ricana-t-il.

Vexille perçut la moquerie, mais décida de l'ignorer. Il resta silencieux un bon moment, puis il fit l'honneur à monsieur Charles de lui répondre avec le plus grand sérieux :

— Vous avez raison, mais envolé où ?

Le frère du cardinal fut déconcerté par le ton aimable de l'homme en noir. Il s'appuya sur le pommeau de sa selle et regarda le monastère en réfléchissant à la question.

— Il est venu ici, finit-il par dire. Et il est parti. On peut donc imaginer qu'il a trouvé ce qu'il cherchait.

Vexille secoua négativement la tête.

— Il nous a fuis. C'est pour ça qu'il est parti.

— Alors pourquoi ne l'avons-nous pas vu ? s'impatienta Bessières en retrouvant le ton agressif qui lui était coutumier.

La pluie dégoulinait du large bord de métal de la salade qu'il avait adoptée pour garder la tête au sec.

— Il est parti, c'est une certitude, et s'il a trouvé quelque chose il l'a emporté. Où iriez-vous si vous étiez à sa place ?

— Chez moi, répondit l'Harlequin.

— C'est loin. Et sa femme est blessée. Si j'étais lui, j'irais trouver des amis… et j'irais *vite* les trouver !

Vexille dévisagea Charles Bessières. Le frère du cardinal souriait.

Pourquoi se montre-t-il soudain si inhabituellement obligeant et utile ? se demanda le cousin de Thomas.

— Des amis, dites-vous ?

— À Castillon d'Arbizon, explicita l'autre.

— Ils l'ont chassé ! protesta Vexille.

— C'est ce qu'ils ont fait, admit Bessières, mais quel choix a-t-il maintenant ?

En vérité, il ignorait totalement si l'Anglais avait pu retourner à Castillon d'Arbizon, mais c'était l'hypothèse qui lui semblait la plus plausible. Or, depuis ses fouilles dans le château d'Astarac, il avait décidé qu'il devait débusquer l'archer rapidement. Ce n'est qu'alors, quand il serait certain qu'il n'avait pas trouvé l'authentique Graal, qu'il pourrait dévoiler au monde son faux calice.

— S'il n'est pas allé retrouver ses amis, ajouta-t-il, il est de toute façon certainement parti vers l'ouest rejoindre d'autres garnisons anglaises…

— Alors nous l'intercepterons, trancha Vexille.

S'il n'était absolument pas convaincu que son cousin ait pu décider de retourner à Castillon d'Arbizon, il pensait

effectivement en revanche que Thomas avait dû reprendre la route de l'ouest. Maintenant, Bessières venait de semer le doute en lui, faisant naître un nouveau sujet d'inquiétude : et si son cousin avait trouvé ici ce qu'il cherchait ?

Peut-être que le Graal était perdu, peut-être que la piste était froide… Mais la traque devait continuer.

Alors, ils partirent tous vers l'ouest.

Dans l'obscurité, la pluie se mit à tomber, telle une vengeance du ciel. L'eau fouettait les arbres, inondait le sol, trempait les fugitifs, assombrissant leurs humeurs déjà bien grises. En un seul bref affrontement d'une violence inattendue, la bande des *coredors* avait été disloquée, leur chef tué, leur camp d'hiver ruiné. Maintenant, dans la noirceur infinie de la nuit d'automne, ils se sentaient perdus, sans protection et effrayés.

Thomas et Geneviève se trouvaient parmi eux. La jeune femme passa une bonne partie de la nuit pliée en deux, tentant de contenir la douleur de son épaule gauche.

Quand les premières lueurs humides et timides de l'aube se faufilèrent entre les arbres, elle parvint à se lever et suivit Thomas, qui prit la direction de l'ouest. Au moins une vingtaine de *coredors* leur emboîtèrent le pas. Philin, qui continuait de porter son fils sur ses épaules, était de ceux-là.

— Où allez-vous ? demanda le *coredor* à Thomas.

— À Castillon d'Arbizon, répondit l'Anglais. Et toi, où vas-tu ?

Philin ne répondit pas. Il marcha quelque temps en silence, puis il fronça les sourcils.

— Je suis désolé, dit-il.

— Désolé de quoi ?

— J'allais vous trancher les doigts !

— Tu n'avais pas beaucoup le choix, si ?

— J'aurais dû affronter Destral.

— Tu ne peux pas te battre avec des gars comme ça, objecta Thomas. Ils aiment le combat, ils s'en nourrissent. Il t'aurait massacré, et j'aurais quand même perdu mes doigts.

— Je reste désolé.

Le petit groupe, parvenu au sommet de la crête, entreprit de la suivre. Maintenant, ils voyaient la pluie grise battre toute la vallée devant eux, la prochaine crête qu'ils allaient gravir et probablement l'autre vallée qui se trouvait derrière. Thomas fit une pause parce qu'il voulait observer les parages avant de descendre la pente. Il ordonna donc aux autres d'en profiter pour se reposer. Philin posa son fils sur le sol.

— Que t'a dit Galdric quand il t'a tendu le couteau ? lui demanda l'archer.

Le grand barbu grimaça comme s'il ne voulait pas répondre, puis il haussa les épaules.

— Il m'a dit de te trancher les doigts.

Thomas gifla violemment le garçon. Le coup résonna à l'intérieur du crâne de l'enfant, qui poussa un cri de douleur. L'archer le gifla une seconde fois, suffisamment fort pour se faire mal à la main.

— Dis-lui de chercher la bagarre avec des gens de sa taille, gronda Thomas.

Le garçon se mit à pleurer. Son père ne dit rien et Thomas reprit son observation de la vallée. Il ne voyait aucun cavalier. Personne sur les routes, par un temps pareil. Pas d'homme d'armes dans les prés détrempés. La voie semblait libre. Il indiqua à la petite troupe que la pause était terminée. Philin remit son fils sur ses épaules.

— J'ai entendu dire, commença-t-il nerveusement, que les hommes du comte de Bérat assiègent Castillon d'Arbizon…

— J'ai entendu la même chose, confirma Thomas.

— Vous pensez qu'il est sûr d'aller là-bas ?

— Probablement pas, mais il y a de la nourriture au château. Et de la chaleur… et des amis.

— Vous pourriez peut-être poursuivre plus loin vers l'ouest sans vous arrêter à Castillon ?

— Je suis venu ici pour une certaine chose, et je ne l'ai pas encore trouvée.

Il était venu pour son cousin et Guy Vexille était proche Thomas le savait. Il ne pouvait retourner à Astarac, car en terrain découvert les cavaliers de l'Harlequin auraient l'avantage. À Castillon d'Arbizon, il avait une petite chance. Une

chance tout au moins si messire Guillaume était encore le commandant et si les amis de Thomas constituaient toujours la garnison. En outre, il serait dans tous les cas au milieu d'archers et, avec eux à ses côtés, il pensait pouvoir offrir à son cousin un combat mémorable.

Ils traversèrent la vallée du Gers sous une pluie battante. Elle se renforça même quand ils remontèrent la crête suivante à travers d'épais châtaigniers. Certains *coredors* finirent par se laisser distancer, mais la plupart s'accrochèrent aux pas rapides de Thomas.

— Pourquoi me suivent-ils ? demanda-t-il à Philin. Et toi, pourquoi me suis-tu ?

— Nous aussi, nous avons besoin de nourriture et de chaleur.

Comme un chien qui a perdu son maître, il s'était attaché à Thomas et à Geneviève. Et les autres *coredors* le suivaient. Au sommet de la crête, Thomas s'arrêta et les regarda. Ce n'était qu'une bande de pauvres hères décharnés, amaigris, loqueteux, affamés, abattus, accompagnés d'une poignée de femmes crottées et d'enfants misérables.

— Vous pouvez venir avec moi, leur dit-il, sans attendre que Philin traduise. Mais si vous venez à Castillon d'Arbizon, vous deviendrez soldats. De vrais soldats ! Vous aurez à combattre. À combattre vraiment. Pas des jeux de cache-cache dans la forêt, où l'on peut prendre ses jambes à son cou et s'enfuir dès que ça devient un peu sérieux… Si nous arrivons à pénétrer dans le château, vous aurez à le défendre. Et si vous ne vous en sentez pas capables, alors partez ! Maintenant !

Il les dévisagea les uns après les autres tandis que Philin traduisait. La plupart arboraient une mine penaude, mais pas un ne s'en alla. Ils étaient soit courageux, se dit Thomas, soit si désespérés qu'ils ne pouvaient envisager aucune autre possibilité que celle de le suivre.

Il poursuivit donc vers la vallée suivante. Les cheveux plaqués par la pluie, Geneviève marchait à côté de lui.

— Comment allons-nous entrer dans le château ? demanda-t-elle.

— De la même façon que la première fois : en traversant le barrage et en grimpant sur le mur.

— Les hommes de Bérat ne vont-ils pas le garder ?

— C'est trop près des remparts, considéra l'archer. S'ils mettent des hommes sur cette pente, ils seront foudroyés par les archers. Un par un.

Ce qui ne signifiait pas pour autant que les assiégeants n'occupaient pas le moulin, mais il serait toujours temps d'y repenser lorsqu'ils auraient atteint Castillon d'Arbizon.

— Et quand nous serons à l'intérieur ? continua-t-elle. Que se passera-t-il, alors ?

— Je ne sais pas, répondit honnêtement son compagnon.

Elle lui toucha la main comme pour lui faire comprendre qu'elle n'était pas en train de le critiquer, mais qu'elle était simplement curieuse.

— Tu ressembles à un loup traqué qui regagne sa tanière, dit-elle.

— C'est vrai.

— Mais les chasseurs vont savoir que tu es là. C'est là qu'ils vont t'attendre. Et ils vont t'y piéger.

— Également vrai.

— Alors, pourquoi fais-tu ça ?

Pendant un moment, il ne répondit pas. Puis il haussa les épaules et essaya de lui dire ce qu'il ressentait. Sa vérité :

— Parce que j'ai été battu, parce qu'ils ont tué Planchard, parce que je n'ai franchement rien à perdre, parce que si je suis sur ces remparts avec un arc, je pourrai en tuer quelques-uns. Oh oui, je te jure que j'en tuerai. Je tuerai Joscelyn. Je tuerai mon cousin.

Il tapota son arc de frêne, qu'il avait démonté pour préserver la corde de la pluie.

— Je les tuerai tous les deux. Je suis un archer. Et un sacrément bon archer. J'aime bien mieux ce rôle que celui de fugitif.

— Et Robbie ? Tu vas le tuer ?

— Peut-être, répondit Thomas.

En réalité, il n'avait pour l'instant aucun désir d'envisager la question.

— Donc, le loup va tuer les chiens ? Avant de mourir lui-même ?

— Probablement. Mais je serai avec des amis.

C'était important. Les hommes qu'il avait amenés en Gascogne étaient assiégés et, s'ils acceptaient de nouveau sa présence, il resterait avec eux jusqu'au bout.

— Mais toi, rien ne t'oblige à venir, ajouta-t-il.

— Tu es vraiment un foutu idiot !

Sa colère valait celle de son ami.

— Quand j'étais sur le point de mourir, tu es venu à moi. Tu crois que je vais te laisser maintenant ? En outre, souviens-toi de ce que j'ai vu dans le tonnerre…

Des ténèbres et un point lumineux. Thomas sourit, amusé.

— Tu penses que nous allons vaincre ? demanda-t-il. Peut-être. Je sais que je suis du côté de Dieu, maintenant, quoi qu'en pense l'Église. Mes ennemis ont tué Planchard, et cela signifie qu'ils accomplissent l'œuvre du diable.

Ils descendaient vers le fond de la vallée. La lisière était proche et au-delà des arbres ils déboucheraient dans des vignes qu'ils entrevoyaient déjà. Thomas s'arrêta pour examiner de nouveau la campagne dégagée qui s'étendait à leurs pieds. Les *coredors* arrivaient en ordre dispersé derrière eux. Au fur et à mesure, ils se laissaient tomber, épuisés, sur le sol détrempé de la forêt. Sept portaient des arbalètes. Les autres disposaient de toute une variété d'armes. Certains n'en avaient aucune. Une rouquine au nez retroussé ne quittait pas son badelaire, un sabre court doté d'une large lame recourbée à la pointe, et elle donnait l'impression de savoir s'en servir.

— Pourquoi nous arrêtons-nous ? s'enquit Philin tout en appréciant le répit, son fils pesant de plus en plus sur ses épaules.

— Pour guetter d'éventuels… chasseurs.

Thomas resta un long moment a observer les vignes, les prairies et les bois éparpillés. Un petit cours d'eau scintillait entre deux pâtures. Il n'y avait personne en vue. On n'apercevait même pas de serfs en train de creuser des fossés ou d'emmener des porcs dans les châtaigneraies. Cela l'inquiétait. Quand les serfs restaient-ils enfermés chez eux ? Seulement quand il y avait des hommes d'armes dans les parages. Alors c'était précisément ce que cherchait Thomas des yeux.

— Là ! dit Geneviève en tendant le doigt vers le nord.

Dans un coude du torrent, Thomas repéra un cavalier dans l'ombre d'un saule.

Ainsi, les chasseurs l'attendaient bel et bien, et dès qu'il sortirait des arbres, ils l'encercleraient, abattraient ses compagnons et l'amèneraient devant son cousin.

Il était de nouveau temps de se cacher.

Joscelyn adorait le canon. C'était un engin d'une gracieuse laideur. Une sacrée pièce, lourde, bulbeuse, tonnante… et meurtrière. Il aurait bien voulu en avoir d'autres comme ça.

Avec une dizaine de ces machines à tuer, pensait-il, je serais le plus grand seigneur de Gascogne.

Cinq jours avaient été nécessaires pour convoyer le canon de Bérat à Castillon d'Arbizon. En arrivant, Joscelyn découvrit avec colère que le siège – si tant est qu'on ait pu le qualifier ainsi – ne ressemblait à rien. Messire Henri prétendit avoir maîtrisé la garnison en la clouant à l'intérieur du château. En réalité, il n'avait fait aucun effort pour attaquer. Il n'avait pas fait construire d'échelles d'assaut, ni positionné d'arbalétriers assez près pour déloger les archers anglais des remparts.

— Tu as roupillé, c'est ça ? railla Joscelyn, près de s'emporter.

— Non, Seigneur.

— Ils t'ont soudoyé, hein ? Payé, peut-être ?

Le soldat s'indigna d'une telle insulte faite à son honneur, mais le comte l'ignora. En revanche, il donna immédiatement ordre aux arbalétriers de remonter aussi loin que possible la rue principale et de chercher des murs ou des fenêtres d'où ils pourraient tirer sur les hommes apparaissant sur les remparts du château.

Avant la fin de cette première journée, cinq arbalétriers avaient été tués et un sixième blessé par les longues flèches anglaises.

Mais Joscelyn était content.

— On leur a fait peur, clama-t-il, et dès demain nous commencerons à les massacrer !

Le *signer* Gioberti, le maître artilleur italien, décida de positionner le canon juste devant la porte occidentale de la ville, à l'intérieur de l'enceinte. Il y avait là une zone pavée plate idoine. Il put installer sur ce sol plan les deux grosses traverses de bois qui devaient supporter l'affût du gros canon bulbeux. L'endroit se trouvait à une bonne vingtaine de mètres au-delà de la portée des flèches anglaises. Ses servants se trouvaient donc en parfaite sécurité. Mieux encore, l'arche de la porte, à dix pas derrière le canon, procurait un abri idéal contre les averses, ce qui permettait aux artilleurs de préparer la poudre en toute quiétude.

La mise en place du canon et de son affût de bois prit toute la matinée. Les hommes de Gioberti durent construire une grue à l'aide de grosses poutres de chêne pour sortir le monstre de son chariot. Sous l'affût, les glissières avaient été graissées avec du lard de cochon. Gioberti installa une bassine de graisse à côté du canon afin que les glissières pussent être lubrifiées en permanence, le canon reculant chaque fois qu'il faisait feu.

Les projectiles avaient été amenés sur un autre chariot. Deux hommes étaient nécessaires pour en soulever un seul. Il s'agissait de boulets de fer de quatre pieds de long. Certains avaient la forme de flèches avec des empennes de métal trapues, tandis que les autres étaient de simples barres, chacune aussi grosse qu'un bras d'homme musclé. La poudre était arrivée dans des barils. Mais elle devait être préparée et mélangée, parce que le lourd salpêtre – qui constituait les deux tiers du mélange tombait au fond des barriques tandis que le soufre et le charbon de bois, plus légers, remontaient. On mélangeait le produit avec une longue cuillère de bois. Quand le *signor* Gioberti fut satisfait, il ordonna que huit mesures – huit cuillères – pleines soient déposées dans l'antre sombre du canon, le tonnerre ou l'âme de l'arme.

Cette culasse – autrement dit la chambre où l'explosion allait réellement intervenir – se trouvait à l'intérieur du ventre en forme de jarre de l'arme. Sur l'un des flancs de cette pièce de fer bulbeuse, on avait peint une image de saint Éloi, le saint patron du métal, et sur l'autre, on reconnaissait saint Maurice, le

patron des soldats. Et sous les saints, on pouvait lire le nom du canon : *Cracheuse d'Enfer*.

— Elle a trois ans, Seigneur, expliqua Gioberti à Joscelyn.

— Elle ?

— J'aime mieux l'appeler bombarde que canon[31]. Et c'est vrai qu'elle se comporte parfaitement bien… comme une femme correctement battue, sourit l'Italien malicieux en plissant les yeux.

— Que veux-tu dire par « se comporte parfaitement bien » ?

— J'en ai vu se fendre en deux, Seigneur.

Gioberti montra du doigt le tonnerre bulbeux, et il raconta au comte qu'il avait vu des canons se scinder en deux au moment du tir en projetant des éclats de métal chaud qui décimaient tous les servants alentour.

— Mais ma *Cracheuse d'Enfer*, elle, est aussi solide qu'une cloche. C'est parce que ceux qui l'ont faite, Seigneur, sont des fondeurs de cloches de Milan. Et elles sont dures à fondre correctement, les cloches. Très dures !

— Vous pourriez y arriver ? s'enquit Joscelyn.

Il se voyait déjà installant une fonderie de canons à Bérat.

— Pas moi, Seigneur. Mais vous pourrez engager les personnes idoines. Ou trouver des fondeurs de cloches. Eux, ils savent comment faire. Et il y a une manière de s'assurer qu'ils réalisent un travail correct.

— Comment ? demanda le comte, avide de savoir.

— En obligeant les créateurs du canon à rester à côté de la culasse lors du premier tir, Monseigneur. Ça les contraint à se concentrer sur leur travail ! s'amusa Gioberti. C'est précisément ce que j'ai fait avec ma *Cracheuse d'Enfer*. J'ai forcé ses fondeurs à se tenir à côté d'elle, et ils n'ont pas flanché. Ça prouvait qu'elle était bien conçue, Monseigneur, vraiment bien conçue !

---

[31] Jusqu'au XV^e^ siècle, on donnera indifféremment les noms de bombarde ou de canon aux engins à feu, tout en sachant que la bombarde désigne plutôt un canon court et d'un très gros diamètre, alors que le canon aura un diamètre plus réduit et une plus grande longueur. Dans ces conditions, c'est bien d'une bombarde qu'il s'agit ici.

Une amorce fut apportée. Elle était constituée d'une longueur de lin trempée dans un mélange d'huile et de poudre à canon et protégée par une gaine de lin cousu. On enfonça une de ses extrémités dans la poudre de la chambre et on laissa l'autre pendre de l'étroit goulot du canon, le logement où le boulet allait être placé.

Certains canonniers, à en croire Gioberti, préféraient un trou percé dans la grande culasse. Selon lui, un tel orifice dissipait une partie de la puissance du canon, et il préférait allumer l'amorce à la gueule de la bombarde. La longueur de lin blanc fut maintenue en place par une poignée de terre humide plaquée dans le col étroit.

Gioberti attendit que la terre durcisse un peu. Puis il demanda à deux de ses assistants d'apporter l'un des projectiles en forme de flèche. Celui-ci fut précautionneusement soulevé jusqu'à la gueule évasée et poussé à l'intérieur de façon à disparaître entièrement dans le goulot étroit du canon. Alors, on amena encore un peu terre. En réalité, il s'agissait d'un mélange tout frais d'eau de rivière, de sable et d'argile – ces deux derniers éléments ayant été convoyés dans un troisième chariot. Cet amalgame fut tassé autour du projectile pour sceller l'âme du canon.

— C'est comme ça qu'on maîtrise l'explosion, Seigneur, expliqua Gioberti. Sans la terre pour sceller le tube, une bonne partie de la puissance de la poudre se perd en sortant autour du boulet. Sans cette terre, continua-t-il, la bombarde ne fait que cracher le boulet sans aucune force.

— Me laisserez-vous allumer l'amorce ? demanda Joscelyn, aussi exalté qu'un petit garçon devant un nouveau jouet.

— Je vous en prie, Monseigneur, mais pas encore. La terre doit durcir parfaitement.

Ce qui prit près de trois heures. Enfin, alors que le soleil plongeait déjà derrière la ville et éclairait la façade occidentale du château, Gioberti déclara que tout était prêt. Les barils de poudre furent entreposés dans une maison voisine, où aucune gerbe de feu ne pourrait les atteindre. Les artilleurs se mirent à l'abri au cas où la culasse et le tonnerre exploseraient. De chaque côté de la rue, devant le canon, on avait disposé du

chaume, et celui-ci fut mouillé à grands seaux d'eau. La gueule du canon avait été orientée vers le haut afin qu'elle pointe vers le sommet de la porte d'entrée du château. Mais le boulet, avait expliqué l'Italien, allait légèrement infléchir sa course aérienne, si bien qu'il viendrait frapper la porte en son centre.

Gioberti ordonna à l'un de ses hommes d'amener un brandon allumé. Le servant alla le prendre dans l'âtre de la taverne de l'Ours et du Boucher et il l'apporta à son maître. Alors, quand celui-ci fut certain que tout ce qui devait l'être avait été accompli, il s'inclina devant Joscelyn et lui tendit le morceau de bois enflammé. Un prêtre récita une prière de bénédiction, puis se hâta de disparaître dans l'allée jouxtant la taverne.

— Touchez à peine l'amorce avec le feu, Monseigneur, indiqua le maître artilleur, et ensuite vous et moi pourrons gagner le rempart de la porte et regarder…

Joscelyn contempla la grosse tête noire en forme de flèche saillant à peine du goulot et disparaissant dans la gueule évasée du canon. Puis il examina l'amorce et approcha sa torche de la longueur de lin. À l'intérieur, la poudre se mit à siffler.

— En arrière, Seigneur, s'il vous sied ! lança Gioberti prestement.

Une infime volute de fumée montait de la manche de lin, qui se contractait et noircissait. Le feu atteignit le bord de la gueule de la bombarde et poursuivit à l'intérieur du goulot. Joscelyn voulait regarder la flamme disparaître dans le col de la bombarde. Mais le *signor* Gioberti se risqua à tirer urgemment la manche du comte. À regret, celui-ci suivit l'Italien jusqu'au rempart au-dessus de la porte, d'où il fixa le château. En haut du donjon, l'étendard du comte de Northampton s'enroulait dans la petite brise.

Plus pour très longtemps, pensa Joscelyn.

Puis tout l'univers environnant trembla. Le bruit fut tel que Joscelyn s'imagina être dans le cœur même du tonnerre. Le grondement asséna un coup si palpable, soudain et puissant à ses tympans, qu'il sauta involontairement. Devant lui, la rue entière, l'espace entre les murs et le chaume trempé se remplirent de fumée. Des fragments de terre dispersés et de vifs

éclats de charbon de bois retombaient de tous côtés, telles de petites comètes incandescentes. La porte de la ville elle-même trembla. Le bruit de l'explosion se répercuta contre le château et revint en écho couvrir le crissement de la lourde structure de *Cracheuse d'Enfer* reculant sur ses glissières graissées. Des chiens hurlaient dans les maisons aux volets clos. Un millier d'oiseaux effrayés s'étaient envolés vers le ciel.

— Doux Jésus ! murmura Joscelyn, fasciné. Par le Christ !

Ses oreilles résonnaient encore du coup de tonnerre qui continuait de rouler dans toute la vallée.

La fumée gris-blanc dérivait dans la rue. Avec elle se répandit dans l'air une odeur de décomposition si atroce, une puanteur si infecte, que Joscelyn suffoqua presque. Puis, à travers les reliquats de fumée nauséabonde, il vit qu'un pan de la porte du château pendait de guingois.

— Recommencez ! ordonna-t-il.

Sa propre voix lui parut étouffée car ses oreilles retentissaient encore de mille échos.

— Demain, Seigneur, répondit Gioberti. La terre met du temps à sécher. Nous allons le charger dès ce soir, mais nous ne tirerons qu'à l'aube.

Le lendemain matin, le canon tonna trois fois. Les trois projectiles, de bonnes barres de fer rouillé, réussirent à faire totalement sortir les portes du château de leurs gonds.

Alors, il se remit à pleuvoir. Les gouttes sifflaient et bouillonnaient en touchant le métal brûlant de *Cracheuse d'Enfer*. Les habitants de Castillon se terraient dans leurs maisons. Ils tremblaient de tout leur corps chaque fois que le bruit massif du canon ébranlait les volets de leurs fenêtres et faisait vaciller les pots et les marmites. Les défenseurs du château avaient déserté les remparts, ce qui encouragea les arbalétriers à se rapprocher encore davantage.

Si la porte n'était plus là, Joscelyn ne pouvait pas encore voir à l'intérieur de la cour du château, car elle se trouvait très en hauteur par rapport au canon. Toutefois, il supposait à juste titre que la garnison devait s'attendre à ce qu'un assaut emprunte la porte détruite. Indubitablement, ils devaient être en train de préparer la défense.

— La clé de notre réussite, déclara-t-il à midi, c'est de ne pas leur laisser le temps de s'organiser.

— Ils ont déjà eu tout le temps nécessaire, indiqua messire Henri. La matinée entière.

Joscelyn ignora la remarque de son commandant qui, pensait-il désormais, n'était rien d'autre qu'un vieil homme craintif ayant perdu toute appétence pour le combat.

— Nous attaquerons ce soir, décréta le comte. Le *signor* Gioberti tirera un boulet dans la cour et nous le suivrons immédiatement pendant que le bruit les ébranlera encore.

Il désigna quarante hommes d'armes – les meilleurs – et il leur ordonna d'être prêts au crépuscule. Puis pour s'assurer que les défenseurs ne soupçonneraient rien de l'attaque, il fit creuser des trous dans les murs des maisons afin que ses hommes pussent s'approcher au maximum du château en passant par l'intérieur des bâtiments. De cette façon, en traversant les murs pour se faufiler de maison en maison, les soldats de Bérat allaient parvenir à moins de trente pas de la porte sans être vus. Dès que le canon tonnerait, ils pourraient jaillir de leurs cachettes et charger l'entrée du château. Messire Henri Courtois proposa de diriger l'attaque, mais Joscelyn refusa.

— Il faut des hommes jeunes, des hommes sans peur.

Se tournant vers Robbie, il lui demanda :

— Vas-tu nous accompagner ?

— Bien sûr, Monseigneur.

— Nous enverrons une dizaine d'arbalétriers en tête, décida Bérat. Ils tireront une volée de carreaux dans la cour, puis s'écarteront pour nous laisser le passage.

Après avoir, espérait-il, attiré sur eux les flèches des archers anglais qui seraient sans doute postés là.

Messire Henri attrapa un morceau de charbon de bois et traça un plan sur la table de la cuisine pour montrer à Joscelyn ce qu'il y avait dans la cour du château. Les écuries, expliqua-t-il, étaient à droite et devaient être évitées, car elles ne menaient nulle part.

— Face à vous, Seigneur, il y aura deux portes. Celle de gauche mène aux cachots, et là encore, si vous vous retrouvez en

bas, vous n'aurez pas d'issue. Celle de droite, au sommet d'une dizaine de marches, conduit aux salles du donjon et aux remparts.

— Donc c'est celle que nous voulons ?

— Exactement, Seigneur.

En réalité, en son for intérieur, messire Henri était plus circonspect. Il aurait voulu mettre en garde son maître, lui dire que messire Guillaume était un soldat expérimenté, qu'il serait parfaitement prêt. Le siège proprement dit venait à peine de commencer. Le canon n'était en action que depuis moins d'une journée. C'était précisément à ce moment-là qu'une garnison était le plus en alerte. Guillaume d'Evecque devait s'attendre à une attaque. Mais Courtois savait que toute incitation à la prudence ne ferait que susciter de nouvelles railleries méprisantes de Joscelyn. Aussi choisit-il de rester muet.

Le comte ordonna à son écuyer de lui préparer son armure. Puis il décocha à messire Henri un regard sans aménité.

— Quand le château sera repris, dit-il, tu seras de nouveau son châtelain.

— Si tels sont les ordres de Sa Seigneurie, répondit Courtois, accusant l'annonce de son insultante rétrogradation.

Les assaillants se rassemblèrent dans l'église Saint-Callic pour y entendre la messe. Revêtus de leurs cottes de mailles, les hommes reçurent la bénédiction de l'officiant.

Puis ils filèrent rejoindre leurs postes en empruntant les trous percés dans les murs des maisons. Grâce à ce stratagème, sans se faire voir, ils atteignirent l'échoppe d'un charron qui donnait sur la petite place devant le château. Là, les soldats enfilèrent leurs heaumes, récitèrent des prières silencieuses et attendirent. La plupart portaient des écus, mais certains préféraient charger sans eux, car ils estimaient qu'ils se mouvaient ainsi plus rapidement. Deux hommes d'armes tenaient d'énormes haches, des armes capables de semer la terreur dans un espace confiné. Ils touchaient leurs talismans, récitaient de nouvelles prières et continuaient d'attendre impatiemment le rugissement de l'énorme canon. Aucun ne se risquait à s'approcher de la porte pour glisser un regard, car

Joscelyn les observait et il avait donné des ordres stricts : tout le monde devait rester caché jusqu'au coup de canon.

— Il y a toujours une récompense pour tout archer capturé vif, leur rappela-t-il. Mais je la donnerai aussi pour des archers morts.

— Levez bien vos écus ! ajouta Robbie, qui pensait aux longues flèches anglaises.

— Ils vont être aveuglés et sonnés par le bruit, considéra Joscelyn. On n'aura qu'à entrer et les tuer.

« Prions Dieu que ce soit vrai », pensa l'Écossais.

Il ressentit une pointe de culpabilité à l'idée de combattre contre Guillaume d'Evecque, qu'il aimait. Mais il avait juré allégeance au comte de Bérat et il était convaincu de se battre pour Dieu, pour l'Écosse et la vraie foi.

— Une pièce d'or pour chacun des cinq premiers hommes dans le donjon ! lança Joscelyn.

Par l'enfer, pourquoi ce maudit canon ne tonnait-il pas ? Le comte transpirait. La journée avait encore été froide, mais lui avait chaud, à cause de l'épais manteau de cuir graisseux sous son armure. Il portait incontestablement le meilleur équipement de tous les attaquants, mais aussi le plus lourd. Joscelyn savait qu'il aurait beaucoup de mal à tenir le rythme de ses hommes, aux cottes de mailles plus légères. Peu importait. Il rejoindrait le combat là où il serait le plus intense, et il goûtait déjà l'idée de tailler en pièces des archers désespérés et hurlants.

— Pas de prisonniers ! rappela-t-il.

Il voulait que cette journée soit placée sous le signe de la mort.

— Et messire Guillaume ? hasarda Robbie. Ne pourrait-on, lui, le faire prisonnier ?

— Possède-t-il un domaine ? demanda Joscelyn.

— Je crains que non, admit l'Écossais.

— Alors quelle rançon peut-il promettre ?

— Aucune.

— Donc, aucun prisonnier ! lança le comte à ses hommes. Tuez-les tous !

— Mais pas leurs femmes ? suggéra un soldat.

— Leurs femmes… Accordé ! accepta Joscelyn tout en regrettant que la jeune bégharde aux cheveux d'or ne se trouve pas dans le château.

Enfin, il y aurait d'autres femmes… Il y avait toujours d'autres femmes !

Les ombres s'allongèrent. Il avait plu toute la matinée, mais le ciel s'était depuis dégagé. Maintenant le soleil était bas, très bas. Joscelyn savait que le *signor* Gioberti attendait que les ultimes rayons brillent en plein dans la porte pour éblouir les défenseurs. Alors viendraient le tonnerre de la bombarde, l'infecte fumée, le terrifiant fracas du fer pulvérisant le mur de la cour. Et, tandis que les défenseurs seraient encore assommés par le vacarme, les hommes d'armes de Bérat surgiraient, mus par une fureur impitoyable.

— Dieu est avec nous, dit Joscelyn.

Il ne le croyait pas – tout au moins n'avait-il aucun avis sur la question –, mais il savait qu'on attendait de lui une telle attitude.

— Ce soir, continua-t-il, nous festoierons avec leur nourriture et leurs femmes.

Il parlait beaucoup parce qu'il était nerveux, mais il ne s'en rendait pas compte. Ce n'était pas comme dans un tournoi, où le perdant pouvait quitter la lice et simplement rentrer chez lui, quelles que soient ses meurtrissures, ses blessures. Ici, c'était un jeu mortel. Et bien qu'il se sentît suprêmement confiant, il éprouvait tout de même une certaine appréhension.

Fasse que les défenseurs soient en train de dormir ou de manger, pensa-t-il, qu'ils ne soient pas prêts.

À cette seconde, le tonnerre envahit tout l'espace. Un bloc de fer enveloppé de flammes traversa la porte du château en sifflant. La fumée se répandit dans la rue. Par le Christ, l'attente était finie.

Ils chargèrent.

Dès l'instant où Guillaume d'Evecque avait vu le canon apparaître à Castillon d'Arbizon, il avait tenu ses hommes prêts à répondre à une attaque. Il avait ordonné que dix archers se tiennent en permanence dans la cour, cinq de chaque côté. Ainsi, leurs flèches prendraient de biais l'espace béant que les boulets du canon avaient créé en pulvérisant la porte principale du château. Le mur d'enceinte – qui, lui, était parfaitement indemne – les abritait contre les carreaux d'arbalète pouvant venir de la ville. Puis, pendant la matinée, alors que la bombarde démolissait la porte, messire Guillaume avait fait abattre la plupart des murs des écuries, mais il avait laissé les poteaux de soutènement en place pour que les archers aient un endroit où abriter les cordes de leurs arcs s'il pleuvait. Les chevaux furent rentrés dans la salle inférieure du château, en haut de l'escalier extérieur, qui devint leur nouvelle écurie.

Les poutres des murs des anciennes écuries, des étables, ainsi que les vestiges de la porte fracassée furent rassemblés dans la cour pour former une barricade. Elle n'était pas aussi haute que messire Guillaume l'aurait voulu et elle n'était pas assez solide pour repousser un assaut déterminé, mais tout obstacle ralentirait un homme en armure et octroierait aux archers un peu de temps supplémentaire pour placer une nouvelle flèche sur leurs cordes. Les premiers boulets de fer tirés par le canon et tombés dans l'enceinte furent ajoutés à la barricade.

Enfin, un baril d'huile d'olive rance fut remonté des souterrains. Avec ça, messire Guillaume était prêt.

Il soupçonnait Joscelyn de vouloir attaquer plus tôt que tard. Le Normand avait passé suffisamment de temps en compagnie du nouveau seigneur de Bérat pour savoir que le bouillant comte était un impatient, avide de victoire. Et messire Guillaume avait également estimé que l'assaut interviendrait au

crépuscule ou à l'aube. Donc, quand les premiers tirs de canon de la journée pulvérisèrent les portes et éventrèrent un côté du bastion, il fit en sorte que toute la garnison fut équipée et prête bien avant le crépuscule.

Au milieu de l'après-midi, il eut la confirmation que l'attaque était imminente. Pendant les longs répits entre les tirs du canon, il était monté sur la partie intacte du rempart de la porte d'entrée et, depuis ce poste avancé, il avait perçu le bruit de masses fracassant des parois. Il avait deviné que l'ennemi était en train de se frayer un chemin entre les maisons afin de pouvoir s'approcher de l'esplanade du château sans être vu. Quand le soir tomba et qu'il vit que le canon ne tirait pas, messire Guillaume pensa qu'il devait être en train d'attendre que les assaillants soient prêts. Il s'accroupit près de la porte du château et entendit le tintement d'une armure. Le bruit, infime, provenait d'une maison bordant la petite place. Un coup d'œil rapide à travers l'arche de la porte éventrée lui permit d'apercevoir un grand nombre de personnes – beaucoup plus que d'habitude – rassemblées sur le rempart au-dessus de la porte occidentale. Elles observaient le château. Ils auraient aussi bien pu faire retentir une trompette pour annoncer leurs intentions, pensa-t-il avec mépris. Il se baissa prestement. Moins d'une seconde plus tard, un carreau d'arbalète s'écrasa à l'endroit précis où sa tête était brièvement apparue.

Calmement, le commandant du château revint près de ses hommes d'armes.

— Ils arrivent, leur dit-il.

Puis il passa son avant-bras gauche dans la boucle de cuir de son écu qui arborait encore l'écusson fané aux trois faucons.

Savoir que l'action était imminente apportait un certain soulagement. Messire Guillaume détestait être assiégé. Il avait haï le calme des premiers jours, quand Courtois avait respecté l'accord, car, même si ç'avait été une période de tranquillité, il s'était senti frustré d'être coincé dans le château. Maintenant, quoi qu'il advienne, il allait pouvoir tuer un certain nombre d'assiégeants. Et pour un soldat comme Guillaume d'Evecque, c'était une idée plus que réconfortante. Quand le canon était arrivé en ville, il s'était demandé si Joscelyn allait lui présenter

de nouvelles conditions. Mais dès que l'arme avait rugi, fracassant la lourde porte, il avait compris que le jeune homme – toujours aussi ardent, malveillant et inconsidéré – ne voulait rien d'autre que la mort.

Il allait donc maintenant la lui donner.

— Quand le canon va tirer, indiqua d'Evecque à ses hommes, ils vont arriver.

Il s'installa près de la porte, du côté ennemi de la barricade, en espérant qu'il avait vu juste depuis le début. Il attendit en regardant la lumière du soleil se déplacer sur les pavés de la cour. La garnison comptait encore dix-huit archers aguerris et tous se trouvaient derrière la barricade. Seize hommes d'armes attendaient l'assaut près de lui. Tous les autres soldats avaient déserté, à l'exception d'une demi-douzaine de malades. La ville était silencieuse. Seul un chien aboyait, et il jappa encore quand quelqu'un lui donna un coup pour lui intimer le silence.

On va les repousser, songea Guillaume d'Evecque… Et ensuite ?

Il n'avait aucun doute sur le fait qu'il allait refouler l'ennemi, mais il savait aussi qu'ils resteraient largement inférieurs en nombre et que sa garnison ne pouvait attendre aucun renfort de qui que ce soit. Ils étaient beaucoup trop loin de toute aide possible. Si les assiégeants connaissaient une sérieuse défaite ici, peut-être Joscelyn essaierait-il de négocier. Messire Henri Courtois accepterait certainement une reddition honorable, pensa le Normand, mais le commandant de Bérat avait-il de l'influence sur l'exalté Joscelyn ?

Alors le canon tonna. Le bruit fit trembler le château sur ses bases. Un boulet de fer traversa la porte et, dans un nuage de poussière blanche, il arracha un gros bloc de pierre dans le mur du donjon, tout près de l'escalier d'accès. Guillaume se contracta. Ses oreilles bourdonnaient sous l'effet de l'écho terrifiant. Puis il entendit les cris et le bruit des lourdes bottes sur les pavés de la place devant le château. Il avait vu juste. Il repoussa le couvercle du tonneau d'huile et renversa d'un coup de pied la barrique. Le liquide verdâtre se répandit sur les pavés près de la porte. Au même instant, il entendit une voix hurler dehors :

— Pas de prisonniers !

La voix de l'homme était déformée par la visière de son heaume abaissée.

— Pas de prisonniers !

— Archers ! cria messire Guillaume tout en se disant que cet avertissement était parfaitement inutile.

En l'absence de Thomas, les archers avaient à leur tête Jake, qui n'appréciait pas trop cette responsabilité, mais qui aimait bien messire Guillaume et était tout disposé à combattre pour lui. L'Anglais ne dit rien à ses camarades. Ils n'avaient pas besoin d'ordres. Ils attendaient déjà avec leurs arcs à demi bandés, des flèches boujons sur les cordes. Puis l'entrée fut envahie d'arbalétriers. Derrière eux, des hommes d'armes accouraient, beuglant leurs cris de guerre. Conformément aux instructions données, Jake attendit encore un instant que les premiers hommes glissent sur l'huile d'olive et ce n'est qu'alors qu'il hurla :

— Lâchez !

Dix-huit flèches se faufilèrent dans le chaos. Sous la porte, les premiers attaquants s'affalaient sur les pierres. Les hommes qui arrivaient derrière leur passaient dessus. Et les boujons vinrent ajouter à la confusion. L'assaut se trouvait encore à dix pas de la barricade, mais il était déjà neutralisé car l'étroite porte du château était obstruée par les blessés et les morts. Épée tirée, messire Guillaume se tenait prêt sur le côté, immobile, attendant que les archers achèvent leur travail. Il était toujours étonné par la vitesse à laquelle ils réencochaient leurs flèches. Il regarda une seconde, puis une troisième volée transpercer les mailles et les chairs. Un arbalétrier parvint à s'extraire du chaos et, courageusement, essaya de lever son arme. D'Evecque s'avança et abattit violemment son épée à la base de la nuque non protégée de l'homme. Les autres arbalétriers envoyés en première ligne étaient tous morts ou blessés. Leurs corps se mélangeaient avec ceux des hommes de Joscelyn. Des flèches saillaient des mailles et des écus. Sous la voûte de l'entrée, la bousculade empêchait les derniers assaillants d'avancer. Volée après volée, Jake noyait les forces d'assaut sous ses flèches. Puis messire Guillaume fit signe à ses propres soldats d'avancer.

— Ils ne veulent pas de prisonniers, leur cria-t-il, vous m'entendez ? Pas de prisonniers !

Le Normand et ses hommes attaquèrent depuis le flanc gauche de la cour. Jake emmena ses archers vers la droite et ordonna de ne tirer qu'au travers de la porte sur les quelques silhouettes qui se trouvaient encore sous l'arche. Au bout de quelques secondes, les tirs de flèches cessèrent. La plupart des ennemis étaient morts, et ceux qui vivaient encore étaient aux prises avec la contre-attaque soudaine de Guillaume sortant de l'angle de la cour.

Un massacre. Déjà à moitié terrassés par les flèches, les assaillants avaient pensé que les défenseurs se trouveraient tous de l'autre côté de la barricade. Au lieu de cela, ils voyaient surgir leurs ennemis sur leur flanc. Or, conscients que leurs adversaires ne voulaient que leur mort, les hommes du château n'étaient enclins à aucune pitié.

— Bâtard !

John Faircloth achevait un homme à terre en introduisant son épée dans un accroc de sa cotte de mailles.

— Bâtard, répéta-t-il en tranchant la gorge d'un arbalétrier.

Armé d'une hache, un Bourguignon pulvérisait des heaumes et des crânes avec des coups d'une grande efficacité, maculant de sang et de cervelle les pierres déjà inondées d'huile. Parvenant à s'extraire en grondant de l'entrelacs de corps, un homme de haute taille, puissant et vif, tenta tout seul de charger la garnison en piétinant les cadavres encombrant sa route. Messire Guillaume amortit son coup d'épée sur son écu et plongea sa lame dans la gorge de l'ennemi. Les lèvres essayant de former une dernière obscénité, les yeux écarquillés, l'homme d'armes fixa le Normand. Un flux de sang aussi épais que du lard envahit sa bouche. Puis il vacilla et s'effondra lourdement sur le sol. Guillaume d'Evecque était déjà passé à un autre adversaire. Maintenant, les archers laissaient leurs arcs et attrapaient haches, épées ou dagues pour achever les blessés. Des cris de grâce retentissaient dans la cour. Les hurlements se répercutaient contre les murs. À l'arrière de l'attaque, quelques rares assaillants étaient encore indemnes parce qu'ils n'avaient pas eu le temps d'atteindre la porte.

« Saint Georges ! Saint Georges ! »

Entendant les clameurs victorieuses des Anglais, ils abandonnèrent le combat.

Sous l'arche de l'entrée, un homme, étourdi par un coup d'épée sur son heaume, se précipita du mauvais côté et se retrouva face à John Faircloth et à sa longue lame. Celle-ci s'immisça entre les anneaux de fer de sa cotte de mailles et ouvrit le ventre de l'égaré.

— Bâtard, répéta Faircloth en retirant sa lame du corps ennemi.

— Dégagez la porte ! cria messire Guillaume. Tirez-les en arrière !

Il n'avait pas envie que ses hommes se fissent tirer dessus par les arbalétriers postés à l'extérieur du château, pendant qu'ils pillaient les cadavres et leur enlevaient leurs armures et leurs armes. Appliquant l'ordre de leur chef, ils ramenèrent les corps dans la cour et les poussèrent sur le côté. Près de la porte ou à l'intérieur de l'enceinte, pour autant qu'Evecque pouvait le voir, il n'y avait plus un seul blessé encore en vie. L'ennemi avait appelé à ne pas faire de prisonniers, et la garnison avait obéi. Cette fois, l'attaque était terminée.

Mais le danger n'était pas pour autant écarté. Il restait encore deux corps dans le passage voûté. Le Normand savait que les arbalétriers de Bérat, positionnés plus bas en ville, pouvaient voir à l'intérieur de la porte. Alors, se protégeant le corps avec son écu, il se pencha en avant et tira d'une main le premier cadavre dans la cour. Il n'y avait, hélas, aucun signe de Joscelyn. Messire Guillaume avait rêvé de faire prisonnier le comte une seconde fois.

Bâtard, pensa Guillaume.

Un carreau se planta dans le haut de son écu qui alla cogner contre le sommet de son heaume. Il se recroquevilla davantage, attrapa la cheville du dernier macchabée et le tira. Mais l'homme n'était pas mort : il tressauta, commença à se débattre. Le Normand lui asséna un grand coup dans les parties génitales de la pointe de son écu. L'ennemi suffoqua, cessa de lutter.

C'était Robbie. Dès que messire Guillaume l'eut tiré dans la cour et qu'il fut hors de portée des arbalétriers de la ville, il

constata que l'Écossais n'avait pas été blessé. Il était simplement sonné. Une flèche avait apparemment cogné le bas de son heaume. On voyait une sérieuse entaille dans le bord épais du casque. Au moment de l'impact, le casque, en se déplaçant, avait dû cogner le côté du crâne de Robbie, qui s'était effondré. Un pouce plus bas et on aurait eu un Écossais mort de plus. Par chance pour lui, il n'était qu'hébété. Mais quand il comprit où il se trouvait, il se mit à se tortiller furieusement en quête de son épée.

— Où est mon argent ? gronda Guillaume d'Evecque.

Il menaçait Robbie de la pointe de sa propre lame.

— Oh, Jésus, gémit le Calédonien.

— Il ne te sera d'aucune aide. Si tu veux que je fasse grâce, fils, c'est à moi que tu dois la demander. Et à eux !

Le borgne montrait du doigt les hommes d'armes et les archers qui dépouillaient les morts et les blessés de leurs armures et vêtements. Jake le bigleux exultait parce qu'un ennemi mort portait un anneau de rubis. Il lui trancha le doigt, exhiba triomphalement le bijou. Fier quant à lui d'être maintenant propriétaire d'une nouvelle et superbe cotte de mailles de fabrication allemande, Sam s'approcha de Robbie. Il lui cracha dessus pour exprimer son opinion sur le jeune homme.

Humilié, les larmes aux yeux, ce dernier regardait les morts dans leurs sous-vêtements maculés de sang. Quarante assaillants avaient traversé la place menant au château, et plus de la moitié étaient morts, maintenant. Il leva les yeux vers messire Guillaume.

— Je suis ton prisonnier.

Il se demanda comment il allait pouvoir payer une rançon à lord Outhwaite en Angleterre et une autre au Normand.

— Oh, ça non ! baragouina Guillaume dans son mauvais anglais, avant de revenir au français. Pas de prisonniers ! J'ai entendu l'exhortation, dehors. Pas de prisonniers ! Tu as entendu, toi aussi, non ? Et tu dois sans doute te rappeler que lorsque nous faisons des prisonniers, nous n'obtenons pas de rançon… Nous récupérons juste de vulgaires bouts de parchemin. Est-ce là ce que représente l'honneur en Écosse ?

Robbie fixa le terrible visage du borgne. Puis il haussa les épaules.

— Alors tue-moi, dit-il. Tue-moi et va en enfer.

— Ton ami n'aimerait pas ça, répondit le Normand.

Voyant l'expression perplexe de Robbie, il précisa :

— Ton ami Thomas. Il t'aime. Il ne voudrait pas que tu sois mort. Il a un faible pour toi, oui, parce que c'est un maudit idiot. Alors je te laisse vivre. Debout !

Messire Guillaume le tira pour le faire lever.

— Maintenant, tu vas retourner voir Joscelyn et dire à ce bâtard convulsif de nous payer ce qu'il nous doit. Ensuite, nous partirons. Tu as compris ? Il paye et ensuite il nous regarde partir.

Douglas voulut réclamer son épée, qui avait appartenu à son oncle et renfermait une précieuse relique de saint André dans sa garde. Mais il savait qu'on refuserait de la lui restituer. Alors, encore choqué, il rebroussa chemin vers l'arche, accompagné par les ricanements et les insultes des archers. D'un signe de la main, messire Guillaume indiqua aux arbalétriers de la ville que l'homme qui sortait était un des leurs.

— Peut-être qu'ils vont te tuer quand même ! lança-t-il à Robbie.

Puis il le poussa dans le crépuscule de l'esplanade.

Aucun des arbalétriers ne visa Robbie. Abruti par son mal de tête et ses parties génitales meurtries, celui-ci descendit la rue en chancelant. Les survivants de l'attaque désastreuse s'étaient rassemblés près du canon encore fumant. Tous n'étaient pas totalement indemnes. Certains avaient des flèches dans les bras ou les jambes. Joscelyn se trouvait parmi eux, tête nue. La doublure de son heaume avait aplati ses cheveux, et son visage rond était inondé de sueur et rouge de colère. Il avait fait partie des derniers à atteindre la porte. Là, il avait découvert le chaos devant lui et une flèche frappant sa cuirasse l'avait renversé sans le blesser. La puissance du coup l'avait stupéfait. Il avait eu l'impression de recevoir une ruade de cheval dans le ventre. Son armure gardait même la marque profonde de l'impact. Il était parvenu péniblement à se redresser, pour se faire atteindre par une seconde flèche qui, comme la première, n'avait pu

transpercer l'épaisse armure. Mais, de nouveau, il s'était retrouvé sur le dos. Alors, il s'était laissé emporter dans le mouvement de panique des survivants et, titubant, il avait battu en retraite avec eux.

— Ils t'ont laissé repartir ? demanda-t-il, étonné, à Robbie.

Le comte avait remarqué l'ecchymose sombre que l'Écossais arborait au front.

— Ils m'ont renvoyé avec un message pour vous, Monseigneur. S'ils reçoivent leur argent, ils partiront sans se battre davantage…

— C'est ton argent ! ricana Joscelyn. Donc tu peux les payer. Disposes-tu de cet argent ?

— Non, Seigneur.

— Alors nous allons sacrément être obligés de les tuer tous, je le crains. Nous allons tous les tuer ! Tu m'entends ?

Le comte se retourna vers Gioberti.

— Combien de temps cela vous prendra-t-il pour abattre toute l'arche d'entrée ?

L'Italien réfléchit une seconde. C'était un petit homme de près de cinquante ans, au visage profondément ridé.

— Une semaine, Seigneur, estima-t-il.

L'un de ses boulets avait frappé le flanc du bastion et avait arraché une charretée de pierres, ce qui laissait supposer que le château était en mauvais état.

— Peut-être dix jours, rectifia-t-il. Et si on me laisse dix jours de plus, je pourrai faire tomber la moitié du mur d'enceinte…

— Nous pulvériserons tout ça. Nous ne laisserons que des ruines, éructa Joscelyn. Puis nous massacrerons ce ramassis de crapules.

Revenant à des préoccupations plus immédiates, il se tourna vers son écuyer.

— Mon dîner est-il prêt ?

— Oui, Seigneur.

Joscelyn soupa seul. Il avait pensé dîner dans la grande salle du château ce soir-là en écoutant les hurlements des archers auxquels on aurait tranché les doigts. Mais le destin en avait décidé autrement. Donc, maintenant, il allait prendre son

temps. Il réduirait le château en un tas de gravats, et alors, il aurait sa revanche.

Le lendemain matin, Guy Vexille et Charles Bessières arrivèrent à Castillon d'Arbizon avec plus de cinquante hommes. Apparemment, Vexille n'avait pas connu plus de réussite dans son entreprise. Il n'était pas parvenu à mettre la main sur son hérétique mais, pour quelque raison qui importait peu à Joscelyn – et qu'il ne comprenait pas davantage –, il semblait croire que l'homme et sa compagne bégharde allaient tenter de gagner le château assiégé.

— Si vous les attrapez, indiqua le comte, l'homme sera à vous, mais la femme, je me la garde.

— Elle appartient à l'Église, répondit Vexille.

— Elle sera d'abord à moi, insista Bérat. L'Église pourra jouer avec elle ensuite, et le diable l'aura au bout du compte.

Un grondement terrible retentit. Le canon venait d'ouvrir le feu et la porte du château trembla encore.

Thomas et ses compagnons passèrent une nuit humide sous les arbres. Au matin, trois des *coredors* avaient disparu avec leurs femmes. Il restait tout de même quatorze hommes, huit femmes, six enfants, et, encore plus utiles, sept arbalètes. Toutes étaient vieilles. Un os de chèvre faisait office de levier pour tendre la corde, ce qui signifiait qu'elles étaient moins puissantes que les arbalètes à tige d'acier qui disposaient de manivelles pour retendre les cordes. Mais, au cours d'un combat, les arbalètes à l'ancienne se rechargeaient plus rapidement et elles étaient parfaitement mortelles à courte distance.

Les cavaliers avaient quitté la vallée. Il fallut tout de même toute la matinée à Thomas pour s'en persuader, mais, finalement, il aperçut un porcher qui conduisait ses bêtes vers les bois. Peu après, la route longeant le torrent vers le sud se remplit soudain de monde. Ils avaient l'air de fugitifs, presque tous portaient d'énormes sacs ou poussaient des charrettes à bras chargées de biens. Le jeune archer supposa que les cavaliers en avaient eu assez de l'attendre et qu'ils étaient partis

attaquer une ville ou un village voisins. En tous les cas, la présence de tous ces gens sur la route l'assurait qu'il n'y avait aucun soldat dans les parages. Il décida donc de poursuivre son chemin vers l'ouest.

Le lendemain, ils suivirent une route en hauteur qui filait vers le sud. Elle n'était pas la plus directe, mais elle leur permettait de progresser à distance des vallées peuplées et des grands axes.

Brusquement, il entendit le bruit du canon dans le lointain. D'abord, il crut qu'il s'agissait d'une étrange sorte de coup de tonnerre, un coup brutal, sec, sans grondement lancinant dans la foulée. En outre, il n'y avait aucun nuage sombre vers l'ouest et aucun éclair.

Quelque temps plus tard, il l'entendit de nouveau.

À midi, il retentit une troisième fois et l'archer comprit alors qu'il s'agissait du son d'un canon. Il en avait déjà vu auparavant, mais il n'était pas fréquent d'en rencontrer. Immédiatement, il craignit que cette arme étrange ne fût dirigée contre ses amis dans le château… s'ils étaient encore ses amis.

Il pressa le pas et obliqua vers le nord et Castillon d'Arbizon. Chaque fois qu'il s'aventurait dans un espace dégagé ou un endroit qui aurait permis aux cavaliers de leur tendre une embuscade, il devait redoubler d'attention.

Ce soir-là, il abattit un chevreuil et chacun mangea un petit morceau de foie cru, car ils n'osèrent pas allumer de feu.

Au crépuscule, en revenant vers le campement avec l'animal abattu, il avait aperçu de la fumée au nord-ouest et il avait compris que c'était celle du canon. Elle indiquait qu'il était tout proche de Castillon, si proche qu'il monta la garde jusqu'au cœur de la nuit. Puis il alla réveiller Philin, pour lui demander de prendre la relève.

Le matin, il se remit à pleuvoir. Les *coredors* se trouvaient dans un état pitoyable. Ils étaient affamés. Thomas essaya de les réconforter en leur disant que chaleur et nourriture n'étaient plus très loin. Cependant, l'ennemi non plus n'était pas loin, et ils poursuivirent avec prudence.

Pour éviter que la pluie n'affaiblisse la corde de son arc, il le démonta. Il se sentait quasiment nu sans une flèche encochée sur la corde.

À chaque tir de canon, toutes les trois ou quatre heures, le tonnerre se faisait plus retentissant. Au début de l'après-midi, Thomas put même entendre le fracas parfaitement distinct du projectile s'écrasant sur les pierres. La pluie venait de s'arrêter.

En arrivant au sommet d'une éminence, le petit groupe aperçut enfin le château. Avec un extrême soulagement, Thomas put constater que la bannière triste et trempée du comte de Northampton flottait encore à la cime du donjon. Cette vision l'encouragea. Elle n'était pas nécessairement synonyme de sécurité, mais au moins promettait-elle une garnison d'Anglais, aux côtés desquels il allait pouvoir se battre.

Ils étaient tout proches maintenant, dangereusement proches. Si la pluie s'était arrêtée, le sol demeurait glissant. Deux fois, Thomas tomba en descendant l'escarpement boisé qui plongeait vers la rivière. Quelques centaines de mètres plus loin, celle-ci s'enroulait autour du promontoire de Castillon.

Il avait prévu de s'approcher de la forteresse comme il s'en était échappé, autrement dit en traversant le barrage du moulin. Mais en atteignant le bas de la pente, au milieu des arbres poussant en bordure du réservoir, il vit que l'ennemi l'avait devancé : un arbalétrier montait la garde devant le passage du bâtiment. Revêtu d'une cotte de mailles, l'homme se tenait sous un petit porche à toit de chaume qui le dissimulait à la vue des archers postés sur les remparts du château.

Or, d'archers sur les remparts il n'y avait point, comme le constata Thomas, étonné, en levant les yeux vers la forteresse. Indubitablement, les assiégeants avaient aussi des arbalètes et ils étaient en mesure de tuer quiconque s'exposerait sur les murs.

— Tue-le !

Geneviève s'était accroupie près de Thomas. Elle aussi avait vu l'arbalétrier solitaire de l'autre côté de la rivière.

— Au risque d'avertir les autres ?

— Quels autres ?

— Il n'est sûrement pas seul ici.

Il devina que le meunier et sa famille avaient fui, car le panneau du déversoir avait été abaissé et la grande roue à eau était immobile. Mais le commandant des forces de Bérat n'aurait sûrement pas posté un homme seul pour garder le passage assurément stratégique du barrage. Il y avait même probablement une dizaine d'ennemis embusqués. Bien sûr, il pouvait abattre le premier. Cela ne posait pas le moindre problème. Mais alors, les autres lui tireraient dessus depuis la porte et les deux fenêtres faisant face à la rivière, et il n'aurait plus la moindre chance de traverser le barrage. Après avoir observé et réfléchi un long moment, il remonta voir Philin et les *coredors,* qui se cachaient un peu plus haut sur la pente.

— J'ai besoin d'un silex et d'un morceau d'acier, dit-il à Philin.

Les *coredors* voyageaient fréquemment et avaient besoin de faire un feu tous les soirs, aussi plusieurs femmes étaient-elles en possession du nécessaire. L'une d'elles avait même une petite bourse de cuir remplie de poudre de vesses-de-loup.

Thomas la remercia et promit de la dédommager pour cette précieuse poudre de champignons. Puis, avec Geneviève, il redescendit la pente et s'éloigna discrètement vers l'aval de la rivière jusqu'à ce qu'il fût certain de ne plus pouvoir être vu par la sentinelle postée sous le porche du moulin.

Ils fouillèrent le sous-bois en quête de petites branches, de brindilles et de feuilles de châtaignier fraîchement tombées. Comme il avait également besoin de ficelle, il tira un fil de la chemise que Geneviève portait sous sa cotte de mailles.

Ensuite il empila un peu de petit bois sur une pierre plate. Il l'aspergea généreusement de poudre et confia à Geneviève le silex et le bout d'acier.

— Ne l'allume pas encore, lui dit-il.

Il ne voulait pas que la fumée s'échappe des arbres presque nus en cette saison et qu'en dérivant elle aille alerter les ennemis, de l'autre côté de la rivière.

Il prit les plus gros branchages de petit bois et les ficela à la tête d'une flèche barbillon. L'opération lui prit un peu de temps, mais il finit par avoir un gros faisceau de branchages autour de la pointe large. Il fallait maintenant le protéger avec les grandes

feuilles de châtaignier. Une flèche enflammée devait bien brûler, mais la vitesse de son vol pouvait éteindre les flammes. Les feuilles devaient aider à prévenir cet aléa. Au préalable, il les mouilla dans une flaque d'eau et les appliqua sur les branches sèches. Puis il noua la ficelle autour et secoua la flèche pour s'assurer que les branchettes entrelacées tenaient bien.

— Allume, maintenant, dit-il à Geneviève.

Elle frotta le silex avec l'acier et la poudre de vesses-de-loup s'enflamma instantanément, puis le petit bois prit et une flamme vive jaillit. Thomas regarda les flammes se développer, ensuite il plaça la flèche au-dessus et laissa le feu prendre jusqu'à ce que tous les branchages soient embrasés. La hampe de frêne noircit tandis qu'il se frayait un chemin vers le bas de la colline. Il parvint enfin en vue du toit de chaume du moulin.

Il banda l'arc. Le feu lui chauffait sérieusement la main gauche, si bien qu'il ne pouvait tendre son arc au maximum, mais la distance était courte. Thomas pria pour que personne ne soit en train de regarder par les fenêtres du moulin à cet instant. Il invoqua saint Sébastien, patron des archers. Et il libéra sa corde.

Le barbillon enflammé s'envola. Il jaillit des arbres, laissant une traînée de fumée en arc de cercle derrière lui, et se planta dans le chaume à mi-toit. Le bruit sourd aurait pu alerter les occupants du moulin, mais, au même instant, le canon retentit au-dessus dans la ville.

L'archer revint en courant vers Geneviève, il piétina le petit feu, puis remonta avec elle vers l'amont et fit signe à Philin et à ses hommes de descendre vers la lisière du bois. Là, ils attendirent.

Le chaume du moulin était humide. Il avait fortement plu et la moisissure noircissait la paille moussue. Thomas pouvait voir une volute de fumée sortant de l'endroit où la flèche s'était enfoncée, dans le toit sale et abîmé. Il n'y avait toujours aucune flamme.

À son poste au bout du passage, l'arbalétrier bâillait.

La pluie avait fait gonfler le cours de la rivière. Elle se déversait par-dessus le barrage en un épais ruisselet verdâtre

qui leur tirerait sur les chevilles quand ils essaieraient de traverser.

Thomas porta à nouveau son regard sur le toit du moulin et se dit que le feu était en train de mourir. Il allait devoir recommencer, et il recommencerait encore, jusqu'à ce qu'il soit découvert ou que le feu prenne.

Au moment où il s'apprêtait à repartir en aval avec Geneviève pour trouver de nouveaux branchages, le toit laissa échapper une colonne de fumée. Elle épaissit rapidement, comme un petit nuage de pluie, puis une première flamme apparut dans le chaume.

Thomas dut intimer le silence aux *coredors,* qui commençaient à manifester bruyamment leur joie.

Le feu s'étendit avec une rapidité extraordinaire. La flèche avait dû plonger le petit bois enflammé dans les couches les plus sèches, sous la paille sombre et humide. Maintenant, les flammes se propageaient à travers l'enveloppe externe noire et moussue. En quelques secondes à peine, la moitié du toit fut en feu et Thomas comprit que c'était un incendie que l'on n'éteindrait jamais. Il allait mettre le feu aux poutres. Le toit finirait par s'effondrer et toute la structure de bois du moulin brûlerait pour ne rien laisser d'autre qu'une coquille de pierre noircie par les flammes.

Au même instant, la porte du moulin s'ouvrit et des hommes se précipitèrent dehors.

— Maintenant ! lança Thomas.

Son premier barbillon vola par-dessus le cours d'eau, transperça un homme, le projetant en arrière à l'intérieur de la maison. Les *coredors* déchaînaient leurs arbalètes qui cliquetaient en libérant les cordes. Les carreaux s'écrasaient bruyamment sur la pierre. L'un d'eux toucha la jambe d'un ennemi. La deuxième, puis la troisième flèche de Thomas furent tirées avant même que la seconde volée de carreaux d'arbalète ne s'envole.

L'un des fugitifs du moulin en feu parvint à atteindre l'arrière de la bâtisse et commença à remonter la pente. Il allait indubitablement alerter les assiégeants en ville et Thomas sut que le temps lui était compté.

D’autres silhouettes sortaient encore de la bâtisse et il tira de nouveau. Il se rendit compte qu’il venait de planter une flèche dans le cou d’une femme, mais l’heure n’était pas aux regrets. Il encocha une autre flèche, débanda encore. Puis la porte demeura enfin vide. Il ordonna à l’un des arbalétriers de le suivre et dit aux autres de les couvrir et de tirer sur quiconque apparaîtrait.

— On traverse maintenant ! lança-t-il à Philin, qui attendait avec les autres sur la rive.

Thomas et l’arbalétrier s’engagèrent les premiers sur le barrage. La largeur de l’appui faisait à peine celle du pied d’un homme, et ce muret était glissant. Mais ils progressaient. L’eau s’enroulait sauvagement autour de leurs pieds. Dès que Thomas et son compagnon touchèrent l’autre rive, Philin, son fils sur les épaules, entreprit à son tour de traverser avec les autres *coredors*.

Il y avait des corps autour de la porte. Certains bougeaient encore. La femme que Thomas avait abattue tournait vers lui ses yeux morts, écarquillés. Un carreau d’arbalète jaillit du petit bois entre le moulin et le mur de la ville. Il manqua Thomas de peu et alla s’enfoncer dans le bassin du moulin. Immédiatement, une flèche à empennes blanches fondit en sifflant du rempart du donjon et s’enfonça dans les arbres, à l’endroit où était tapi l’arbalétrier invisible. Plus aucun carreau ne sortit des taillis.

Une femme glissa sur le barrage et hurla en tombant la tête la première dans les remous écumants.

— Laissez-la ! cria Philin.

— Sur le sentier ! hurla Thomas. Vite, vite !

Il envoya sans attendre l’un des *coredors* à l’assaut de la pente. L’homme était armé d’une grande hache et l’archer lui avait demandé d’abattre la poterne percée dans le mur au sommet de la colline. Dès que tous les *coredors* eurent franchi le passage, Thomas se tourna vers les arbalétriers encore de l’autre côté de la rivière. Leur rôle de couverture était terminé.

— Venez ! leur cria-t-il.

Si aucun ne parlait anglais, ils le comprirent parfaitement. Un grand fracas envahit le moulin quand un pan du toit

s'effondra. Une pluie d'étincelles et de flammes jaillit des solives et des poutres affaissées.

À cet instant précis, le dernier défenseur du moulin sortit en courant par la porte. Un géant, revêtu de cuir et non de mailles. Ses cheveux fumaient. Des braises avaient dû y mettre le feu. Jamais Thomas n'avait vu un visage aussi monstrueux. Il était figé sur un rictus de haine. L'homme bondit par-dessus la barrière de morts et de blessés. Pendant une seconde, l'archer crut qu'il allait le charger, mais il fit un brusque écart pour tenter de s'échapper. L'Anglais tendit sa corde, lâcha. La flèche se planta entre les omoplates du fuyard, qui bascula en avant. La ceinture qu'il tenait à la main, à laquelle étaient fixés une épée, un couteau et un carquois d'arbalétrier, lui échappa. La sangle glissa au milieu des feuilles mouillées. Thomas estima que toute flèche ou carreau récupéré était bon à prendre, aussi courut-il chercher la ceinture. Le mourant eut la force d'attraper la cheville de son ennemi qui passait à sa portée.

— Bâtard, lui dit l'homme en français. Bâtard !

Thomas décocha un violent coup de pied au visage de l'homme à terre, lui fracassant les dents, puis il lui écrasa son talon sur la bouche, en brisant d'autres. Le mourant relâcha sa prise et son vainqueur lui asséna un dernier coup de botte pour le réduire à l'immobilité.

— Montez ! cria-t-il.

Il vit que Geneviève avait à son tour traversé saine et sauve le barrage. Il lui confia la ceinture, avec ses armes et son carquois. La jeune femme s'élança à l'assaut de la pente et il la suivit. Le sentier montait vers la petite porte derrière l'église Saint-Sardos. Est-ce que l'ennemi la gardait ? Enfin, si c'était le cas, ils devaient pour l'heure avoir d'autres problèmes à résoudre, car des archers se pressaient désormais sur la tour du château, d'où ils tiraient leurs flèches sur la ville. Thomas pouvait entendre des carreaux d'arbalète s'écraser en réponse contre les pierres du château.

Le sentier était raide et détrempé. Le jeune homme ne cessait de regarder sur sa gauche en quête d'un éventuel ennemi, mais aucun ne se montrait sur la pente. Il pressa le pas, trébucha, vit le mur tout près devant lui et se releva. Geneviève

était déjà à la porte. Elle se tourna vers lui. Thomas franchit les derniers pas et s'engouffra dans la poterne fracassée.

Il n'y avait aucun adversaire en vue. Il suivit la jeune femme dans la ruelle sombre qui débouchait sur la petite place. Un carreau d'arbalète s'écrasa sur les pavés et rebondit. Quelqu'un hurla.

Thomas vit la rue principale encombrée d'hommes d'armes. Il fut conscient qu'une flèche passait en sifflant à côté de lui au moment où il découvrait tout ensemble que la moitié de l'arche de la porte était détruite, qu'un tas de gravats bloquait une grande partie de l'entrée du château, qu'une pile de corps nus gisait sur la place sous le mur d'enceinte de la forteresse et que des traits d'arbalète pleuvaient sur les pavés. Sans s'arrêter, il sauta sur les ruines, rebondit contre la partie restante de l'arche et… se retrouva enfin en sécurité dans la cour, où il s'affala en glissant sur les pierres trempées. Sa glissade s'acheva quelques mètres plus loin, contre une barricade de poutres dressée en travers de la cour.

Avec son unique œil et son air terrible, messire Guillaume lui souriait.

— Il t'en a fallu du temps, pour venir ! lui lança le Normand.

— Bon sang ! jura Thomas.

Tous les *coredors* étaient là, à l'exception de la femme tombée du barrage.

— J'ai pensé que vous aviez besoin d'aide…

— Tu crois pouvoir nous aider ? répondit d'Evecque.

Il aida Thomas à se remettre sur ses pieds et étreignit son ami.

— J'ai cru que tu étais mort.

Puis, embarrassé par cette effusion inhabituelle, le borgne tourna la tête vers les *coredors* et leurs enfants.

— Qui sont ces gens ?

— Des bandits. Des bandits affamés, expliqua l'archer.

— Il y a de la nourriture dans la salle haute, indiqua messire Guillaume, nullement troublé par la révélation de leur qualité.

Jake et Sam accoururent à leur tour, un sourire jusqu'aux oreilles. Ils escortèrent Thomas et Geneviève en haut du donjon.

Exténués, les *coredors* regardaient, bouche bée, les fromages et la viande salée étalés sur les tables.

— Mangez, les invita le Normand.

Thomas se rappela les corps nus sur la place de la ville. S'agissait-il de ses hommes ? Guillaume secoua négativement la tête.

— Ces bâtards nous ont attaqués… et ils sont morts. Alors, nous les avons déshabillés et nous les avons jetés par-dessus le mur. Maintenant, les rats s'en repaissent. Ce sont de très gros bâtards.

— Et les rats ?

— Aussi énormes que des chats, rit messire Guillaume. Bon, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Thomas lui raconta tout en mangeant. Il lui expliqua comment il s'était rendu au monastère. Il lui parla de la mort de Planchard, du combat dans les bois et du fastidieux voyage de retour vers Castillon d'Arbizon.

— Je savais que Robbie ne serait pas ici, précisa-t-il, donc je devinais qu'il ne restait que mes amis.

— Ça fait du bien de mourir au milieu de ses amis, hein ? fit Guillaume.

Il leva les yeux vers les hautes fenêtres étroites de la salle. À l'angle de la lumière, il pouvait évaluer l'avancée de la journée.

— Le canon ne va pas tonner avant une paire d'heures.

— Ils abattent l'arche de la porte ?

— C'est ce qu'ils semblent faire, et peut-être qu'ils veulent détruire tout le mur d'enceinte, au final. Ils pourraient ainsi pénétrer plus facilement dans la cour. Mais ça leur prendra un mois pour y arriver.

Il regarda les *coredors*.

— Et toi tu m'amènes des bouches supplémentaires à nourrir…

— Ils se battent tous, s'empressa de préciser Thomas. Même les femmes. Et les enfants peuvent ramasser les carreaux d'arbalète…

Il y en avait plein, éparpillés dans tout le château, et une fois que les empennes auraient été redressées, ils pourraient parfaitement servir sur les arbalètes des *coredors*.

— La première chose à faire, continua l'archer, c'est de se débarrasser de ce maudit canon.

Messire Guillaume sourit.

— Tu crois que je n'y ai pas encore songé ? Tu t'imagines qu'on est restés assis à jouer aux dés ? Mais comment veux-tu faire ? Une sortie ? Si j'envoie une dizaine d'hommes dans la rue, la moitié sera foudroyée par les carreaux avant qu'ils aient atteint la taverne… Impossible, Thomas.

— Du petit bois, se contenta de dire le jeune homme.

— Du petit bois ? répéta messire Guillaume d'un air morne.

— Du petit bois, oui, et de la ficelle. Il faut faire des flèches incendiaires. Ils n'entreposent pas leur damnée poudre à canon à l'air libre, non ? Elle se trouve forcément dans une maison. Et les maisons, ça brûle. Alors on va brûler cette maudite ville. Toute la ville, s'il le faut. Je doute que nos flèches puissent atteindre les maisons proches du canon, mais si un petit vent d'est se lève, le feu se répandra assez vite. Et de toute façon, l'incendie les ralentira.

Messire Guillaume le regarda.

— Tu n'es pas aussi abruti que tu en as l'air.

Un hoquet étouffé les fit se retourner.

Assise près d'eux, Geneviève avait joué avec le carquois que Thomas lui avait confié près du moulin. Le couvercle, qui s'ajustait parfaitement sur le tube de cuir circulaire, avait été scellé avec de la cire, ce qui avait intrigué la jeune femme. Alors elle avait gratté la cire, soulevé le couvercle et découvert qu'il y avait quelque chose à l'intérieur, quelque chose qui avait été précautionneusement enveloppé dans du lin et curieusement plongé dans de la sciure. Après avoir fait tomber cette dernière, elle avait défait le lin.

Et maintenant tous les présents se tournaient vers elle, fascinés et tétanisés.

Elle venait de découvrir le Graal.

Joscelyn décida qu'il détestait Guy Vexille. Il haïssait ses airs supérieurs. Il haïssait le petit rictus qui ne semblait jamais quitter son visage et qui, sans qu'il ait besoin de prononcer le moindre mot, paraissait condamner tout ce que Joscelyn faisait.

Il exécrait aussi la piété de l'homme et sa maîtrise de lui-même. Rien n'aurait pu davantage réjouir le comte que d'ordonner à Vexille de partir, mais ses hommes étaient un renfort non négligeable, peut-être même déterminant, pour les forces du siège. Quand viendrait l'assaut, quand ils chargeraient sur les gravats de la porte du château, les hommes en noir pouvaient bien faire la différence et permettre d'emporter la victoire. Alors, Joscelyn endurait la présence de l'Harlequin.

Robbie aussi la subissait. Vexille avait tué son frère et l'Écossais avait juré de le venger. Mais, désormais, la confusion était telle dans la tête du jeune homme qu'il ne savait même plus ce que signifiaient tous les serments qu'il avait pu prêter. Il avait juré de payer sa rançon à lord Outhwaite et il ne l'avait pas fait. Il avait juré de partir en pèlerinage et il était encore ici, à Castillon d'Arbizon. Il avait juré de tuer Guy Vexille et l'homme était bien en vie. Il avait juré allégeance à Joscelyn, mais maintenant, il voyait bien que le comte n'était qu'un fol écervelé, aussi courageux qu'un goret, et sans aucune once de religion ou d'honneur. Le seul homme auquel il n'avait jamais prêté serment, c'était Thomas de Hookton, mais il se rendait compte que c'était finalement pour cet homme-là qu'il éprouvait le plus d'émotion et d'affinité dans la tragédie en cours.

Au moins, Thomas était en vie. Il était parvenu à traverser le barrage, malgré la garde que Guy Vexille avait postée dans le moulin.

À peine arrivé à Castillon d'Arbizon, l'Harlequin avait découvert que le passage de la rivière n'était pas gardé et il avait ordonné au sévère et terrifiant Charles Bessières de s'installer dans le moulin. Le frère du cardinal avait accepté l'ordre parce qu'il lui permettait de s'éloigner tant de Joscelyn que de Vexille. Mais il avait échoué dans sa mission.

Robbie avait été très troublé par le plaisir qu'il avait ressenti quand il avait compris que Thomas était en vie, qu'il était de nouveau parvenu à se jouer de ses adversaires et qu'il avait réintégré le château. Il avait vu l'archer traverser la petite place en courant, alors que des carreaux d'arbalète volaient autour de lui, et il avait failli hurler sa joie quand son ami avait rejoint la sécurité du château.

Il avait vu Geneviève, aussi, et il ne savait ce qu'il devait penser de cela. En Geneviève, il percevait une chose qu'il désirait si cruellement que c'en était une douleur presque insoutenable. Mais il n'osait pas l'admettre, car Joscelyn n'aurait fait que rire de lui. S'il avait eu le choix, il serait remonté au château, il se serait jeté aux pieds de Thomas pour implorer son pardon, et, sans aucun doute, il serait mort là.

Car Thomas, même s'il était encore en vie, était bel et bien piégé. Guy Vexille avait maudit le défunt Charles Bessières pour s'être montré incapable d'accomplir sa tâche, et il avait immédiatement placé de nouveaux hommes dans les bois, de l'autre côté de la rivière, afin d'empêcher toute évasion par le barrage.

Pour quitter le château, il n'y avait plus désormais cinquante possibilités : soit on descendait la rue principale pour sortir par la porte occidentale, soit on choisissait le côté nord pour emprunter l'autre poterne, près de l'église Saint-Callic, qui donnait sur les prairies grasses où la population de la ville faisait paître son bétail. Entre les deux, Joscelyn et Vexille avaient bien plus d'une centaine d'hommes d'armes prêts à répondre à une telle tentative. Des arbalétriers occupaient toutes les positions stratégiques de la ville. Pendant ce temps, le canon allait continuer de marteler et saper les bastions de la porte du château, jusqu'à ce que, au bout du compte, un passage soit aménagé dans les ruines pour gagner le cœur du château. Alors, le massacre pourrait commencer, et Robbie verrait mourir ses amis.

La moitié de la porte du château était déjà effondrée. Le *signor* Gioberti venait de réaligner sa bulbeuse bombarde pour que ses projectiles frappent maintenant le côté droit de l'arche. Selon l'Italien, il faudrait une semaine encore pour abattre totalement la porte. Il avait conseillé à Joscelyn de consacrer encore un peu de temps ensuite à élargir la brèche en détruisant les sections du mur d'enceinte situées de chaque côté de l'arche ruinée. Ainsi, les assaillants ne seraient pas canalisés dans un espace trop étroit sur lequel les archers pourraient concentrer leurs tirs mortels.

« La solution, ce sont les pavois », avait répondu Joscelyn.

Il avait ordonné aux deux charpentiers de la ville de fabriquer davantage de ces grands panneaux de bois qui protégeraient les arbalétriers pendant qu'ils courraient vers la brèche. Ces arbalétriers pourraient alors abattre les archers pendant que les hommes d'armes les dépasseraient.

« Une semaine, avait lancé le comte de Bérat à l'Italien. Je vous donne une semaine pour abattre la porte, ensuite nous attaquerons. »

Il voulait en finir rapidement, car le siège se révélait beaucoup plus onéreux et compliqué qu'il ne l'avait imaginé.

Ce n'était pas seulement le combat qui était difficile. Il devait aussi payer des charretiers pour faire venir le foin et l'avoine nécessaires aux chevaux des hommes d'armes, et il devait dépêcher des hommes pour aller dénicher la maigre pitance restante, dans un secteur déjà lourdement pillé par l'ennemi. Chaque journée qui passait amenait de nouveaux problèmes imprévus, qui sapaient progressivement la confiance de Joscelyn. Il voulait juste attaquer et en finir avec cette maudite affaire.

Ce furent les défenseurs qui attaquèrent les premiers.

À l'aube, le lendemain même du retour de Thomas à Castillon d'Arbizon, tandis qu'un petit vent frais de nord-est soufflait dans un ciel de plomb, des flèches incendiaires s'embrasèrent au sommet des remparts de la tour. Elles plongèrent sur les chaumes de la ville. Les traits enflammés laissaient dans le ciel des traînées de fumée en arc de cercle. Les hurlements de la population réclamant crochets et eau alertèrent les assiégeants, qui comprirent immédiatement qu'un grave péril les menaçait. Des hommes se précipitèrent avec de longues gaules à crochets pour arracher le chaume des toits. Mais de plus en plus de flèches tombaient et, en à peine plus de deux minutes, trois maisons furent en flammes. Le vent poussait l'incendie vers la porte, où le canon était déjà chargé. La terre était presque sèche.

— La poudre ! La poudre ! hurla le *signor* Gioberti.

Rapidement, ses hommes se mirent à sortir les précieuses barriques de la maison jouxtant la bombarde. De la fumée ondoyait autour d'eux. La population affolée courait en tous

sens, les frôlait, si bien qu'un homme glissa et renversa tout un tonneau de poudre non mélangée sur la chaussée.

Joscelyn jaillit de sa maison réquisitionnée. Il hurla à ses serviteurs d'aller chercher de l'eau, tandis que Guy Vexille ordonnait que des bâtiments soient abattus pour créer une barrière pare-feu.

La population de Castillon embarrassait les mouvements des secours et des soldats. L'incendie grondait. Une dizaine d'habitations supplémentaires s'embrasèrent. Leur chaume se transforma en une fournaise qui se propageait de toit en toit. Des oiseaux paniqués et égarés voletaient dans la fumée. Des vagues de rats fuyant les greniers surgissaient par les portes des caves. Bon nombre des arbalétriers de Bérat s'étaient installé des petites aires dans les toits, d'où ils pouvaient tirer à travers des trous aménagés dans le chaume. Maintenant, ils dégringolaient comme les rats des greniers. Des porcs couinaient en rôtissant vifs.

Soudain, à l'instant où la ville semblait condamnée et où les premières flammèches et étincelles commençaient à tomber sur les toits voisins du canon, les cieux s'entrouvrirent.

Un bruit de tonnerre déchira le ciel et la pluie s'abattit. Elle tomba si dru qu'on ne pouvait même plus voir le château depuis la porte de la ville. La rue se transforma en torrent. Les barils de poudre furent inondés. La fumée continuait de monter vers le ciel, tandis que les gouttes d'eau s'écrasaient en sifflant sur les cendres rougeoyantes. Les flammes mouraient. Rigoles et caniveaux charriaient une eau noire.

Et l'incendie rendit son dernier souffle.

Galat Lorret, le premier consul, accourut auprès de Joscelyn. Il voulait savoir où la population pouvait s'abriter. Plus d'un tiers des maisons avaient perdu leur toit, les autres étaient bondées de soldats cantonnés.

— Votre Seigneurie doit nous trouver de la nourriture, dit-il à Joscelyn, et nous avons besoin de tentes.

Lorret tremblait, peut-être de peur ou d'un début de fièvre, mais le comte n'eut aucune pitié pour lui. En vérité, il fut même si enragé de voir un homme du peuple tenter de lui donner un

conseil qu'il le frappa. Et il le frappa, encore et encore, le jeta à la rue, sous une nouvelle volée de coups de poing et de pied.

— Tu peux crever de faim ! hurla Joscelyn au consul. Crever de faim et continuer de trembler !

Le consul gisait dans la rigole inondée, la mâchoire fracassée, sa robe officielle trempée par l'eau mêlée de cendres noires. La porte d'une maison intacte derrière lui s'ouvrit. Une jeune femme en sortit. Elle avait les yeux vitreux et le visage rouge.

Soudain elle se mit à vomir, vidant tout le contenu de son ventre dans le caniveau près de Lorret.

— Va-t'en ! lui cria Joscelyn. Va répandre tes immondices ailleurs !

Puis le comte de Bérat vit que Guy Vexille, Robbie Douglas et une dizaine d'hommes d'armes contemplaient, bouche bée, le château.

La pluie décroissait et la fumée se dispersait.

De nouveau, on pouvait distinguer la façade meurtrie de la forteresse.

Joscelyn tourna lui aussi son regard dans cette direction pour tenter de voir ce qu'ils fixaient ainsi. Il put discerner l'armure pendant aux remparts du donjon, les cottes de mailles arrachées à ses hommes morts et suspendues là en guise d'insulte. Il put voir aussi les écus capturés, dont celui de Robbie, avec le cœur rouge des Douglas, pendant sens dessus dessous au milieu des hauberts.

Mais Guy Vexille et les autres n'étaient pas en train de contempler ces tristes trophées. Non, ils fixaient le rempart inférieur, plus précisément le parapet à demi effondré au-dessus de la porte du château.

Et là, dans la pluie, Joscelyn vit de l'or.

Robbie prit le risque de s'exposer aux archers du château et remonta la rue pour voir l'objet doré de plus près. Aucune flèche ne le prit pour cible. Le château semblait désert, silencieux en tout cas. Il marcha presque jusqu'à la petite place, pour pouvoir distinguer la chose plus clairement. Là, il resta en arrêt, interdit, incrédule.

Enfin, les larmes aux yeux, il tomba à genoux.

— Le Graal, murmura-t-il.

Soudainement, d'autres hommes se joignirent à lui et l'imitèrent en s'agenouillant sur les pavés.

— Le quoi ? demanda le comte.

Guy Vexille ôta son chapeau et mit à son tour genou à terre. Les yeux fixés sur le rempart, il lui semblait que la coupe précieuse rayonnait.

Là, devant lui, dans la fumée, au cœur même de la destruction, resplendissant telle la vérité même, il y avait le Graal.

Le canon ne tonna plus ce jour-là, au grand dam de Joscelyn, furieux.

Le nouveau comte de Bérat se fichait bien que les défenseurs aient une maudite coupe en leur possession. Ils pouvaient bien détenir la vraie croix, la queue de la baleine de Jonas, les langes de l'Enfant Jésus, la couronne d'épines et même les clés du paradis, il aurait volontiers écrasé le tout sous la maçonnerie pulvérisée du château. Tout le monde n'était pas du même avis, apparemment.

Les prêtres, de concert avec les assiégeants, vinrent le trouver à genoux pour obtenir une trêve. Même Guy Vexille se trouvait parmi eux, et cette soumission respectueuse de la part d'un homme qu'il craignait incita Joscelyn à donner suite à la requête.

— Nous devons leur parler, indiqua l'Harlequin.

— Ce sont des hérétiques, rétorquèrent les prêtres. Mais le Graal doit leur être repris.

— Que suis-je censé faire ? demanda Joscelyn. Simplement le leur réclamer ?

— Vous devez négocier, précisa Vexille.

— Négocier ?

Cette seule pensée révolta le comte.

Puis, brusquement, une idée lui traversa l'esprit. Le Graal… S'il existait – et apparemment tous ceux qui l'entouraient le croyaient – et s'il était réellement ici à Castillon d'Arbizon, sur son domaine, il pouvait en tirer profit. Il suffisait de ramener la coupe à Bérat, où des fous comme son oncle défunt paieraient

des fortunes pour le voir. On installerait de grandes jarres à la porte du château, songea-t-il, et des colonnes de pèlerins y jetteraient leur argent pour être autorisés à contempler le Graal. Oui, conclut-il, il pouvait tirer profit de cette coupe dorée. En outre, en exhibant ainsi l'objet et en ne tirant plus une seule flèche, la garnison ennemie signifiait elle aussi clairement son désir de parlementer.

— Je vais leur parler, déclara Vexille.

— Pourquoi vous ? grommela Joscelyn.

— Allez-y, je vous en prie, Monseigneur, répondit l'Harlequin d'un ton déférent.

Mais le comte n'avait aucun désir d'être de nouveau confronté aux hommes qui l'avaient gardé prisonnier. La prochaine fois qu'il les verrait, il voulait qu'ils soient morts. D'un hochement de tête, il signifia à Vexille qu'il pouvait faire ce qu'il entendait.

— Mais ne leur offrez rien ! prévint-il. Rien que je n'aie autorisé.

— Naturellement. Je ne scellerai aucun accord sans votre permission, confirma Vexille.

Des ordres furent donnés pour qu'aucun arbalétrier ne tire.

Alors, tête nue et sans aucune arme, l'Harlequin remonta la rue principale. Il dépassa les ruines fumantes des maisons. À l'entrée d'une ruelle, un homme était assis. L'Harlequin nota ses vêtements maculés de vomi et surtout son visage en sueur et couvert d'immondes pustules sombres. Guy exécrait de telles visions. Homme méticuleux, scrupuleusement propre, la puanteur et les maladies de l'humanité le répugnaient. Elles étaient les stigmates d'un monde pécheur, un monde qui avait oublié Dieu. Tournant les yeux vers le château, il vit son cousin apparaître sur le rempart ruiné et récupérer le Graal pour l'emporter.

Un moment plus tard, Thomas franchit les gravats envahissant la porte du château. Comme Guy, il ne portait aucune épée. Mais il n'avait pas non plus apporté le Graal. Il était revêtu de sa vieille cotte de mailles crasseuse, effilochée et commençant à rouiller en plusieurs endroits. Comme il avait

perdu son rasoir plusieurs jours auparavant, il arborait une courte barbe.

L'image même de la misère et du désespoir, se dit l'Harlequin.

— Thomas, salua ce dernier avant de s'incliner légèrement. Cousin !

L'archer regarda par-delà l'épaule de son parent. À mi-rue, trois prêtres les observaient.

— Les derniers prêtres qui sont venus ici m'ont excommunié.

— Ce que fait l'Église, elle peut le défaire. Où l'as-tu trouvé ?

Pendant un moment, Guy eut l'impression que Thomas n'allait pas répondre, puis il haussa les épaules.

— Sous le tonnerre, expliqua-t-il. Au cœur d'un éclair.

L'esquive fit sourire Vexille.

— Je ne sais même pas si tu possèdes vraiment le Graal. C'est peut-être une duperie ? N'as-tu pas posé une simple coupe dorée sur le mur pour nous faire croire que c'était le Graal ? Est-ce que je me trompe ? Prouve-moi le contraire, Thomas.

— Je ne peux pas.

— Alors montre-le-moi, l'implora Guy d'une voix étonnamment humble.

— Pourquoi le devrais-je ?

— Parce que le royaume des Cieux en dépend.

Dans un premier élan, Thomas pensa se moquer de la réponse de son cousin, puis il se mit à le fixer curieusement.

— Dis-moi d'abord quelque chose…

— Si c'est en mon pouvoir.

— Qui était le grand balafré que j'ai tué au moulin ?

Guy Vexille fronça les sourcils, car la question semblait très étrange en la circonstance. Après une brève réflexion, il ne décela aucun piège dans cette interrogation. Et comme il ne souhaitait pas contrarier Thomas, il lui répondit honnêtement :

— Il s'appelait Charles Bessières. Le frère du cardinal Louis Bessières. Pourquoi cette question ?

— Parce qu'il se battait bien, mentit l'Anglais.

— C'est tout ?

— Il se battait tellement bien qu'il a failli me prendre le Graal, inventa Thomas, s'enfonçant un peu plus dans son mensonge. Je voulais simplement savoir qui c'était.

Haussant une nouvelle fois les épaules, l'archer se demanda comment un frère du cardinal Bessières avait pu se trouver en possession du Graal.

— Ce n'était pas un homme digne d'avoir le Graal, observa l'Harlequin.

— Et moi ? demanda Thomas.

Guy ignora cette question, posée sur un ton quelque peu hostile.

— Montre-le-moi, plaida-t-il à nouveau. Pour l'amour de Dieu, Thomas, montre-le-moi.

L'archer hésita, puis il se tourna et leva la main. Revêtu des pieds à la tête d'une armure prise sur un ennemi, épée en main, messire Guillaume sortit du château en compagnie de Geneviève. La jeune femme portait le Graal, et elle avait une outre de vin à la ceinture.

— Pas trop près de lui, prévint Thomas avant de se retourner vers son cousin.

— Tu te souviens de messire Guillaume d'Evecque ? Encore un homme qui a juré de te tuer…

— Nous nous rencontrons présentement dans le cadre d'une trêve, lui rappela l'Harlequin.

Il salua d'un simple signe de tête le Normand qui, pour toute réponse, cracha sur les pavés. Concentré sur la coupe entre les mains de la fille, Guy ne prêta pas attention à cette manifestation de mépris.

C'était un objet d'une beauté magique, éthérée. Une merveille de délicatesse, pareille à de la dentelle. Un miracle si éloigné de cette ville immonde empestant la fumée, avec ses cadavres dévorés par les rats et ses miséreux pustuleux, que Guy Vexille n'eut plus le moindre doute : il avait le vrai Graal sous les yeux. C'était l'objet le plus convoité et le plus recherché de toute la chrétienté, la clé du Ciel lui-même.

Il tomba révérencieusement à genoux. Geneviève ôta le couvercle orné de perles et inclina le calice d'or vers les mains de Thomas. Une coupe verdâtre en verre épais tomba du

filigrane d'or. Le jeune archer la recueillit dans ses paumes et la tint respectueusement devant lui.

— Voici le Graal, Guy. Cet objet d'or n'a été réalisé que pour le contenir, mais c'est ce petit cratère qui est le vrai Graal.

Guy le contemplait avec envie, mais il n'osait faire le moindre mouvement dans sa direction. Messire Guillaume n'attendait qu'un prétexte pour lever son épée et la lui plonger dans le ventre. Et des archers, l'Harlequin n'en doutait pas, devaient l'observer depuis les meurtrières du donjon.

Il ne dit rien quand Thomas prit la flasque à la ceinture de Geneviève et versa un peu de vin dans la coupe.

— Regarde, dit l'archer.

Guy constata que, pleine de vin rouge, la coupe paraissait plus sombre, mais il remarqua surtout à la surface du verre un subtil reflet doré, invisible auparavant. Thomas laissa tomber la gourde par terre, puis, sans quitter des yeux ceux de son cousin, il leva le cratère à sa bouche et le vida d'un trait.

— *Hic est enim sanguis meus,* dit Thomas, rageusement.

Les mots mêmes du Christ. « Ceci est mon sang. »

L'archer tendit la coupe vide à Geneviève et celle-ci l'emporta immédiatement. Messire Guillaume lui emboîta le pas.

— Un hérétique boit dans le Graal, souligna Thomas, et le pire est à venir.

— Le pire ? demanda Guy, calmement.

— Nous allons le placer sous l'arche de la porte. Et quand votre canon abattra le reste du bastion, le Graal sera pulvérisé. Tout ce que tu récupéreras, quand nous serons morts, c'est un morceau d'or tordu et, peut-être, quelques fragments de verre.

Vexille sourit.

— Le Graal ne peut être brisé, Thomas.

— Alors prends le risque, si tu le veux, au nom de cette croyance ! lui lança l'archer avant de tourner les talons et de repartir vers le château.

— Thomas ! Thomas, je t'en prie ! le rappela l'Harlequin. Écoute-moi.

L'Anglais n'avait aucune envie de discuter davantage, mais la voix de son cousin était si implorante qu'il se retourna à contrecœur. C'était la voix d'un homme brisé.

Il ne risquait pas grand-chose à l'écouter quelques instants de plus. En outre, il avait eu la possibilité de formuler sa menace : si l'attaque continuait, le Graal serait brisé. Maintenant, l'honneur lui commandait de laisser son cousin lui faire son offre, même s'il n'entendait pas lui faciliter la chose.

— Pourquoi devrais-je t'écouter ? Pourquoi devrais-je écouter l'homme qui a tué mon père ? L'homme qui a tué ma femme…

— Je te demande d'écouter un enfant de Dieu.

Thomas faillit éclater de rire, mais attendit la suite.

Guy inspira. Intérieurement, il essayait de structurer ce qu'il allait dire. Levant les yeux vers le ciel, il vit des nuages bas, qui annonçaient une nouvelle averse.

— Le monde est en proie au mal et l'Église est corrompue. Le diable accomplit son œuvre sans entrave. Avec le Graal, nous pourrions changer cela. L'Église pourrait être nettoyée. Une nouvelle croisade libérerait le monde du péché. Le Graal, Thomas, peut amener le royaume des Cieux sur terre.

Il avait dit tout cela sans jamais détacher ses yeux du ciel. Il les abaissa pour regarder son cousin.

— C'est tout ce que je veux, Thomas.

— Alors, mon père est mort pour ça ?

— J'aurais voulu que ce ne soit pas nécessaire, mais il cachait le Graal. C'était un ennemi de Dieu.

Thomas se prit alors à haïr Guy plus qu'il ne l'avait jamais haï. Même si son cousin parlait d'une voix humble et sensée, chargée d'émotion, il le vomissait comme il n'avait jamais vomi personne.

— Dis-moi ce que tu veux maintenant ! s'impatienta l'archer.

— Ton amitié.

— Mon amitié ?!

— Le comte de Bérat est malfaisant, expliqua l'Harlequin. C'est un tyran, un idiot, un impie qui ignore Dieu. Si tu fais sortir tes hommes du château, je me retournerai contre lui. Ce soir, Thomas, toi et moi, nous pouvons être les maîtres, ici. Et

demain, nous partirons pour Bérat, nous ferons savoir que nous avons retrouvé le Graal, et nous inviterons tous les hommes de la chrétienté à venir le voir…

Guy marqua une pause. Il scrutait le visage de son cousin, en quête d'une réaction.

— Remontons ensemble vers le nord, continua-t-il. Paris sera la prochaine étape. Nous pouvons nous débarrasser de ce stupide roi Valois. Nous nous emparerons du monde, Thomas, et nous l'ouvrirons à l'amour de Dieu. Réfléchis-y, Thomas ! Toute la grâce et la beauté de Dieu se répandront sur cette terre. Il n'y aura plus de tristesse, plus de péché, simplement l'harmonie de Dieu dans un monde de paix…

Thomas fit mine de réfléchir à sa proposition, puis il fronça les sourcils.

— D'accord, je vais attaquer Joscelyn avec toi, mais avant de partir vers le nord, je voudrais m'entretenir avec l'abbé Planchard.

— Avec l'abbé Planchard ?

Guy n'avait pu taire sa surprise.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est un homme bon. J'ai confiance en ses conseils.

— Bien, répondit Guy. Alors je vais l'envoyer quérir. Il pourra être ici dès demain.

En cet instant précis, Thomas sut que toutes les paroles de son cousin n'étaient que mensonges. Il ressentit une telle colère sourdre en lui qu'il aurait pu attaquer Guy et le tuer à poings nus.

Mais il contint sa rage.

— Il pourra être ici demain ? se contenta-t-il de répéter.

— S'il accepte de venir.

— Encore faudrait-il qu'il ait le choix ! cracha Thomas d'une voix trahissant une fureur qu'il ne dissimulait plus. Et tu le sais. Il est mort, cousin ! Il est mort et c'est toi qui l'as tué. J'étais là, caché, dans l'ossuaire. J'ai tout entendu.

Une extrême stupéfaction se lut sur les traits de l'Harlequin, puis la rage. Mais il n'y avait rien qu'il pût dire.

— Tu mens comme un gamin ! lui lança Thomas avec mépris. Si tu peux mentir à propos de la mort d'un homme juste et bon, tu mens sur tout le reste !

Il pivota sur lui-même et repartit vers le château.

— Thomas ! le rappela encore Guy.

L'archer se retourna une dernière fois.

— Tu veux le Graal, cousin ? Alors tu vas devoir te battre pour l'avoir. Juste toi et moi. Toi et ton épée contre moi et mon arme.

— Ton arme ? L'arc ?

— Le Graal !

Puis, ignorant les cris de son cousin, il fila vers le donjon.

— Alors ? Qu'a-t-il offert ? demanda messire Guillaume.

— Tous les royaumes de la terre, répondit son ami.

Messire Guillaume renifla suspicieusement.

— Je sens comme une sainte allusion dans cette réponse…

Thomas sourit.

— Le diable a attiré le Christ dans le désert et il lui a offert tous les royaumes de la terre s'il acceptait d'abandonner sa mission.

— Il aurait dû accepter, répondit le Normand. Il nous aurait épargné ainsi une bonne charretée de problèmes… Donc, nous ne pouvons partir ?

— Sauf si nous nous battons pour nous frayer un passage.

— Et l'argent de la rançon ? s'enquit messire Guillaume, continuant d'espérer.

— J'ai oublié de lui poser la question.

— Mais à quoi sers-tu, bon sang ? s'exclama le Normand en anglais, sans qu'on puisse savoir s'il plaisantait ou s'il était affligé.

Puis il se détendit en revenant au français :

— Au moins, nous avons le Graal. C'est toujours quelque chose !

— L'avons-nous vraiment ? demanda Geneviève.

Les deux hommes se tournèrent vers elle. Ils se trouvaient dans la salle haute, dépouillée de tout meuble maintenant que les tables et les chaises avaient été descendues pour renforcer la

barricade de la cour. Il ne restait que le grand coffre ferré qui contenait l'argent de la garnison. Après une saison de raids, il était bien plein.

Assise dessus, la jeune femme tenait dans sa main droite le magnifique Graal doré avec sa coupe verte. De la main gauche, elle soupesait la boîte que Thomas avait rapportée du monastère Saint-Sever.

Geneviève posa le Graal d'or près d'elle sur le coffre. Elle ôta la coupe de verre de son berceau filigrané et la plaça dans la boîte carrée. Le couvercle ne pouvait se refermer car la coupelle verte était beaucoup trop haute. Qu'elle qu'ait été son objet réel, cette boîte n'avait en tout cas pas été conçue pour renfermer ce Graal-là.

— Avons-nous le Graal ? répéta-t-elle.

Thomas et Guillaume la regardèrent prouver que la coupe n'était pas adaptée à la boîte.

— Bien sûr que c'est le Graal, maugréa le Normand.

Il y avait dans sa voix une pointe de dédain qui voulait sous-entendre, même inconsciemment car il appréciait Geneviève, qu'une excommuniée ne pouvait savoir ce qu'était la sainte coupe du Christ.

Thomas s'approcha de sa compagne et lui prit le calice. Pensivement, il le tourna entre ses doigts.

— Si mon père possédait le Graal, réfléchit-il à haute voix, comment a-t-il pu aboutir entre les mains du frère du cardinal Bessières ?

— De qui ? demanda Guillaume d'Evecque.

Thomas contemplait la coupe de verre. Il avait entendu dire que le Graal qui se trouvait dans la cathédrale de Gênes était lui aussi en verre émeraudâtre. Mais personne ne croyait qu'il était authentique. S'agissait-il de ce Graal-là ? Ou s'agissait-il… d'un autre faux en verre ?

— L'homme sur qui je l'ai récupéré était le frère du cardinal Bessières, expliqua-t-il. Et s'il avait trouvé le Graal, que faisait-il avec lui à Castillon d'Arbizon ? Il aurait dû se précipiter à Paris ou à Avignon…

— Doux Jésus ! s'exclama le Normand atterré. Tu veux dire que celui-ci n'est pas vrai ?

— Il y a une façon de le découvrir, indiqua Thomas.

Il leva la coupe devant ses yeux. Admirant les petites tavelures dorées sur le verre, il se dit que c'était véritablement un objet magnifique, une chose aussi exquise qu'archaïque. Mais s'agissait-il du vrai Graal ?

Alors il leva le cratère au-dessus de sa tête. Il resta ainsi un instant bras tendus, puis il laissa la coupe tomber sur le plancher… où elle explosa en des milliers de fragments.

— Sacré Dieu ! lâcha messire Guillaume. Sacré foutu nom de Dieu !

L'incendie avait ravagé une bonne partie de Castillon d'Arbizon. Les premières victimes trépassèrent au cours de la nuit suivante. Certaines moururent alors que la nuit était encore noire, d'autres s'éteignirent à l'aube. Les prêtres se pressaient de maison en maison pour administrer les derniers sacrements.

Les hurlements déchirants des familles en deuil finirent par réveiller Joscelyn. Il grommela, cria à son écuyer d'aller faire cesser ce maudit bruit. Le garçon dormait sur une paillasse dans un angle de la chambre de son maître. Il tremblait et suait à grosses gouttes. D'affreuses pustules noires étaient apparues sur son visage. À leur vue, le comte grimaça de dégoût.

— Sors d'ici ! cria-t-il à l'écuyer.

Comme l'enfant ne bougeait pas, il le poussa du pied vers la porte.

— Dehors ! Dehors ! Oh, Jésus ! Tu t'es fait dessus ! Sors d'ici !

Joscelyn dut s'habiller seul. Il enfila ses hauts-de-chausses et une veste de cuir sur sa chemise de lin.

— Tu n'es pas malade, toi, au moins ? demanda-t-il à la fille qui avait partagé sa couche.

— Non, Seigneur.

— Alors va me chercher du lard, du pain et du vin chaud épicé.

— Du vin chaud épicé ?

— Tu es une servante, non ? Alors sers-moi et ensuite nettoie-moi cette infection !

Il montra du doigt la couche de l'écuyer. En enfilant ses bottes, il se demanda soudain pourquoi il n'avait pas été réveillé par le canon qui, généralement, tonnait au chant du coq. La terre placée dans la gueule du monstre séchait toute la nuit et le *signor* Gioberti estimait que le premier tir, à l'aube, était celui

qui produisait le plus de dommages. Pourtant, ce matin-là, il n'avait pas encore tiré.

Joscelyn se précipita dans la grande salle de la maison en hurlant après l'artilleur.

— Il est malade.

C'était Guy Vexille qui avait répondu. Assis dans un angle de la salle, il aiguisait un couteau et attendait Joscelyn.

— Il y a une épidémie, précisa-t-il.

Joscelyn boucla la ceinture à laquelle pendait son épée.

— Gioberti est malade ?

Guy Vexille remit sa dague au fourreau.

— Il vomit, Monseigneur, et il sue. Et il a des grosseurs au creux des bras et à l'aine.

— Ses hommes peuvent actionner ce maudit canon, non ?

— La plupart sont malades, eux aussi.

Joscelyn regardait Vexille sans vraiment comprendre.

— Les canonniers sont malades ?

— La moitié de la ville semble l'être, indiqua l'Harlequin en se levant.

Après s'être lavé, il avait enfilé des habits noirs propres et huilé ses longs cheveux sombres, pour l'heure plaqués et lissés soigneusement.

— J'avais entendu parler de la peste, mais je n'y croyais pas. J'avais tort. Que Dieu me pardonne.

— La peste ?

La terreur s'empara soudain du comte de Bérat.

— Dieu nous punit en laissant le diable se déchaîner, ajouta calmement Vexille. Nous ne pourrions pas espérer un signe du ciel plus clair. Nous devons donner aujourd'hui l'assaut sur le château. Monseigneur, et nous emparer du Graal. Alors la peste s'arrêtera.

— La peste ? répéta Joscelyn.

Un coup timide retentit à la porte. Il espéra que c'était la jeune servante, avec la nourriture.

— Entre, bon sang ! gronda-t-il.

Le père Médous.

Qui, effrayé et nerveux, vint s'agenouiller devant Joscelyn.

— La population se meurt, Seigneur.

— Nom de Dieu, qu'attends-tu de moi ? demanda le comte.

— Que vous capturiez le château, intervint Vexille.

Ignorant l'intervention du chevalier, Joscelyn scrutait le religieux.

— Tu dis que des gens meurent ?

Le père Médous acquiesça de la tête. Des larmes dégoulinaient le long de ses joues.

— C'est la peste, Seigneur. Ils suent, vomissent, vident leurs entrailles. Ils ont des bubons noirs sur le corps… et ils meurent.

— Ils meurent, répéta Joscelyn, désespéré.

— Galat Lorret est déjà mort. Son épouse est malade. Ma propre bonne est atteinte.

Les larmes redoublèrent sur le visage du prêtre.

— C'est contagieux, Seigneur. La peste est dans l'air. Elle se propage.

Espérant que le comte allait pouvoir leur venir en aide, il fixait son visage rond et blême.

— La peste est dans l'air, répéta-t-il, et nous avons besoin de docteurs, Monseigneur. Vous seul pouvez leur ordonner de venir de Bérat.

Joscelyn contourna le prêtre agenouillé. Il gagna la fenêtre, se pencha dans la rue.

Deux de ses hommes d'armes étaient assis devant la porte de la taverne, leurs visages gonflés et trempés de sueur. Quand ils levèrent des regards tristes et vides vers lui, il se détourna. Partout il entendait les pleurs et les gémissements des mères qui regardaient leurs enfants transpirer et mourir. Vestiges de l'incendie de la veille, de fines volutes flottaient dans le matin moite. Tout paraissait couvert de suie. L'humidité glaciale s'infiltrait jusqu'aux os.

Joscelyn frissonna, puis il aperçut messire Henri Courtois qui descendait de l'église Saint-Callic. Lui au moins était apparemment encore valide. En proie à un véritable soulagement, le comte sortit de la maison et courut vers le vieil homme.

— Tu sais ce qui se passe ? l'interrogea-t-il en le secouant par les épaules.

— Il y a la peste, Monseigneur.

— Elle est vraiment dans l'air ?

Joscelyn reprenait à son compte la formule du père Médous.

— Je n'en sais rien, indiqua le soldat, manifestement épuisé, mais ce que je sais, c'est qu'une bonne vingtaine de nos hommes sont malades et que trois sont déjà morts. Robbie Douglas est malade. Il vous a réclamé, Monseigneur. Il vous implore de trouver un médecin.

Joscelyn ignora la requête, mais renifla l'air frais du petit jour. Il ne pouvait sentir que les ultimes relents de l'incendie, les remugles de vomis, d'immondices et d'urine. C'étaient les odeurs de n'importe quelle ville, celles du quotidien, mais d'une certaine manière elles paraissaient beaucoup plus sinistres ce matin-là.

— Que faisons-nous ? demanda-t-il, impuissant.

— Les malades ont besoin d'aide, estima messire Henri. Ils ont besoin de médecins.

Et de fossoyeurs, pensa-t-il, sans oser l'exprimer à haute voix.

— C'est dans l'air, répéta encore Joscelyn, pensif.

Il sentait la puanteur partout, maintenant. Dans l'air, sur ses vêtements. Elle le harcelait, le menaçait, et la panique l'envahit. Il pouvait se battre contre un homme, contre une armée même, mais pas contre cette infection silencieuse et insidieuse.

— Nous partons, décida-t-il. Tous les hommes qui n'ont pas encore été atteints par le mal doivent partir immédiatement. Immédiatement, tu m'entends !

— Partir ?

La décision paraissait troubler le vieux soldat.

— Oui, nous partons ! répéta Joscelyn fermement. On laisse les malades ici. Ordonne aux autres de se préparer et de seller les chevaux. Immédiatement !

— Robbie Douglas veut vous voir.

Joscelyn était le seigneur de Robbie et donc il avait pour devoir de lui assurer soin et protection. Cependant, le comte n'était pas d'humeur à visiter des malades. Il ne l'était déjà pas en temps normal, et encore moins a fortiori aujourd'hui. Après tout, les malades pouvaient bien s'occuper d'eux-mêmes. De son

côté, il allait sauver autant d'hommes de cette horreur qu'il pourrait. Et lui en premier lieu.

En moins d'une heure, ils furent prêts et quittèrent la ville. Un flot de cavaliers franchit au galop la porte occidentale. Ils fuyaient la contagion pour gagner la sécurité du grand château de Bérat. Abandonnés par leurs chevaliers et les hommes d'armes, presque tous les arbalétriers de Joscelyn suivirent à pied, comme ils pouvaient. Une grande partie de la population de Castillon s'en alla chercher ailleurs un refuge contre la peste. Bon nombre des cavaliers de Vexille disparurent eux aussi, comme les quelques artilleurs qui n'avaient pas encore été touchés par la peste. Abandonnant sur place *Cracheuse d'Enfer,* ils s'approprièrent les chevaux des malades et s'éloignèrent au grand galop.

Des hommes de Joscelyn encore sains, seul messire Henri Courtois décida de rester. Il avait déjà un certain âge, n'avait plus peur de la mort, et plusieurs des hommes qui le servaient depuis tant d'années gisaient là, agonisant. Il ignorait ce qu'il pouvait faire pour eux, mais il ne les abandonnerait pas.

De son côté, Guy Vexille se rendit à l'église Saint-Callic. Il ordonna aux femmes qui priaient la statue du saint et celle de la Vierge Marie de sortir. Il voulait être seul avec Dieu et, même s'il pensait que l'église était un lieu où l'on pratiquait une foi corrompue, c'était encore une maison de prières. Agenouillé devant l'autel, il contempla le corps du Christ martyr sur la grande croix du chœur. De longues traînées de sang peint coulaient des terribles plaies. Guy fixait ces ruisselets écarlates, sans prêter attention à une araignée qui tissait sa toile entre le stigmate du coup de lance dans le flanc du Sauveur et sa main gauche tendue.

— Tu nous punis, dit-il à haute voix, Tu nous accables, mais si nous accomplissons Ta volonté, je sais que Tu nous épargneras.

Seulement, quelle était la volonté de Dieu ? C'était bien là le problème. Il cherchait la réponse, il attendait un signe en oscillant d'avant en arrière sur ses genoux meurtris.

— Réponds-moi, exhorta-t-il. Dis-moi ce que je dois faire.

En réalité, il savait déjà ce qu'il devait faire : il devait s'emparer du Graal et libérer son pouvoir. Mais là, dans la pénombre de la petite église, sous une peinture représentant Dieu trônant au milieu des nuages, il espérait qu'un signe, un message particulier, allait venir. Et il vint… même s'il ne fut pas celui qu'il attendait.

Il avait guetté une voix dans les ténèbres, un commandement divin qui l'aurait assuré de la victoire. Au lieu de cela, il entendit des pas lourds remonter la nef dans son dos. Quand il se retourna, il vit que ses hommes, les valides qui ne l'avaient pas abandonné, étaient venus prier avec lui. Dès qu'ils s'étaient rendu compte que leur chef se trouvait dans l'église, ils étaient accourus, l'un après l'autre. Ils s'agenouillèrent derrière lui et Guy sut que de tels hommes ne pouvaient être vaincus. Le temps était venu d'aller chercher le Graal.

Il envoya une demi-douzaine de ses fidèles fouiller la ville avec l'ordre de débusquer le moindre soldat, le moindre arbalétrier, le moindre chevalier ou homme d'armes encore capable de marcher.

— Ils doivent tous s'armer ! Dans une heure, rassemblement près du canon !

L'Harlequin regagna ses propres quartiers, sourd aux cris des malades et de leurs familles. Son propre serviteur avait été terrassé par le mal, mais l'un des fils de la maison dans laquelle il s'était installé était encore vaillant. Guy lui ordonna de l'aider à se préparer.

D'abord, il enfila ses chausses et son gambison[32] de cuir. Les vêtements étaient si ajustés que Vexille devait demeurer immobile pendant que le garçon, maladroitement, nouait les lacets dans le dos du justaucorps. Puis l'adolescent attrapa des morceaux de lard et frotta le cuir pour le graisser et permettre à l'armure de bouger facilement. Sur son gambison, l'Harlequin enfila un court haubergeon de mailles, une protection supplémentaire pour la poitrine, le ventre et l'aine. Celui-ci

[32] Pourpoint rembourré porté sous le haubert et s'ouvrant soit devant, soit derrière.

aussi avait besoin d'être graissé. Puis, plate par plate, l'armure noire fut assemblée. En premier furent positionnés les quatre cuissards, les plates arrondies pour les cuisses. Sous ces derniers, le garçon attacha les grèves jusqu'à la cheville. Les articulations de Vexille étaient protégés par des genouillères et ses pieds par des plates d'acier accrochées aux bottes, elles-mêmes fixées aux grèves. Il sangla autour de sa taille une courte jupe de cuir sur laquelle étaient accrochées de lourdes plaques d'acier carrées.

Quand tout ceci fut ajusté, Vexille plaça le gorgerin autour de son cou et attendit que le garçon ferme les deux boucles derrière. Puis l'enfant, ahanant sous l'effort, fit passer les plates de ventre et de dos par-dessus de la tête de l'Harlequin. Les deux lourdes plaques étaient reliées par de courtes sangles de cuir qui reposaient sur les épaules du chevalier. Une fois en place, ces deux pièces d'armure furent attachées l'une à l'autre et immobilisées par d'autres sangles sur les flancs. Ensuite vinrent les brassards qui protégeaient le haut des membres, puis ceux qui gainaient les avant-bras, les épaulières couvrant les épaules et deux cubitières pour les coudes.

Guy pliait et dépliait les bras pendant que le garçon ajustait les courroies de cuir : il devait s'assurer de ne pas trop les serrer pour ne pas empêcher l'Harlequin de manier correctement son épée. Les gants en cuir étaient recouverts de plaques d'acier qui leur donnaient une apparence squameuse. Enfin venait la ceinture, avec son lourd fourreau noir abritant la précieuse lame forgée à Cologne.

L'épée faisait une bonne aune de long[33], plus donc que le bras d'un homme. La lame trompeusement étroite laissait croire à ses adversaires qu'elle était fragile. Mais sa puissante arête centrale renforçait la longueur d'acier et en faisait une arme aussi tranchante que redoutablement mortelle. La plupart des hommes combattaient de taille et, de ce fait, émoussaient le tranchant de leurs épées sur les armures. Vexille, lui, était passé maître à l'estoc. Tout l'art était de chercher une jointure de l'armure et d'enfoncer la lame dedans. La poignée de son épée

[33] Environ un mètre vingt.

avait une gaine en bois d'érable, le pommeau et la garde étaient en acier. À la différence de la plupart des autres épées de nobles ou de chevaliers, elle n'arborait aucune décoration, aucune feuille d'or, nulle inscription sur la lame, pas la moindre incrustation d'argent. Ce n'était qu'un outil d'artisan, une arme de mort, un instrument idoine pour la sainte œuvre du jour.

— Messire ? bredouilla nerveusement le garçon en tendant à Vexille le grand heaume de tournoi avec sa visière aux fentes étroites.

— Pas celui-ci, répondit l'Harlequin. Je vais prendre le bassinet[34] et la cervelière[35].

Il montra du doigt ce qu'il voulait. Le grand heaume de tournoi n'offrait qu'un champ de vision extrêmement limité et Vexille avait appris à s'en passer au combat, parce qu'il l'empêchait de distinguer ses ennemis sur les côtés. C'était un risque d'affronter des archers sans la moindre visière, mais au moins il pouvait les voir. Il passa la coiffe de mailles sur sa tête pour protéger sa nuque et ses oreilles. Puis il prit le bassinet des mains du garçon. C'était un casque tout simple, sans bord et sans visière susceptibles de restreindre sa vision.

— Maintenant, va-t'en t'occuper de ta famille, dit-il au garçonnet.

Il ramassa son écu. Ses planches de saule étaient recouvertes de cuir bouilli et durci sur lequel avait été peint l'éalé des Vexille portant le Graal. Il n'avait ni talisman ni amulette. Peu d'hommes osaient monter au combat sans de telles protections, qu'il s'agisse de l'écharpe d'une dame ou d'un bijou béni par un prêtre.

Guy Vexille ne reconnaissait qu'un talisman, et c'était le Graal.

Et maintenant, il allait le chercher.

L'un des *coredors* fut le premier à tomber malade au château.

---

[34] Dit aussi heaume en pain de sucre. D'abord simple calotte de fer ovoïde portée sous le casque, puis seule, avec ou sans visière.

[35] Coiffure de mailles couvrant simplement la tête et la nuque alors que le camail protégeait en outre les épaules.

Avant la fin de la nuit, ils se trouvèrent plus d'une vingtaine, hommes et femmes, à vomir, suer et trembler. Jake était l'un d'eux. L'archer bigleux se traîna jusqu'à un coin de la cour et cala son arc à côté de lui. Il posa une poignée de flèches sur ses cuisses. Et il attendit là, seul, en silence.

Thomas essaya de le convaincre de remonter dans le donjon, mais l'archer refusa.

— Je vais rester ici, s'entêta-t-il. Je veux mourir à l'air libre.

— Tu ne vas pas mourir, lui dit son chef. Le paradis ne voudra pas de toi, et le diable ne supporte pas la concurrence.

La petite plaisanterie ne parvint pas à arracher un sourire au malade. Son visage était parsemé de petites tumeurs rouges qui s'assombrirent rapidement pour prendre la couleur d'une ecchymose. Il avait descendu ses hauts-de-chausses parce qu'il ne pouvait retenir ses intestins. La seule chose qu'il accepta de Thomas fut un lit de paille que son chef lui ramena des ruines de l'écurie.

Le fils de Philin aussi était tombé malade. Son visage présentait des taches roses et il frissonnait. La maladie semblait avoir surgi de nulle part. Thomas pensait qu'elle avait été amenée par le vent d'est qui avait attisé l'incendie avant qu'il soit éteint par la pluie. L'abbé Planchard l'avait mis en garde contre cette épidémie. Il lui avait parlé de la peste qui arrivait de Lombardie. Elle était ici, et Thomas était impuissant.

— Nous devons trouver un prêtre, dit Philin.

— Un médecin, plutôt, répondit l'archer.

Mais il n'en connaissait aucun et il ne voyait pas comment on pourrait en amener un dans le château, même si on avait su où en trouver un.

— Un prêtre, insista le grand *coredor*. Si une hostie consacrée touche un enfant, il guérit. Les hosties, ça guérit tout. Laissez-moi trouver un prêtre.

Alors que Philin lui parlait, Thomas se rendit soudain compte que le canon n'avait pas tonné de la matinée et qu'aucun arbalétrier oisif ne s'était amusé à tirer un carreau contre les pierres du château.

Il autorisa le barbu à se glisser hors des ruines du porche pour se mettre en quête du père Médous ou de l'un des autres

prêtres de la ville. Il ne pensait pas le revoir, mais Philin revint, moins d'une demi-heure plus tard. Il raconta que la ville était aussi durement frappée par le mal que le château et que le père Médous administrait l'extrême-onction aux malades. Il n'avait absolument pas le temps de venir voir la garnison ennemie.

— J'ai vu une femme morte, étendue en pleine rue, dit le *coredor* à Thomas. Elle gisait là, la mâchoire contractée.

— Le père Médous t'a-t-il donné une hostie ?

Philin lui montra l'épais morceau de pain qu'il porta immédiatement à son fils. Celui-ci se trouvait dans la salle haute, avec la plupart des malades. Une femme pleurait : en l'absence d'un prêtre, son mari n'allait pas pouvoir recevoir les derniers sacrements. Alors, pour la consoler et pour rendre espoir aux malades, Geneviève leva le calice d'or et le promena autour des paillasses. Elle laissait tous les souffrants le toucher et les assurait qu'il allait accomplir un miracle.

— On aura besoin d'un sacré miracle, dit messire Guillaume à Thomas. C'est quoi, cette horreur ?

Les deux hommes s'étaient rendus au sommet du donjon. De là, hors d'atteinte des arbalétriers, ils pouvaient observer le canon abandonné.

— Il y avait la peste en Italie, dit Thomas, et elle a dû arriver jusqu'ici.

— Jésus-Christ ! s'exclama d'Evecque. Quelle sorte de peste ?

— Dieu seul le sait. Une très mauvaise, assurément.

Pendant un moment, une crainte l'assaillit : cette épidémie n'était-elle pas un châtiment que Dieu leur avait envoyé parce qu'il avait brisé le Graal ?

Presque aussitôt, il se rappela que l'abbé Planchard lui avait parlé de l'épidémie bien avant qu'il trouve la coupe d'or et son cratère de verre. Il regarda un homme enveloppé dans un drap sanglant tituber dans la rue principale et s'effondrer. Il resta étendu, inerte, comme s'il était déjà dans son linceul mortuaire.

— Au nom du Christ, que se passe-t-il ? demanda Guillaume en se signant. As-tu déjà vu une chose pareille ?

— C'est la colère de Dieu qui nous punit.

— Pour quoi ?

— Parce que nous sommes encore en vie, répondit l'archer amèrement.

Il pouvait entendre les pleurs et les gémissements qui montaient de Castillon. Ceux qui en étaient capables fuyaient la peste. Il les regardait empiler leurs biens sur des charrettes à bras ou de simples brouettes, avant de les pousser vers la sortie de la ville. Ils contournaient le canon, franchissaient la porte, traversaient le pont et filaient vers l'ouest.

— Prions pour que la neige tombe, maugréa messire Guillaume. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai souvent remarqué qu'elle arrêtait les maladies.

— Il ne neige pas, par ici, indiqua Thomas.

Geneviève les rejoignit. Elle tenait toujours le calice d'or.

— J'ai alimenté le feu, dit-elle. Il semble faire du bien.

— À qui ?

— Aux malades. Ils aiment la chaleur. C'est un feu énorme.

Elle tendit le doigt vers la fumée sortant d'une cheminée sur le flanc du donjon. Thomas enroula son bras autour d'elle et examina son visage, en quête des terribles taches rougeâtres.

La peau claire de Geneviève était immaculée.

Plantés sur le rempart, ils continuèrent à regarder la population traverser le pont et emprunter la route de l'ouest. Ils virent Joscelyn prendre la tête d'une colonne d'hommes d'armes à cheval et s'éloigner vers le nord. Cette fois, en quittant Castillon, le nouveau comte de Bérat ne s'arrêta pas pour regarder derrière lui. Il filait comme s'il avait le diable aux trousses.

Et peut-être qu'il l'avait, pensa Thomas.

Il essaya de reconnaître l'Harlequin parmi les cavaliers qui disparaissaient au loin, mais il ne le vit pas. Guy se mourait peut-être quelque part en bas.

— Est-ce que le siège est fini ? se demanda Guillaume d'Evecque à haute voix.

— Pas si mon cousin est encore en vie.

— Combien d'archers as-tu encore ?

— Douze capables de bander un arc. Et toi, combien d'hommes d'armes ?

— Quinze, grimaça le Normand.

Seul point positif dans ce triste tableau, aucun membre de la garnison originelle n'avait tenté de fuir. Ils se trouvaient beaucoup trop loin de toute troupe amie pour prendre ce risque. En revanche, certains *coredors* étaient partis dès qu'ils avaient appris de Philin que les assiégeants avaient cessé de surveiller le château. Thomas ne regrettait pas leur départ.

— Alors, que faisons-nous ? demanda messire Guillaume.

— Nous restons ici jusqu'à ce que nos malades guérissent… ou meurent. Ensuite, nous partirons.

Il se refusait à laisser des hommes comme Jake souffrir et s'éteindre seuls. Le moins qu'il puisse faire, c'était de rester et de leur tenir compagnie jusqu'au seuil de leur passage, vers l'enfer ou le paradis.

Brusquement, il vit que le passage vers l'autre monde risquait de venir plus vite qu'il ne s'y attendait. Des hommes d'armes se rassemblaient au pied de la grande rue, près du canon. Ils portaient des épées, des haches et des écus, et leur allure ne signifiait qu'une chose.

— Ils veulent le Graal, souffla-t-il à ses amis.

— Jésus-Christ, donne-le-leur, gronda Guillaume. Donne-leur tous les morceaux.

— Tu crois que ça va les satisfaire ?

— Non, admit Guillaume.

Thomas se pencha par-dessus le rempart.

— Archers ! cria-t-il.

Puis il courut enfiler sa cotte de mailles, boucla son épée et récupéra son arc et son sac de flèches.

Le siège n'était pas terminé.

Trente-trois chevaliers et hommes d'armes remontaient la rue sur trois rangs. Les hommes de tête, parmi lesquels se trouvait Guy Vexille, portaient les pavois qui auraient dû protéger les arbalétriers, mais il n'en restait que six et l'Harlequin leur avait ordonné de suivre en restant à dix bons pas en arrière. Les grands boucliers des arbalétriers, tous plus hauts qu'un homme debout, servaient donc finalement à ses hommes d'armes.

Ils avançaient lentement derrière les pavois, traînant les pieds pour rester collés les uns aux autres. Les épais et lourds panneaux de bois étaient poussés au ras des pavés pour qu'aucune flèche ne puisse passer en dessous et se planter dans une cheville. Guy Vexille se préparait à tout instant à ce que les traits puissants des Anglais commencent à se ficher dans le bois. Comme rien ne se passait, il se demanda si Thomas n'avait pas perdu tous ses archers. L'hypothèse la plus probable, il le savait, était que l'ennemi attendait l'abaissement des pavois.

Ils parcouraient une ville de morts et de mourants, une cité empestant le bois brûlé et les immondices.

Ils trouvèrent en travers de leur route un mort gisant dans un drap sale. Du pied, ils repoussèrent le cadavre, poursuivirent leur progression. Les hommes du second rang tenaient leurs écus levés, protégeant ainsi leurs trois lignes d'éventuelles flèches tirées depuis le sommet du donjon.

Toujours rien. Plus le temps passait, plus Guy en venait à se demander si tout le monde n'était pas mort, dans le château. Il s'imagina traversant des salles vides, tel un chevalier de jadis, un chercheur du Graal venu accomplir sa destinée.

Une onde de pure extase le fit frissonner à la pensée de récupérer la sainte relique.

Son groupe venait d'arriver à l'entrée de l'esplanade du château. Ils traversèrent l'espace découvert. L'Harlequin rappela à ses hommes de bien rester collés les uns aux autres et de maintenir droits les pavois tandis qu'ils graviraient le tas de ruines barrant l'entrée de la forteresse.

— Le Christ est notre compagnon ! lança-t-il à ses hommes. Dieu est avec nous. Nous ne pouvons perdre !

Les seuls sons qu'ils percevaient étaient les cris des femmes et des enfants dans la ville, les frottements des pavois et le claquement métallique des pieds cuirassés sur les pavés.

Guy Vexille pencha légèrement de côté l'un des lourds panneaux de bois et découvrit devant lui la barricade de fortune qui barrait la cour. Il vit surtout les archers rassemblés au sommet des marches conduisant au donjon.

Une corde claqua et l'Harlequin se hâta de refermer l'échancrure entre les boucliers. La flèche se ficha dans le pavois

avec une force telle qu'il fut repoussé en arrière. Vexille fut surpris par la puissance de l'impact et plus stupéfait encore quand, levant les yeux, il constata que la tête de la flèche saillait du pavois. La pointe ressortait d'une bonne largeur de main, alors que le bouclier faisait bien le double de l'épaisseur d'un écu ordinaire.

Dans les secondes qui suivirent, d'autres flèches se plantèrent dans le bois. Les impacts produisaient un son de battement de tambour irrégulier et ébranlaient les lourds pavois. Blessé à la joue par une flèche qui avait traversé les couches de bois, un homme proféra un juron. Guy dut calmer l'ardeur de ses hommes.

— Restez groupés ! leur ordonna-t-il. Ralentissez ! Dès qu'on aura passé la porte, on avance droit sur la barricade. On peut la mettre à terre. Ensuite, le premier rang chargera les marches. Gardez les pavois levés jusqu'à ce qu'on atteigne les archers !

Son propre bouclier heurta une pierre et il leva la grande poignée de bois pour faire passer le panneau au-dessus de ce petit obstacle. Instantanément, une flèche se planta dans les gravats, manquant son pied de peu.

— Restez fermes, dit-il à ses hommes. Restez fermes ! Dieu est avec nous !

Frappé simultanément par deux flèches, le pavois bascula en arrière. Vexille parvint à le redresser et refit un pas en avant.

Ils avaient maintenant atteint les éboulis encombrant la porte effondrée et commençaient à les gravir. La progression devint plus ardue. Ils ne pouvaient plus déplacer leurs pavois que par saccades, franchissant par à-coups les débris irréguliers et résistant à la puissance des flèches qui continuaient de leur pleuvoir dessus.

Apparemment, il n'y avait aucun archer sur les remparts du donjon, car aucun trait ne tombait du ciel. Les flèches ne venaient que de face et échouaient irrémédiablement sur l'infranchissable barrière de pavois.

— Restez groupés, répéta Guy à ses hommes. Restez groupés et ayez confiance en Dieu !

À cet instant, tapis jusque-là derrière les vestiges du mur d'enceinte à droite de la porte, les hommes d'armes de messire Guillaume lancèrent leur cri de guerre et chargèrent.

Du haut des remparts, le Normand avait vu les assaillants se retrancher derrière les pavois et il avait deviné que ces grands panneaux aveugleraient leur progression. Il avait donc fait abattre une extrémité de la barricade et avait mené dix hommes dans un coin de la cour, juste derrière le mur d'enceinte, à l'endroit où se trouvait le tas de fumier des écuries.

Dès que les hommes de Guy Vexille surgirent de l'arche meurtrie, messire Guillaume lança son attaque. Il reproduisait exactement la tactique mise en œuvre avec efficacité lors de l'attaque de Joscelyn. Seulement, cette fois, l'ordre était de charger, de tuer et de blesser, et de se retirer immédiatement.

Pour être sûr d'être compris, il avait plusieurs fois répété ce plan à ses hommes tandis qu'ils attendaient. « Brisez le mur de pavois, leur avait-il dit, et ensuite retirez-vous vers le trou dans la barricade pour laisser les archers continuer le massacre. »

Pendant un court instant, tout sembla se dérouler parfaitement. La charge surprit les assaillants, qui vacillèrent et refluèrent en désordre. Un homme d'armes anglais, un soudard brutal qui n'aimait rien d'autre que le combat, fendit le crâne d'un ennemi d'un coup de hache tandis que messire Guillaume plantait son épée dans l'aine d'un autre. Instinctivement, les hommes tenant les pavois se tournèrent vers la menace, entraînant dans le mouvement leurs grands boucliers et ouvrant par là leur flanc gauche aux archers.

— Maintenant ! cria Thomas.

Les flèches volèrent.

Guy n'avait pas prévu ça, mais il était prêt. Dans son dernier rang, il y avait un homme répondant au nom de Foulques, un Normand fidèle comme un chien et féroce comme un aigle.

— Retiens-les, Foulques ! lui cria Vexille avant d'ajouter : Premier rang avec moi !

Une flèche ricocha sur l'un de ses brassards, blessant un homme derrière lui. Touchés également par des traits anglais, deux autres assaillants du premier rang s'effondrèrent. Mais le reste du groupe d'assaut suivit Vexille en reformant le mur de

pavois. Ils avaient repéré le passage à l'extrémité de la barricade et se dirigeaient maintenant droit dessus.

Les hommes de Guillaume d'Evecque auraient dû se retirer par là, mais ils étaient pris dans le feu de l'action, emportés par la folie et l'excitation du combat rapproché. Ils paraient les coups avec leurs écus, tentaient de trouver les failles dans les armures ennemies.

Vexille les ignora et contourna la barricade. Cinq hommes seulement l'accompagnaient, tous porteurs de pavois. Le reste de ses soldats affrontait les quelques compagnons de messire Guillaume, désormais très largement inférieurs en nombre.

Derrière leurs panneaux, l'Harlequin et ses fidèles progressaient vers l'escalier. Les archers s'étaient tournés vers cette barrière mouvante qui avançait droit sur eux. Leurs flèches filaient en sifflant frapper les énormes boucliers. Au même instant, les six arbalétriers, que personne n'avait vraiment remarqués dans la confusion, apparurent sur les éboulis de la porte du château. Ils tirèrent une volée de carreaux sur la ligne des archers anglais. Trois hommes se retrouvèrent instantanément à terre. Un autre eut son arc brisé entre ses doigts par l'un des dards métalliques.

Hurlant que Dieu était avec lui, Guy rejeta son pavois et chargea les marches.

— En arrière ! cria Thomas. En arrière !

Trois hommes d'armes étaient positionnés dans l'escalier intérieur en colimaçon pour défendre l'accès aux étages. Mais, auparavant, les archers qui refluaient en désordre devraient tous franchir la petite porte du donjon. Vexille fit tomber un Anglais en lui lançant son épée dans les jambes. L'homme hurla quand l'Harlequin lui planta sa longue lame dans le bas-ventre. Le sang gicla sur la pierre. Immédiatement, Thomas projeta l'extrémité de son arc contre la poitrine de son cousin. Guy redescendit d'une marche, tandis que Sam tirait l'épaule de son chef en arrière pour le ramener en sécurité à l'intérieur du donjon. Ensuite, ils se ruèrent dans l'escalier qui tournait vers la droite. Juste avant d'atteindre le premier niveau, ils dépassèrent les trois hommes d'armes qui attendaient.

— Retenez-les ! ordonna Thomas au trio. Sam ! En haut du donjon ! Vite !

Il demeura sur place, tandis que Sam et les sept autres archers survivants continuaient leur ascension vers les remparts. Ils sauraient quoi faire en arrivant au sommet. Pour l'instant, le plus important pour Thomas était d'empêcher les hommes de son cousin d'atteindre la première salle.

Là aussi, comme dans la plupart des châteaux, l'escalier en colimaçon tournait vers la droite en montant. De ce fait, les hommes de Thomas disposaient de davantage d'amplitude que leurs assaillants. Cependant, en combattant aguerri, Guy Vexille s'était assuré au préalable de la présence d'un gaucher parmi ses hommes.

Dès qu'il eut constaté que l'escalier partait bien vers la droite, il envoya celui-ci en avant avec une hache à large lame et courte poignée. Un premier défenseur eut le pied tranché par la faucheuse avant même d'avoir pu réagir. L'Anglais s'effondra dans un fracas d'écu, d'épée et de mailles. Il vit la hache se redresser au-dessus de lui et s'abattre de nouveau. Un cri bref s'étrangla dans la gorge du malheureux. À trois pas du fendeur, Thomas décocha sa flèche. Le gaucher bascula en arrière, la gorge transpercée. Presque simultanément, l'archer entendit un claquement familier dans son dos. Un carreau d'arbalète passa près de lui et crissa en épousant la courbure du mur. Se retournant, Thomas vit que Geneviève avait récupéré quatre des arbalètes des *coredors* et attendait une nouvelle cible.

Dans la cour, messire Guillaume se trouvait maintenant dans une situation désespérée. Très inférieurs en nombre, ses hommes et lui étaient acculés dans l'angle de la cour où se trouvait le tas de fumier.

Il cria aux soldats qui lui restaient de rapprocher leurs écus et de tenir bon. Quand les hommes de Guy chargèrent, les Anglais levèrent leurs écus pour parer les coups de haches et d'épées. Boucliers en avant, ils parvinrent à repousser l'assaut. Leurs lames s'enfonçaient dans les ventres et les poitrines de leurs adversaires.

L'un des ennemis, un gros homme avec un taureau sur son surcot, brandissait une masse d'armes, une boule de fer au

sommet d'un robuste manche. Il était pour l'heure occupé à fracasser l'écu d'un Anglais à grands coups de marteau. Bientôt, il n'y eut plus rien autour des sangles du bouclier que des morceaux de saule pulvérisés retenus par l'enveloppe de cuir, et le malheureux défenseur eut l'avant-bras cassé. Serrant les dents, il tenta de jeter les morceaux de son écu brisé au visage de son agresseur. Mais un autre Français surgit et lui planta son épée dans le ventre. L'Anglais tomba à genoux, bascula sur le côté. Messire Guillaume chargea l'homme à la masse et le repoussa. Le Français trébucha contre sa victime à terre. D'Evecque en profita pour le frapper au visage avec la poignée de son arme. L'une des extrémités de la traverse pénétra dans un œil de l'homme au taureau, qui tomba sur le dos. Même étendu, il continua de résister avec sa masse. Du sang et de la matière gélatineuse lui dégoulinaient sur la joue. Messire Guillaume n'eut pas le temps de l'achever, car deux autres assaillants arrivaient derrière lui.

La petite ligne de défenseurs se retrouva scindée. Un Anglais était à genoux, deux épées lui martelant le heaume. L'homme d'armes chancela en avant et vomit, tandis que l'un des Français exploitait l'opportunité offerte en enfonçant son épée dans l'échancrure entre la cuirasse et le heaume. L'Anglais hurla quand la lame pénétra juste derrière l'omoplate et continua sa course vers la colonne vertébrale. Désormais borgne, l'homme à la masse essayait de se relever. Revenu à sa hauteur, messire Guillaume lui balança un grand coup de pied au visage, puis un second, et comme l'autre ne voulait pas rester à terre, le Normand lui planta son épée dans la poitrine à travers les mailles. Ce faisant, Guillaume d'Evecque n'avait pas vu venir un autre ennemi. Un puissant coup d'épée à la poitrine l'envoya voler sur le tas de fumier.

— Ce sont des hommes morts ! hurla Foulques. Ils sont morts !

À cette seconde, la première volée de flèches tomba du haut du donjon.

Les dards touchèrent les hommes de Foulques dans le dos. Certains portaient des cuirasses et les flèches plongeant à angle

aigu ricochèrent dessus. Mais les boujons transpercèrent sans effort les mailles et le cuir.

En un instant, quatre assaillants furent tués et trois autres blessés. La panique s'empara des rangs français. Puis les archers tournèrent leurs arcs vers les arbalétriers toujours plantés sur les gravats de la porte.

Indemne, messire Guillaume parvint à se relever. Son bouclier étant fendu, il l'abandonna.

L'homme au taureau venait de se remettre à genoux. Ses bras puissants agrippèrent la taille du Normand. Il essaya de le faire tomber.

À deux mains, d'Evecque abattit le lourd pommeau de son épée sur le heaume de l'ennemi. Celui-ci ne lâchait toujours pas prise et renversa son adversaire. Messire Guillaume tomba avec fracas et laissa choir son épée. Il était maintenant en dessous du gros borgne qui essayait de l'étrangler. Tâtonnant de sa main gauche, le Normand cherchait le bas de la cuirasse du colosse. Il la trouva, tira sa dague de son fourreau avec la main droite et la planta dans le ventre du Français. Il sentit la lame traverser le cuir et s'enfoncer dans la chair et le muscle. Tortillant le poignard à l'intérieur de la plaie, il sectionna les intestins de l'homme. Au-dessus de lui, le visage rougeaud, borgne, brutal, ensanglanté, éructait en bavant.

De nouvelles flèches plurent. Elles se plantaient avec un sinistre bruit sourd dans les dos et les épaules des survivants de Foulques.

— Ici !

Guy Vexille se trouvait à la porte du donjon.

— Foulques ! Ici ! Laissez-les ! Viens ici avec tes hommes !

De sa voix rugissante, Foulques répéta l'ordre à ses compagnons. Il ne demeurait que trois défenseurs du château encore en vie dans l'angle de la cour. Mais s'il restait pour les achever, les archers en haut de la tour abattraient tous ses hommes.

Foulques avait une flèche dans la cuisse, mais il ne ressentait aucune douleur en marchant vers l'escalier et en le gravissant. Une fois à l'intérieur, il se retrouva à l'abri des flèches. Guy Vexille n'avait plus que quinze hommes. Les autres gisaient

dans la cour, morts ou blessés. Un Français déjà atteint par deux flèches tenta de gravir les marches, mais deux autres dards se plantèrent dans son dos et le rejetèrent au bas de l'escalier. Déchiré par la douleur, l'homme se contorsionna sur le sol. Sa bouche s'ouvrait et se refermait par spasmes. Une ultime flèche le libéra de sa souffrance en lui brisant la colonne vertébrale.

Dans un coin de la cour, un homme que Guy Vexille n'avait pas encore remarqué se leva de la paillasse sur laquelle il était jusque-là allongé. Il fit quelques pas et trancha d'un seul coup de couteau la gorge d'un homme d'armes blessé. Un carreau d'arbalète jailli de la porte frappa l'Anglais et le projeta sur sa victime. L'archer vomit. Son corps fut animé de soubresauts pendant quelques secondes, puis se figea.

Blessé, couvert de sang, messire Guillaume se sentit désemparé, impuissant. Il lui restait deux hommes.

Soudain, il fut pris de vertige. Un haut-le-cœur secoua son torse, jusqu'à sa gorge. Une envie de vomir l'étreignit, mais rien ne sortit, et il tituba jusqu'au mur de l'enceinte.

John Faircloth gisait sur le tas de fumier. Son ventre béant saignait. Il se mourait, sans pouvoir exprimer le moindre mot. Guillaume d'Evecque aurait voulu dire quelques paroles réconfortantes à l'agonisant, mais une nouvelle vague nauséeuse le submergea. Encore une fois, un haut-le-cœur l'ébranla. Son armure lui parut extraordinairement lourde. Il n'avait plus qu'une envie : s'allonger et se reposer.

— Mon visage ! cria-t-il à l'un de ses deux compagnons survivants. Regarde mon visage !

L'homme, un Bourguignon, obéit, et tressaillit en voyant les taches rouges.

— Oh, doux Jésus, s'affligea Guillaume. Satané doux Jésus !

Il s'effondra près du mur, tendit la main vers son épée, comme si le contact de l'arme familière pouvait le soulager.

De son côté, Guy avait regroupé ses hommes.

— Les écus ! cria-t-il. Deux d'entre vous en avant avec des écus… Levez-les bien… Montez l'escalier. On arrive juste derrière vous pour leur couper les jambes !

Tailler les chevilles vulnérables des défenseurs était la meilleure façon de prendre un escalier. Mais quand ils

essayèrent cette manœuvre, les Français découvrirent que les deux hommes d'armes survivants utilisaient les lances raccourcies que messire Guillaume avait préparées sur le palier en vue de la défense des marches. Les deux Anglais martelaient les écus des assaillants avec leurs piques et les obligeaient à reculer. Dans l'espace confiné, une flèche et un carreau d'arbalète frappèrent le heaume d'un des soldats de l'Harlequin. Le sang jaillit sous les bords du casque et inonda le visage. Le corps inerte bascula en arrière et Guy Vexille le tira jusqu'au bas des marches où il alla rejoindre le cadavre de l'homme à la hache.

— Il nous faut des arbalètes ! dit Foulques.

Son visage carré était couvert de blessures et d'ecchymoses, du sang maculait sa barbe. Il se dirigea vers la porte et beugla pour appeler les arbalétriers.

— Venez vite ! cria-t-il avant de cracher une dent ensanglantée. La voie est libre. Les archers sont morts, mentit-il. Alors, venez tout de suite !

Les arbalétriers s'élancèrent.

Sur les remparts, Sam et ses compagnons les attendaient. Quatre des six assaillants furent atteints par leurs flèches. Une arbalète chargée rebondit bruyamment sur les pierres de la barricade. Le cliquet se détendit et le carreau partit s'enfoncer dans un cadavre. Essayant de battre en retraite vers l'arche de la porte, un arbalétrier fut terrassé par un trait anglais. Mais deux de ses compagnons, indemnes, parvinrent à atteindre les marches.

— Il en reste encore quelques-uns en haut, dit Guy à ses hommes. Et Dieu est avec nous. Nous avons juste besoin d'un dernier effort. Juste un. Et le Graal sera à nous. Votre récompense sera la gloire ou le Ciel. La gloire ou le Ciel !

Comme il avait la meilleure des armures, il décida de mener l'attaque, avec Foulques à ses côtés. Les deux arbalétriers viendraient immédiatement à leur suite, prêts à frapper les archers pouvant se trouver encore derrière la courbe de l'escalier. Dès que cette volée de marches serait dégagée, il tiendrait tout le bas du donjon. Avec un peu de chance, pensa-t-il, le Graal se trouverait dans l'une des pièces inférieures. Mais il

y avait encore un autre étage au-dessus, donc ils auraient à recommencer la manœuvre. Il ignorait combien de temps ça lui prendrait vraiment, mais il était certain de finir par atteindre la sainte relique. Dès qu'il l'aurait, il mettrait le feu au château. Les planchers de bois brûleraient facilement et les flammes et la fumée tueraient les derniers archers sur les remparts. Victorieux, il pourrait repartir. Le Graal serait à lui et le monde pourrait changer.

Juste un dernier effort…

Vexille attrapa le petit écu de l'un de ses hommes d'armes. Destiné à détourner les coups d'épée dans une mêlée, il était à peine plus grand qu'un plat de service à table.

Il attaqua la montée en tendant le bouclier à bout de bras, sans se montrer. Il espérait que les archers de l'autre côté du coude de l'escalier allaient tirer dans l'écu. Immédiatement, il se précipiterait avant qu'ils aient eu le temps de réencocher une flèche. Mais les Anglais en avaient vu d'autres. Alors Guy fit un signe de tête à Foulques. Le Normand avait extrait la tête et l'extrémité de la flèche plantée dans sa cuisse. Il n'avait laissé dans le muscle qu'une partie du fût raccourci.

— Je suis prêt, indiqua Foulques.

— Alors on y va.

Pataugeant dans le sang de leurs camarades, les deux hommes recroquevillés derrière leurs écus gravirent l'escalier en colimaçon. Ils tournèrent le coude et Guy se prépara à un tir de flèches.

Rien ne vint. Prudemment, il regarda par-dessus le bouclier, ne vit rien d'autre que des marches vides devant lui. Dieu lui avait donné la victoire, il le savait.

— Pour le Graal ! dit-il à Foulques.

Les deux hommes hâtèrent le pas. Ils n'avaient plus qu'une dizaine de marches à franchir. Les arbalétriers les suivaient. Soudain, Vexille sentit une odeur de brûlé. Il ne s'en soucia pas. L'escalier tourna une dernière fois. Apercevant une salle devant lui, il lança son cri de guerre.

Et une pluie de feu tomba du ciel.

C'était Geneviève qui en avait eu l'idée. Elle avait confié son arbalète à Philin pour remonter dans la salle où gisaient les

malades. Attrapant une cuirasse prise lors de la première attaque, celle de Joscelyn, elle avait versé dans sa partie concave un plein seau de braises récupérées dans la cheminée. L'une des *coredors* l'avait aidée. Elle avait rempli une grande marmite de cendres encore incandescentes. Les deux femmes avaient descendu leur fardeau ardent vers le bas du donjon. La cuirasse brûlait les mains de Geneviève.

Quand les deux premiers assaillants apparurent, elles jetèrent les braises et les cendres rougeoyantes dans l'escalier. Ces dernières provoquèrent finalement les dommages les plus importants. Une poussière incandescente se répandit dans tout l'espace. Des particules incandescentes pénétrèrent dans les yeux de l'arbalétrier derrière Foulques. Il vacilla sous l'effet de la douleur. En essayant de se débarrasser des cendres brûlantes sur son visage, il laissa tomber son arme. L'arbalète frappa la marche, se déclencha toute seule et le carreau libéré partit transpercer la cheville du Normand. Celui-ci tomba au milieu d'un tas de braises rougeoyantes. Sous l'effet de la douleur, il se jeta en arrière dans l'escalier pour s'extraire des tisons.

Guy se retrouva seul en haut des marches. Le nuage de cendres l'aveuglait à moitié. Pour tenter de se protéger les yeux, il leva son bouclier, mais une flèche le frappa avec une telle force qu'il fut repoussé en arrière. La pointe avait à demi traversé l'écu. Un carreau d'arbalète s'écrasa contre le mur.

Chancelant, Guy essaya de retrouver son équilibre. À cause des cendres et de l'épaisse fumée, ses yeux remplis de larmes ne voyaient presque plus rien.

Alors Thomas lança la charge, une poignée de ses hommes sur ses talons. Il brandissait l'une des lances raccourcies qu'il poussa contre le torse cuirassé de son cousin. Vexille bascula jusqu'au bas des marches. L'homme d'armes qui suivait immédiatement Thomas planta des deux mains son épée dans le cou de Foulques.

Au pied de l'escalier, les hommes de l'Harlequin auraient dû tenter de stopper la charge hurlante qui débouchait. Mais, déconcertés par l'apparition de Guy Vexille qui se relevait en titubant, par les hurlements d'agonie de Foulques et par l'odeur du feu et de la chair brûlée, ils choisirent d'attraper leur maître

hébété et à demi aveugle et ressortirent du donjon dans la plus parfaite confusion.

Immédiatement sur leurs talons, leurs ennemis jaillirent de la fumée. Thomas n'avait avec lui que cinq hommes, mais ils avaient suffi à semer la panique au sein de la petite bande de son cousin.

Lance en avant, l'archer frappa une nouvelle fois Vexille à la cuirasse et celui-ci bascula sur les marches de l'escalier extérieur. Il s'affala de tout son long sur les pierres de la cour.

Les flèches recommencèrent à tomber des remparts, transperçant mailles et armures. Les hommes de l'Harlequin ne pouvaient plus remonter les marches, car Thomas était planté là, et la porte du donjon était envahie d'hommes armés et de fumée. Alors ils s'enfuirent. Ventre à terre, ils coururent vers la ville sous une pluie de flèches. Deux d'entre eux, transpercés, s'effondrèrent au milieu des décombres de l'arche d'entrée.

Thomas donna l'ordre d'arrêter de tirer.

— Détendez les cordes ! cria-t-il à ses archers en haut du donjon. Tu m'entends, Sam ? Détendez les cordes ! Détendez les cordes !

Il laissa tomber sa lance et tendit la main. Geneviève lui donna son arc et Thomas récupéra un barbillon dans son sac de flèches. En bas de l'escalier, abandonné par ses derniers hommes, son cousin se relevait péniblement dans sa lourde armure noire. Ses yeux pleuraient encore, mais sa vue était redevenue quasiment normale.

— Toi et moi, dit l'archer, ton arme contre la mienne.

Guy regarda à droite et à gauche et ne vit rien qui puisse lui venir en aide. La cour empestait le vomi, les excréments et le sang. Elle était jonchée de corps. Lentement, l'Harlequin battit en retraite vers le passage à l'extrémité de la barricade. Thomas sauta au bas des marches et le suivit, restant à une dizaine de pas de son ennemi.

— Alors, tu as perdu ton appétit pour le combat ? lui demanda l'Anglais.

Soudain, sa longue épée en main, l'homme en noir se précipita sur l'archer. Le barbillon frappa sa cuirasse de plein

fouet et Vexille fut arrêté net par la puissance du grand arc. Thomas avait déjà encoché une autre flèche sur la corde.

— Essaye encore, l'invita l'archer.

Une nouvelle fois, Guy recula. Il reflua jusqu'à la barricade et dépassa messire Guillaume et ses deux hommes, qui ne firent rien pour l'arrêter. Tous les archers de Thomas étaient descendus des remparts et observaient la scène depuis le haut des marches extérieures.

— Est-ce que tu as une bonne armure ? demanda Thomas à son cousin. Il faut qu'elle le soit. Tu vois, je tire des flèches à tête large. Elles ne vont pas percer ton armure. Elles ne sont pas faites pour cela.

Il décocha une nouvelle flèche et la pointe s'écrasa avec une force inouïe sur la cuirasse de Guy, à la hauteur des parties génitales. Au bord de la suffocation, il se plia en deux, puis tomba au milieu des gravats. Thomas avait déjà une nouvelle flèche prête.

— Alors que faisons-nous, maintenant ? s'enquit Thomas. Je ne suis pas sans défense, moi. Pas comme Planchard. Pas comme Eléonore. Pas comme mon père. Allez, viens et tue-moi !

Laborieusement, Guy se remit sur ses pieds. Il continua de reculer, aborda les éboulis de l'entrée.

Il savait qu'il avait des hommes en ville. S'il pouvait les rejoindre, il serait en sécurité. Mais il n'osait pas tourner le dos à son ennemi. Il était certain de recevoir une flèche s'il le faisait, et l'honneur d'un homme lui commande de ne jamais montrer le dos. De mourir en faisant face à l'ennemi.

Il se trouvait à l'extérieur du château, maintenant, et remontait lentement l'esplanade dégagée. Il priait pour que l'un de ses hommes ait l'idée de prendre une arbalète et de venir abattre Thomas. Mais celui-ci continuait d'avancer droit sur lui en souriant. Et son sourire était celui d'un homme qui vient cueillir une douce vengeance.

— Celle-ci est une flèche boujon, indiqua l'archer. Elle va te frapper à la poitrine. Tu veux lever ton écu ?

— Thomas… commença Guy.

Il leva son petit bouclier avant d'avoir pu ajouter un mot, car il avait vu son cousin dresser son grand arc. La corde se détendit

et la flèche, avec sa pointe fine aiguisée alourdie et renforcée par du chêne à sa base, transperça l'écu, traversa la cuirasse, la cotte de mailles et le cuir, pour aller se loger dans l'une des côtes de Guy. La puissance de l'impact le fit sauter de trois pas en arrière.

Il parvint miraculeusement à rester debout. Son bouclier était désormais cloué à sa poitrine. Et Thomas avait encore une flèche encochée.

— Dans le ventre, cette fois.

— Je suis ton cousin… essaya Guy.

Dans un effort désespéré, il parvint à se défaire de l'écu et à arracher la pointe boujon de sa poitrine.

Trop tard. La nouvelle flèche le frappa au ventre, traversa l'acier, les mailles de fer et le cuir graissé. Cette fois, la pointe s'enfonça profondément. De nouveau, l'Harlequin avait vacillé et reculé. Mais il était toujours debout.

— La première était pour mon père, expliqua Thomas, la seconde pour ma femme… et celle-ci est pour Planchard.

Il décocha sa troisième flèche boujon. La tête effilée transperça le gorgerin de Guy. Il tomba à la renverse.

Quand Thomas approcha, l'Harlequin essaya de lever son épée, qu'il n'avait pas lâchée. Il tenta aussi de parler, mais sa gorge était pleine de sang. Le blessé agitait la tête, sans comprendre pourquoi sa vision devenait vitreuse.

Il sentit que Thomas s'agenouillait sur son bras droit, le bras qui tenait l'épée, et qu'il soulevait son gorgerin perforé. Vexille essaya de protester, mais il ne parvint qu'à cracher du sang.

Alors Thomas passa sa dague sous le gorgerin et l'enfonça au plus profond de la gorge de Guy.

— Et ça, c'est pour moi.

Sam et une demi-douzaine d'archers vinrent le rejoindre près du corps.

— Jake est mort, dit Sam.

— Je sais.

— La moitié de ce foutu monde est mort, ajouta Sam.

Peut-être que le monde entier approche de sa fin, pensa Thomas. Peut-être que les terribles prophéties du livre de

l'Apocalypse vont s'avérer. Les quatre terrifiants cavaliers de l'Apocalypse doivent être en route.

Le cavalier sur le cheval blanc représentait la vengeance de Dieu contre un monde pécheur, le cheval rouge apportait la guerre, le cheval noir la famine, tandis que le cheval spectral, le pire, répandait la peste et la mort.

Peut-être que la seule chose qui pouvait repousser les quatre cavaliers, c'était le Graal. Mais il ne l'avait pas en sa possession. Les cavaliers de Dieu allaient donc pouvoir se déchaîner sans entrave.

Thomas se redressa, ramassa son arc, commença à descendre la rue.

Les hommes de Guy encore en vie n'avaient aucun désir d'affronter les archers. Ils s'étaient déjà enfuis, comme Joscelyn et les siens, en quête d'un endroit où la peste ne faisait pas encore ses ravages.

Thomas parcourait une ville de mourants et de morts, une ville de fumées et d'immondices, un lieu de douleur et de pleurs.

Il avait placé une flèche sur sa corde, mais personne ne vint le défier. Une femme appelait à l'aide, un enfant criait devant une porte. Thomas vit enfin un homme d'armes encore en cotte de mailles. Il tendit sa corde à moitié avant de voir que l'autre n'avait pas d'armes. Seulement un seau d'eau ! L'homme était relativement âgé, avec des cheveux gris.

— Vous devez être Thomas ?

— Oui.

— Je suis messire Henri Courtois.

Le vieux fidèle du défunt comte de Bérat tendit le doigt vers une maison voisine.

— Votre ami est à l'intérieur. Il est malade.

Robbie Douglas était couché sur un lit misérable. Il tremblait de fièvre et son visage était sombre et gonflé. Il ne reconnut pas Thomas.

— Tu n'es qu'un pauvre bâtard, dit tristement l'archer.

Il tendit son arc à Sam, puis, remarquant le parchemin sur un tabouret, il ajouta :

— Prends ça aussi, Sam.

Alors, il prit Robbie dans ses bras, le souleva et le porta jusqu'en haut de la colline.

— Tu dois mourir au milieu de tes amis, murmura-t-il a l'homme inconscient.

Le siège était enfin terminé.

Messire Guillaume mourut. Beaucoup moururent. Il y avait trop de corps à enterrer, aussi Thomas fit-il transporter les cadavres jusqu'à une fosse creusée dans les champs, de l'autre côté de la rivière. On les recouvrit de bois mort, on mit le feu aux branchages. Toutefois il n'y en avait pas assez pour consumer les corps, qui durent être abandonnés à demi brûlés. Les loups arrivèrent et, au-dessus de la tranchée, un nuage noir de corbeaux obscurcit le ciel. Les prédateurs allaient pouvoir se partager un festin.

Progressivement, la population revint en ville. Elle avait cherché refuge dans des endroits aussi durement frappés que Castillon d'Arbizon. La peste était partout, disaient-ils. Bérat était une nécropole. Personne ne savait si Joscelyn était encore en vie, et Thomas ne s'en souciait guère.

L'hiver apporta le gel et, à Noël, un moine de passage leur apprit que la peste se trouvait maintenant au nord.

— Elle est partout, indiqua le frère. Tout le monde meurt.

Non, tout le monde ne mourait pas. Le fils de Philin, Galdric, guérit, mais, juste après Noël, ce fut son père qui tomba malade. Lui mourut après trois jours d'agonie.

Robbie aussi s'était accroché à la vie. Plusieurs fois, on avait cru qu'il allait mourir, qu'il était mort, même. Pendant plusieurs nuits, il avait donné l'impression de ne plus respirer. Mais il avait survécu et guérissait lentement. Geneviève veillait sur lui. Elle le nourrissait quand il était trop faible, le lavait quand il était sale.

Un matin où il essayait de s'excuser, elle le fit gentiment taire.

— C'est à Thomas que tu dois parler, lui dit-elle.

Encore faible, il alla trouver son ami. En le voyant, il se dit que l'archer avait l'air plus vieux et plus féroce. Robbie ne sut comment commencer, mais Thomas l'aida :

— Raconte-moi. Quand tu as fait ce que tu as fait, pensais-tu accomplir ce qui était juste ?

— Oui.

— Alors tu n'as pas mal agi, lui dit Thomas sans émotion. N'en parlons plus.

— Je n'aurais pas dû prendre ça.

Robbie montrait du doigt le parchemin sur les genoux de Thomas, les textes concernant le Graal que le père Ralph avait laissés.

— Je l'ai récupéré, et maintenant je m'en sers pour apprendre à Geneviève à lire. Il n'est d'aucune autre utilité.

L'Écossais fixait le feu.

— Je suis désolé.

Thomas ne répondit pas aux excuses de son ami.

— Maintenant, nous n'avons plus qu'à attendre que tout le monde soit remis, et ensuite nous rentrerons chez nous.

À la Saint-Benoît, ils furent prêts à partir. Onze hommes allaient regagner l'Angleterre et Galdric – désormais orphelin – allait les suivre, comme serviteur de Thomas. Ils rentraient riches car la majeure partie des gains de leurs pillages était sauve. Mais qu'allaient-ils trouver en Angleterre ? Thomas l'ignorait.

Il passa la dernière nuit, à Castillon d'Arbizon, à écouter Geneviève bredouiller les mots du parchemin de son père. Il avait décidé de le brûler, car il ne l'avait mené nulle part. Avec ce document, Geneviève apprenait surtout à lire le latin, car il contenait très peu d'anglais ou de français. Même si elle n'en comprenait pas le sens, le parchemin lui apprenait au moins à déchiffrer les lettres.

— « *Virga tua et baculus tuus ipsa consolobuntur me* », lut-elle lentement.

Thomas acquiesça de la tête. Il savait que les mots *Calix meus inebrians* n'allaient pas tarder à suivre. La coupe l'*avait* rendu ivre, pensa-t-il. Ivre et fou, et tout ça pour rien. Planchard avait raison. La quête du Graal rendait fou.

— « *Pono coram me mensam,* continua Geneviève, *ex adverso hostium meorum…* »

— Ce n'est pas *pono,* corrigea Thomas, mais *pones*. *« Pones coram me mensam ex adverso hostium meorum*. »

Il connaissait le passage par cœur et le lui traduisit :

— « Tu prépares une table pour moi en présence de mes ennemis. »

Elle fronça les sourcils, posa un long doigt pâle sur le parchemin.

— Non, insista-t-elle. C'est écrit *pono*… Ici.

Elle lui présenta le manuscrit pour prouver ses dires.

La lumière du feu dansait sur les mots, qui étaient effectivement *pono coram me mensam ex adverso hostium meorum*.

Son père les avait écrits. Thomas devait avoir vu cette ligne des dizaines de fois, et pourtant il n'avait jamais remarqué la faute. Le latin lui était si familier qu'il avait chaque fois parcouru le texte trop vite. Il lisait avec sa tête davantage qu'avec ses yeux. *Pono*. « Je prépare une table. » Pas « tu prépares », mais « je prépare ».

En fixant le mot, Thomas sut que ce n'était pas une erreur.

Et qu'il avait retrouvé le Graal.

Épilogue

Le Graal

Les vagues s'écrasaient en chuintant sur les galets. Elles déposaient leurs petites langues d'écume, puis repartaient en faisant rouler les cailloux. Sans arrêt, perpétuellement, une mer gris-vert battait la côte anglaise.

Une pluie fine tombait, humectant l'herbe fraîche où les agneaux paissaient. Des lièvres dansaient près des haies envahies d'anémones et de mourons.

La peste avait gagné l'Angleterre. Thomas et ses trois compagnons avaient traversé des villages fantômes où des vaches beuglaient, à l'agonie, car il n'y avait plus personne pour traire leurs pis gonflés. Dans certains bourgs, des archers attendaient derrière des barricades pour repousser tous les étrangers, et les voyageurs s'étaient sagement attelés à contourner de tels endroits. Ils avaient vu des trous creusés pour les morts, des fosses à demi remplies de cadavres auxquels personne n'avait administré les derniers sacrements. Des fleurs bordaient les trous : c'était le printemps.

À Dorchester, ils tombèrent sur un mort abandonné en plein milieu de la rue. Il n'y avait plus personne pour l'enterrer. Des maisons avaient été condamnées avec des planches et marquées d'une grande croix rouge pour indiquer que les personnes à l'intérieur étaient malades et qu'on devait les laisser là jusqu'à la guérison… ou la mort.

À l'extérieur de la ville, les champs étaient à l'abandon. Les grains pourrissaient dans les granges des fermiers morts ou enfuis.

Mais les alouettes voletaient, insouciantes, au-dessus des prairies, des martins-pêcheurs plongeaient dans les rivières, des pluviers fondaient des nuages.

Sir Giles Marriott, le vieux seigneur du manoir de Hookton, était mort avant le début de la peste et sa tombe se trouvait dans l'église du village.

Si des villageois survivants virent Thomas passer à cheval sur la route, ils ne se manifestèrent pas. Ils se cachaient pour s'abriter de la colère de Dieu. Thomas, Geneviève, Robbie et Galdric poussèrent jusqu'au pied de la colline de la Lipp.

Devant eux, la mer, la grève de galets et la petite vallée où se nichait jadis Hookton. Le village avait été brûlé par messire Guillaume et Guy Vexille, à l'époque où ils étaient alliés. Désormais, il ne restait plus rien que de vagues ruines de chaumières incendiées disparaissant sous les ronces. Des noisetiers, des chardons et des orties poussaient sur les murs carbonisés de l'église à ciel ouvert.

Cela faisait une quinzaine de jours que Thomas avait débarqué en Angleterre. Il s'était d'abord rendu auprès du comte de Northampton pour s'agenouiller devant son seigneur – après que ses serviteurs eurent soigneusement examiné le jeune homme pour s'assurer qu'il n'était pas porteur des terribles bubons noirs. Thomas avait remis à son seigneur un tiers des sommes rapportées de Castillon d'Arbizon. Et il lui avait offert la coupe d'or.

« Ceux qui l'ont créée voulaient la faire passer pour le Graal, Monseigneur. Mais le vrai Graal a disparu. »

Le comte avait longuement admiré le calice doré. Il l'avait tourné, retourné, l'avait levé à la lumière pour mieux le contempler.

« Disparu ?

— Les moines de Saint-Sever, mentit Thomas, pensent qu'il a été emporté vers le ciel par un ange dont les ailes ont été guéries à l'endroit où s'élève leur abbaye. Il a disparu, Seigneur. »

Northampton était néanmoins satisfait car il était maintenant propriétaire d'un trésor d'orfèvrerie exceptionnel, même s'il n'était pas le vrai Graal. Après avoir promis au comte de revenir, Thomas était reparti avec ses compagnons.

Il avait pris la route du village de son enfance, où il avait appris à manier l'arc, et de l'église où le père Ralph le fou, *son* père, avait prêché aux mouettes et caché son grand secret.

Et il y était encore. Négligé par les pillards qui l'avaient jugé sans valeur, oublié par le temps, perdu dans l'herbe et les orties qui poussaient entre les dallages de la vieille église, l'objet insignifiant n'avait pas bougé depuis toutes ces années. C'était une simple écuelle d'argile, une petite jatte plate que le père Ralph utilisait pour mettre les hosties. Thomas se rappelait qu'il la plaçait sur l'autel, qu'il la couvrait d'un tissu de lin et la ramenait à la maison quand la messe était dite.

« Je prépare une table », avait-il écrit. L'autel était la table, et la jatte la chose qu'il y plaçait. Thomas l'avait manipulée des centaines de fois sans qu'elle éveille rien en lui, sans qu'il ait une pensée particulière pour ce vulgaire récipient. La dernière fois qu'il était venu à Hookton, il l'avait bien ramassée, au milieu des ruines, mais lui-même l'avait dédaigneusement rejetée parmi les herbes. Et même, la fois précédente, c'était encore lui qui l'avait fait tomber de l'autel en tentant d'échapper aux Français.

Il la retrouva, au milieu des orties.

Il la rapporta à Geneviève, qui la plaça dans la petite boîte de bois. Elle referma le couvercle. L'objet s'ajustait si parfaitement dans le coffret que l'on n'entendait aucun bruit, même quand on le secouait. Le bord de l'écuelle correspondait exactement à la légère décoloration circulaire visible sur la vieille peinture à l'intérieur de la boîte. L'une avait été faite pour l'autre.

— Que faisons-nous ? demanda Geneviève.

Robbie et Galdric se trouvaient à l'extérieur de l'église. Ils exploraient toutes les protubérances et autres anomalies de terrain qui pouvaient trahir l'emplacement d'anciennes chaumières. Aucun des deux ne savait pourquoi Thomas était revenu à Hookton. Galdric n'en avait cure, et Robbie, désormais apaisé, était content d'être avec Thomas.

Prochainement, il partirait vers le nord payer à lord Outhwaite la rançon qui lui permettrait de retourner en Écosse. Si Outhwaite était encore en vie…

— Que faisons-nous ? insista Geneviève.

— Ce que Planchard m'a conseillé, répondit Thomas.

D’abord, il récupéra une outre dans son sac, versa un peu de vin dans la jatte et invita Geneviève à en boire. Puis il prit le récipient et but le reste du breuvage.

Il sourit à la jeune femme.

— Cela nous absout de l’excommunication.

Tous les deux avaient bu dans la « coupe » qui avait recueilli le sang du Christ sur la croix.

— Est-ce réellement le Graal ? demanda Geneviève.

Ils sortirent de la chapelle en ruine. Côte à côte, ils marchèrent vers la mer. Ils atteignirent la grève, près de l’endroit où les bateaux étaient tirés au sec quand il y avait encore des pêcheurs à Hookton.

Face à eux, le Hook, cette langue de galets en forme de crochet qui avait donné son nom au village, protégeait l’embouchure de la Lipp.

Thomas sourit à Geneviève.

— Que faisons-nous ? redemanda Geneviève.

Le Graal ne pouvait qu’engendrer la folie, songea Thomas. Pour lui, les hommes se battraient. Pour lui, ils mentiraient, tromperaient, trahiraient et mourraient. Il ne pouvait qu’être source de mal, pensa-t-il, car il révélait le pire de ce qu’il y avait dans le cœur des hommes. Donc, Thomas allait faire ce que Planchard lui avait conseillé.

— Je vais le jeter dans la mer la plus profonde pour qu’il s’enfonce loin au milieu des monstres et je n’en parlerai à personne, répondit-il en citant le vieil abbé.

Geneviève toucha la petite jatte une dernière fois. Elle l’embrassa puis la rendit à Thomas.

Le jeune homme la contempla un moment dans ses mains. Ce n’était qu’une grossière écuelle d’argile ocre et brun, épaisse et rugueuse au toucher. Elle n’était même pas parfaitement ronde. Sur le côté, on voyait un petit défaut que n’avait pas corrigé le potier avant la cuisson.

Sur un marché, elle aurait à peine valu quelques sous, peut-être même rien du tout. Et pourtant, c’était le plus grand trésor de la chrétienté.

Il l’embrassa, rejeta son bras droit, son puissant bras droit d’archer, en arrière. Puis il courut jusqu’au bord de l’eau et la

jeta de toutes ses forces aussi loin que possible. La jatte s'envola au-dessus des vagues grises. Une seconde, elle parut rester suspendue entre ciel et mer, comme si elle regrettait d'abandonner l'humanité. Puis elle disparut dans l'eau.

La petite gerbe d'écume se referma presque instantanément. Thomas prit la main de Geneviève et repartit vers Hookton.

Il était archer. La folie était terminée. Il était libre.

FIN

Notes historiques

J'ai laissé des hordes de rats apparaître ici ou là dans *L'Hérétique,* bien que je reste persuadé qu'ils ne furent pas responsables de la diffusion de la peste. Les historiens de la médecine débattent sur le point de savoir si la « mort noire » (qui devait son nom à la couleur des bubons ou des tumeurs qui défiguraient les malades) était la peste bubonique, qui aurait été répandue effectivement par les rats, ou quelque forme d'anthrax, propagée par le bétail. Heureusement pour moi, Thomas et ses compagnons n'avaient pas besoin d'établir de diagnostic. Le Moyen Âge expliquait cette terrible épidémie par les péchés dont s'était rendue coupable l'humanité, associés à une malheureuse conjonction astrologique de la planète Saturne (à l'influence réputée maléfique). La peste suscita panique et perplexité, car c'était une maladie inconnue et incurable. Celle dont je parle dans le livre fut la première manifestation de ce mal terrifiant en Europe. Partie d'Italie, elle s'était rapidement propagée vers le nord. Elle choisissait ses victimes de façon parfaitement aléatoire et les tuait en trois ou quatre jours.

Naturellement, il y avait déjà eu d'autres épidémies, mais jamais à cette échelle. Elle allait poursuivre ses ravages – par intermittence – pendant quatre cents ans. On ne l'appelait pas « mort noire » (ce nom n'apparut qu'au XIX^e^ siècle, après, donc, son éradication), on la désignait simplement sous le nom de « peste » ou de « pestilence » (ce dernier terme n'étant plus utilisé aujourd'hui dans ce sens).

Elle tua au moins un tiers de la population européenne. Certaines communautés accusèrent un taux de mortalité de plus de cinquante pour cent, globalement, mais le chiffre d'un tiers semble exact. Elle frappa aussi cruellement dans les zones rurales qu'en ville, et des villages entiers furent rayés de la carte. Parfois, au hasard des promenades, on peut encore en retrouver le souvenir : ici, sous la forme de crêtes, de remblais ou de

fossés singuliers de certaines terres agricoles ; là, sous celle d'une église solitaire, perdue au milieu de nulle part, sans raison apparente. On les appelle les « églises de la peste », ultimes vestiges de vieux villages disparus.

Seuls les contextes d'ouverture et de fermeture de *L'Hérétique* sont fondés sur l'Histoire. La peste a existé, tout comme le siège et la prise de Calais. Tout le reste relève de la fiction. Il n'existe aucune ville de Bérat, pas plus que de bastide baptisée Castillon d'Arbizon. Il y eut bien une Astarac, mais elle gît aujourd'hui sous les eaux d'un grand barrage. L'escarmouche qui ouvre le livre, la prise de Nieulay et de sa tour, a bien eu lieu. Cette mini-victoire ne donna aucun avantage aux Français, car ils se montrèrent incapables de traverser la Ham et d'affronter le gros de l'armée anglaise. Donc, l'ost du roi de France se retira, Calais tomba et le port demeura entre les mains des Anglais pendant encore trois siècles. L'histoire des six bourgeois de Calais, condamnés à mort puis libérés, est bien connue, et devant l'hôtel de ville une célèbre statue de Rodin les représente et évoque l'événement.

Les difficultés linguistiques de Thomas en Gascogne sont aussi très réalistes. Comme en Angleterre, l'aristocratie locale s'exprimait en français, mais le peuple utilisait toute une série de langues et de dialectes, principalement l'occitan (d'où vient le nom Languedoc – langue d'oc[36]). Dans cette langue, *oc* signifiait *oui,* et l'occitan est intimement lié au catalan, que l'on parle juste de l'autre côté des Pyrénées, dans le nord de l'Espagne. En conquérant les territoires au sud du leur, les Français s'efforcèrent d'éradiquer cette langue, mais elle est encore parlée et connaît une forme de renaissance.

Et *quid* du Graal ? Il a disparu depuis longtemps, je présume. Certains disent qu'il s'agissait de la coupe que le Christ utilisa pour la Cène, son ultime repas, d'autres prétendent que c'est le cratère qui recueillit le sang dégouttant de la « blessure douloureuse », la plaie au flanc produite par une lance pendant la crucifixion. Dans tous les cas, on ne le

[36] C'est à partir de 1271, sous Philippe le Hardi, que le terme Languedoc fut utilisé pour désigner la région parlant cette langue.

retrouva jamais, malgré des rumeurs persistantes. Il s'en trouve même qui croient qu'il est caché en Écosse. Toujours est-il que le Graal fut la relique la plus prisée de la chrétienté médiévale, peut-être à cause de son mystère justement, ou parce qu'il se confondit avec toutes les vieilles légendes celtiques de chaudrons magiques, quand les contes arthuriens reçurent leur forme finale. Il a été un fil d'or tout au long des siècles, et il continuera de l'être.

C'est pour cette raison qu'il vaut assurément mieux qu'on ne le retrouve jamais.